

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XIX-1981. N° 4 (Octobre-Décembre)

«Byzance après Byzance»: une réévaluation

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU—*Rédacteur en chef adjoint :*
Membres du comité : EMIL CONDURACHI, AL. ELIAN,
VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU, COSTIN
MURGESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI,
EUGEN STĂNESCU
Secrétaire du comité : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie n° 3, R-79517 București, România, ou à ses représentants à l'étranger.
Le prix d'un abonnement est de \$ 50 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 București, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 25, téléphone 50 76 80, 79717 București —România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIX

1981

octobre — décembre N° 4

SOMMAIRE

« Byzance après Byzance » : une réévaluation

STELIAN BREZEANU, Grecs et Thraco-Romains au Bas-Danube sous le règne du tsar Boris-Michel	643
MIHAI MAXIM, Les relations des pays roumains avec l'archevêché d'Ohrid à la lumière de documents turcs inédits	653
RADU CONSTANTINESCU, La digamie dans le droit canon du Sud-Est européen et les pénitentiels roumains (XIV ^e —XVII ^e siècles)	673
VALERIU ŞOTROPA, L'influence de l'humanisme dans le développement du droit en Roumanie	681
ANDREI PIPPIDI, Early Modern Libraries and Readers in South-Eastern Europe	705
PAUL MIHAIL, Réminiscences athonites dans la gravure roumaine du XVII ^e siècle	723
CĂTĂLINA VELCULESCU, Les copistes de Transylvanie et les apologues de Barlaam	737
ANNE-MARIE CASSOLY (Strasbourg), Autour de l'insertion dans le <i>Mercur de France</i> de la « Constitution » de Constantin Mavrocordato	751
ELENA CERNEA, Die Sammlung eines aufgeklärten Geistes: Die Brukenthal-Sammlung	763

Chronique

KLAUS STEINKE (Heidelberg), Internationales Kolloquium in West-Berlin 1981	771
ANCA TANAŞOCA, Echos de l'Institut d'études sud-est européennes (juillet 1980 — juillet 1981)	772

Comptes rendus

BIANCA VALOTA CAVALLOTTI, Nicolae Iorga (<i>Virgil Căndea</i>); VENIAMIN CIOBANU, Jurnal ieşean la sfârşit de veac — Idem, Relațiile politice româno-polone între 1699 și 1848 (<i>Andrei Pippidi</i>); NICOLAE IORGA, La place des Roumains dans l'histoire universelle (<i>Al. Zub</i>)	777
---	-----

CORNELIA PILLAT, Pictura murală în epoca lui Matei Basarab (<i>Cătălina Velculescu</i>); GUSTAV INEICHEN, Allgemeine Sprachtypologie (<i>Zanfira Mihail</i>); GEORGI DIMOV, Българската марксистическа критика и развитието на националната ни литература (<i>Strahil Popov</i> — Sofia)	786
Notices bibliographiques	795
Table des matières, tome XIX (1981)	819

GRECS ET THRACO-ROMAINS AU BAS-DANUBE SOUS LE RÈGNE
DU TSAR BORIS-MICHEL

STELIAN BREZEANU

La structure ethnique des royaumes «barbares» de l'Europe des V^e—X^e siècles se range parmi les problèmes les plus obscurs que posent les débuts de l'histoire médiévale. Des Balkans aux îles Britanniques, des peuples migrants se sont superposés aux autochtones, fusion qui a conduit vers la fin du premier et le début du deuxième millénaire à la naissance des peuples européens. Le très long processus d'assimilation d'une population par l'autre, qui suppose aussi la dissolution des anciennes structures tribales et la territorialisation des communautés humaines des nouveaux venus sous l'impacte de l'organisation sociale supérieure des populations autochtones, héritières des hautes traditions gréco-romaines, s'est manifesté par des résultats différenciés d'une région à l'autre. Si à l'intérieur de l'ancien Empire romain la population autochtone romaine, ou bien romanisée a réussi à assimiler les groupes allogènes allemands, slaves ou turaniens, à la périphérie de celui-ci, sur le limes rhénan et danubien, de Britannia jusqu'aux Balkans, l'ancienne population romanisée, hormis celle de Dacie, se perd dans la masse des peuples migrants sédentarisés, mais pas avant d'avoir exercé de profondes influences sur les nouveaux venus¹. Surprendre ce processus est une entreprise difficile — sinon impossible — tant par le peu d'information que par les critères de terminologie utilisés par les sources contemporaines dans la définition des réalités ethniques de l'époque².

Dans ces conditions, chaque information, quelle que soit sa nature, mérite toute considération, même si elle n'apporte que de renseignements incertains sur la dynamique du processus de l'ethnogenèse des peuples européens. D'autant plus précieuses s'avèrent les informations concernant les régions danubiennes où, à l'exception des inscriptions protobul-

¹ L. Musset, *Les invasions, Les vagues germaniques*², Paris, 1969, pp. 171 sq.; Idem, *Les invasions. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e—XI^e siècles)*², Paris, 1971, pp. 92 sq.

² En ce qui concerne l'Occident, F. Ewig, *Volkstum und Volksbewusstsein im Frankreich des 7. Jahrhunderts*, «Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo», V, 23—29 avril, 1957, Spoleto, 1958, p. 638 sq.; M. Zweifel, *Untersuchung über die Bedeutungsentwicklung von Longobardus—Lombardus mit besonderer Berücksichtigung französischer Verhältnisse*, Halle, 1921. Pour certains aspects particuliers portant sur l'espace balkanique, S. Brezeanu, *De la populația romanizată la vlahii balcanici*, «Revista de istorie», 29, 1976, n^o 2, pp. 211—222 (voir aussi la version grecque: Από τούς έλλατινισμένους πληθυσμούς στους Βλάχους τής Βαλκανικής in: Βαλκανική Βιβλιογραφία, V, Suppl., 1976, Thessalonik, 1979, 451—467). Pour l'espace romain, Gh. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucarest, 1945, p. 100.

gares, peu éclairantes dans les problèmes qui nous intéressent au plus haut degré, nous ne disposons que de sources étrangères, surtout byzantines et latines.

En ce qui suit, nous analyserons quelques documents datant du IX^e siècle, pas encore explorés du point de vue qui nous concerne, ou bien qui ont reçu une interprétation qui diffère de celle que nous proposerons ci-dessous. Il est question des documents liés à la conversion au christianisme de l'État bulgare sous le règne du tsar Boris-Michel, en 864/865, événement qui a éveillé une rivalité passionnée entre Constantinople et Rome, de laquelle la souple politique byzantine sortira victorieuse. De cette période, quand de nombreux émissaires voyagent entre Pliska, Constantinople et Rome, furent conservées jusqu'à nos jours quelques sources, notamment la liste des émissaires bulgares au Concile de Constantinople de 869/870 et des lettres pontificales adressées au souverain bulgare — documents d'importance capitale pour l'étude de la structure ethnique du Tsarat et de l'attitude des différentes populations de l'intérieur du pays vis-à-vis des événements qui se déroulaient sur la scène politique de Pliska.

Le premier document a conservé les noms des émissaires de Boris au Concile de 869/870 qui a décidé de l'avenir de l'Église bulgare, après que le tsar ait oscillé quelques années entre Rome et Byzance dans l'espoir d'obtenir, pour son Église, une autonomie interne aussi complète que possible et d'assurer l'indépendance de son Tsarat³. Malheureusement, l'original grec de cette liste est perdu et il n'en reste que la copie, dans un latin corrompu⁴ qui a posé aux spécialistes de nombreux problèmes quant aux déchiffrements des noms des émissaires du tsar à Constantinople. Si les spécialistes doutent encore de la manière dont doivent être lus les noms de ces hauts personnages et de ce qui est de leurs fonctions dans l'administration du Tsarat, ils sont d'accord que la liste comprend le nom d'un certain Stasis — abréviation d'Anastasios — et d'un Alexios, auprès desquels se trouvent les noms Helias et Nesundicus. Donc, la mission bulgare de Constantinople comprenait deux personnages portant les plus purs noms grecs et deux autres, aux noms hébreux⁵, dont un — Helias — adopté par les chrétiens et très fréquent dans le monde byzantin.

Les lettres pontificales adressées au tsar Boris fournissent des informations concernant les noms des émissaires bulgares à Rome. Une lettre du Pape Jean VIII du 8 juin 879 nous informe que sous le pontificat de Nicolae I^{er} (858—867) ont eu lieu à Rome des négociations entre la curie pontificale et une délégation bulgare, dont faisaient partie Petrus,

³ V. Zlatarski, *Istorijsa na Bălgarskata Dărzava prez srednite vekove*, I, 2, Sofia, 1927, pp. 43 sq.

⁴ *Ibidem*, pp. 794—800; Gy. Moravcsik, *Die Namenliste der bulgarischen Gesandten am Konzil vom Jahre 869/70*, *Izvestija na Istoriceskoto Druzestvo v Sofia*, XIII, 1933, pp. 8—23. Le texte de l'édition de Moravcsik (*op. cit.*, p. 11) est le suivant: *Similiter et glorissimi iudices michahelis subtilissimi principis uulgarie. stasis zero boilas nesundicus uaga[r]tur, ilues cannataban. prastit zisunas campsis, et alexius sampsi hunol.* L'historien hongrois a reconstitué la version originale de la manière suivante: Στάσης iëirgu boila, Nesundicus bagatur, Ἡλίας qan-tegin (—tarqan?), Prastitizisunas σαμψής, Αλέξιος σαμψής Hunol. (Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958², p. 355).

⁵ Pour l'origine de Nesundicus, voir I. Dulčev, *Der protobulgarische Name Sondoko — Sundice*, in: *Idem, Medioevo Bizantino—Slavo*, III, Rome, 1971, pp. 77—80.

parent du tsar, Jean et Martinus⁶. Une autre mission bulgare arrive à Rome sous le pontificat de Jean VIII, au début de l'année 879, conduite par Petrus, Cербula et Sundica, désignés par la lettre pontificale comme *optimates Bulgarorum*⁷. Enfin, dans la même année est attestée la présence à Rome d'un autre envoyé du tsar, un moine, cette fois-ci nommé Ursus⁸.

Observons avec attention les noms des émissaires bulgares à Rome. Parmi eux, Pierre et Jean ont des noms chrétiens, répandues tant dans le monde catholique qu'orthodoxe. Le premier émissaire, apparenté au tsar, haut dignitaire à la cour de Pliska — qu'on retrouve dans un autre document sous la dénomination de *comes*⁹ — appartenait fort probablement à l'aristocratie bulgare. Il est possible que ce soit lui le Petrus dont fait mention l'évangéliste de Cividale où il est nommé *homo bonus*¹⁰. Le troisième émissaire bulgare, Sundica, a été identifié avec Nesundicus figurant dans la liste des participants au Concile de Constantinople de 869/870 et avec Sondoke de l'évangéliste de Cividale¹¹, document qui mentionne aussi les noms des membres de sa famille¹². Si l'identification est exacte, il ne manque pas d'intérêt de souligner l'importance du rôle joué par ce personnage à la cour de Pliska, le seul ayant participé aux ambassades bulgares de Constantinople et de Rome. Les trois autres noms — Cербula, Martinus, Ursus — méritent une plus ample discussion. En ce qui concerne Cербula, certains chercheurs modernes sont d'avis qu'il s'agit de la dénomination d'une importante fonction dans l'administration bulgare « zergobulia » (ἡτζίργου βοίλας)¹³ et non pas d'un nom propre, même si l'anthroponyme est présent dans l'onomastique latine, surtout roumaine, italienne et française¹⁴. Le nom Martinus, qui

⁶ E. Caspar, *Johannis VIII papae epistolae passim collectae*, M.G.H. *Epistolae*, VII, 1. Ep. 192, pp. 153—154; *Fontes Latini Historiae Bulgaricae*, II, Sofia, 1960, pp. 164—165.

⁷ E. Caspar, *op. cit.*, Ep. 183, p. 147; *Fontes Latini Historiae Bulgaricae*, II, p. 161.

⁸ « Xenium nobis ex vobis transmissum quodam religiosi habitus Urso deferente suscepimus... » (E. Caspar, *op. cit.*, Ep. 66, p. 60; *Fontes Latini Historiae Bulgaricae*, II, p. 150).

⁹ E. Caspar, *op. cit.*, Ep. 67, p. 60; *Fontes Latini*, II, p. 157.

¹⁰ Jordan Ivanov, *Bългарските имена в Cивидалското евангелие*, « Sbornik v cestj na prof. L. Miletici », Sofia, 1933, pp. 626—638; Gy. Moravcsik, *Bizantinoturcica*, II, p. 356.

¹¹ Jordan Ivanov, *op. cit.*, pp. 635—637.

¹² *Ibidem*; Moravcsik, *Bizantinoturcica*, II, p. 356; I. Dušev, *Sondoke—Sundice*.

¹³ Pour d'autres données concernant l'institution, voir S. Stancev, *Nadgrobnijam nadpis na edin preslavski boljarin ot XV.*, « Istoriceski pregled », XI, 1955, pp. 61—76; V. Beševliev, *What was the title ἡτζίργου (ἡτζούργου) βοίλας in the Protobulgarian inscriptions?*, « Bizantinoslavica », XVI, 1955, 1—2, pp. 120—124; I. Dušev, *Les Boljars dits intérieurs de la Bulgarie médiévale*, in; *Idem, Medioevo Bizantino—Slavo*, I, Rome, 1965, pp. 231—244. Dans ces dernières études, Zergobula de l'évangéliste de Cividale est identifié avec Stasis mentionné par la liste des participants au Concile de Constantinople.

¹⁴ Les anthroponymes Cербul—Cербula (roum.), Cervinus—Cerva (it.) et Cerf (fr.) sont étayés sur le mot latin *cervus—cervulus* = cerf. La terminaison *ul + a* pour les anthroponymes est fréquente dans l'onomastique médiévale de la romanité balkanique (C. Jirček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, « Denkschriften der kaiserlichen Akad. der Wissenschaften in Wien », Philos.—hist. Cl., 48—50, 1901—1904, I, p. 70. Voir, par exemple, Chuchula, Chucula, Dracula, Micula, Bratula, Radkula, Serbula (*Ibidem*, III, p. 18; S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice din Evul Mediu*, București, 1959, p. 68, 81). Au nord du Danube, les exemples sont beaucoup plus nombreux dans l'onomastique médiévale : Micula, Negru-la, Dracula, Danclula, Radula, Boula, Minzula, Micula et beaucoup d'autres encore (*Dicționarul elementelor românești din documentele slavo—române*, Bucarest, 1981, pp. 282—283). L'anthroponyme Cербul—Cербulsa est aussi présent dans l'onomastique médiévale au sud du Danube (N. Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticii* Bucarest, 1933, p. 617—618).

évoque celui de l'évêque sanctifié de Tours (IV^e siècle) est très fréquent dans l'onomastique latine et il est souvent présent dans la romanité balkanique des V^e—VI^e siècles, fait attesté aussi par les sources byzantines de l'époque¹⁵. Après que l'Empire perdit, au VII^e siècle, les provinces balkaniques habitées par des Thraco-Romains, les noms latins, Martinus y compris, disparaissent totalement des sources byzantines¹⁶. Mais les anthroponymes continuent leur existence pendant des siècles encore dans le milieu de la romanité balkanique et c'est justement le cas du nom Martinus que nous retrouvons chez les Vlaques de la Serbie du XIV^e siècle¹⁷ ou bien dans la Croatie du siècle suivant¹⁸. L'autre nom, Ursus, qui rappelle Ursinus, un autre saint de la Gaule romaine, n'est connu que dans l'onomastique latine.

Quelle est la signification de ces personnages aux noms latins et grecs à la cour du tsar bulgare ? Soit-il question de personnes d'origine grecque et latine ou s'agit-il des représentants de la population protobulgare ou slave qui ont adopté des noms typiquement grecs et latins ? Soulignons dès le début qu'il ne faut absolument pas confondre l'origine du nom avec l'ethnie de son porteur. Dans la Gaule franque, l'Italie longobarde ou l'Espagne wisigothe, pour ne nous rapporter qu'aux réalités contemporaines de l'Occident européen, ont eu lieu de profondes mutations dans le domaine de l'anthroponymie, suite auxquelles la population autochtone s'est appropriée des noms allemands¹⁹. Mais ce transfère manifesté dans l'anthroponymie sous l'empire de la mode, du prestige social ou de la loyauté pour le nouvel régime²⁰ s'est déroulé, de règle, dans un seul sens, notamment du groupe ethnique dominant vers la population soumise. C'est aussi le cas de la population romanisée des Balkans qui a assimilé, au cours du Moyen Âge, de nombreux éléments onomastiques appartenant aux peuples slaves²¹. Sans aucun doute, il faut admettre aussi la possibilité de l'assimilation de certains noms latins par les éléments slaves et protobulgares²², fait qui supposerait de toute manière la présence dans le Khanat d'une population soit romanisée soit grecque, ayant conservé ces anthroponymes. Des raisons bien fondées nous déterminent

¹⁵ C. Jireček, *Die Romanen*, I, p. 67 sq.

¹⁶ *Ibidem*, II, pp. 19—20.

¹⁷ Al. V. Solovjev, *Odabrani spomeniki srpskog prave (od XII do kraja XV veka)*, Belgrade, 1926, p. 103.

¹⁸ S. Dragomir, *op. cit.*, p. 36, 76.

¹⁹ L. Musset, *Les invasions. Les vagues germaniques*, pp. 194—195.

²⁰ *Ibidem*, p. 195.

²¹ S. Dragomir, *op. cit.*, pp. 17 sq.

²² Voir en ce sens la présence des noms Trajan et Dométianus dans un milieu slave, le premier dans la famille même de tsar Jean Vladislav (Niképhor Bryennios, éd. Bonn, p. 106; Ioan Skylitzes, éd. Bonn, p. 462. Cf. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 119, 329), ainsi que la persistance des anthroponymes Aetius (Théophanes Le Confesseur, éd. C. de Boor, p. 466, 473—475) et Barbatius — Barbatius (Mansi, *Nova et amplissima collectio conciliorum*, XVI, p. 134, 143, 158) dans le Constantinople hellénisé du IX^e siècle. Il faut remarquer que la christianisation n'a pas eu toujours comme effet l'adoption de noms chrétiens. La présence des personnes portant des noms slaves (Lubomeros et Chotomeros) et protobulgares (Cupergo et Asphir), mentionnées parmi les victimes des persécutions religieuses pendant le règne de Crum est encore un témoignage en ce sens (E. Follieri, I. Duïčev, *Un'acolutia inedita per i martiri di Bulgaria dell'anno 813*, « Byzantion », 33, 1963, pp. 104—105), sans que ces noms offrent pourtant des certitudes en ce qui concerne l'origine ethnique de leurs porteurs.

de plaider en faveur de l'hypothèse de l'origine latine de Ursus et de Martinus ou de celle grecque d'Alexios ou de Stasios. Nous apprenons de la lettre papale que Ursus est moine, sûrement dans un des monastères de l'État bulgare dont l'existence sur les territoires soumis aux khans est admise par la recherche historique moderne ²³. Dans ce cas, tenant compte du fait que les fondations monastiques des Balkans abritaient des moines issus des populations romanisées et grecques, la christianisation étant à ses débuts, il n'y a point de doute sur l'origine latine de Ursus ²⁴.

Mais un argument beaucoup plus solide en faveur de l'origine grecque ou latine des émissaires bulgares nous est fourni par l'examen attentif de la structure des missions de Boris à Rome et à Constantinople. On peut constater qu'à la cour de basileus sont envoyés Alexios et Stasis (Anastasios), personnes aux noms purement grec, tandis que le Pape négocie avec Martinus, Ursus et d'autres émissaires de Pliska la conversion de l'Eglise bulgare au catholicisme. Serait-il question d'une simple coïncidence, ou bien sous ces noms se retrouvent réellement des représentants de la population romanisée ou grecque du Tsarat, appelés aux moments critiques de l'histoire de l'État bulgare médiéval à jouer un rôle important dans la politique de Boris, qui, suivant ses intérêts, s'est appuyé sur les éléments grecs, dans ses relations avec Constantinople, et latins dans ses rapports avec Rome? Toutes ces réalités sont un plaidoyer en faveur de la dernière hypothèse.

Essayons, à l'aide de certaines données généralement connues, de décrire le cadre dans lequel des éléments appartenant à la population romanisée et grecque du Tsarat, montent sur la scène politique de Pliska.

On a affirmé, comme de juste, que les Slaves et les Protobulgares n'ont pas trouvé sur les territoires balkaniques seulement les vestiges de ce qu'avait été la brillante civilisation gréco-romaine, mais aussi ses porteurs mêmes qui l'ont transmise aux nouveaux venus. Se rapportant à la situation créée dans le Khanat bulgare aux VII^e—IX^e siècles, Ivan Duičev remarquait : « La population antique a continué, partiellement, son existence et c'est à elle qu'on doit le puissant entrelacement créé dans la vie spirituelle entre la nouvelle population slavo-bulgare et la population post-antique » ²⁵. L'historien bulgare identifie cette population post-antique avec les Romains, les Grecs et les éléments romanisés et grecisés restés sur place sur les territoires balkaniques ²⁶. L'assimilation des traditions architecturales, la présence de la langue grecque dans la chancellerie bulgare et sur les inscriptions des VII^e—X^e siècles découvertes dans la région comprise entre le Danube et les Balkans ne sont pas dues à l'Empire byzantin vis-à-vis duquel les nouveaux venus manifestent une permanente opposition, mais sont le fruit incontestable de leurs

²³ V. Beševliev, *Protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, pp. 85—86; Fr. Dvornik, *Byzantine Missions among the Slavs*, New Brunswick New Jersey, 1970, pp. 43 sq.; Idem, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926, pp. 98—99; A. P. Vlasto, *The Entry of the Slavs into Christendom. An Introduction to the Medieval History of the Slavs*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 1970, p. 11.

²⁴ La version bulgare de la lettre en latin de *Fontes Latini Historiae Bulgaricae* (II, p. 150) passe sous silence le nom de l'émissaire—moine que Boris avait envoyé à Rome!

²⁵ I. Duičev, *La Bulgaria medioevale fra Bisanzio e Roma*, in: Idem, *Medioevo Bizantino—Slavo*, III, Rome, 1971, p. 527.

²⁶ *Ibidem*, pp. 527—528.

contacts avec la population trouvée sur les territoires occupés²⁷. Les populations thraco-romaine et grecque ont accompli cette même fonction dans l'adoption du christianisme par la majorité de la population slave des Balkans et même du Khanat²⁸. Ainsi que les recherches de ces dernières décennies l'ont démontré, la christianisation des Slaves balkaniques a été un processus de longue durée dans lequel la conversion de Boris, pour nous rapporter au cas bulgare, marque l'étape finale. Dans le cadre de ce processus le rôle principal est revenu à la population gréco-romaine de l'État bulgare et seulement en moindre mesure à l'Empire byzantin, dont les tentatives de conversion religieuse, qui n'étaient pas dépourvues d'intérêts politiques, ont éveillé des suspensions et même la réaction violente des souverains de Pliska. Dans ces conditions, nous sommes à même d'affirmer que l'importance de cette population augmente au cours des VIII^e—IX^e siècles, sur le fond d'un essor de l'activité impériale dans les Balkans, fait qui explique les puissantes persécutions religieuses du Khanat de la première moitié du IX^e siècle, persécutions étayées sur des considérations essentiellement politiques²⁹. Leurs victimes—prisonniers de guerre byzantins et chrétiens de Khanat—appartiennent en égale mesure, compte tenu de leurs noms, à la population gréco-romaine, slave et protobulgare³⁰.

Sous le règne d'Omourtag et de ses successeurs, le christianisme gagne du terrain, fait qui conduit à l'augmentation de l'influence byzantine au nord des Balkans mais aussi à de profondes mutations au sein de la société bulgare. La conversion de Boris marque le terme d'une évolution déroulée dans le Khanat durant à peu près deux siècles, et représente un événement d'importance capitale pour l'histoire médiévale de la Bulgarie. Sur le plan externe, la conversion au christianisme assure au jeune État bulgare une place dans cette *Weltbeherrschungsorganisation* de l'époque, à la tête de laquelle se trouvait l'empereur byzantin qui considérait le tsar bulgare comme un fils bien aimé³¹. Sur le plan interne, au-delà de ses conséquences sociales, la christianisation conduira à une assimilation plus rapide des Bulgares turaniens par la population slave majoritaire³².

Mais la conversion au christianisme du Khanat a lieu dans les conditions d'une opposition acharnée de l'aristocratie protobulgare, restée fidèle aux traditions païennes turaniennes visant la préservation de sa position dominante dans l'État, menacée par la nouvelle idéologie unificatrice qui considérait l'ancien khan comme un souverain d'origine divine, aux pouvoirs théoriquement illimités³³. Ces tensions ont atteint l'apogée

²⁷ *Ibidem*, pp. 528 sq.; V. Beševliev, *Protobulgarischen Inschriften*, pp. 85—86.

²⁸ Fr. Dvornik, *Byzantine Missions*, pp. 42—43; C. Jureček, *Die Romanen II*, pp. 34—35; I. Snegarov, *Christiansvo v Bălgarija predi pokrăstjaneto na knjaz Borisa (865 g)*, « Godišnik na Duhovnata Akad. Sv. Kliment Ochridski » V, 1956, pp. 195—220.

²⁹ Fr. Dvornik, *Byzantine Mission*, p. 45.

³⁰ F. Follner, I. Duičev, *Un'acolulita*, pp. 71—106.

³¹ Fr. Dölger, *Bulgarischer Zartum und byzantinisches Kaisertum*, in: *Byzanz und europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, pp. 140—158; *Ibidem*, *Der Bulgarenherrscher als geistlicher Sohn des byzantinischen Kaisers*, pp. 183—196.

³² Pour le phénomène, voir D. Angelov, *Obrazuvane na Bălgarskata norodnost*, Sofia, 1971, pp. 265 sq.

³³ V. Zlatarski, *Istorija*, I, 2, pp. 37 sq.

dans la confrontation dramatique entre Boris et les grandes familles aristocratiques protobulgares, traduite finalement par l'exécution de 52 boyards, après que le souverain fut lui-même en danger de perdre son trône et sa vie³⁴. Mais l'aristocratie, réprimée temporairement, reprend ses armes un quart de siècle après, quand elle trouve en la personne du nouvel tsar Vladimir (889—893), fils aîné de Boris, l'instrument idéal pour le retour au paganisme. Seulement l'intervention de Boris, revenu de sa retraite bénévole dans un monastère, put anéantir l'influence des païens protobulgares sur la vie politique du Tsarat et assurer ainsi le triomphe du christianisme par l'instauration sur le trône de son fils cadet, Siméon³⁵. Dans son conflit avec les partisans de la tradition turanienne, le tsar Boris s'appuie de plus en plus sur la population slave majoritaire, dont le rôle dans la vie politique et culturelle de l'État devient prépondérant par rapport aux autres populations, fait qui explique la slavisation rapide du Tsarat dans les décennies suivantes.

Dans ces conditions, il est absolument normal, aussi du point de vue de la logique historique, que la population thraco-romaine et grecque habitant entre le Danube et les Balkans devienne de nouveau active, tant pour des raisons politiques internes, notamment la nécessité de trouver des alliés dans la lutte contre l'aristocratie protobulgare, que pour des raisons externes — l'établissement de contacts avec Rome et Constantinople, les deux centres internationaux du christianisme. Ainsi commence à être tiré au clair un des chapitres les moins connus de l'histoire des Balkans des premiers siècles du Moyen Âge, lié au rôle des populations thraco-romaines et grecque dans l'initiation des Slaves et des Bulgares turaniens aux hautes traditions de la civilisation gréco-romaine du Bas-Danube, à laquelle ont contribué aussi les contacts des nouveaux venus avec Constantinople et Rome, principaux dépositaires de l'héritage classique. Quant à cette dernière affirmation, il est vrai que nous ne sommes pas en possession de témoignages sûrs concernant le maintien des contacts entre la péninsule et Rome après la retraite, par les empereurs isauriens, de la juridiction pontificale sur les diocèses balkaniques, même si la persistance d'un nombre d'anthroponymes latins paléochrétiens semble indiquer leur existence aussi après la deuxième moitié du VIII^e siècle. De toute façon, après avoir connu un essor³⁶ lors de la conversion de la Bulgarie au christianisme, l'influence romaine cède définitivement sa place à l'influence byzantine, vers la fin du IX^e siècle, suite à l'orientation de l'église bulgare vers Constantinople. Mais nous avons de fortes raisons de croire que l'importance de la population romanisée des Balkans, qui dans cette période est sur le point de se constituer dans une ethnie néo-latine, connue sous le nom de Vlaques, connaît une puissante augmentation, pour devenir sous peu un des facteurs essentiels de la vie

³⁴ Théophanes Continuatus, éd. Bonn, p. 164. Cf. V. Zlatarski, *Istorija*, I, 2, pp. 40 sq.; S. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire*, London, 1930, pp. 105 sq.

³⁵ V. Zlatarski, *Istorija*, I, 2, pp. 249 sq.; S. Runciman, *op. cit.*, pp. 133 sq.; A. P. Vlasto, *op. cit.*, pp. 167—168.

³⁶ C'est à cette période d'une intense activité missionnaire papale entre le Danube et les Balkans (vers 867) qu'a été attribuée la dédicace en langue latine découverte à Preslav (I. Duičev, *Testimonianza epigrafica della missione di Formoso, vescovo di Porto*, in *Bulgaria*, in: Idem, *Medio-evo Bizantino—Slavo*, I, Rome, 1965, pp. 183—192; A. P. Vlasto, *op. cit.*, pp. 166—167).

politique du monde balkanique. Un siècle plus tard, après un long silence des sources, elle reviendra à l'attention de celles-ci sous le nouveau ethnicon ³⁷ — suite à la reconquête byzantine réalisée par les empereurs-soldats à la fin du X^e et au début du XI^e siècles ³⁸.

Nous ne saurons conclure avant de souligner la manière dont ces données mettent en lumière un autre moment — le plus important d'ailleurs — de la collaboration vlaque-bulgare qui a conduit à la création du Tsarat des Assénides. En ce qui concerne cet événement, remarquons que les principales sources ne portent pas seulement sur le Tsarat de Tirnovo en tant qu'Etat né de la collaboration entre ces deux peuples, mais aussi sur l'Empire de Boris et de Siméon. Nicétas Choniates, la plus importante source byzantine de l'événement, soulignait le fait que Pierre et Assan désiraient « la réunification du règne des Missiens (Vlaques) et des Bulgares, ainsi qu'il fut autrefois » ³⁹. À son tour, Johanitsa Caloian, frère de Pierre et d'Assan se proclame « empereur de tous les Bulgares et des Vlaques » et dans sa correspondance avec le Pape Innocent III, considère ses « prédécesseurs Siméon, Pierre et Samuel » des « empereurs des Bulgares et des Vlaques » ⁴⁰.

L'historiographie moderne a considéré la relation de l'historien byzantin et du souverain de Tirnovo comme étant soit une erreur flagrante, dans le premier cas, soit un acte politique visant d'assurer un fondement historique à l'Empire des Assénides, dans le deuxième cas. Sans aucun doute, le premier Tsarat bulgare n'a pas eu un caractère slave ou thraco-romain. Lucien Musset, en tant que spécialiste d'un vaste horizon en matière de migrations au niveau européen, en se rapportant à l'idéologie des souverains bulgares, synthétisant les conclusions de Nicolae Iorga et Fr. Dölger, soulignait le fait qu'elle réussit à s'exprimer le mieux, dans une première étape « dans le cadre archaïsant et païen d'un État purement bulgare » et plus tard « en se ralliant à un universalisme politique et religieux hérité de l'idéologie officielle byzantine » ⁴¹. Mais l'épisode bulgare a eu, involontairement, un rôle essentiel dans la slavisation des Balkans. Les Slaves, en tant qu'élément surajouté à des populations incroyablement mélangées « ont trouvé dans l'Empire des khans

³⁷ S. Brezeanu, *De la populația romanizată*, p. 218; Από τους έκλατινισμένους πληθυσμούς pp. 462—464.

³⁸ E. Stănescu *Byzantinolachica I: Les Vlaques à la fin du X^e siècle — début du XI^e et la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule Balkanique*, RESEE, VI, 1968, 3, pp. 407. sq.

³⁹ ὄθεν < οἱ Βλάχοι > οὐδ' ἡγάπων εἰ τὰ ἑαυτῶν ἔχουσι σώζειν καὶ τὴν τῆς Μυσίας μόνην περιβαλοῦνται τοπάρχησιν, ἀλλ' εἰ μὴ καὶ τὰ Ῥωμαίων μέγιστα βλάψουσι καὶ τὴν τῶν Μουσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν εἰς ἓν συνάψουσιν ὡς πάλαι ποτε ἦν, οὐδαμῶν ἠνείχοντο (N. Choniates, éd. Bonn, pp. 488—489; éd. van Dieten, I, p. 374).

⁴⁰ L'idée ressort des deux lettres du tsar adressées au pontif romain en 1203. « Et diligenter perscrutantes, in eorum invenimus scripturis, quod memorie illi imperatores Bulgarorum et Blachorum, Symeon, Petrus et Samuel et nostri predecessores coronam pro imperio eorum et patriarchalem benedictionem acceperunt a sanctissima Dei Romana ecclesia et ab apostolica sede (*Prepiscata na papa Inokentija III ká Bálgarite*, éd. Ivan Duičev, in « Godišnik na Univ. Kliment Ochridski », hist. — philol., fak., XXXVIII, 3, Sofia, 1942, pp. 43—44). On la retrouve après dans une autre lettre datée de la même année: «...secundum consuetudinem predecessorum meorum imperatorum Bulgarorum et Blachorum, Symeon, Petri et Samuelis, progenitorum meorum et ceterorum omnium imperatorum Bulgarorum » (*Ibidem*, p. 47).

⁴¹ L. Musset, *Les invasions. Le second assaut*, pp. 212—213.

un auxiliaire inattendu » qui « grâce à sa forte structure militaire, puis ecclésiastique, parvint à unifier ce magma »⁴². La structure démographique des territoires balkaniques, où l'élément slave était prépondérant, a eu incontestablement son rôle dans le dénouement de l'ethnogenèse des peuples englobés dans l'État bulgare. Le facteur décisif sera constitué par l'acte de Boris qui adopte le slave en tant que langue liturgique et de culture, acte imposé au souverain balkanique par des raisons essentiellement politiques, et qui a réalisé une unification au profit de la population slave. « Seuls y échappèrent les pasteurs vlaques des hautes montagnes et les Grecs des villes côtières » conclut Lucien Musset⁴³.

Nous rapportant de nouveaux aux informations de Nicéas Choniates et de Johanitsa Caloian, au XII^e siècle les origines turaniennes de l'État bulgare plongeaient déjà dans l'oubli. Dès le X^e siècle la population turanienne dominante du Tsarat disparaît, mais pas avant d'avoir transféré son nom aux habitants de langue slave de l'État, phénomène fréquemment rencontré à l'époque, par exemple, dans le royaume des Francs. C'est en raison de ces faits que l'historien byzantin et le tsar de Tirnovo considéraient, de la perspective de leur époque, que la fondation d'Asparouch était un État habité par des Slaves et des Vlaques, avec des souverains gouvernant au nom des deux ethnies. Si le dernier terme de l'affirmation ne correspond pas à la réalité historique, les souverains du Khanat de Pliska gouvernant au nom du clan turanien conquérant⁴⁴, il n'est pas moins vrai que la plupart de la population était formée par des Slaves, devenus aux XII^e siècle des « Bulgares » et par des Thraco-Romains, eux aussi métamorphosés entre temps dans une ethnie néolatine, entrée dans l'histoire sous le nom de « Vlaques ».

⁴² *Ibidem*, p. 213.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*, pp. 72–78; Idem, *Die Kaiseridee bei den Protobulgaren*, « Byzantina », III, 1971, pp. 83–91; V. Tăpkova–Zaïmova, *L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare*, « Byzantina », III, 1971, p. 294; S. Brezeanu, « *Imperator Bulgariae et Vlachiae* ». In jurul genezei și semnificației termenului « Vlachia » din titulatura lui Ioniță Asan, « Revista de Istorie », 33, 1980, 4, pp. 658–659.

LES RELATIONS DES PAYS ROUMAINS AVEC L'ARCHEVÊCHÉ D'OHRID À LA LUMIÈRE DE DOCUMENTS TURCS INÉDITS

MIHAI MAXIM

L'un des problèmes historiques les plus controversés est celui de la subordination canonique des sièges métropolitains de Moldavie et de Valachie à l'archevêché d'Ohrid. Deux positions diamétralement opposées se sont dessinées à ce sujet : certains historiens, comme Ion Bogdan¹, N. Iorga², Mihail Lascaris³, Ion I. Nistor⁴, ont montré que cette dépendance est une pure légende, basée sur des falsifications et des interpolations de textes ; récemment Tit Sîmedrea a rouvert le « dossier », tâchant, dans une savante étude, de découvrir « où et quand cette légende a pris naissance »⁵ ; d'autres comme A. I. Jacimirski⁶, Ivan Snegarov⁷, Al. Elian⁸ et Paul Mihail⁹, ne se sont pas laissés convaincre par les arguments en faveur de la non-authenticité des textes invoqués et, apportant à leur tour des arguments nouveaux, ont suggéré qu'une telle dépendance a pu néanmoins exister. Bref, au contraire de la première opinion, catégorique, suivant laquelle la « légende » en question « entre dans la catégorie de ces erreurs traditionnelles qui ne se discutent plus et n'auraient peut-être jamais dû être discutées », selon l'expression de N. Iorga¹⁰, cette prise-ci de position allègue que « tout de moins en ce qui concerne la Moldavie, l'existence de liens canoniques avec l'Archevêché d'Ohrid,

¹ I. Bogdan, *Corespondența lui Ștefan cel Mare cu arhiepiscopul de Ohrida: an 1456/57; Documente false atribuite lui Ștefan cel Mare*, « Buletinul Comisiei Istorice a Românelor », vol. I, 1915, București, p. 106—122.

² N. Iorga, *Istoria bisericii românești*, 2^e éd. București, 1928, vol. I, p. 46 et suiv.

³ Michel Lascaris, *Joachim, métropolitain de Moldavie et les relations de l'église moldave avec le patriarchat de Peć et l'archevêché d'Achris au XV^e siècle*, « Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine », Bucarest, 1927, tome XIII. Tirage à part.

⁴ Ion I. Nistor, *Legăturile cu Ohrida și Exarhatul Plaiurilor*, « Analele Academiei Române » secția istorie, seria III, XXVII, 1945. Extras, p. 27 et suiv.

⁵ Tit Sîmedrea, *Unde și când a luat ființă legenda despre atrnarea canonică a scaunelor mitropolitane din Țara Românească și din Moldova de Arhiepiscopia de Ohrida*, « Biserica ortodoxă română », an LXXXV, n^o 9—10, sept. — oct. 1967, p. 975—1003.

⁶ A. I. Jacimirskij, *Grigorij Cambak*, Saint-Petersbourg, 1904, p. 295—297.

⁷ Ivan Snegarov, *Istorijska arhiepiskopijska-patriaršijska ote padaneto i podeturcitate do nejnoto unišozenie (1439—1767)*, Sofia, 1932, p. 16—18.

⁸ Al. Elian, *Legăturile Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinople și cu celelalte Biserici ortodoxe*, « Biserica ortodoxă română », LXII, 1959, p. 910 ; idem, *Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea*, dans le livre *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare* (sous la direction de M. Berza), București, 1964, p. 119, 146.

⁹ Paul Mihail, *K voprosu o perepiske moldovlahijskogo voevody Stefana Velikogo s arhiepiskopom Pervoj Justiniany Dorolheem*, « Revue des études sud—est européennes », t. IV, 1966, p. 239—264.

¹⁰ N. Iorga, *op. cit.*, p. 46.

aux XV^e et XVI^e siècles est incontestable, bien qu'il ne faille pas en exagérer l'importance », d'après Al. Elian¹¹.

A ce stade des recherches¹², dues à des savants de premier ordre qui, en se fondant principalement sur la critique des textes, ont fourni des argumentations magistrales, des preuves documentaires et un progrès des connaissances de plus haut degré pour la question qui nous occupe, nous nous permettons d'offrir à l'attention des spécialistes une source complètement négligée jusqu'à ce jour : les documents officiels turcs, conservés dans les grandes collections de registres de la Porte ottomane. Au fond, dans cette controverse historique qui répète, si l'on peut dire, la dispute entre le patriarche de Constantinople et celui d'Ohrid, on a fait usage de textes favorables à l'un ou à l'autre camp, mais l'on a totalement négligé la voix du « troisième larron », qui avait tout à gagner de cette rivalité : la Sublime Porte. Or, dans ce « procès historiographique », les documents turcs sont en mesure de fournir des lumières nouvelles et décisives.

★

Les documents publiés ci-dessous sont extraits du fonds *Kâmil Kepeci* (désormais, *KPT*) des Archives de la Présidence du Conseil des ministres de la République de Turquie (T. C. Başbakanlık Arşivi) d'Istanbul, les anciennes archives des grands vizirs. Il s'agit de trois documents, en date du 19 rebiülevvel 951/10 juin 1544, du 25 rebiülevvel 951/16 juin 1544 et du 5 receb 951/22 septembre 1544, qui se trouvent dans un registre provenant de la Chancellerie du Divan Impérial (*Divan-ı Humâyûn Kalemi*, *KPT*, n° 62/2, respectivement p. 270, 289 et 500). Ce sont, plus précisément, des firmans (*hükûm*'s-ordres) émis au nom du sultan (Süleyman le Magnifique) à l'adresse des voïévodes de Moldavie et de Valachie (Petru Rareș et Radu Paisie) et enregistrés dans ledit registre concomitamment ou tout de suite après avoir été émis dans le cadre du Divan, procédure habituelle dans des cas pareils¹³, les firmans eux-mêmes étant

¹¹ Al. Elian, *Legăturile Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopole*, p. 910. La dépendance canonique des métropoles de Moldavie et de Valachie de l'archevêché d'Ohrid aux XV^e — XVI^e siècles est aussi consignée dans la nouvelle d'histoire d'Ohrid, *Ohrid i ohridsko niz istorijata*. Kniga vtora, Skopje, 1978, où à la page 70 nous lisons : « Au milieu du XV^e siècle, sous la juridiction de celui-ci (de l'archevêché d'Ohrid—M. M.) se trouvaient la Valachie (jusqu'au début du XVI^e siècle) et la Moldavie (jusqu'à la fin du XVI^e siècle) », mais sans la mention des sources.

¹² La chancellerie du Divan avait 4 « bureaux », à savoir : *beylik*, *tahvil*, *ruus* et *amedî* (C. Orhonlu, *Telhîster*, Istanbul, 1970, p. XVII). Le bureau du *beylik* s'appelait aussi « du Divan » (M. Sertoğlu, *Muhteva bakımından Başvekâlet Arşivi*, Ankara, 1955, p. 4). Dans la chancellerie du Divan Impérial, bien organisée et sévèrement contrôlée, les secrétaires (*kâtîb*), très cultivés pour leur temps, étaient spécialisés par problèmes : ainsi, en 1537, 11 *kâtîb*'s travaillaient sur des firmans politiques et administratifs, pendant que 7 d'entre eux sur des questions financières (H. İnalçık, *The Ottoman Empire. The Classical Age, 1300—1600*, New York—Washington, 1973, p. 100—103 ; voir aussi Tevfik Temelkuran, *Divan—ı Humâyûn Kalemi*, dans « Tarih Enstitüsü Dergisi », 6, 1975, Istanbul, p. 129—175.

¹³ En ce sens, il y a la mention suivante dans un registre de l'année 992/1584, en ce qui concerne un ordre adressé au voïévode de Valachie : « . . . mais (les ordres) étant élaborés à la hâte dans le Divan, (ceux-ci) n'ont pas été enregistrés immédiatement (sur place), mais ont été enregistrés (ensuite) dans le *beylik* » (Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 52, p. 326, ordre 867 du 26 rebiülevvel 992/7 avril 1584).

envoyés à leurs destinataires. Il s'agit par conséquent de copies officielles, « légalisées », de véritables doubles conservés dans ces registres, qui, déposés dans des coffres près de la salle où se tenait le Divan ¹⁴, « étaient maintenus secrets avec une jalousie fanatique » ¹⁵ et dans lesquels certains historiens ont vu une sorte de « registres des procès-verbaux » des séances du Divan ¹⁶. C'est pourquoi l'authenticité des actes passés dans ces registres ne saurait être mise en doute. De même, on ne saurait assez apprécier la valeur de ces pièces devenues uniques, puisque les firmans, après s'être trouvés entre les mains de leurs destinataires, se sont dispersés et ont fini par se perdre.

Voici le texte des documents * :

Doc. n° 1

(Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Divan-ı Humâyûn Kalemi, KPT*, n° 62/2, p. 270, doc. du 19 rebiülevvel 951/10 juin 1544)

*Texte : ***

« Eflâk ve Kara Buğdân voyvodalarına hüküm yazıla ki : hâliyâ Ohri ve ana tâbi' vilâyete patrik olan (2) Prohor nâm râhib Dergâh-ı Muallâma gelüb « Eflâk ve Kara Buğdân vilâyetter<in>in keferesi üzerlerinden (3) âyîn-i batılalar üzerine kadîmden mir<i> için cem' olunugelen rûsûmden hayli bakıyâlarım olub taleb eyledükde (4) ol yerün midrepolidleri mâni' olurlar bu hususda tekâlif ve mâl-ı miriye zarar olur » diyü bildirdi. (5) İmdi buyurdûmki : hüküm-ü şerifim vardukda mezkûr rahibin bakıyâlısı olân kefer'e'ye ihzâr etdirüb ve bunun adamı ile (6) berâber idüb âyîn-i batılaları üzerine kadîmden miri için cem olunugelen rûsûmden her kimin zimmetinde bakısı var ise (7) zâhir olân bakıyâlardan mezbur Prohora bikusûr tahsil ediveresiz kadîmden âyîn-i batılaları üzere cem' olunugelen rûsûme olugelen âdete muhâlif midrepolidleri dahil etdirmiyesiz. Şöyle bilesiz (10) diyü tahriren fi 19 rebiülevvel sene 951 ».

¹⁴ I. H. Uzunçarşılı, *Osmanlı Devletinin merkez ve bahriye teşkilâtı*, Ankara, 1948, p. 9.

¹⁵ Ö. L. Barkan, *Les grands recensements de la population et du territoire de l'Empire Ottoman et les registres impériaux de statistique*, dans la « Revue de la Faculté des Sciences Économiques de l'Université d'Istanbul », année II, 1940—1941, p. 27—28.

¹⁶ M. Sertoğlu, *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi*, Istanbul, 1958, p. 81; Gl. Elezović (en citant aussi Abdurrahman Şeref), *Iz Carigradskih Turskih Arhiva. Mühimme Defteri*, Beograd, 1950, p. 572.

* Nous adressons, par cette voie aussi, nos remerciements pour l'aide qu'il nous a offerte dans le travail sur ces documents à M. Fazıl İşközlü, ancien directeur—adjoint aux Archives de la Présidence du Conseil d'Istanbul.

** Nous regrettons, que, faute des caractères typographiques arabes, nous ne pouvons pas donner la translittération en caractères arabes des documents. Nous regrettons aussi le manque d'une photocopie pour ce document, mais un fac-similé du document presque identique, émis 6 jours près, supplétera, nous espérons, ce manque.

Traduction :

« Aux voïévodes de Valachie¹⁷ et de Moldavie¹⁸ que l'on écrive un ordre¹⁹ comme suit : le moine (*rahib*) nommé Prochore²⁰, qui est actuel-

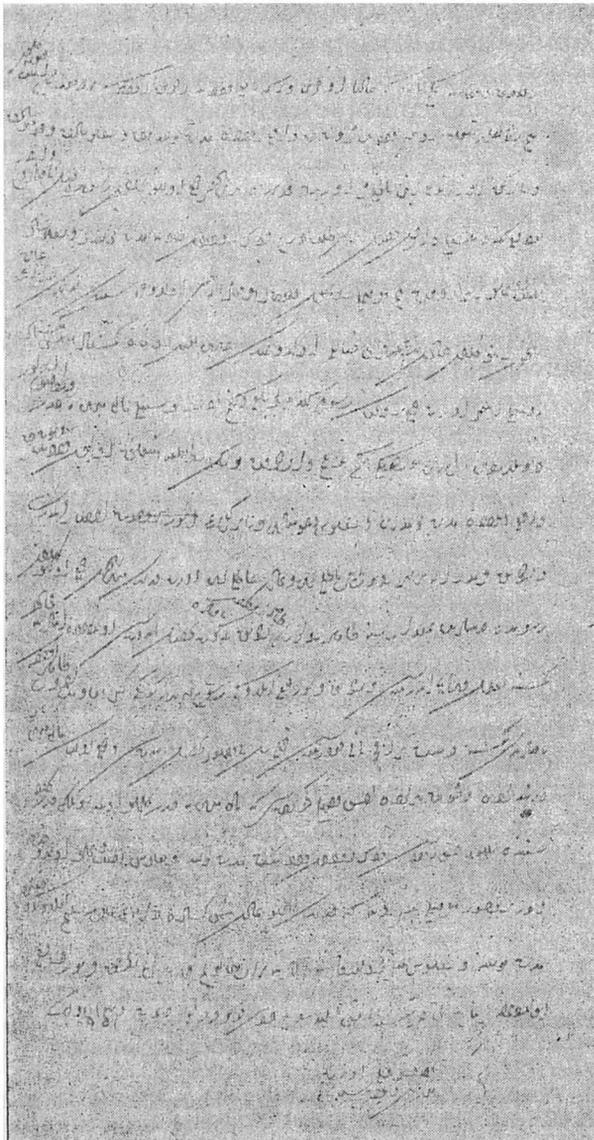


Fig. 1. BAŞBAKANLIK ARŞIVI, İSTANBUL, KPT, *Divan — ı Humâyûn Kalemî, Ahkâm Desteri*, 62/2, p. 289 (Archives de l'État, Bucureşti, Polycoples Turque, Paquet I, f.1), document du 25 rebiülevvel 951/16 juin 1544, réitérant le firman du 19 rebiülevvel 951/10 juin 1544: ordre du sultan adressé aux voïévodes de Valachie et de Moldavie de prêter leur concours au « patriarche » Prochore d'Ohrid pour qu'il encaisse de ces pays, subordonnés à sa juridiction, les arriérés des impôts ecclésiastiques.

¹⁷ Radu Paisie (Petru de la Argeş) (juin 1535—mars 1545).

¹⁸ Petru Rareş, pour la deuxième fois sur le trône de Moldavie (février 1541—septembre 1546).

¹⁹ Ordre émis au nom de Kanunî Sultan Süleyman (I^{er}) (septembre 1520 — sept. 1566).

²⁰ Prochore, l'un des plus remarquables archevêques d'Ohrid (1524—1550). Ivan Snegarov parle de « l'énergique archevêque—patriarche » Prochore, qui s'est particulièrement distingué parmi les 59 archevêques d'Ohrid (Ivan Snegarov, *op. cit.*, p. 188).

lement patriarche (*patrik*)²¹ d'Ohrid et des régions qui lui sont subordonnées, venant à ma Sublime Porte, a fait savoir que « ayant (à encaisser) plusieurs arriérés des impôts (*rûsûm*)²² qui sont perçus depuis de longues années pour le fisc (*miri*), conformément à de vaines pratiques, de chez les infidèles des vilayets²³ de Valachie et de Moldavie, lorsque je leur réclame (ces arriérés), les métropolités de ces lieux²⁴ empêchent (leur recouvrement) et créent ainsi un dommage (à la perception) des contributions (*tekâlif*) et des taxes fiscales (*mal-ı miri*) »²².

En conséquence, j'ai ordonné qu'à la réception de mon illustre ordre, vous convoquiez les infidèles (*kefere*) qui ont des arriérés chez le moine susmentionné et que vous les fassiez (comparaître) devant son homme, de sorte que si quelqu'un a à sa charge un arriéré quelconque des impôts qui sont perçus pour le *miri*, conformément à leur vaines pratiques, vous permettiez audit Prochore de percevoir sur-le-champ et sans manque aucun (cette dette) des arriérés rendus évidents et que vous ne laissiez personne rester devoir ne fût-ce qu'un aspre de sur les arriérés rendus évidents pour les impôts perçus depuis de longues années, conformément à leurs vaines pratiques, et que les métropolités, contrairement à leur vieille habitude, ne se mêlent plus dans (la question) des impôts

²¹ Le titre de patriarche (*patrik*), utilisé dans les documents officiels ottomans pour Prochore, a été peut-être attribué à celui-ci après la suppression de la patriarchie de Peç au cours de la troisième décennie du XVI^e siècle et le placement des diocèses de celle-ci sous la juridiction d'Ohrid. Voir aussi Ivan Snegarov (*supra*, note 20). En tout cas, pour le Divan Impérial d'Istanbul, l'archevêque d'Ohrid était un chef, un patriarche, comme les autres (de Constantinople, d'Antiochie, d'Alexandrie, de Jérusalem, après 1557 et de Peç, même des Arméniens).

²² *Rûsûm, miri rûsûm, mal-ı miri* désignaient les taxes perçues par l'Église au but d'accomplir les charges fiscales envers l'État ottoman, notamment le *peşkeş* ou *adet peşkeşi* (voir facsimilé 1), c'est-à-dire une somme d'argent acquittée au Trésor public, par les patriarches avant la remise du brevet d'investiture (*berat*) dans leurs mains. Pour cette sorte de taxe payée pour le *berat*, pratiquement renouvelé (en turc: *mukarrer*) chaque année, on utilisait aussi le terme de *harac* (*tributum*), quoi que la relation exacte entre ces deux termes reste encore à préciser. D'après J. Kabrda (*Le système fiscal de l'Église orthodoxe dans l'Empire Ottoman, d'après les documents turcs*, Brno, 1969, p. 61—65), « par l'épithète *miri* on soulignait (...) le but desdits paiements; c'est ainsi qu'aux yeux des fidèles et des autorités turques il devait peut-être surgir l'idée d'une certaine « importance d'État » des taxes ecclésiastiques que les métropolités pouvaient exiger: titre de *mirija* ».

En fait, les métropolités et leurs subordonnés percevaient des sommes supérieures à celles dues à l'État, à fin de couvrir leurs propres frais, faits à l'occasion de la nomination, ainsi que pour ramasser des réserves. C'était le même système qui était valable pour tous les dignitaires ottomans et qui s'appliquait aussi aux voïévodes roumains (mais, dans ce cas, vu l'existence d'une rivalité acharnée pour les sièges princiers, le résultat était une majoration sans pareil des charges fiscales des contribuables roumains).

Les taxes dues aux patriarches par les diocésains étaient au XVII^e siècle: 12 aspres par an pour chaque ménage (famille, maison) et une pièce d'or pour prêtre comme *patriklik rûsumu* (taxes pour le patriarche), les aumônes (*tasadduk*), le droit de monastère (*manastir resmi*), etc. (J. Kabrda, *op. cit.*, p. 65—74). Mais « ce sont les revenus que l'on peut citer, en général, pour la période allant depuis la fin du XVI^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Pour la seconde moitié du XV^e et la plus grande partie du XVI^e siècle, il n'y a pas assez de renseignements sûrs » (*ibidem*, p. 55, note 78).

²³ Au XVI^e siècle, *vilâyet* signifiant non seulement « province » (*beglerbeylik*), mais aussi « région », « territoire », « pays ». Voir, par exemple, *França vilâyeti* pour France, *Venedik vilâyeti* pour Venise, *Leh vilâyeti* pour Pologne, etc.

²⁴ Grigorie (Roşca), cousin du prince Rareş, était le métropolité de Moldavie (1541—1562) et Varlaam était le métropolité de Valachie (1535—fin de 1544), étant suivi par Anania (N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, deuxième édition, tome I, p. 311 et 338—340).

qui sont perçus selon la coutume et leur vaines pratiques. Ainsi, sachez-le !
Enregistré le 19 rebiülevvel 951 »²⁵.

Doc. n° 2

(Başbakanlık Arşivi, İstanbul, *Divan-ı Humâyân Kalemî, KPT*, n° 62/2, p. 500, document du 5 regeb 951/22 septembre 1544, avec une adjonction du 22 ramazan 951/7 décembre 1544 ; Arhivele Statului Bucureşti, Xerografii Turcia, pachet I, fila 2).

Texte :

« Kara Buğdân ve Eflâk vilâyetlerinin voyvodalarına hükûm yazıla ki : hâliyâ mahruse-i İstanbul ve ana tabî' (2) yerlere ve vilâyetlere patrik olân Yeremiye²⁶ nâm râhib Dergâh-i Muallâm'a gelüb "*mahruse-i İstanbul (3) ve ana tâbî' yerlerün ve vilâyetlerin ve Kara Buğdân ve Eflâk vilâyetlerinin dâhi patrik olunmak (4) şartıyla Hızâne-i 'Amire'ye ber-vech-i mukâtaa sâl-ı be-sâl dört bin sikke-ı hasene teslim etmeği iltizâm eylemiş idim (5) ve bu vecihle elime berât-i humâyân dâhi verilmiş idi. Hâliyâ Ohri patriği olân Prohor (6) patrikle Kara Buğdân ve Eflâk vilâyetlerinin patrikliğini kendü patrikliğine ilhâk olunmak (7) üzere yüz sikke-i hasene dâha ziyâde eylemeğin zıkr olân vilâyetlerün patrikliği anun patrikliğine (8) ilhâk olunmuş bu babda elimde olân berâtıma muhâlif ve olugelen 'adete mugâyir olmak (9) bana hâyifdir*" diyü bildirüb ve Ohri patriği mezbur Prohor verdüğü yüz sikke-i hasene'yi dâhi (10) kabul edüb sâl-ı be-sâl Hızâne-i 'Amireme cümle dört bin yüz sikke-i hasene teslim etmeği iltizâm (11) etdüğü sebebden Kara Buğdan ve Eflâk vilâyetlerinin patrikliği Ohri patriği olân (12) Prohor patrikliğinden ifrâz olunub kadimden olugeldüğü üzere mezbur Yeremiye' nin (13) patrikliğine ilhâk olunmasının emr edüb ve vech-i meşrûh üzere Hızâne-i 'Amirem defterlerine (14) dâhi kayid olundu. Buyurdum ki : hük-m-ü şerifim ile mezbûr Yeremiye veyâ-hud kendü cânibinden vekili olân (15) adamı vârdukda her biriniz vilâ-yetinizde olân papaslara ve kefereye oñat vecihle tenbih ve te'kid (16) edesiz ki patrikliğine müteallik olân hususlarda olugelen âyin-i bâtilaları ve erkân-ı âtila (17) üzere Yeremiye'ye mürâcaat edeler ve etdüresiz Ohri patriği cânibinden gelen (18) kimesneler dahl ve taarruz eylemiyeler ve etdürmeyesiz ve zıkr olân vilâyetlerde kadimden (19) cem' olunugelen rüsûm şimdiye değin ne vecihle cem' olunugelmiş ise âyin-i bâtilaları üzere (20) girü ol vecihle mezbûrun adamlarına cem' ve zabt etdüresiz olugelen âyinlarına ve 'adetlerine (21) muhâlif kimesniye taallül ve nizâ' etdirmeyesiz. Şöyle bilesiz diyü tahrîren fi 5 regeb el mürecceb sene 951 ».

²⁵ Le 10 juin 1544. Le document du 25 rebiülevvel 951/16 juin 1544 (du même registre, p. 289 ; voir Annexe, fac-similé 1), émis donc 6 jours après, est presque identique sauf ces petites différences : il est adressé au voievode valaque, et seulement avec une mention d'une copie pour le voievode moldave ; les taxes dues par les Roumains sont pour leur *peşkeş* qui se donne d'habitude à la Trésorerie Impériale (*Hızane-i 'Amire için alınugelen adet peşkeşleri*) ; on parle non seulement des métropolités, mais aussi des évêques et des hégoumènes, etc.

²⁶ En texte : *Mirmiye*.

Fig. 2. — BAŞBAKANLIK ARŞIVI, İSTANBUL, KPT, *Divan-ı Humûyân Kalemî, Ahkâm Defteri*, 62/2, p. 500 (Archives de l'État, Bucureşti, Polycopies Turquie, Paq. I, 1.2), document (en haut) du 5 recb 951/22 septembre 1544 avec une attestation supplémentaire (latéralement, à gauche) du 22 ramazan 951/7 décembre 1544: ordre adressé aux voïevodes de Moldavie et de Valachie de prêter leur concours au patriarche Ieremias de Constantinople, qui a offert, comme Prochore auparavant, 4.100 pièces d'or par an pour la Trésorerie Impériale et a reçu ainsi de nouveau le *berat* de patriarche de ces pays.

... و اولاً ...
 ... و ثانياً ...
 ... و ثالثاً ...
 ... و رابعاً ...
 ... و خامساً ...
 ... و سابعاً ...
 ... و ثامناً ...
 ... و تاسعاً ...
 ... و عاشرًا ...
 ... و الحادي عشر ...
 ... و الثاني عشر ...
 ... و الثالث عشر ...
 ... و الرابع عشر ...
 ... و الخامس عشر ...
 ... و السادس عشر ...
 ... و السابع عشر ...
 ... و الثامن عشر ...
 ... و التاسع عشر ...
 ... و العشرون ...

Ajouté à gauche, latéralement :

« Ve mezbûr Yeremiye Dergâh-ı Muallâma gelüb “vilâyete rüsüm <u> cem’ eylemeğe şıkdkıka elimde olan berâtım ve sair hükümlerüm yanub tekrâr hükûm taleb lâzım” diyü bildirmegin mezbûr tezkerenin tekrâr sureti ihrac olunub ve nişanlanub verilmek buyurulmâğın verildi. Fî 22 ramazan el-mübarek sene 951 ».

Traduction :

« Aux voïévodes des pays (*vilâyetlerinin*) de Moldavie ²⁷ et de Valachie ²⁸ que l’on écrit un ordre comme suit : le moine Ieremias ²⁹, qui est maintenant patriarche (*patrik*) d’Istanbul la bien gardée et des lieux qui lui sont soumis, venant à ma Sublime Porte, a fait savoir : “J’ai pris l’engagement de donner chaque année à la Trésorerie Impériale (*Hızâne-i ’Amire*) ³⁰, à titre de *mukâtaa* ³¹ la somme de 4 000 pièces d’or (*sikke-i hasene*) ³², à condition d’être patriarche (*patrik olunmak şartıyla*) d’Istanbul la bien gardée et des lieux et régions qui lui sont soumis, ainsi que des pays de Moldavie et de Valachie. Ainsi l’on m’a remis le *berat* impérial (*berat-i humâyûn*) ³³. Et parce que, à son tour, le patriarche Prochore ³⁴, qui est (maintenant) patriarche d’Ohrid, a donné 100 pièces d’or de plus (à la Trésorerie) dans le but qu’à son patriarcat soit ajouté le patriarcat (*patrikliği*) des vilayets de Moldavie et de Valachie ³⁵, (alors) le patriarcat de ces pays a été ajouté à son patriarcat. (Or, le fait qu’on ait procédé contrairement au *berat* que j’ai en main à cet égard et contrairement à l’ancienne coutume est pour moi une injustice”. (Puis), parce qu’il (Ieremias) a accepté (de donner en plus) les 100 pièces d’or données par le dénommé Prochore, le patriarche d’Ohrid, et qu’il s’est engagé (ainsi) à donner chaque année à ma Trésorerie Impériale en tout 4 100 pièces d’or, pour cette raison on a ordonné que le patriarcat des vilayets de Moldavie et de Valachie soit détaché du patriarcat de Prochore, qui est maintenant patriarche d’Ohrid, et soit annexé au patriarcat du dénommé Ieremias, selon l’ancienne coutume. Et de la manière

²⁷ Voir *supra* note 18.

²⁸ Voir *supra* note 17.

²⁹ Ieremias I, le patriarche œcuménique de Constantinople, entre 1522 et 1545, à l’exception de l’intervalle 1526—1536, quand le siège patriarcal a été occupé par un certain «Ioannicus Sozopolitanus» (*Historia, Politica et Patriarchica Constantinopolensis*, éd. Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, Bonn, Éditions Weber, MDCCCXLIX, p. 153; Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968, p. 170. Mais la chronologie de cet *interregnum* (car Ioannicus n’a pas été confirmé par le sultan) reste encore assez confuse.

³⁰ La Trésorerie centrale de l’État ottoman ou la Trésorerie Extérieure (*Dış Hazine* ou *Hızane-i ’Amire*), séparée de la Trésorerie du sultan ou la Trésorerie Intérieure (*İç Hazine*).

³¹ L’affermage des revenus fixes pour une période limitée (d’un an à trois ans).

³² Pièces d’or (*altın*) aux cours suivants à la Trésorerie ottomane, aux encaissements : 57 aspres pour 1 ducat vénitien (*sikke-i efrençiyeye*) et 1 sultanin « (*sikke-i sultanıye*) ; 56 aspres pour une pièce d’or de Chios (*sikke-i Sakız*) et 55 aspres pour 1 florin hongrois, à l’époque (Başbakanlık Arşivi, fonds Kepeci, 1765/2, p. 8 b et suiv.).

³³ Ce diplôme ou brevet de nomination ou de confirmation était accordé en échange du *peşkeş* (don, présent), dont le taux changeait (légalement) selon l’étendue et la richesse de l’éparchie reçue (J. Kabrda, *op. cit.*, p. 60).

³⁴ Voir note 20.

³⁵ C’est-à-dire la dignité patriarcale sur les métropoles moldo-valaques.

indiquée (ceci) a été enregistré dans les registres de ma Trésorerie Impériale. (C'est pourquoi) j'ai ordonné que lorsque le dénommé Ieremias ou un vicaire (*vekil*) de sa part viendra avec mon illustre ordre, chacun d'entre vous avertisse, en attirant sérieusement leur attention là-dessus, les prêtres et les infidèles de vos pays, d'avoir à s'adresser — et que vous les fassiez s'adresser — au dénommé Ieremias pour les affaires qui concernent son patriarcat, conformément à leurs vaines pratiques et par leurs incapables chefs. Que ceux qui viennent de la part du patriarche Prochore ne se mêlent de rien et ne troublent pas (les affaires des deux métropoles) et obligez-les à procéder ainsi. Et les contributions qui sont perçues depuis de longues années dans les vilayets mentionnés, faites que, ainsi qu'elles ont été perçues jusqu'à présent, elles soient perçues aussi dorénavant, de la même manière, contrairement à (vos) vaines pratiques, et qu'ensuite elles soient remises aux hommes du dénommé (Ieremias).

Ne cherchez à personne discussion et querelle, contrairement à leurs pratiques et coutumes qui sont (d'un passé ancien).

Ainsi, sachez-le !

Écrit le 5 regeb le saint, l'année 951 »³⁶.

Ajouté latéralement, à gauche :

« Et le dénommé Ieremias, venant à ma Sublime Porte, a fait savoir que "à mon départ pour le pays (*vilâyete*)³⁷, afin de percevoir mes contributions (*rûsûm*), il est nécessaire que j'aie en main le *berat* et les autres ordres (émis) pour moi, je dois (donc) demander à nouveau un ordre (*hükâm*)".

(C'est pourquoi) on a ordonné d'émettre une copie d'après cette *tezkere*³⁸ et, après lui avoir opposé le signe impérial (*nişanlanub*)³⁹, elle lui a été remise (en main), le 22 ramazan le saint »⁴⁰. (Voir fac-similé 2).

★

Ainsi donc, le firman du 10 juin 1544, réitéré, presque sans changements, le 16 juin (voir fac-similé 1) demande aux voïévodes de Moldavie et de Valachie de prêter leur concours au « patriarche » Prochore d'Ohrid pour qu'il encaisse, par un délégué, les arriérés (la plus grande partie avait, par conséquent, déjà été encaissée) des impôts (*rûsûm*) dus, conformément aux « vaines » (du point de vue musulman) pratiques chrétiennes. Fort intéressante est la mention comme quoi les métropolitains de Moldavie et de Valachie (derrière lesquels se trouvait toutefois, selon la pratique en vigueur, l'autorité politique supérieure, dans la personne des princes) se sont opposés eux-mêmes au recouvrement de ces sommes.

³⁶ Le 22 septembre 1544.

³⁷ Il s'agit de son départ pour la Valachie et la Moldavie, qui en effet aura lieu en 1545. Voir aussi l'ordre adressé par la Porte aux sandjakbey's et aux kadî's de Roumèlie, pour donner assistance au patriarche Ieremias dans l'accomplissement de sa mission pour *mîrî*. (Başbakanlık Arşivi, İstanbul, KPT, 62/2, p. 503; Arhivele Statului Bucureşti, Fond Xerografii Turcia, pachet I, fila 3).

³⁸ Quittance de la Trésorerie.

³⁹ C'est-à-dire la *tugra* (monogramme officielle du sultan).

⁴⁰ Le 7 décembre 1544.

Les documents confirment donc, sans contestation possible, que l'archevêché d'Ohrid avait reçu officiellement et effectivement du sultan les diocèses roumains, d'où ils avait déjà encaissé les contributions au siège « patriarcal », puisque, en juin 1544, il y avait encore des arriérés, « plusieurs » (*hayli*) arriérés il est vrai.

Le firman suivant, du receb 951/22 septembre 1544, émis donc environ trois mois plus tard, nous apprend les circonstances dans lesquelles les métropoles de Moldavie et de Valachie sont passées sous l'autorité canonique de l'archevêché d'Ohrid. Le fait a eu lieu sur l'initiative du « patriarche » Prochore (1524—1550), mais sans que la date de sa démarche soit précisée : celui-ci est venu à la « Sublime Porte » et a offert 4 100 pièces d'or par an pour la Trésorerie Impériale, à condition de recevoir le « patriarcat » (la qualité de patriarche) des sièges métropolitains moldave et valaque, bien que le *berat* de patriarche « d'Istanbul et des régions qui lui étaient soumises, ainsi que des pays de Moldavie et de Valachie », eût été remis à Ieremias (I), patriarche œcuménique (1522—1545), qui s'était engagé à verser à la Trésorerie ottomane 4 000 pièces d'or par an, somme qui représentait elle-même (ainsi qu'il ressort du contexte et nous verrons qu'il en a bien été ainsi) une majoration par rapport à la période antérieure. Là-dessus le patriarche Ieremias est venu à la « Sublime Porte » et s'est plaint qu'on a commis à son égard une « injustice », « contrairement au *berat* qu'il a en main et à l'ancienne coutume » ; puis—argument décisif—ayant offert de payer lui aussi cette somme de 4 100 pièces d'or, le padichah (Süleyman I^{er}) a ordonné que « le patriarcat des vilayets de Moldavie et de Valachie soit détaché du patriarcat de Prochore, qui est maintenant patriarche d'Ohrid et soit annexé au patriarcat du dénommé Ieremias, selon l'ancienne coutume » (ce qui confirme l'ancienneté des liens entre l'Église roumaine et la Grande Église de Constantinople).

Ces décisions ont été dûment enregistrées dans les registres de la Trésorerie Impériale.

Ainsi, durant les trois mois qui se sont écoulés depuis le firman du 10 juin 1544, pendant que l'archevêque Prochore cherchait à récupérer ses arriérés fiscaux de Moldavie et de Valachie, le patriarche de Constantinople a obtenu de la Porte que les deux métropoles roumaines lui soient *de nouveau* attribuées. En conséquence, le 22 septembre 1544, la Porte ordonnait que les hommes « qui viennent de la part du patriarche Prochore ne se mêlent de rien et ne troublent pas (les affaires des deux métropoles) », les princes de Moldavie et de Valachie étant priés d'aider le patriarche Ieremias ou son vicaire, possesseur du *hüküm-ü şerif* (l'illustre ordre), à encaisser dûment les contributions. Enfin, à la veille de son départ pour « le pays » (*vilâyet*), dans le but de percevoir ses contributions, ayant besoin des documents certifiant que c'est bien lui maintenant le patriarche et non pas Prochore, Ieremias a demandé qu'il lui soit délivré des registres de la Trésorerie une attestation du document susmentionné. En vertu de quoi ce document — on peut dire le quatrième qui nous intéresse — fut remis au patriarche Ieremias le 22 ramazan 951/7 décembre 1544, trois mois après que les métropoles roumaines lui avaient été rendues.

Tel est, en résumé, le contenu de nos documents. Qu'apportent-ils de nouveau dans la question qui nous occupe ?

Ainsi que nous l'avons montré ci-dessus, ces documents turcs, émis par la Chancellerie du Divan Impérial, c'est-à-dire par le grand vizir au nom du sultan, et qui, de par leur nature, n'ont plus besoin de confirmation d'ailleurs, prouvent pour la première fois, de manière indiscutable, que l'archevêché d'Ohrid, sous l'énergique Prochore, a réussi non seulement à obtenir du Divan Impérial le *berat* de subordination canonique des métropolites de Moldavie et de Valachie, mais aussi à encaisser effectivement des contributions de ces nouveaux diocèses, malgré l'opposition des métropolites autochtones. Nos documents ne mentionnent pas depuis quand Prochore avait obtenu les métropoles en question, mais ce n'est certainement pas avant son élection comme archevêque, c'est-à-dire pas avant 1524. De toute façon, en 1544, ou plus précisément jusqu'au 22 septembre de cette année, quand le patriarche de Constantinople obtint à nouveau ses anciens droits, les hommes de l'archevêché d'Ohrid se trouvaient effectivement, officiellement et légalement en Moldavie et Valachie pour encaisser les droits canoniques. *La subordination canonique des sièges métropolitains de Moldavie et de Valachie à Ohrid cesse par conséquent d'être une légende, pour devenir un fait réel, historique, même si cette subordination a été, en effet, très tardive et épisodique.*

Ce qui reste désormais à élucider, c'est depuis quand, dans quelles circonstances concrètes et en quelle mesure l'archevêque Prochore a réussi à établir son autorité sur les sièges métropolitains roumains.

Pour pouvoir répondre à ces questions, il faudrait avoir des documents dans le genre de ceux reproduits plus haut. En l'absence de telles pièces et en attendant leur découverte, nous ne pouvons que formuler certaines suppositions, avec toute la prudence nécessaire. Notre démarche sera considérablement facilitée par les données et les informations réunies par Tit Simeirea dans son étude susmentionnée sur les circonstances dans lesquelles a pris naissance ce que cet auteur nomme la « légende » de la soumission des diocèses moldo-valaques à l'archevêché d'Ohrid.



Dans la rivalité entre la Grande Eglise de Constantinople et l'Église d'Ohrid pour l'acquisition de nouveaux diocèses, le règne de Süleyman le Magnifique semblait donner gain de cause à Ohrid. Contrairement à son père, Selim le Terrible, dont la politique étrangère avait comme objectif prioritaire la conquête de l'Orient, Süleyman le Magnifique fixa comme centre de gravité de sa politique l'Europe, poursuivant l'avance ottomane dans les Balkans (en 1521 il conquiert Belgrade) et vers l'Europe Centrale (en 1526 il brise à Mohács la puissance du royaume d'Hongrie, en 1529 il met le siège devant Vienne, en 1540—1541 il occupe Buda et transforme la Hongrie centrale et méridionale en pachalik, cependant que la Transylvanie devenait principauté autonome sous suzeraineté ottomane ; enfin, en 1552, le Banat était annexé à l'Empire ottoman, en tant que *beylerbeyilik* de Timișoara). De même, les pressions politico-militaires de la Porte sur la Moldavie et la Valachie s'accrurent, au point

qu'après la campagne moldave du sultan Süleyman, une suzeraineté ottomane effective y fut instaurée.

À la suite de l'annexion ou de la soumission par l'Empire ottoman de nouveaux territoires à population chrétienne orthodoxe, une lutte pour l'acquisition des nouveaux diocèses s'établit entre le patriarcat d'Ohrid (qui présentait l'avantage du voisinage immédiat avec les territoires en question) et le patriarcat de Peć. En fait, ce dernier, resté sans patriarche après la mort d'Arsenius (1459—1463) et affaibli par la disparition de l'État serbe ayant sa capitale à Smederevo (1459), fut éliminé de la compétition à la suite des démarches de l'archevêché d'Ohrid, qui se l'était subordonné petit à petit, au point d'en obtenir la suppression officielle dans la troisième décennie du XVI^e siècle. Le mouvement de restauration du patriarcat de Peć qui eut lieu en 1527—1541, sous l'impulsion du métropolite de Smederevo, Paul ⁴¹, était vouée à l'échec, ayant été condamnée canoniquement en 1529 et en 1532 par des conciles réunis à Ohrid (le premier était présidé par le métropolite de Novo Brdo, Nicanor, le second par l'archevêque Prochore lui-même) ⁴². Il est important de noter que, pour assurer son succès, l'archevêque Prochore offrit à la Porte une importante somme d'argent, eut recours à l'entremise de Grecs influents d'Istanbul et fit faire des interpolations attestant ses droits dans le *Syntagme de Mathieu Blastarès* (1335), le recueil byzantin de lois civiles et ecclésiastiques connaissant la plus grande diffusion et jouissant de la plus grande autorité dans les Balkans et les pays roumains ⁴³. Pour se faire attribuer les nouveaux diocèses, situés dans son voisinage immédiat, l'archevêque d'Ohrid se prévalut du principe canonique statuant que « le mode (de répartition territoriale) politique et d'État soit appliqué aussi à l'organisation des affaires ecclésiastiques » ⁴⁴, principe suivant lequel le patriarcat de Constantinople avait, par exemple, après la disparition en 1393 de l'État bulgare, annexé les diocèses dépendant du patriarcat de Tirnovo. Finalement, portant sa convoitise même sur des diocèses plus éloignés, comme ceux des pays roumains (après s'en être déjà fait attribuer deux après 1526, l'un dans le Banat et l'autre en Transylvanie) ⁴⁵, l'archevêque d'Ohrid invoqua comme argument, pour justifier ses prétentions, la CXXXI^e *Novelle* de Justinien ⁴⁶, concernant la juridiction de l'archevêché Justiniana Prima (créée en 535 et dont l'archevêché d'Ohrid se considérait l'héritier), *Novelle* selon laquelle entraient sous la juridiction de cet archevêché, entre autres, les diocèses des « Dacies ». Mais comme la *Novelle* en question ne localisait pas géographiquement ces « Dacies », l'archevêque Prochore fit insérer dans le texte

⁴¹ *Ohrid i ohridsko niz istorija*, knjga II, p. 72.

⁴² Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 982, 993.

⁴³ *Ibidem*, p. 982—989, 991. Cf. Valentin Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, București, 1980, p. 105—109 (la bibliographie du problème: p. 106, note 51).

⁴⁴ Principe établi par le kanon 38 du Synode œcuménique V—VI (Trulan); *apud* Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 995.

⁴⁵ Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 991, 993.

⁴⁶ Tit Sîmedrea (*op. cit.*, p. 995) parle dans le texte de son étude de la *Novelle* « CXXXI », mais dans l'annexe publiée par lui-même est mentionnée la *Novelle* « CXXX ». Ion I. Nistor (*op. cit.*, p. 5) écrit de *Novelle* XI du 15 avril 1535 « en se basant sur *Corpus Juris Civilis*, éd. Schöll—Krolle, Berlin, 1895, III, p. 94.

serbe du *Syntagme de Mathieu Blastarès*, où se trouvait cette Nouvelle, « deux anciennes interprétations géographiques serbes ». Plus précisément, on inséra dans ce texte qui faisait autorité dans les Balkans et les pays roumains (où il a constitué le code officiel de droit canonique jusqu'au début du XVII^e siècle) une interprétation de Makarios hégoumène de Chilandari, « sur les pays daces et leurs frontières » élaborée, ainsi qu'il ressort de l'analyse du texte, vers 1526—1529, ainsi qu'une interprétation de Démètre Cantacuzène « sur les pays daces » composée dans la seconde moitié du XV^e siècle⁴⁷.

Selon ces interprétations, la « Dacie » et les « pays daces » étaient les territoires situés à gauche du Danube : la Moldovlaquie (la Moldavie), l'Oungrovlaquie (la Valachie) et l'Ardeal (la Transylvanie)⁴⁸. Ces interpolations furent faites par le métropolite de Novo Brdo susmentionné, Nicanor, le plus proche collaborateur de l'archevêque Prochore, avec l'aide du prêtre Iovan, en l'année 1534/1535, ainsi qu'il ressort de l'annotation du métropolite lui-même dans le texte serbe du *Syntagme* : « Ceci a été écrit par moi, l'humble métropolite de Novo Brdo, Nicanor, en l'année 7043 (1534/1535) »⁴⁹.

C'est ainsi que l'archevêque Prochore préparait des arguments historiques susceptibles de convaincre le Divan Impérial d'Istanbul de la « bien-gardée » de ses prétentions concernant les diocèses roumains, dans l'éventualité de l'annexion des pays roumains par l'Empire ottoman⁵⁰, ou du moins de l'instauration d'un régime de soumission effective.

L'annotation de 1534/1535 du métropolite Nicanor pourrait, à notre avis, constituer une preuve qu'à cette date l'archevêché d'Ohrid n'avait pas encore obtenu la tutelle des sièges métropolitains moldo-valaques, car s'il l'avait obtenue ces interpolations auraient été inutiles.

Parallèlement, l'archevêque Prochore utilisait d'autres voies. L'une de celles-ci consistait dans les relations directes qu'il avait établies avec les princes roumains. On sait ainsi que, au printemps de 1533, Makarios, l'hégoumène de Chilandari susmentionné en tant qu'auteur de l'interprétation sur les « pays daces » de 1526—1529, se trouvait en Moldavie, où il recevait du prince Petru Rareș une subvention annuelle de 3 300 aspres pour ce monastère serbe du Mont Athos⁵¹. Makarios aurait-il eu alors pour mission de convaincre Petru Rareș (dans la cour duquel régnait un puissant courant philo-serbe) de consentir à la subordination de la métropole de Moldavie à l'archevêché d'Ohrid, au lieu du patriarcat de Constantinople ? Peut-on supposer que Rareș y ait consenti après que l'archevêché d'Ohrid avait « avalé » le patriarcat serbe de Peć ? Faute de documents à ce sujet, nous ne pouvons que nous cantonner dans le domaine des suppositions.

⁴⁷ Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 977—1002 et les annexes; voir aussi D. Mioc, *Date noi cu privire la Macarie tipografal*, « Studii. Revistă de Istorie », XVI, 1962, p. 432—435.

⁴⁸ Apud Tit Sîmedrea, *op. cit.*, *Anexe*, p. 1003. D'après Ion I. Nistor (*op. cit.*, p. 5) il s'agit de Dacia Mediterranea, Dacia Ripensis et la Dacie carpatique.

⁴⁹ Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 1002—1003.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 995, 1002.

⁵¹ *Documente privind istoria României. Veacul XVI.A. Moldova*, vol. I, p. 356. D'après D. Mioc (*op. cit.*, *loc. cit.*), il s'agit du même Macarie, typographe qui a imprimé les premiers livres en Valachie.

De toute façon, le terrain une fois préparé par ces relations — quelle qu'aient été leur portée — et surtout par les documents mis au point comme on l'a vu, l'archevêque Prochore n'avait plus qu'à attendre l'occasion d'un affermage « (selon le système ottoman) des sièges métropolitains de Moldavie et de Valachie de la part du Divan Impérial d'Istanbul, pour les enlever au patriarcat œcuménique. Une telle prise à ferme (*mukataa ile*) était-elle possible, tant qu'une suzeraineté ottomane effective n'avait pas encore été instaurée en Moldavie et en Valachie? Le grand vizir — en tant que mandataire de l'autorité du sultan et de chef du Divan — pouvait-il songer à imposer un ordre *effectif*, comme celui de subordonner la métropole du pays à l'archevêché d'Ohrid, à un prince tel que Petru Rareș, qui a mené de fait jusqu'en 1538 une politique indépendante? Les hommes de l'archevêché d'Ohrid auraient-ils pu même entrer en Moldavie pour percevoir leurs droits si Petru Rareș n'y avait pas consenti? Enfin, l'archevêque Prochore aurait-il jeté l'argent par la fenêtre, en payant une somme supérieure à la Trésorerie ottomane pour une diocèse dont l'exploitation était incertaine? Bien sûr que non. D'autre part, si Prochore avait obtenu l'assentiment préalable de Rareș, il est difficile de supposer que Süleyman aurait fait le jeu du prince moldave à une époque (les années 1534—1538) où les relations de celui-ci avec la Porte et avec la Pologne étaient des plus tendues. Pour toutes ces raisons, nous estimons que l'archevêque Prochore a dû attendre jusqu'en 1538 — 1541 — période de l'instauration de la suzeraineté ottomane effective sur les pays roumains — pour mettre son plan à exécution.

Mais entre-temps « l'énergique archevêque-patriarche » n'est pas resté inactif. D'après Meletios, métropolite d'Athènes, dès que Prochore avait jeté son dévolu sur un diocèse, il offrait de l'argent à la Porte pour l'obtenir⁵². Le métropolite Meletios raconte que « du temps de ce patriarche Ieremias » (I), l'archevêque Prochore s'est présenté au Divan Impérial d'Istanbul et a demandé que, moyennant 100 pièces d'or de plus pour la redevance annuelle à la Trésorerie ottomane, on lui donne l'évêché de Serbie (à l'ouest de Salonique), qui, affirmait-il, avait dépendu autrefois « par décret impérial » (en l'espèce, le chrysobulle de 1019 de Basile II le Bulgaroctone) du patriarcat d'Ohrid, mais par la suite (probablement vers 1087—1089)⁵³ s'était détaché de celui-ci et était passé à l'évêché de Salonique. Le Divan envoya sa demande, pour avis, « au premier législateur des Turcs » (*şeyh-ül-İslâm — M. M.*), qui dans son *fetvâ* (sentence prononcée sur la base de la jurisprudence musulmane — *M. M.*) imontra que, « étant donné que toute chose soumise à quelqu'un pendant cent ans ne doit sans aucun motif être enlevée à celui qui la possède »⁵⁴ et que l'évêché de Serbie dépendait depuis plus de 300 ans de Salonique, il faut que la situation continue à rester telle quelle. « C'est pourquoi il a été confirmé à nouveau par confirmation impériale à la métropole (en

⁵² D'après Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 983.

⁵³ Idem, p. 993.

⁵⁴ Idem. Le même auteur (*op. cit.*, p. 993, note 108) mentionne que dans le droit canonique de l'Église orthodoxe orientale (le kanon 17 du Synode œcuménique V—VI (Trulan)) « le droit de revendication est prescrit pour 30 ans ».

fait, l'évêché — *M. M.*) de Salonique (...) et que celle-ci donne 100 pièces d'or par an en plus (...) à la Porte impériale »⁵⁵.

L'épisode est relaté dans des termes presque identiques par Martin Crusius (1578), qui ajoute : « *hoc modo annuum huius magnae ecclesiae tributum, ad quatuor mille et centum ducatos pervenit, quae summa quotannis die S. Georgii in imperatoria porta repraesentari solet* »⁵⁶.

Quand a eu lieu cette « vente aux enchères » pour l'évêché de Servie (*Berhoea* chez Martin Crusius) qui ressemble de façon frappante — comme procédure, comme valeur de la somme et comme résultat pour la Trésorerie ottomane — à la compétition pour les diocèses de Moldavie et de Valachie ? Les choses se sont probablement passées après le rétablissement officiel sur le trône patriarcal (qu'il avait perdu en 1526, pendant qu'il se trouvait en pèlerinage à Jérusalem) de Ieremias I^{er}, car ce n'est pas Ieremias, mais ses adversaires du Concile, ceux qui ont élu à sa place, en 1526, un certain Ioannicius Sozopolitanus, qui ont majoré le « tribut » (ou redevance annuelle) envers la Trésorerie ottomane de 500 pièces d'or pour obtenir la confirmation du sultan : « *ita ut summa toto fieret quattuor milium, ante enim tria et dimidiatum ducatorum* »⁵⁷. L'élection de Ioannicius ne fut pas ratifiée par le padichah, mais son offre fut retenue et entérinée par Ieremias, rétabli dans sa dignité avec l'appui du grand vizir Ibrahim Pacha (27 juin 1523 — 16 mars 1536)⁵⁸ et du sultan lui-même. En 1537, la position de Ieremias devait déjà être assez forte, pour qu'il se soit permis de rouvrir devant le padichah le problème de la non-fermeture des églises chrétiennes (beaucoup avaient été fermées sous Selim I), obtenant même gain de cause⁵⁹. L'échec de Prochore, à cette date, s'expliquerait donc justement par la position puissante du patriarche Ieremias et, pour sûr aussi, par la conjoncture politique dont nous avons parlé plus haut.

Cependant, l'archevêque Prochore ne désarma pas. Peu de temps après, sa victoire complète sur le mouvement de Pavel en 1541⁶⁰ et l'instauration de la suzeraineté ottomane effective sur les pays roumains (1538 — 1541) allaient lui fournir l'occasion de revenir à la charge pour de nouveaux

⁵⁵ Tit Simedrea, *op. cit.*, p. 993.

⁵⁶ Vue la similitude frappante avec le document turc du septembre 1544, reproduisons le passage tout entier : « *Tempore huius patriarchae venit archiepiscopus Achridarum, olim primae Iustiniana, nomine Prochorus, huc Cpolin; cumque in senatum accessit, protulit diplomata aurei sigilli imperatoria, quibus affirmabatur et declarabatur ad archiepiscopatum eius pertinere Berrhoeam, qui est episcopatus metropoleos Thessalonicae, ac statim eo nomine centum aureos tributo adiecit, quod cum videret patriarcha, in sollicitudinem incidit, quidnam faceret, ne ille loca illius episcopatus ad se traheret. Consilio igitur quorundam usus abiit et legem exulit, cuius sententia erat « si contigerit ut aliquis rem aliquam ad centesimum annum in potestate habeat, nemo poterit eam amplius ei de manibus eripere ». Ita ad tribunal bassarum accessit; illaque lege prolata, demonstravit episcopatum praedictum amplius trecentos annos penes Constantinopolitanam ecclesiam fuisse. Quo audio illum eu bassae adiudicarunt, sub condicione tamen ut additione centum ducatorum, quam Prochorus fecisset, acquiesceret, quod hic, cum retractare non p. sset, fecit. Ita repulsus abiit Prochorus. Hoc modo annuum huius magnae ecclesiae tributum, ad quatorum mille et centum ducatos pervenit; quae summa quotannis die S. Georgii in imperatoria porta representari solet » (souligné par nous — *M. M.*) (*Historia Patriarchica*, ed. CSHB, p. 170).*

⁵⁷ *Historia Patriarchica*, p. 153; S. Runciman, *op. cit.*, p. 199.

⁵⁸ *Historia Patriarchica*, ed. CSHB, p. 153.

⁵⁹ S. Runciman, *op. cit.*, p. 190, 199.

⁶⁰ *Ohrid i ohridsko niz istorijata*, p. 72.

diocèses, ceux de Moldavie et de Valachie cette fois, avec le recours au même arsenal vérifié de méthodes et, en outre, peut-être, à l'argument (valable ou non) qu'au XV siècle (donc moins de 100 ans auparavant) les métropoles roumaines dépendaient d'Ochrid⁶¹, pour débouter tout nouveau prétendant.

Tout ceci nous porte à croire que *c'est seulement après 1538—1541 qu'il convient de situer le moment de la soumission des sièges métropolitains roumains à l'archevêché d'Ochrid*. De fait, la lecture attentive des documents turcs de 1544 donne l'impression qu'il s'agit d'un acte de date récente, inaccompli⁶², en raison de l'opposition des métropolitites, en fait aussi des princes roumains.

En connaissant la pratique ottomane de *mukataa* (l'affermage des revenus pour 1—3 ans) et le système fiscal de l'Église orthodoxe sous la domination ottomane⁶³, nous pouvons supposer que l'affermage des métropoles roumaines par l'archevêque d'Ochrid, avec le paiement de la somme de 4 100 pièces d'or à la Trésorerie ottomane et la réception du *berat* « d'investiture », a eu lieu à la fin de 1543 ou au commencement de 1544, mais *en tout cas effectivement à partir du nouvel exercice financier*, qui déboutait dans l'Empire ottoman à Nevruz (11/22 mars). Donc, les hommes de Prochore sont venus en Valachie et en Moldavie à la veille de la Saint-Georges (23 avril/5 mai), au moment où on percevait aussi le tribut pour Istanbul, pour amasser leurs taxes « dues à *miri* ». Mais l'opposition des métropolitites (et des princes) autochtones et probablement, la propagande antiohridienne déployée par le Patriarche œcuménique, ont eu comme résultat un encaissement partiel des taxes. Ainsi s'explique l'émission d'un nouveau firman en juin 1544 adressé directement aux voïévodes roumains, firman réitéré 6 jours plus tard, ce qui atteste la fermeté de l'opposition.

Entre temps, le patriarche œcuménique a obtenu la somme nécessaire et a rouvert « la vente aux enchères » des sièges métropolitains roumains, en offrant la même somme de 4 100 pièces d'or à la Trésorerie Impériale. En septembre, la même année, la bataille était déjà finie, par la victoire de Ieremias, qui a demandé une attestation de ses droits et un firman pour les voïévodes roumains. En décembre 1544 cette *tezker*e a été délivrée et le patriarche lui-même partira quelque temps après dans les Balkans et au nord du Danube, pour percevoir ses taxes et couvrir les dépenses faites.

Maintenant, on peut se demander pourquoi les princes roumains, qui probablement ont concouru à cette victoire, préféreraient, après 1538—1541, la tutelle de Constantinople sur l'Église roumaine à celle d'Ochrid ? C'était d'une part le respect de la tradition, sans doute, mais aussi la nécessité de s'adapter à une situation nouvelle, celle de la dépendance

⁶¹ Après, semble-t-il, la correspondance de 1457 d'Étienne le Grand, le prince de Moldavie, avec Dorothei, l'archevêque d'Ochrid (voir *supra* note 11).

⁶² Qu'il s'agit d'une dépendance éphémère est prouvé par le fait que ni les sources roumaines, ni les sources étrangères de l'époque ne font pas mention de cette dépendance. Or, si cette dépendance était réelle, elle ne pourrait restée sans écho dans la conscience des contemporains.

⁶³ Voir Mithat Sertoğlu, *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi*, Istanbul, 1958, p. 42, 152—153, 215; J. Kabrda, *op. cit.*, p. 65—74; P. G. Incicyan (Tercüme: Hrand D. Andresyan), *18. asırda İstanbul*, deuxième édition, Istanbul, 1970, p. 22—23.

politique envers Istanbul, et leur intérêt à bénéficier de la bienveillance du sultan, qui les incitaient à entretenir n'importe quels liens et relations susceptibles de leur être utiles dans la capitale de l'Empire ottoman. À cet égard, les relations avec le Patriarcat de Constantinople et, par là, avec le monde grec de la capitale, pouvaient être extrêmement utiles et il était, de surcroît, facile de les entretenir, parallèlement aux relations officielles avec la Porte, alors que les relations avec l'Ohrid soulevaient des difficultés et ne présentaient pas non plus les mêmes avantages sous le rapport de la lutte pour l'influence à Istanbul. C'est pourquoi, à notre avis, les princes roumains ne pouvaient avoir d'intérêt pour la subordination des diocèses de leurs pays à l'archevêché d'Ohrid que dans des cas exceptionnels. D'autre part, il faut bien se dire qu'après l'instauration de la suzeraineté ottomane effective, et surtout aux moments de l'apogée de la centralisation et de la puissance ottomanes, ce n'était pas les intérêts des princes roumains, mais ceux de la Porte, et en premier lieu les intérêts de la Trésorerie Impériale qui avaient qualité pour décider, en dernier ressort, de la tutelle des métropoles moldave et valaque, en fonction des offres faites « aux enchères » par les deux prétendants : le patriarche de Constantinople et l'archevêque d'Ohrid.

Ainsi, en septembre 1544, les métropoles de Moldavie et de Valachie revenaient, comme auparavant, après une interruption de quelques mois peut-être, au patriarcat œcuménique. Il est intéressant de noter que, toujours en septembre 1544 (le 17 du mois), la ville de Brăila, qui avait été annexée en 1538 à l'Empire ottoman et transformée en *kaza* ottomane de même que quelques dizaines de villages de Valachie probablement en 1542, fut placée avec l'aide du patriarche Ieremias I^{er}, sous la juridiction de l'évêché valaque de Buzău⁶⁴, pour devenir plus tard métropole, la métropole dite « de Brăila » ou « de Proïlave », sous la juridiction du patriarche de Constantinople. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, Ieremias reçut en décembre 1544 de la Trésorerie ottomane une copie du document du 22 septembre de la même année et, en effet, l'année suivante le patriarche se mit en route pour la Valachie et la Moldavie⁶⁵, mais il tombe malade pendant le voyage de retour et mourut en Bulgarie, à Vraca ou à Tirnovo⁶⁶. Tous ses successeurs, jusqu'à la fin du siècle, sont passés par les pays roumains, pour encaisser leur dû et d'autres secours, fait qui a entraîné un renforcement sans précédent des relations des pays roumains avec le patriarcat de Constantinople⁶⁷. Ces relations

⁶⁴ N. Iorga, *Istoria bisericii românești*, deuxième édition, I, p. 123.

⁶⁵ Voir aussi Başbakanlık Arşivi, KPT, 62/2, p. 503; Arhivele Statului București, Xero-grafii Turcia, pachet I, fila 3 (ordre adressé aux sandjakbeï's et aux kadi's de Roumélie).

⁶⁶ *Historia Patriachica*, ed. CSHB, p. 170; Niculae M. Popescu, *Patriarhii Țarigradului prin țările românești. Veacul XVI*, București, 1914, p. 34—36.

⁶⁷ Niculae M. Popescu, *op. cit.*, p. 37—46. En 1570, Petru Șchiopul, le prince de Moldavie a acheté pour la Patriarchie œcuménique les maisons du Rall, un riche parent de Michel Cantacuzène dit « Șeytanoglu » („fils du diable”), et en 1586 Mihnea II, le prince de Valachie, a obtenu le transfert de la Patriarchie au Palais de Valachie (en. turc: *Eflâk Sarayı*) (*Istoria Bisericii Române*, Manual pentru institutele teologice, București, 1957, p. 382). En 1588, à l'occasion du voyage de Ieremias II en Moldavie, Petru Șchiopul a dépensé la somme énorme de 300 *yâk* d'aspres (environ un demi-million pièces d'or) (*Călători străini... vol. IV*, București, 1972, p. 1590; voir aussi N. Iorga, *op. cit.*, p. 201—204; Mircea Păcuraru, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, Editura Institutului Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, București, 1980, p. 595—598).

étaient de grand prix pour le patriarcat œcuménique, ainsi que pour les autres sièges patriarcaux, car elles les ont plus d'une fois tirés de situations des plus critiques.

Ainsi, en septembre 1544, après avoir savouré pour peu de temps les joies du succès, l'archevêque Prochore perdit les diocèses roumains. Pourtant le souvenir des liens d'autrefois, aussi fragiles et passagères qu'ils aient été, s'est maintenu, parfois avec le caractère de prétentions, soit par le *Syntagme de Mathieu Blastarès*⁶⁸, soit par le titre des archevêques d'Ohrid⁶⁹, soit par un nouveau chapitre ouvert semble-t-il au XVII^e siècle⁷⁰. Tout cela, sans doute à côté d'autres rapports épisodiques dont nous n'avons pas connaissance, explique pourquoi les grands chroniqueurs du XVII^e siècle Grigore Ureche et Miron Costin, ainsi que le prince érudit Dimitrie Cantemir, mentionnent la subordination à Ohrid de la métropole de Moldavie.

*Les documents turcs de 1544 prouvent donc que la soi-disant légende, en réalité une tradition historique*⁷¹, est née d'un fonds de vérité, matérialisé dans des réalités historiques et des documents officiels. Autrement dit, ces pièces confirment — tout en la complétant et la précisant — l'opinion du Pr. Al. Elian selon laquelle il a existé au XVI^e siècle des liens canoniques entre les pays roumains et l'archevêché d'Ohrid, « liens incontestables, bien qu'il ne faille pas en exagérer l'importance »⁷². La découverte des nouveaux documents met ainsi fin à une longue controverse historiographique au sujet de la subordination des Roumains du nord du Danube à l'archevêché d'Ohrid et prouve que la tradition de cette appartenance se rattache à des réalités de date tardive et éphémères (semble-t-il de quelques mois), sans présenter le moindre rapport avec la prétendue immigration des Roumains dans l'espace carpato-danubien au XIII^e siècle⁷³.

⁶⁸ Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 987—988 et 1001—1002.

⁶⁹ Par exemple, en 1587, l'archevêque Gabriel se disait aussi des pays roumains (A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. III, București, 1931, doc. 63, p. 111). C'est intéressant que d'autres patriarches reconnaissent aussi parfois ce titre (N. Iorga, *op. cit.*, p. 154; Tit Sîmedrea, *op. cit.*, p. 1000).

⁷⁰ N. Iorga, *op. cit.*, p. 89 (« Interpolation d'Ureche, qui parle d'Ohrid, transfère au XV^e siècle des situations qui existaient seulement au XVII^e »). Au milieu du XVII^e siècle, Paul d'Alépe, qui accompagnait son père, le patriarche Macaire III d'Antiochie, au cours de son voyage de 1653 en Moldavie, écrivait : « Quand nous sommes arrivés en Moldavie, nous avons été accueillis par le chef des évêques d'Ohrid » (*Călători străini despre țările române*, vol. VI, București, 1976, p. 298).

⁷¹ Un document du 4 mars 1782 consigne que l'hégoumène du monastère Burdujeni, près de Suceava (l'ancienne capitale de Moldavie) a déclaré devant la Commission autrichienne (après l'annexion de la Bucovine par l'Autriche en 1775) que « l'évêque de Rădăuți, étant le premier évêque de Moldavie, a été subordonné au patriarche d'Ohrid. (Mais) Alexandru cel Bun (prince de Moldavie entre 1400 et 1432—M. M.), après son couronnement par l'empereur Jean Paleologue, a élevé l'évêché de Rădăuți au rang de la métropole, étant subordonnée la patriarchie de Constantinople » (Teodor Bălan, *Documente Bucovinene*, vol. V, 1745—1760, Cernăuți, 1939, p. 153).

⁷² Voir note 2.

⁷³ G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain*, deuxième édition, Bucarest, 1942, p. 192—193; idem, *Le problème de la continuité daco-roumaine, I. Les nouvelles remarques de M. Ferdinand Lot*, Bucarest, MCMXLIV, p. 10, 28—29; Stelian Brezeanu, *Comentarii pe marginea lucrării lui André du Nay, The Early History of the Romanian language (II)*, dans « Revista de istorie », 33, 1980, 10, p. 2000, note 81.

Ces documents fournissent aussi des éclaircissements en ce qui concerne le régime fiscal de l'Eglise orthodoxe sous la domination ottomane au XVI^e siècle, encore peu connu par comparaison avec les siècles suivants, étudiés avec d'excellents résultats par J. Kabrda⁷⁴ — et le statut politico-juridique des pays roumains vis-à-vis de la Porte après 1538—1541⁷⁵. Ils attestent enfin l'existence de la « vente aux enchères », après cette date, non seulement des trônes princiers de Moldavie et de Valachie, mais aussi des métropoles de ces pays, ce qui a eu pour conséquence l'endettement aussi bien des princes que des patriarches vainqueurs de ces compétitions⁷⁶, évidemment sur le dos, respectivement, de leurs sujets et de leurs ouailles⁷⁷.

⁷⁴ J. Kabrda, *Le système fiscal de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire Ottoman (d'après les documents turcs)*, Brno, 1969, 165 p.

⁷⁵ Cf. Mihai Maxim, *L'autonomie de la Moldavie et de la Valachie dans les documents officiels de la Porte au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle*, dans la « Revue des études sud-est européennes », XV, 1977, 2, p. 207—232; idem, *Le statut de la Moldavie et de la Valachie à l'égard de la Porte Ottomane dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, dans « Nouvelles études d'histoire », VI (1), publiées à l'occasion du XV^e Congrès International des Sciences Historiques, Bucarest, 1980, p. 237—250.

⁷⁶ J. Kabrda, *op. cit.*, p. 57 (il parle d'« un endettement chronique du patriarcat » de Constantinople). En ce qui concerne la rivalité pour le siège patriarcal de Constantinople, voir aussi Otto Kresten, *Das Patriarchat von Konstantinopel im Ausgehenden 16. Jahrhundert*, Wien, 1970. Entre 1453 et 1800, 70 patriarches se sont changés de 150 fois sur le siège de la Patriarchie œcuménique (*Istoria bisericească universală*, Manual pentru institutele teologice, vol. II, București, 1956, p. 283). La « Patriarchie » d'Ohrid, elle-aussi, était endettée envers la Trésorerie ottomane même à partir du temps de Prochore; plus tard, en 1587, elle avait une dette de 18.000 pièces d'or, avec un intérêt annuel de 3000 pièces d'or. (A. Veress, *op. cit.*, III, doc. 63, p. 111). Des dettes chroniques avaient aussi les patriarches d'Antiochie de Jerusalem, d'Alexandrie, et d'Arméniens de l'Empire ottoman, mais souvent ils ont été sauvés par des aides financières offertes par les princes roumains (N. Iorga, *Bizanz după Bizanz*, București, 1971, p. 164—165; Mircea Păcurariu, *op. cit.*, p. 598—599, 600—603; *Ohrid i ohridsko niz istorijata*, II, p. 75).

⁷⁷ Cf. D. Mîoc, *Cuantumul birului pe gospodăria țărănească (în Țara Românească) în secolul al XVI-lea*, « Studii și materiale de istorie medie », V, 1962, p. 151—173.

LA DIGAMIE DANS LE DROIT CANON DU SUD-EST EUROPÉEN ET LES PÉNITENTIELS ROUMAINS (XIV^e—XVII^e SIÈCLES)

RADU CONSTANTINESCU

Sans contredit, l'histoire de la discipline pénitentielle serbe, bulgare et roumaine du Moyen Âge est encore à écrire. On devrait, naturellement, commencer par dresser l'inventaire critique de tous les recueils, manuscrits ou imprimés, antérieurs au XVII^e siècle, identifier ensuite les sources de chaque série canonique — car, dans la plupart des cas, il s'agit bel et bien de séries distinctes, extraordinairement diverses, traduites en vieux slave à des époques différentes et amassées pêle-mêle par les compilateurs —, y retrouver enfin le reflet de la discipline canonique byzantine ou locale et circonscrire, par des recherches complémentaires, l'ampleur de l'usage qu'on en faisait. Une telle entreprise réclame nécessairement une collaboration internationale systématique, puisque rien que le nombre des manuscrits antérieurs au XV^e siècle découverts jusqu'en 1969 par M. J. N. Šćapov, qui prépare depuis longtemps un gros livre sur les nomocanons slaves des bibliothèques européennes¹, dépasse largement deux centaines.

Afin de démontrer l'utilité d'une telle action, nous avons choisi de traiter brièvement de l'histoire des canons touchant le second mariage dans les recueils manuscrits slaves copiés en Roumanie au Moyen Âge, pays où les manuels pénitentiels du Sud-Est européen devaient demeurer un simple ornement des bibliothèques monastiques jusqu'à la fin du XV^e siècle, quand la censure du patriarche de Constantinople dans un cas de digamie fit mettre à jour l'incompatibilité entre la tradition juridique autochtone et les préceptes disciplinaires du droit canon byzantin.

Le plus ancien code roumain de droit canon est apparemment un manuscrit de Moscou (Bibl. Lénine, fonds 178, ms. 3169), copié par le prêtre valaque Stanislas à une époque qu'on doit placer vers 1345—1362². Nous y lisons (f. 26^v), dans une série pénitentielle pseudo-basilienne, qu'on retrouve telle quelle dans un manuscrit russe du XIV^e siècle³, un canon interdisant la trigamie seulement, qu'on identifie à la fornication, tout en recommandant une pénitence de trois ans. Le compilateur renvoyait en même temps ses lecteurs au chapitre concernant les huit empêchements

¹ *Slavjanskij nomokanon v arhivochraniliščach vostočnoj Evropy (Konferencija po voprosum archeografii i izučenii drevnich rukopisej. Tezisy i doklady*, Tbilissi, 1969, p. 71—72).

² Le filigrane du papier, à grosses vergeures, est analogue aux types reproduits par Ch. M. Briquet, *Opuscula*, Hilversum, 1955, planche II, n° 9 (Gênes, 1345) et V. A. Mošin—S. M. Traljić, *Vodeni znakovi XIII i XIV vijeka*, 2 vols., Zagreb, 1957, n° 254 (1362).

³ S. Smirnov, *Materialy dlja istorii drevnej russkoj pokajannoj discipliny*, « Čtenija v Obščestve istorii i drevnostej rossijskich pri Moskovskom Universtitete », 242, 1912, 3, p. 143—149.

de mariage⁴. La source en est, à coup sûr, une consultation disciplinaire qui, tout en combinant le 4^e et le 50^e canons de saint Basile, opposait d'une manière implicite, selon l'usage byzantin de l'an mil⁵, le péché vénial de la digamie au péché mortel de la trigamie, dont le terme de pénitence fut fixé, à la fin du XII^e siècle, une fois pour toutes, à trois ans⁶. Malheureusement, le manuscrit dont nous venons de parler est très défectueux et si l'on peut supposer que les feuillets disparus contenaient des prescriptions pénitentielles sur la digamie, nous n'en avons pas la possibilité de vérifier l'exactitude de l'hypothèse.

Vers la même époque, c'est-à-dire en 1352 environ, on copiait déjà au nord du Danube, en Moldavie peut-être, une compilation canonique serbe apparentée à la Kormčaja de 1262⁷ (Bucarest, Bibl. de l'Académie, ms. sl. 340)⁸, où les canons sur la digamie sont plutôt nombreux, copie qu'on peut ranger à côté du ms. sl. 374 de la collection synodale du Musée Historique de Moscou, puisque l'exemplaire slavo-roumain comprend, lui aussi, le commentaire de Zonaras⁹. Nous y lisons en effet le 4^e canon de saint Basile (f. 35^v) et le 8^e de Nicéphore (f. 69^v), qui obligeaient le digame à une pénitence de deux ans, mais le copiste roumain, tout en gardant le 7^e canon de Néocésarée (f. 78^v), lequel défendait au prêtre de

⁴ C'est-à-dire à un extrait du *Procheiros Nomos* de l'an 872, titre IV, résumé par Michel Keroullarios et Nicéphore Choumnos (G. A. Rhalles—M.K. Potles, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἐπιτῶν κανόνων*, 6 vol., Athènes, 1852—1859, V, 40—47 et 397—398).

⁵ Pour la législation impériale voir la 90^{ème} nouvelle de Léon le Sage (J. et P. Zepos, *Jus Graeco-Romanum*, 8 vol., Athènes, 1931, I, 186), les extraits canoniques du *Tomus unionis de nuptiis quartis et tertius* de 920 (*Jus Graeco-Romanum*, I, 192—197) dans quelques mss. du XIII^e siècle (e. g. Leningrad, Bibliothèque Saltykov—Ščedrin, ms. gr. 208, f. 192—193^v) et P. Karlin—Hayter, *Arethas Studies*, V, « Byzantion », 34, 1964, p. 44—67. Voir également pour les usages canoniques de la même époque N. Suvorov, *Verojatnij sostav drevnejšago ispodnago i pokajannago ustava v vostočnoj cerkvi*, « Vizantijskij Vremennik », 8, 1901, p. 357—434 (p. 371, ms. Munich, Cgm 498, du X^e siècle), A. Pavlov, *Sinodal'noje postanovlenije patriarcha Sisinnija (995—998) o nevenčanii vtorobračnych*, « Vizantijskij Vremennik », 2, 1895, p. 152—159 et la variante enregistrée par le ms. Paris B. N. gr. Coislín 362, f. 12 et Suppl. 483, ed. J. B. Pitra, *Spicilegium Solesmense*, IV, Paris, 1858, p. 465.

⁶ A. Pavlov, *Sinodal'noje postanovlenije konstantinopolitanskago patriarha Charitona 1177—1178 goda o tretjem brake, redaktirovanoe Theodorom Balsamonom*, « Vizantijskij Vremennik », 2, 1895, p. 503—511 (cf. Balsamon dans Rhalles—Potles, IV, 480 et 495) et la série canonique τῶν πατέρων περὶ τριγάμων καὶ τοῦ κυροῦ Γεωργίου (c'est-à-dire George Xiphilinos, après 1191) du ms. B. N. gr. Coislín 364 (AD 1295), f. 336—339 (cf. V. Benešević, *Sinagoga 50 titulov i drugie juridičeskie sborniki Ioanna Scholastika*, Saint—Petersbourg, 1914, p. 163—164 n.).

⁷ Cf. V. Jagić, *Krmčaja Ilovička godine 1262*, « Starine », 6, 1874, p. 60—111 (p. 69), J. Vašica, *Collectio 87(93) capitulorum dans les nomocanons slaves*, « Byzantinoslavica », 20, 1959, p. 1—8, S. Troickij, *Chilandarski nomokanoni*, « Chilandarskij Zbornik », 1, 1966, p. 51—81 et I. Žužek, *Kormčaja Kniga. The Chief Russian Code of Canon Law* (« Orientalia Christiana. Analecta », 168), Rome, 1963.

⁸ Filigranes du papier: variantes Mošin n^{os} 1945—1946.

⁹ Une autre copie, celle-ci plus récente, est apparemment le ms. 40 (560; 601) du monastère de Putna (district de Suceava, au nord de la Moldavie) aujourd'hui au Musée d'Histoire Nationale de Bucarest, n^o d'inventaire 9206. Le ms. 45 (569; 593) de la même bibliothèque, copié vers la même époque (1579 environ) n'est pas le *Syntagma XIV titulorum sine scholiis* (éd. V. N. Benešević, *Drevne-slavjanskaja kormčaka XIV titulov bez tolkovanj*, I, Saint-Petersbourg, 1906, et M. Petrović, *Ο νομοκάνων εις ιδ' τίτλους καὶ οἱ βοζαντινοὶ σχολιασταὶ σου*, Athènes, 1970), mais une copie de la collection à 151 §§. Le recueil du ms. 193 (27) du monastère de Sucevița (dep. de Suceava) est un exemplaire de Blastarès. La ms. 263(356) de la collection Slava Rusa (Bibliothèque Synodale Roumaine), XVI^e siècle (f. 16 et 69 les canons de Nicéphore sur les digames) est une compilation tardive, citant à plusieurs reprises Blastarès et la Kormčaja Kniga.

communier avec le digame, élimina intentionnellement (f. 17) le 48^e canon des Apôtres, qui interdisait d'une manière absolue la répudiation. À vrai dire, l'extrait sur la digamie du tomos de Sisinnius, qu'on y trouve également plus bas (f. 68), annulait pratiquement toute condamnation canonique du pécheur, auquel on infligeait une peine illusoire.

Nous devons également nommer, ne fût-ce qu'en passant, le manuscrit slave 285 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, — une copie du XVI^e siècle de la Kormčaja de Mileševo de 1295¹⁰ —, et le manuscrit 21 de la bibliothèque de l'évêché orthodoxe d'Arad, copie du même siècle du nomocanon compilé en 1286 pour Vladimir de Volhynie¹¹. Tous les deux empruntèrent, hormis les canons Basile 4, Laodicée 1 et Néocésarine 7, au Procheiros Nomos leurs préceptes sur la digamie.

Toutefois, ce sont là des nomocanons systématiques, dont nul document ne témoigne l'emploi effectif chez les Roumains au Moyen Âge, et le véritable code pénitentiel de l'Église roumaine doit être considéré un recueil composite en 151 chapitres, assez répandu dans la Russie occidentale aux XV^e et XVI^e siècles, mais dont le véritable modèle fut une copie moldave d'une collection compilée probablement à Stoudion¹² en 1387—1389, que les émigrants bulgares apportèrent en Moldavie en 1393. En tout cas, nous possédons encore un exemplaire imparfait de la collection de 1387—1389 (Bucarest, Bibl. de l'Académie ms. sl. 148), identique à un manuscrit perdu de Loveč, copié en 1392 et que les moines bulgares, refoulés par la poussée ottomane au-delà du Danube, apportèrent au monastère moldave de Neamț¹³.

Les éléments constitutifs de cette compilation¹⁴, maintes fois copiée aux XV^e—XVII^e siècles¹⁵, traduite en roumain et imprimée à Govora en

¹⁰ I. Peretz, *Curs de istorie a dreptului românesc* (Cours d'histoire du droit roumain), II, 1, Bucarest, 1928³, p. 189—206 et I. Žužek, *op. cit.*, p. 32.

¹¹ Copié à Hagiou Panteleimonos (Athos), selon N. Vornicescu, *Serieri bizantino-eclesiastice în Țările Române* (Écrits byzantins ecclésiastiques dans les Pays Roumains), « Mitropolla Olteniei », 23, 1971, p. 479—493. Cf. aussi I. Iufu, *Mănăstirea Hodoș-Bodrog, centru de cultură slavonă din Banat* (Le monastère Hodoș-Bodrog, un centre de culture slave du Banat), « Mitropolla Banatului », 13, 1963, p. 229—261 et N. N. Smochină, *Le Prochetros Nomos de l'empereur Basile (867—879) et son application chez les Roumains au XIV^e siècle*, « Balkan Studies », 9, 1968, p. 167—208.

¹² Cf. I. Iufu, *Despre prototipurile literaturii slavo-române din sec. XV* (Sur les prototypes de la littérature slavo-roumaine du XV^e siècle), « Mitropolla Olteniei », 15, 1963, p. 511—535.

¹³ Cf. Melchisedec Ștefănescu, *Catalog de cărțile străbuni și rusești vechi ce se află în biblioteca sfintei mănăstiri a Neamțului* (Catalogue des anciens livres manuscrits slaves et russes conservés dans la bibliothèque du saint monastère Neamț), « Revista pentru Istorie, Archeologie și Filologie », II, 1889, 1, p. 129—143, n^o 76. Les filigranes du ms. Bucarest 148 sont Ličačev 824—825 (de 1388), Mošin 2306 (1387—1390), Mošin 429 (1388), etc.

¹⁴ Les séries canoniques des mss. Bucarest Acad. sl. 461 (Valachie, XV^e siècle), 240, (Moldavie, XVI^e siècle) et 162 (Moldavie, XVI^e siècle) rappellent parfois la teneur des canons de la compilation en 151 chapitres. Elles représentent néanmoins des compilations différentes. Les séries du ms. 330 (Athos? Après 1497) et celle du ms. 661 (Transylvanie du nord, vers 1600, modèle russe) n'ont rien à voir avec la tradition pénitentielle roumaine. Pour le pénitentiel nettement russe du ms. Agapia (monastère de la Moldavie occidentale) 31 voir A. I. Jacimirskij, *Slavjanskaja i rusckaja rukopisi rumynskich bibliotek*; (« Sbornik Otdelenija Rus-skago Jazyka i Slovesnosti », 79), Saint-Pétersbourg, 1905, p. 70—78.

¹⁵ Manuscrits: Leningrad, Bibliothèque de l'Académie, ms. 13.3.23 (Jacimirskij 71; copié à Bisericani en 1557); Moscou, Bibliothèque Lénine, fond 247 Rogožskoje kladbišče 205, XVI^e siècle; fonds OADR 108, perdu (cf. V. Undol'skij, *Bibliografičeskie razyskanija*, Moscou, 1846, p. 33); Bucarest, Bibliothèque Synodale, fonds Slava Rusa 313 (copié à Coșula en 1567); Bucarest, Bibliothèque de l'Académie, mss. sl. 636 (Neamț, 1557), 692 (Putna, 1581), 726 (Suceava, 1618); Sucevița, mss. 193(27), XV^e—XVII^e siècles, et 98 (XVII^e siècle); Putna, ms. 40(560; 601), aujourd'hui au Musée d'Histoire Nationale de Bucarest, et 45(569; 593).

Valachie (1640)¹⁶, sont extrêmement divers, mais nous n'en parlerons maintenant que des séries contenant des canons touchant la digamie. Il s'agit de quatre préceptes distincts, à savoir :

(1°) Le veuf digame sera soumis à une pénitence de deux ans¹⁷ (de trois ans s'il est déjà vieux)¹⁸.

(2°) Le prêtre doit s'abstenir de participer à la collation offerte par le pêcheur lors de ses secondes noces¹⁹.

(3°) On peut toujours prononcer sur le digame une formule de bénédiction, mais le prêtre ne le couronnera pas²⁰.

(4°) Le prêtre qui se remarie sera déposé²¹.

Il y a certainement beaucoup de préceptes analogues dans les séries canoniques des pénitentiels serbes, bulgares et russes, mais nous ne trouverons des textes absolument identiques aux canons du recueil en 151 chapitres que dans les pénitentiels grecs des XI^e—XII^e siècles compilés par l'auteur du nomocanon de Cotelier, sauf toutefois le troisième principe, emprunté au 7^e canon de Néocésarée, mais enregistré, lui aussi, par un pénitentiel grec perdu du X^e siècle, cité en 996—998 par le patriarche Sisinnius²².

Un exemplaire moldave de ce recueil, copié au monastère de Putna en 1581 (Bucarest, Bibl. de l'Académie, ms. sl. 692), contient, en outre, quelques séries pénitentielles indépendantes du XIII^e siècle, de pure origine bulgare²³, qu'on retrouve, en slave²⁴ ou en roumain²⁵, dans plusieurs manuscrits des XVI^e—XVII^e siècles. Les modèles des copistes roumains furent surtout les appendices canoniques de quelques rituels imprimés

¹⁶ Rééditée par I. Peretz, *Pravila de la Govora*, « Revista pentru Istorie, Archeologie și Filologie », 11, 1910, p. 72—95; 392—408; 12, 1911, p. 178—193; 467—474 (y compris la copie du ms. Musée National des Antiquités 2508, aujourd'hui le ms. slave 726 de la Bibliothèque de l'Académie), et par l'Académie Roumaine, *Pravila cea mică*, Bucarest, 1884. Le ms. 2471 du fonds roumain de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest est le modèle de l'imprimeur de 1640; le ms. 2994 du même fonds est une copie moldave du XVIII^e siècle.

¹⁷ Édition de Govora, 1640, f. 934^v. La source est le Nomocanon de J. B. Cotelier, *Ecclesiae Graecae monumenta*, I, Paris, 1678, p. 68—158 (ms. B. N. gr. 2664), §§ 282 et 465.

¹⁸ Cf. le 8^e canon de Nicéphore, dans la variante du Parisinus Gr. 1138, éd. J. B. Pitra, *op. cit.*, IV, 383.

¹⁹ Édition de Govora, f. 68^v. La source est le *Synagma XIV titulorum*, VIII, 16.

²⁰ Édition de Govora, f. 68^v. Nomocanon de Cotelier, § 456.

²¹ Édition de Govora, f. 14^v. Nomocanon de Cotelier §§ 28 et 145. Cf. les interprétations *περὶ δευτέρων γάμων εὐλογίας καὶ μοιχῶν* du Vat. Gr. 840 (Russie, XIV^e siècle), éd. Benešević, *Sinagoga*, p. 171.

²² Éd. A. Pavlov, dans le « Vizantijskij Vremennik », 2, 1895, p. 152—159.

²³ Éd. V. Jagić, *Sitna kanonička gradja za crkveno pravo*, « Starine », 6, 1874, p. 113—151.

²⁴ Manuscrits: Moscou, Musée Historique, fonds Chludov 175 (Moldavie, XV^e siècle), f. 60^v—86^v; Moscou, Bibliothèque Lénine, fonds 209 Ovčinnikov 195 (Moldavie, XVI^e siècle); Bucarest, Bibliothèque de l'Académie, mss. sl. 162 (Moldavie, XVI^e siècle), 240 (Moldavie, XVI^e siècle), 661 (Transylvanie, XVI^e siècle); Sibiu (Transylvanie) Bibliothèque ASTRA 52 (XVI^e siècle); Sibiu, Bibliothèque de l'Archevêché orthodoxe, ms. 7 (XVI^e siècle); Brașov (Transylvanie), Musée St.-Nicolas, ms. 19(VI/6; 326), XVI^e siècle.

²⁵ Moscou, Bibliothèque Lénine, fonds 209 Ovčinnikov 195, f. 198—208^v (Moldavie, XVI^e siècle); Prague, Musée National. 29 (IX. H. 19), Dragomirna, AD 1661; Bucarest, Académie, ms. roum. 5211 (début du XVII^e siècle); Gr. Ghibănescu, *O filă de pravilă românească din colecția Gr. C. Buțureanu* (Un feuillet de code roumain de la collection Gr. C. Buțureanu), « Teodor Codrescu », I, 1915, 3, p. 43—44 et Al. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague—Bucarest, 1947, p. 553.

en 1523 à Gorazde (Bosnie), 1545 à Tîrgoviște (Valachie) et 1561 à Brașov (Transylvanie)²⁶. Ces séries recommandent régulièrement une pénitence de deux ans pour le digame et défendent au prêtre de se remarier²⁷; elles n'ont rien d'original et si nous en faisons mention, c'est uniquement parce que ce furent ces grossiers pénitentiels précisément qui représentèrent pour les églises orthodoxes de Transylvanie le directoire disciplinaire auquel on recourait presque toujours. La preuve est qu'en 1570 l'évêque calvin des Roumains de Transylvanie, Paul de Turda, considérait nécessaire de déclarer nul le canon qui interdisait au prêtre veuf de se remarier²⁸, tandis que, deux ans plus tard, le prince catholique Christophe Báthory réagissait en reconnaissant formellement à l'évêque orthodoxe Euthyme le droit exclusif de procéder à la réglementation du divorce de ses connationaux²⁹. Le canon aboli en 1570 devait d'ailleurs être rétabli en 1600 par la diète de Turda, à la demande du prince valaque, Michel le Brave³⁰.

Quant aux régions cirsccarpatiques, on pourrait croire que c'était le Syntagma de Matthieu Blastarès (1335), dans sa rédaction d'Achris — copiée en Valachie dès 1451, en Moldavie dès 1465—1479 —, y compris la rédaction abrégée (1402—1427), celle-ci connue déjà en Valachie vers 1467³¹, qu'on employait, et pas du tout les compilations pénitentielles anonymes. Or, Blastarès est très sévère à l'égard des digames, puisqu'il interdit sans nulle réticence la répudiation de l'épouse, selon les 5^e et 48^e canons des Apôtres (Γ, 16), en permettant seulement, dans certaines conditions, le remariage du veuf (Γ, 4).

Les annexes pénitentielles du Syntagme sont plus libérales, recommandant seulement d'appliquer le 4^e canon de saint Basile³² et le 7^e

²⁶ L'édition de 1561 est en roumain (rééd. en fac-similé par I. Bianu, Bucarest, 1925); éd. C. A. Spulber, *Cea mai veche pravilă românească* (Le plus ancien code roumain), Czernowitz, 1930 (y compris la copie du ms. Académie, roum. 3821, de 1620). Cf. Al. Mares, *Prima pravilă bisericască tipărită în limba română și raporturile ei cu cele mai vechi versiuni ale nomocanonului prescurtat* (Le premier code roumain imprimé de droit canon et ses rapports avec les plus anciennes versions du nomocanon abrégé), « Studii de limbă literară și filologie », I, Bucarest, 1969, p. 269—293.

²⁷ Cf. « Starline », 6, 1874, p. 141, 143 (§§ 000, rrrr), S. Smirnov, *Materialy*, X, p. 61—62, XI, p. 63—77, XXX, p. 158—159 et A. S. Pavlov, *Zamečatel'nejšija grečeskie rukopisi kannoničeskago soderžanija v Moskovskoj Sinodal'noj biblioteke*, « Zapiski Imperatorskago Novorossijskago Universiteta », 13, 1874, p. 144—147.

²⁸ E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), Bucarest, 1876 sqq, XII, 638.

²⁹ Hurmuzaki, *Documente*, XII, 654.

³⁰ Ed. par I. Crăciun, *Dietele Transilvaniei ținute sub domnia lui Mihai Viteazul* (Les diètes de Transylvanie convoquées sous le règne de Michel le Brave), « Anuarul Institutului de Istorie Națională », 7, 1936—1938, p. 620—640 (p. 640). L'Ustav de Jaroslav, qui permettait le divorce et la digamie si l'on payait une taxe quelconque (§ 8) était apparemment encore employé au XVI^e siècle dans le Maramureș roumain, où les Ruthènes de la contrée procédaient de la sorte en 1552 (cf. S. Golubinskij, *Istorija russoj cerkvi*, I, 1, Moscou, 1880, p. 629—640 et Hurmuzaki, *Documente*, II, 4, p. 685).

³¹ Cf. G. Mihăilă, *Sintagma (pravila) lui Matei Vlastaris și începuturile lexicografiei românești* (Le Syntagma de Matthieu Blaștarès et les débuts de la lexicographie roumaine), « Studii de slavistică », 1, 1969, p. 9—44.

³² Canons de Jean le Jeûneur (éd. Rhalles-Potles, *Syntagma*, IV, 438 et S. V. Troicki, *Dopunski članci Vlastareve Sintagme*, Belgrade, 1956, p. 68. Ce Jean est un personnage du XI^e siècle; cf. K. Holl, *Enthusiasmus und Bussgewalt*, Leipzig, 1898, p. 289—299, E. Herman, *Il più antico penitenziale greco*, « Orientalia Christiana Periodica », 19, 1953, p. 71—127 et P. Gauthier, *Le chartophylax Nicéphore. Œuvre canonique et notice biographique*, « Revue des Études Byzantines », 27, 1959, p. 159—195 (p. 186). Le plus ancien ms. à contenir les canons du Jeû-

du concile de Néocésarée³³. Cela pourrait expliquer la popularité dont elles jouirent en Roumanie au Moyen Âge, où elles furent fréquemment copiées dans les rituels, dès le XV^e siècle³⁴. Assurément, le clergé local, connaissant imparfaitement le slave, devait appliquer ces canons à sa guise. En effet, on peut lire dans un rituel transylvain du début du XVII^e siècle (Cluj, Bibl. de l'Université, ms. 4065, f. 221) une scholie au 8^e canon de Nicéas de Héraclée, lequel permettait le sacre du fils du digame, qui en fausse complètement le sens, car elle permet le sacre du digame, lui-même³⁵.

De toute manière, la présence de l'oraison prononcée sur le digame³⁶ dans tous les rituels complets slaves copiés en Roumanie, semble prouver la fréquence de l'emploi qu'on en faisait.

Au juste, il est difficile de savoir aujourd'hui si les canons dont nous venons de parler étaient réellement appliqués. Les sources dont nous disposons semblent même suggérer le contraire. Ainsi, la biographie du patriarche Niphon II de Constantinople (1486—1488 ; 1496—1498 ; m. 1508)³⁷, rédigée par Gabriel, prôte de l'Áthos (1516—1527), affirme que le patriarche, invité par le prince Radu le Grand en Valachie, où il s'empressa de convoquer un concile afin d'imposer à l'église locale les canons des Apôtres, dut quitter précipitamment le pays, après avoir excommunié le beau-frère du prince, qui avait répudié son épouse pour se remarier³⁸. La censure du patriarche devait être naturellement fondée sur le 48^e canon des Apôtres, qui recommandait précisément aux évêques de défendre la communion à cette catégorie de pécheurs. Or, hormis le Syntagma de Blastarès, ce

neur est Vienne Nationalbibliothek gr. 333 de 1191 (voir la description de V. N. Benešević dans le « Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěšćenija », 353, 1904, p. 397—425). Éditions du texte slave par M. Gorčakov, *K istorii epitimijnych nomokanonov (penitencjalov) pravoslavnoj cerkvi*, Saint-Petersbourg, 1874, p. 85—97, A. Pavlov, *Nomokanon pri bol'som trebnike*, Moscou, 1897, M. A. Zaozerskij—A. S. Chachanov, *Nomokanon Ioanna Postnika v ego redakcijach gruzinskoj, grečeskoj i slavjanskoj*, Moscou, 1902. Le texte grec fut édité par J. Morin, *Commentarius historicus de disciplina in administranda sacra poenitentia*, Paris, 1651.

³³ Nicéas de Héraclée, § 1 (Rhalles-Potles, *Syntagma*, IV, 441; Troicki, *op. cit.*, p. 73) Cf. également A. Pavlov, *Kanoničeskie otvety Nikity episkopa Iraklijskago XI—XII vv. v ich pervonačal'nom vide i v pozdnejšej pererabotki Matveja Vlastarja XIV veka*, « Vizantijskij Vremennik », 2, 1895, p. 160—176.

³⁴ Bucarest, Bibliothèque de l'Académie, ms. sl. 238 (Valachie, XV^e siècle). Les canons du Jeûneur des mss. Bucarest, Académie, sl. 421 (Valachie, XV^e siècle) et 334 (copie moldave du XIX^e siècle sur un ms. de 1537, f. 21) sont à coup sûr empruntés à des séries pénitentielles indépendantes, puisqu'ils diffèrent dans leur structure des séries annexées au Syntagma de Blastarès.

³⁵ Éd. de Troicki: *иже шт двѣженецъ или троѣженецъ прѣити въ свѣдѣнство: от сего тѣмю не възврѣнѣт сѧ. Ms. de Cluj-Napoca: иже двоженецъ или троѣженецъ женшиши сѧ прѣити въ свѣдѣнство шт село не възврѣнѣт сѧ тѣмю.*

³⁶ Cf. E. Herman, *Εὐχή ἐπὶ διγάμων*, « Orientalia Christiana Periodica » 1, 1935, p. 467—489.

³⁷ Pour la biographie de ce personnage voir surtout N. M. Popescu, *Nifon II patriarhul Constantinopolului*, « Academia Română. Memoriile Secției Istorice », série II, tome 36 (1913—1914), p. 731—798 et D. Mazilu, *Contribuții la studiul vieții sfințului Nifon, patriarhul Constantinopolului* (Contribution à l'étude de la vie de St Niphon, patriarche de Constantinople), Bucarest, 1928.

³⁸ *Vita Nephantis*, version roumaine du XVII^e siècle, édition en fac-similé par I. Nănescu — C. Erbiceanu, Bucarest, 1888, p. 34—35, 44—47, 72—73 (Édition critique par T. Simedrea, Bucarest, 1937). La rédaction grecque fut éditée par V. Grecu, *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγίου Νήφωνος*, Bucarest, 1944. Cf. P. S. Năsturel, *Recherches sur les rédactions grecques et roumaines de la Vie de saint Niphon II, patriarche de Constantinople*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », 5, 1967, p. 41—75.

canon ne se trouve pas dans les recueils canoniques slavo-roumains. De surcroît, le prince justifia le renvoi du patriarche par l'incompatibilité entre ce nouvel usage que Niphon II voulait imposer aux Valaques et la coutume locale. Cela revient à dire que le patriarche, aussi bien que le prince, ne considéraient pas le Syntagma un code officiel à action obligatoire. Faut-il donc croire que ce mystérieux recueil, que le patriarche voulut introduire en Valachie, était le Syntagma en 50 titres ou une traduction slave dans le genre de la *Kormčaja* de Rumjancev³⁹? Peut-être. De son côté, le prince, qui alléguait une prétendue permission déroga-toire, qu'il aurait obtenue de ses évêques, pouvait faire allusion à un canon du XIV^e siècle, attribué à Nicéphore de Constantinople⁴⁰. La question est compliquée par la contradiction entre le récit des versions slave et roumaine de la *Vie de saint Niphon II*, lesquelles, motivant le départ du patriarche pour l'Athos (env. 1498—1508), semblent refléter le mépris et l'hostilité à l'égard de la mémoire de Radu le Grand, que le prince Neagoe adopta en 1516—1517, lors du voyage de Gabriel en Valachie, et la bio-graphie grecque, celle-ci rédigée en 1518 par le rhéteur constantinopolitain Manuel Corinthios (ms. Hagiau Barlaam des Météores 38)⁴¹, qui n'en souffle pas mot. Au contraire, M. Léandre Vranoussis venait de prouver en 1971, que Niphon, qui fut toujours en bons termes avec Radu le Grand,

³⁹ S. Smirnov, *Materialy*, XX, 8, p. 133—135 (*Kormčaja* de Rumjancev et mss. des XV^e—XVI^e siècles) et XIII, 29, p. 92 (mss. des XIV^e—XVI^e siècles).

⁴⁰ Nicéphore, § 123 de l'édition Pitra, *Spicilegium Solesmense*, IV, 406 (ms. Paris BN gr. 1318) et la *Kormčaja* de Soloveck (Smirnov, *Materialy*, XIII, 29). I. Bogdan. *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească*, I, Bucarest, 1905, n° 196, p. 235 reproduit une lettre du prince Radul, laquelle condamne énergiquement, au nom de la « Loi », la bigamie d'un certain Neagoe, mort *ab intestato* et dont la succession est disputée; le prince recommande l'arbitrage des évêques de Brașov (Kronstadt en Transylvanie), ville saxonne ou le *Sachsenspiegel* faisait la loi, mais seulement parce que c'était là que résidait l'instance saisie par le claimant, dans l'espèce, la seconde épouse de Neagoe (illégitime), laquelle représentait les intérêts de son fils, successeur présomptif du défunt, dont le frère était accusé de mainmise irrégulière sur les biens disputés. Il est bien vrai, par ailleurs, que le prince, abandonnant la cause aux évêques de Brașov, précise que sa propre loi valaque interdit des pratiques de la sorte. Dans ce cas, il faut croire qu'on faisait allusion au *Syntagma*, ou plutôt à ses annexes canoniques, rédigées au XIII^e siècle. Pour celles-ci voir A. Pavlov, *Komu prinadležat kanoničeskie otvety avtorom kotorych sčitalsja Ioann episkop Kitrskij XIII veka?*, « Vizantijskij Vremennik », 1, 1894, 493—522; V. N. Benešević, *Dva spiska slavjanskago peregoda Sintagmy Matveja Vlastarja chranjašćiesja v Sankt-Peterburgskoj Sinodal'noj Biblioteki*, « Izvestija Otdelenija Russkago Jazyka i Slovensnosti », 6, 1901 4, p. 150—227; la meilleure édition du texte grec est celle de Gédéon, dans la *Néa βιβλιοθήκη ἐκκλησιαστικῶν συγγραμμάτων*, I, Constantinople, 1903, p. 111—126 et l'Ἀρχεῖον ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας, I, Constantinople, 1911, p. 209—228 (cf. également l'« Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια », 36, 1916, 1); une édition slave plus récente que celle de Benešević, chez S. V. Troicki, *Dopunski član ci Vlastareve Sintagme*, Belgrade, 1956 (cf. F. Granić, *Odgovori Ohridskog arhiepiskopa Dimitrija Homatijana na pitanje srpskog kralja Stefana Radoslava*, dans le *Svetosavski Zbornik*, II, Belgrade, 1939, p. 149—189). Voir aussi A. d'Emilia, dans les *Studi in onore di P. de Francisci*, 4, Rome, 1955, p. 133—158; A. G. Jameson, *The Response and the Letters of Demetrios Chomatianos, Archbishop of Ochrida. A Study in Byzantine Legal and Bulgarian Economic History*, Cambridge (Mass.), 1958; N. P. Matses, *Νομικά ζητήματα ἐκ τῶν ἔργων τοῦ Δημητρίου Χωματιάνου*, Athènes, 1961; A. d'Emilia, *Tre ἀποφάσεις del Chomatianos in materia d'ἀλληλοκληρονομία*, « Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici », 1, 1964, 103—120; J. Darrouzès, *Les réponses canoniques de Jean de Kitros*, « Revue des Études Byzantines », 31, 1973, 319—334.

⁴¹ L. Vranoussis, *Textes et documents concernant la Valachie tirés des manuscrits et des archives des Météores et d'autres monastères, communication au XIV^e Congrès international d'études byzantines, inédite.*

quitta la Valachie comblé de présents et de faveurs. Apparemment, Corinthios, qui avait déjà composé, à la demande de Radu, une acolouthie de saint Spyridon le Jeune de Tyrnovo (XIV^e siècle), personnage qui aurait subi la persécution du czar Jean-Alexandre, irrité par l'attitude intranquillante du saint, lors du scandale matrimonial suscité par la répudiation de l'impératrice valaque⁴², se borna à employer dans sa biographie de Niphon le même cliché hagiographique.

Cet exemple de contradiction des sources, que nous avons cité presque au hasard, a du moins la vertu de mettre en évidence toutes les difficultés qu'on doit encore surmonter, quand on s'efforce à retracer l'histoire du processus d'assimilation de l'ancien droit pénitentiel byzantin ou slave dans l'ancienne Église roumaine⁴³.

⁴² Intervention orale de M. D. Angelov à l'occasion de la lecture de la communication de M. Léandre Vranoussis, à Bucarest, en 1971.

⁴³ Cet article représente une communication que nous avons présentée à l'occasion du III^e Congrès international d'études sud-est européennes (Bucarest, 1974). Forcés de renoncer à traiter tous les aspects du problème, nous renvoyons le lecteur, pour les détails, aux livres et aux articles concernant l'histoire des réglementations juridiques sur la digamie à Byzance et dans les Balkans, dont nous en donnons plus bas une liste bibliographique: J. Zhlshmann, *Das Eherecht der Orientalischen Kirche*, Vienne, 1864; I. M. Gromoglasov, *O vtorich i tretich brakach v pravoslavnoj cerkvi*, « Bogoslovskij Vestnik », 11, 1902, 23—41, 149—161, 291—304; F. Dauvillier — C. de Clercq, *Le mariage en droit canonique oriental*, Paris, 1936; E. Herman, *De benedictione nuptiali quid statuerit jus Byzantinum, sive ecclesiasticum, sive civile*, « Orientalia Christiana Periodica », 4, 1938, 189—234; R. Gulland, *Les noces plures à Byzance*, « Byzantinoslavica », 9, 1947, 9—30; St. Cankov, *Čirkovnata disciplina i po specialno s ogleđ kām christjanskija brak*, « Godišnik na Teologičeski Fakultet v Sofija », 1, 1950—1951, 1, 3—56; A. Hage, *Les empêchements de mariage en droit canonique oriental*, Beyrouth, 1954; R. J. H. Jenkins — B. Laourdas, *Eight Letters of Arethas on the Fourth Marriage of Leo the Wise*, « Hellenika », 4, 1956—1957, 293—372; Archimandrit Amvrosij, *Zakony o brake i bezbratij duhovenstva v vostočnoj i zapadnoj cerkvach v epoche I—XI vekov*, « Pravoslavnyj Put' », 1961, p. 95—147; A. G. Demopoulos, « Η δίκη διαζυγίου κατά την μεταβυζαντινήν περίοδον », Athènes, 1964; B. Kötting, *Zu den Strafen und Büssen für die Wiederverheiratung in der frühen Kirche*, « Oriens Christianus », 48, 1964, 143—149; C. Schwarzenberg, *Intorno alla benedizione degli sponsali in diritto bizantino*, « Byzantinische Zeitschrift », 59, 1966, 94—109; H. Crouzel, *Séparation ou remariage selon les Pères anciens*, « Gregorianum », 47, 1966, 472—494; O. Rousseau, *Scheidung und Wiederheirat im Osten und Westen*, « Concilium », 3, 1967, 322—334; H. Hunger, *Christliches und Nicht-Christliches im byzantinischen Eherecht*, « Österreichisches Archiv für Kirchenrecht », 18, 1967, 305—325; H. Dombols, *Grundzüge des Eherechts der Orientalischen Kirche unter besonderer Berücksichtigung der Ehescheidung*, « Zeitschrift für Evangelisches Kirchenrecht », 13, 1967, 1—2, p. 98—115; J. Gill, *An Unpublished Letter of St. Theodore the Studite*, « Orientalia Christiana Periodica », 34, 1968, 62—69; P. Karlin—Hayter, *Le synode à Constantinople de 886 à 912 et le rôle de Nicolas le Mystique dans l'affaire de la tétragamie*, « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik », 19, 1970, 59—101; H. Crouzel, *L'Église primitive face au divorce*, Paris, 1971; F. van de Paverd, *Die Quellen der kanonischen Briefe Basileios des Grossen*, « Orientalia Christiana Periodica », 38, 1972, 5—63; H. Hunger, *Byzantinisches Eherecht im 14. Jh. Theorie und Praxis*, « Zbornik Radova Vizantološkog Instituta », 14—15 (1973), 65—79; N. G. Itsines, *Patriarch Nicholas Mysticos and the Fourth Marriage of Leo the Wise*, Ann Arbor (Michigan), 1974, I. M. Petritakes, *Le droit matrimonial dans l'Église Orthodoxe Grecque*, « Année Canonique », 20, 1976, 67—86 et « Αρχαίον Ἐκκλησιαστικῶν καὶ Κανονικῶν Διτάξεων », 32, 1977, 83—104; J. Darrouzès, *Questions de droit matrimonial 1172—1175*, « Revue des Études Byzantines », 35 1977, 107—158; N. Kühn, *Die Ehetrennung im Kirchenrecht der Orthodoxen Kirche des byzantinischen Ritus*, « Ostkirchliche Studien », 26, 1977, 3—27; L. Margetlic, *Bizantsko bračno imovinsko pravo u svjetenim novej XX Lava Mudroga (s osobitim obzirom na razvoj bračnoga imovinskog prava u srednjovekovnim dalmatinskim gradskim općinama)*, « Zbornik Radova Vizantološkog Instituta » 18, 1978, 19—50.

L'INFLUENCE DE L'HUMANISME DANS LE DÉVELOPPEMENT DU DROIT EN ROUMANIE

VALERIU ȘOTROPA

Parmi les courants d'idées qui ont exercé une grande influence dans le développement progressif de la société humaine, dans le perfectionnement de sa culture et de son droit, l'un des plus importants fut l'humanisme.

Il ne s'agit pas de donner ici une définition et une ample description des caractéristiques du courant humaniste, devoir accompli déjà par plusieurs générations d'historiens et d'hommes de lettres qui ont approfondi ce grand phénomène culturel de l'histoire européenne¹. Nous nous bornons de poursuivre son rôle dans l'évolution du droit, de fixer la place qui revient à la culture juridique dans le cadre global de la culture humaniste, en Roumanie. Comme traits fondamentaux de cette culture, les études comparatives ont mis en évidence sa diversité et, à la fois, ses approches des autres cultures humanistes de l'Europe, le mode spécifique d'articulation de ce fragment dans l'entier, son trajet propre et ses variations dans le cadre du trajet général caractérisé par des constantes de caractère universel, les dissemblances et le rythme différent de cette culture et simultanément ses connexions avec les autres cultures comprises dans l'aire européenne (surtout avec celles avoisinantes), son originalité, son apparition dans une « zone de confluences », dans un « centre de connexion » qui a facilité tant la réception que l'irradiation des formes de culture et, par conséquent, l'élaboration d'une synthèse qui constitue une forme complexe, d'une structure propre, correspondant à ses conditions, besoins, traditions et aspirations².

Le courant humaniste a apparu et a agi d'une manière similaire — quoique avec des manifestations variables en ce qui concerne le temps, la complexité et l'intensité — dans l'espace de l'aire culturelle européenne, durant les siècles situés à la fin du moyen âge et au commencement de la période moderne. Son apparition a été partout engendrée par l'évolution de la base économique et sociale ; les disparités furent dues en premier lieu à la diversité des conditions socio-économiques et politiques, qui ont pu constituer, dans les diverses contrées, des facteurs d'impulsion ou de frein ; cependant, le processus, en dépit des variations locales, a

¹ Voir *Istoria filozofiei românești* (Histoire de la philosophie roumaine), I, București, 1972; Alexandru Duțu, *Romanian Humanists and European Culture*, București, 1977; Virgil Căndea, *Rățiunea dominantă* (La raison dominante), Cluj-Napoca, 1979 et la riche bibliographie antérieure citée dans leurs notes.

² Alexandru Duțu, *o. c.*, passim; N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle, II. Époque moderne*, București, 1935, passim.

été nécessaire et général : tous les pays compris dans la large aire culturelle mentionnée l'ont connu et traversé. De plus, entre les divers lieux il y a eu des interférences et des influences réciproques, dues à l'osmose culturelle inévitable.

Les recherches ont approfondi, en Roumanie, les manifestations de l'humanisme dans les domaines suivants : œuvres littéraires, philosophiques, historiques (traductions, écrits originaux), imprimerie, art, enseignement (études faites par les jeunes gens aux universités étrangères—de Pologne, Italie, Allemagne, France, Hollande—ou fondation d'instituts d'enseignement humaniste dans les pays roumains : gymnase de Brașov, collège de Cotnari fondé par Despote, collège de Iași fondé par Vasile Lupu, *Schola graeca et latina* de Tîrgoviște fondée par Mathieu Basarab), étude ou utilisation des langues classiques dans le parler ou par écrit, correspondance avec les humanistes européens célèbres, acquisition des livres imprimés en latin ou grec et organisation de bibliothèques personnelles contenant des livres de cette sorte, collection et publication des inscriptions venues du temps de la Dacie romaine, utilisation des œuvres historiques, philosophiques ou littéraires humanistes comme sources pour la rédaction des propres œuvres, visites des humanistes européens dans les pays roumains. L'approfondissement de l'influence humaniste dans la culture juridique roumaine est encore dans la phase du commencement. Pour compléter la vision globale de l'humanisme en Roumanie il faut, donc, approfondir dans son ensemble cette branche de la culture, le grand chapitre des lois et des ouvrages de doctrine juridique rédigés sous l'empreinte de l'humanisme dans tous les pays roumains. Au problème de l'influence humaniste dans le domaine du droit est joint intimement celui de la réception du droit romain.

Parmi les domaines de la culture marqués par l'influence de l'humanisme, celui de la culture juridique n'est pas le dernier en ce qui concerne l'importance et les significations de cette influence. Peut-être en aucune autre branche de la culture les causes profondes de l'apparition et du rôle de l'humanisme ne sont plus manifestes et plus intimement liées au processus de formation et de manifestation qu'en ce domaine ; la source socio-économique et l'explication par des raisons sociales sont ici les plus claires. Caractérisé par son développement et sa large diffusion surtout dans les villes, par la propagation de ses idées dans la culture et l'enseignement organisé ici, l'humanisme fut en première ligne l'expression idéologique de la lutte de la population des villes contre les entraves élevées par le féodalisme médiéval en face du libre essor de la personnalité humaine, de l'économie et de la culture. Il a compris un large terrain d'activité en multiples domaines : social, culturel, juridique, politique. Ses représentants, cherchant des arguments contre les idées arriérées empreintes du mysticisme féodal et contre les institutions devenues anachroniques, les ont trouvés dans les branches les plus diverses des connaissances et de l'expérience humaines : philosophie, littérature, science, droit. Une caractéristique des humanistes a été la multiplicité de leurs préoccupations et la complexité de leur activité : ils se sont distingués par des œuvres remarquables dans toutes les branches énumérées, inclusivement dans celle du droit. En cherchant des solutions pour la réforme des institutions juridiques et politiques et pour la renaissance des arts et de la littérature, ils ont pré-

conisé comme méthode le retour au trésor de l'antiquité, l'inspiration puisée à la culture gréco-romaine et aux institutions romaines, qu'ils considéraient comme des modèles parfaits, dignes à ressusciter, à suivre et à imiter. Leur tendance de renouvellement produisit la Renaissance dans l'art, la Réforme dans la religion, la réception des institutions et des normes romaines dans le droit. En essence, l'humanisme fut le reflet idéologique du degré de développement de la base socio-économique, caractérisée par l'apparition de la classe bourgeoise simultanément à la floraison de l'économie urbaine ; il fut la conséquence de la nécessité d'assurer le libre essor de ces nouvelles structures et forces sociales, par la suppression des clôtures, des privilèges et des discriminations féodales de toutes sortes, par la libération des hommes — et en premier lieu de la nouvelle classe en ascension — des chaînes du régime féodal et de l'obscurantisme. D'ici, son impact et son rôle dans le droit.

La période de la prédominance de l'humanisme dans la culture roumaine comprend, en Transylvanie, les XVI^e et XVII^e siècles (après une époque de pénétration et de commencements au XV^e siècle) ; en Moldavie et Valachie le XVII^e et les premières décennies du XVIII^e (avec des préludes au XVI^e siècle). On a expliqué très justement cette situation comme due aux conditions socio-économiques, politiques et culturelles spécifiques, qui ont rendu nécessaire et possible la parution du phénomène à une époque où la société en a ressenti le besoin et où elle a considéré comme opportune et utile sa valorisation dans les conditions externes et internes données. Toute une pléiade de noms illustres représentent ce courant : en Moldavie, Grigore Ureche, Miron Costin, Nicolae Milescu, Dimitrie Cantemir ; en Valachie, Udriște Năsturel, Constantin Cantacuzino ; en Transylvanie, les Roumains Nicolaus Olahus, Martin Hacıus, Filip More, Mihail Valahul, les Hongrois Gaspar Heltai, Georgius Enyedi, Stephanus Szamosközi, Joannes Decius Barovius, les Saxons Johannes Honterus, Valentin Wagner, Christianus Schesæus ; et bien d'autres. Parmi ceux-ci, certains ont été bons connaisseurs du droit, et même auteurs de livres juridiques.

L'intervention du mouvement culturel humaniste dans le développement du droit — y compris l'influence romaine dans la culture juridique et la législation — s'avère, donc, comme phénomène général dans toutes les provinces historiques roumaines aux XVI^e—XVII^e siècles. L'analyse de cette influence en Transylvanie formera l'objet du premier chapitre de notre étude ; une courte esquisse préalable sur la même influence dans la législation des Principautés aura le but de servir comme témoignage à la thèse énoncée, concernant la généralité de ce processus sur toute la surface de la Roumanie.

★

Dans les Principautés Roumaines, la généralisation de la pénétration du courant humaniste dans les divers compartiments de la culture eut comme suite la pénétration de l'influence romaine dans la législation. Les hommes de lettres roumains appelés à élaborer les textes juridiques, pour la plupart dignitaires et clercs, s'adressèrent, suivant le courant général, aux lois romaines et romano-byzantines, ou aux lois modernes puisées au droit romain, pour rédiger les codes, dont les prévisions provien-

ment, directement ou indirectement, des sources mentionnées, représentant en grande partie un emprunt reçu en fin de compte de la législation romaine du temps de Bas-Empire, surtout de la législation de Justinien. La littérature juridique ne pouvait pas se soustraire aux tendances de la vie culturelle entière, à la direction généralement suivie sur tout le territoire de la Roumanie.

Ainsi fut publié en 1646 le « Livre roumain de préceptes », *Cartea românească de învățătură*, en Moldavie, sous le règne de Vasile Lupu. Ce code, traité juridique à la fois, doit une grande partie de ses préceptes au droit romain et romano-byzantin, soit par l'emprunt direct aux *Leges agrariae*, soit par l'intermédiaire de l'œuvre du pénaliste italien Prosper Farinaccius, *Praxis et theoricæ criminalis* (Venise, 1607—1621). Examinant ces préceptes par groupes (principes généraux, droit civil, droit pénal, procédure), on constate pour la plupart leur origine romaine, leur source première dans le *Corpus juris civilis*, surtout dans le *Digeste*, mais aussi dans les autres parties (*Institutes*, *Code*, *Novelles*). Les différentes matières — concernant les divisions du droit, son application, les personnes et les relations familiales, les biens, les obligations dérivées des contrats et des délits, les divers contrats, les délits (surtout le vol, avec les différenciations d'appréciation selon la diversité des auteurs, des objets, des lieux, des modalités de perpétration), la participation, la défense légitime et les autres excuses, les causes qui diminuent la peine, les circonstances aggravantes, les catégories des infractions (contre les personnes, les biens, l'Etat, la morale, etc.), les peines et leur application, les règles de procédure et les preuves, etc. — dévoilent, à un examen comparé attentif, l'origine romaine des principes et des normes respectifs.

Ce code fut englobé, six ans plus tard, dans le code de Mathieu Basarab, voïévode de Valachie, voisin compétiteur de Vasile Lupu, code intitulé *Îndreptarea legii* (« La direction de la loi »), imprimé à Tîrgoviște en 1652 ; quelques lois canoniques lui furent ajoutées, pour que le contenu soit plus large que celui du code moldave. Par conséquent, le code de Mathieu Basarab eut pour la plupart les mêmes sources romaines que celui de Vasile Lupu. Le code de 1652 a été connu, traduit en latin et utilisé en Transylvanie aussi.

Une autre expression de la culture humaniste et des connaissances juridiques de la couche intellectuelle roumaine forment les chapitres du *Descriptio Moldaviae*, consacrés par le savant humaniste Dimitrie Cantemir, prince de Moldavie, à l'étude des lois et de la procédure des instances laïques de cette province (chapitres XI et XII de la deuxième partie de l'ouvrage). L'auteur soutient, dans ces premières pages consacrées à l'histoire du droit roumain, l'application du droit romain en Dacie et l'origine romano-byzantine du droit écrit en son pays, due à une ancienne réception.

I. L'HUMANISME ET LA RÉCEPTION DU DROIT ROMAIN EN TRANSYLVANIE AU XVI^e SIÈCLE

En Transylvanie, trois ouvrages juridiques, créés ou appliqués ici, dus à trois auteurs d'une haute culture humaniste, mettent en évidence l'influence de ce courant dans le processus d'emprunt des principes et des normes du droit romain dans le but du perfectionnement du droit.

Une œuvre juridique remarquable, qui a subi, sous l'impulsion de l'humanisme, une empreinte sensible du droit romain, fut le *Tripartitum*, utilisé en Transylvanie aux XVI^e—XIX^e siècles. Rédigé en 1514 par *Stephanus Werböczy* — qui avait fini ses études probablement à l'une des universités de l'Italie du nord (Padoue ou Bologne) et connaissait bien les langues latine, grecque et allemande —, imprimé en 1517 à Vienne, le *Tripartitum*, qui a servi tant à l'étude qu'à la pratique du droit, introduisait dans le domaine juridique l'influence de la culture latine, qui avait joué au XV^e siècle un grand rôle à la cour du roi d'origine roumaine Mathias Corvin, le fondateur d'une bibliothèque renommée (contenant surtout des œuvres classiques) et d'une université à Bude, protecteur des lettres, des classes sociales moyennes et des villes, durant le règne duquel les idées de l'humanisme ont pénétré librement dans cette partie de l'Europe. Ancien étudiant de cette université (avant d'achever ses études en Italie), Werböczy n'a fait que continuer et élargir la voie ouverte par Mathias Corvin, rédigeant, son œuvre en latin et introduisant dans son riche contenu, qui comprenait surtout les institutions et les règles du droit coutumier, plusieurs principes et règles empruntés du droit romain. Ainsi, les idées fondamentales sur la justice, le droit, la loi, la jurisprudence, prises surtout au *Digeste* et aux *Institutes* de Justinien (voir, par exemple, le Prologue, titres 1, 2, 3, 4, 6, etc.); ensuite, certaines règles de droit concernant la tutelle, le changement du lit d'une rivière, la défense contre la violence et autres matières. La relative exigüité du nombre des normes puisées au droit romain par le *Tripartitum* est due au fait que cette œuvre, basée en premier lieu sur le droit coutumier, concernait principalement les rapports juridiques de la classe nobiliaire, pas celles de la population des villes, qui aurait eu besoin la première des normes du droit romain. L'utilisation de ce travail juridique en Transylvanie est témoinnée, entre autres, par les éditions et traductions successives de son texte, imprimées ici (Cluj 1532, 1571, 1572, 1600—1613, 1698, 1699, 1762). C'est le texte juridique moyennant lequel commença la connaissance et l'utilisation des principes et des normes du droit romain dans le tiers de la Transylvanie dirigé par la noblesse, partie divisée du point de vue administratif en comitats.

Un autre ouvrage qui a eu le rôle de diffuser la connaissance des institutions du droit romain au XVI^e siècle dans la même partie de la Transylvanie est dû à *Joannes Decius Barovius* (1560—1601), directeur de l'école supérieure évangélique-réformée de Tirgu-Mures, qui, après avoir étudié à Cluj, avait fini ses études à Wittenberg, devenant l'un des plus érudits humanistes de la Transylvanie de son temps. Parmi ses ouvrages écrits en latin — à savoir : une description du voyage fait de Cluj à Wittenberg (publiée à Wittenberg en 1587), un traité de philosophie (*Synopsis philosophiae*, Wittenberg, 1595), un livre concernant les deux ouvrages historiques de Salluste (Sibiu, 1595), un recueil de maximes et proverbes grecs et latins (*Adagiorum graeco-latino ungaricorum chiliades quinque*, Bartph, 1598), une histoire de la Hongrie depuis 1592 à 1598 (*Commentarii de rebus ungaricis*) éditée après sa mort —, une particulière importance présente pour nous son ouvrage juridique intitulé *Syntagma institutionum juris imperialis ac ungarici*, publié à Cluj en 1593, travail qui met en évidence l'intention de l'auteur de contribuer au perfection-

nement du droit dans la Principauté transylvaine moyennant l'étude des conceptions du droit romain, intention correspondant au point de vue humaniste.

Le plus important pas en avant fait à cette fin en Transylvanie au XVI^e siècle est représenté par un travail accompli dans un autre tiers de la Transylvanie, la « Terre royale » formée par les districts saxons ; ce travail, commencé comme un ouvrage didactique, réussit jusqu'au bout de devenir loi.

En 1583, le prince Etienne Bathory sanctionnait la forme finale du code qui comprenait, sélectionné et systématisé l'ensemble des dispositions légales destinées à être appliquées aux relations juridiques des habitants de caractère ethnique mixte, en partie autochtones, en partie colonistes, du territoire concédé en Transylvanie par les rois de Hongrie aux groupes de population colonisés ici en étapes, depuis le XII^e siècle, et dont la partie la plus importante consistait dans la population des villes de ce territoire, dénommé — dû à la concession royale — *Terra regia, Fundus regius*. Le chef de l'Etat approuvait et sanctionnait en entier le texte de la loi présentée par une députation constituée par plusieurs dignitaires provenus des villes de cette subdivision politique-administrative de la province (*fideliū nostrorum... legati... civitatum nostrarum Transylvanicarum*) : le juge royal de Sibiu, le juge royal de Sighişoara, un des citoyens jurés de Braşov, le maire de Mediaş et le juge de Bistriţa³. Par conséquent, en dehors du contenu et du mode d'élaboration de cette loi, que nous étudierons tout de suite, la composition même de la délégation qui présenta au souverain le texte du code dénommé dans la confirmation *Codex juris municipalis*, connu en général sous le nom de *Statuta iurium municipalium*, indique qui étaient les créateurs et les principaux destinataires et bénéficiaires des normes de cette œuvre législative : les citoyens, et en première ligne les notabilités des villes, de ces formations administratives médiévales qui, en vertu de leur activité économique intense, avaient pris un grand essor au XVI^e siècle.

L'élaboration du code apporté devant le roi par la délégation qui représentait les villes et les districts de la Terre royale transylvaine n'a pas été l'œuvre d'un moment donné de l'histoire et ne date pas de l'an de sa sanction. Elle représente un travail de longue durée, dont les racines premières sont enfoncées plus de trois siècles en arrière, et l'œuvre de rédaction proprement dite (qui lui a imprimé l'esprit du XVI^e siècle) a duré presque un demi-siècle. La solennité déployée à la cour royale à l'occasion de la sanction de cette œuvre juridique consacrait l'achèvement des efforts successifs faits par trois personnalités des plus notables de la culture humaniste du XVI^e siècle transylvain.

En commençant par les antécédents historiques les plus anciens de cette loi, il faut avoir en vue premièrement le diplôme de privilèges accordé par le roi de Hongrie André II en 1224 aux colons fixés sur le sol de la *Terra regia* transylvaine⁴. Garantissant leurs « libertés » gagnées en par-

³ Tous ceux-ci sont indiqués dans la préface du code ; les formules de confirmation sont contenues dans sa post-face ; voir l'édition princeps et celle de 1779, imprimée à Cluj (Cludio-poll, Typis Coll. Reform.) d'après la première.

⁴ Voir sa récente édition dans *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de Roumanie), série C. Transylvanie, XI, XII et XIII^e siècles, Bucureşti, 1951, p. 383—384 (texte latin) et 208—210 (traduction roumaine).

tant du temps du roi Géza, ce diplôme leur reconnaissait une autonomie administrative, législative et judiciaire, dont les principales expressions furent le droit d'élire leurs magistrats et le privilège d'être jugés seulement par leur comte (*comes Cibiniensis*) ou par le roi⁵, d'après leur droit coutumier⁶. Cette dernière disposition, qui leur garantissait l'exercice d'un droit coutumier propre, combinée avec les dispositions concernant le jugement par leur propre forum judiciaire, l'exemption et l'indépendance envers les autres juridictions, hormis celle subsidiaire du roi⁷, ouvrait pour eux la possibilité du développement de leur droit, de la création de nouvelles normes, adoptées par leurs assemblées (selon les besoins) ou consacrées par la pratique judiciaire constante et durable des instances de jugement propres (selon les cas par elles jugés). La « *libertas Cibiniensis* » posa son sceau sur le droit coutumier local, en lui facilitant le progrès.

Mais, de bonne heure, les magistrats et les juristes des villes de la *Terra regia* ressentirent les insuffisances de la coutume, soulignées ainsi dans la préface des Statuts de 1583 : « *ne soli consuetudini, quae incerta, mutabilis et oblivioni obnoxia est, niterentur* », caractéristiques négatives auxquelles il faut ajouter le trait essentiel que le droit coutumier respectif avait été au début et restait pour la plupart le produit d'une société initialement villageoise, agraire — mais susceptible d'une lente évolution ultérieure —, et ne pouvait plus correspondre à une société en prépondérance urbaine, industrielle et commerciale en pleine floraison, comme était devenue celle de ce territoire après quelques générations. Par conséquent, déjà au XV^e siècle on commença à ressentir la nécessité d'avoir une loi écrite, d'un contenu plus précis, plus stable et plus large que celui de la coutume. Cette tendance connut un commencement de réalisation par l'initiative du haut forum administratif et judiciaire de Sibiu, avec le « *duumvir* » Thomas Altenberger à sa tête, d'utiliser dans les jugements un texte juridique compilé d'après les collections les plus connues de lois et coutumes en vigueur ; ce texte, rédigé en 1481, connu sous le nom de « *Codex Altenbergensis* » et pourvu, à la fin, des armoiries de la ville de Sibiu, forme une compilation puisée dans le *Sachsenspiegel*, le droit de Magdebourg, le droit de Nürenberg et, en une certaine mesure, dans le droit romain⁸ ; son foliant sur pergament fut trouvé par Schuler von Libloy dans la bibliothèque Bruckenthal de Sibiu⁹. Peu utilisé dans la pratique des instances, comme source subsidiaire, il ne servit ni comme point de départ, ni comme source d'inspiration pour le code de 1583.

⁵ Cela si leur juge ne pouvait pas terminer le jugement ; « *nec eos etiam aliquis ad presentiam nostram citare praesumat, nisi causa coram suo iudice possit terminari* » (*oc.*, p. 384).

⁶ « *Tantummodo iudicium consuetudinarium reddere teneantur* » (*ibidem*, l. c.).

⁷ « *Ipsos ab omni iurisdictione penitus eximentes* » (*ibidem*, l. c.).

⁸ La nécessité d'avoir des compilations juridiques écrites pour l'usage des instances laïques et ecclésiastiques fut ressentie, à la même époque, également dans les autres provinces historiques de la Roumanie : des traductions manuscrites d'après la *Syntagma* de Mathieu Vlastaris furent copiées en Valachie, en 1474 et 1495 en Moldavie ; le manuscrit de 1452 fut rédigé par le scribe Dragomir à Tirgoviste, par l'ordre du voïévode Vladislav ; celui de 1474 par le moine Gervase du monastère de Neamț, celui de 1495 par le scribe Damian, les deux travaillant pour le voïévode Etienne le Grand.

⁹ Schuler von Libloy, *Statuta iurium municipalium Saxonum in Transylvania*, Sibiu, 1853, p. 2, note 3.

L'œuvre de rédaction de cette dernière loi commença, sur des fondements nouveaux et durables, seulement à la quatrième décennie du XVI^e siècle. Les circonstances qui postulèrent cette œuvre juridique furent les conditions socio-économiques et culturelles des villes d'ici au XVI^e siècle.

★

La cristallisation et le développement des villes en Transylvanie forment un processus historique complexe et de longue durée. La cause fondamentale de l'apparition des agglomérations urbaines et de leur différenciation des villages a été la séparation entre les métiers et l'agriculture, accompagnée de l'apparition du change et du marché interne. Déjà auprès de l'an 1000 les sources documentaires et archéologiques attestent au Bas-Danube et en Transylvanie quelques localités qui peuvent être considérées comme ayant les caractéristiques des villes incipientes, comme aggroupements plus denses que les simples villages et dont la population ne pratiquait seulement l'agriculture, mais s'adonnait en plus grande mesure aux métiers et au commerce comme activités distinctes principales, non seulement accessoires — agglomérations placées au croisement des voies et autour des foires ou des cités. Ce phénomène continua aux XI^e et XII^e siècles, période pour laquelle surtout les découvertes archéologiques nous dévoilent sur ce territoire la croissance des forces productives, combinée avec la formation de marchés locaux et l'apparition de plusieurs villes en germe. Jusqu'au XIII^e siècle sont attestées les villes transylvaines formées autour des centres épiscopaux (Oradea, Cenad, Alba Iulia), des cités royales (Cluj, Satu Mare, Timișoara), des exploitations minières (Turda, Dej, Rodna) ou aux carrefours des routes commerciales (ce dernier cas est caractéristique surtout pour les villes formées sur la *Terra regia*: Sibiu, Brașov, Sighișoara, Mediaș, Bistrița)¹⁰.

Parmi ces centres urbains en plein processus de formation, quelques-uns restèrent en état de petites villes ou foires, *oppida*; la plupart connurent aux XIV^e et XV^e siècles un bel essor, devenant — dû à leur activité industrielle et commerciale — de vraies villes, *civitates*, entourées de murailles, pratiquant un commerce actif à l'intérieur et quelques-unes même à l'extérieur de la Transylvanie. Parmi ces dernières, les plus florissantes furent Brașov, Sibiu et Bistrița, lesquelles se distinguèrent aux XV^e et XVI^e siècles par une production artisanale variée et par un intense commerce intérieur et avec les principautés roumaines d'outre-monts; la ville de Brașov bénéficia même de privilèges commerciaux accordés par les voïevodes de Valachie et de Moldavie. Ces trois villes ont contribué activement à la formation du marché intérieur sur le territoire actuel de la Roumanie; surtout celle de Brașov, dû à sa position géographique centrale et à ses rapports commerciaux fréquents avec la Valachie et la Moldavie, devint un vrai marché commun pour les trois provinces historiques roumaines, contribuant à l'accentuation de l'interdépendance économique et facilitant les relations politiques entre les trois formations étatiques con-

¹⁰ La bibliographie concernant l'histoire des villes de Transylvanie est très riche; nous renvoyons aux bibliographies contenues dans *Bibliografia istorică a României* (Bibliographie historique de la Roumanie), București, plusieurs volumes parus depuis 1970; et dans *Istoria României* (Histoire de Roumanie), vol. II—III, București, 1962 et 1964.

vergentes. Le succès économique et culturel de Braşov en ce temps-là fut dû au développement de son industrie et de son commerce, lesquels lui ont créé une position préminente non seulement en Transylvanie, mais sur tout le territoire de la Roumanie. Une phase remarquable de cet essor économique et culturel se développa au XVI^e siècle, pendant lequel la ville fut le centre de l'activité de Honterus et de ses successeurs.

Simultanément au développement de leur population et de leur activité, prit contour dans le cadre des villes la différenciation de classe et parurent comme couches sociales superposées : le patriciat urbain, qui détenait la plupart des richesses et occupait les fonctions administratives supérieures ; la bourgeoisie moyenne, qui possédait des fortunes en général modestes, mais avec une tendance de continuelle augmentation, déployait une vive activité artisanale, organisée dans le cadre des corporations, et une activité commerciale, réglementée par les autorités citadines ; et enfin les pauvres, qui travaillaient comme ouvriers ou apprentis chez les artisans, possédant seulement la force de travail. Le passage d'une personne dans une couche supérieure était de règle alourdi par l'opposition des membres de celles-ci. La formation de ces couches fut déterminée par les transformations dans la base socio-économique des villes et eut comme effet l'apparition des contradictions entre les diverses catégories de la population urbaine. Du point de vue juridique, les habitants des villes continuèrent de bénéficier, au XVI^e siècle, d'une relative autonomie, dont les bases avaient été posées — comme nous l'avons montré — au XIII^e siècle et laquelle était concrétisée dans l'autoadministration, dans l'élection de leurs organes de direction et dans l'usage d'un droit propre pour leurs affaires et leurs jugements.

Le degré atteint par le développement économique des villes transylvaines a constitué une prémisses et a préparé le terrain propice pour la réception et l'essor des idées innovatrices du courant humaniste florissant à cette époque. Par suite, ce courant, qui a pénétré premièrement (au XV^e siècle) aux sièges épiscopaux (d'Oradea et d'Alba Iulia) et a formé au commencement l'apanage d'un nombre restreint de hauts clercs et nobles, élargit sa sphère d'action, dépassant sa phase restreinte, aristocratique, et pénétra, en commençant avec le XVI^e siècle, sous une forme plus évoluée, de plus en plus laïcisée, dans les villes (Braşov, Sibiu, Cluj, Oradea), englobant (outre le clergé et la noblesse, groupés surtout à la cour princière d'Alba Iulia) des couches de plus en plus larges et devenant pour la plupart un mouvement culturel de la bourgeoisie précapitaliste.

Un éminent représentant de l'humanisme transylvain au XVI^e siècle fut *Johannes Honterus*. Il vécut de 1498 à 1549. Descendant d'une famille d'artisans bien situés de Braşov, il commença ses études à l'école de la ville de Braşov et ensuite il les continua à l'Université de Vienne, où il obtint en 1525 le titre de « magister ». Là, se préoccupant des études juridiques aussi, il arriva à connaître la contradiction entre, d'une part, les « canonistes » ou « décrétistes », adeptes et souteneurs de la primauté du droit canon et des méthodes scolastiques dans l'enseignement, et, d'autre part, les « légistes », adeptes et admirateurs du droit romain, de sa logique et ses solutions raisonnables ; ceux-ci combattaient les vétustes méthodes scolastiques et soutenaient la nécessité de l'étude du grand système de ce droit antique dans l'enseignement. Dans cette controverse entre les « pro-

fessores iuris canonici » et les « professores iuris civilis », Honterus adopta les idées de ces derniers, lesquelles restèrent pour lui un phare conducteur dans son activité de création juridique.

Après des voyages à Regensburg (1529) et à Cracovie (où il publia en 1530 ses premiers livres : une grammaire latine et une cosmographie), il fit un long séjour entre 1530 et 1533 à Basel, où il se perfectionna dans les métiers de la typographie et de la gravure sur bois et publia des œuvres cartographiques. Retournant en 1533 à Brașov, il y apporta une presse et des ustensiles typographiques, installant ici (après celle de Sibiu) la deuxième typographie de Transylvanie, où il publia beaucoup de ses livres. Pour les besoins de la typographie il initia la construction d'une manufacture de papier (1545). Au début lecteur à l'école de la ville, il ouvrit ici une nouvelle école, d'un rang plus élevé, un lycée qui porta le nom « Gymnase de Honterus » ; il y organisa aussi une bibliothèque et une école pour les filles ; soucieux du bien-être de la jeunesse, il y organisa aussi une instance pour les orphelins (*Waisenstuhl*). Pour ses mérites envers sa ville, il fut élu membre du grand conseil (*Centumviri*), ensuite membre du magistrat urbain (*Stadtrat*)¹¹. Il entretint des rapports et une vive correspondance avec les autres humanistes de l'époque¹².

La multiplicité des préoccupations, caractéristique aux humanistes, distingue l'activité créatrice de Honterus aussi, qui fut sous ce rapport un représentant typique de ce courant, une personnalité complexe tant du point de vue de l'activité pratique, que de celui de l'activité intellectuelle.

En dehors des œuvres de grammaire latine et grecque, de cosmographie et de cartographie, des traductions de plusieurs œuvres grecques et latines de philosophie, morale, rhétorique et poésie, et de ses œuvres théologiques moyennant lesquelles il a répandu par écrit la Réforme en Transylvanie, ses œuvres juridiques doivent retenir spécialement notre attention. Nous n'insisterons pas sur deux textes normatifs élaborés par Honterus et concernant l'école et l'Église : le premier, intitulé *Constitutio Scholae Coronensis*, imprimé en 1543 et ayant une application stricte-ment locale ; le deuxième, concernant dans sa forme initiale la ville de Brașov et son district (1543), ensuite la Terre royale en son ensemble,

¹¹ Sur la vie de Honteurs, voir (comme bibliographie sélective) : Georg Daniel Teutsch, *Über Honteurs und Kronstadt zu seiner Zeit*, dans « Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde », Neue Folge, 1876 ; Oskar Netoliczka, *Beiträge zur Geschichte des Johannes Honterus und seiner Schriften*, Brașov, 1930 ; Hermann Tontsch, *Die Honteruspresse in 400 Jahre. Festschrift der Buchdruckerei Johann Gött's Sohn*, Brașov, 1933 ; Karl Kurt Klein, *Der Humanist und Reformator Johannes Honter*, Sibiu, 1935 ; Carl Göllner, *Johannes Honterus*, București, 1960 ; Karl Reinert, *Humanismus und Reformation bei den Siebenbürger Sachsen*, dans « Sudostdeutsche Archiv », 1970 ; Oskar Wittstock, *Johannes Honterus, der Siebenbürger Humanist und Reformator*, Göttingen, 1970 ; A. Armbruster, *Un ilustru exponent al umanismului* (Un illustre exposant de l'humanisme), dans « Știința » du 7 octobre 1973 ; Bernhard Capesius, *Deutsche Humanisten in Siebenbürgen*, 2^e édition, București, 1974 ; Harald Zimmermann, *Honters Humanismus*, dans « Korrespondenzblatt des Arbeitskreises für siebenbürgische Landeskunde », 1974 ; V. Hanga et Günther H. Tontsch, *Opera juridică a umanismului transilvănean Johannes Honterus (1498—1549)* (L'œuvre juridique de l'humaniste transylvain Johannes Honterus 1498—1549), dans « Revista română de drept » (Revue roumaine de droit), 1974, p. 39—46 ; Carol Göllner, dans *Studien zur Geschichte der mitwohnenden Nationalitäten in Rumänien und ihrer Verbrüderung mit der rumänischen Nation. Die deutsche Nationalität*, vol. I, București, 1976 ; Gernot Nussbächer, *Johannes Honterus. Sein Leben und Werk im Bild*, 3 édition, București, 1978.

¹² Parmi ceux-ci s'inscrivent Johannes Aventinus, Sebastian Münster, Valentin Wagner, Antonius Verantius, Simon Starowolsky, Franz Mymer et d'autres.

intitulé dans sa deuxième forme, élargie, *Reformatio ecclesiarum Saxoniarum in Transylvania* ou *Kirchenordnung*, imprimé en 1547 et adopté comme loi par une décision de l'« Universitas Saxonum » en 1550.

Deux sont ses ouvrages juridiques d'une importance toute particulière pour l'histoire du droit transylvain au XVI^e siècle, lesquels ont formé la base des Statuts municipaux de 1583 et mettent en évidence l'élaboration graduelle de cette œuvre législative, qui constitue l'achèvement d'une activité juridique déployée dans un long intervalle de temps. Le premier, intitulé *Sententiae ex libris Pandectarum iuris civilis decerptae*, fut imprimé en 1539 (à Braşov, dans sa propre typographie). Ce livre — le plus ancien ouvrage juridique imprimé en Roumanie — constitue en essence un abrégé du Digeste pour l'usage de l'enseignement ; il a la nature d'un compendium, les extraits étant non seulement sélectionnés, mais aussi abrégés, ce qui confère au travail le caractère d'un résumé, d'une facture similaire aux travaux résumatifs élaborés au moyen âge d'après les grandes œuvres destinées à l'étude universitaire, rédigés pour faciliter leur étude et nommés *Regulae, Sententiae, Compendia*. Les extraits, travaillés par Honterus avec attention et discernement, suivent l'ordre des cinquante livres du Digeste ; chaque livre est résumé sur deux pages en moyenne, le premier seulement étant résumé sur six pages, vu l'importance fondamentale de ce livre et la facture théorique du premier travail juridique de notre auteur, ouvrage lequel n'eut pas comme destination l'application pratique, mais la propagation des principes supérieurs du droit romain, appropriés par Honterus déjà du temps de ses études à Vienne et considérés par lui de tout premier ordre pour le progrès de la société urbaine de Transylvanie. En vérité, il se range parmi ceux qui, connaisseurs de ce droit antique, ont considéré le système juridique romain comme important non seulement du point de vue scientifique, vu la beauté de ses principes, la perfection de sa forme et la logique de ses normes, mais aussi du point de vue pratique, vu son utilité pour le développement des relations sociales dans les villes de son époque et sa nécessité pour mieux garantir le libre essor de l'économie et de la culture urbaines. Le texte très concentré, dont la rédaction fut probablement commencée et certainement conçue déjà du temps de ses études universitaires, contient et reproduit l'essence de la pensée juridique romaine.

L'ouvrage est précédé d'une préface, dans laquelle se réfléchit avec limpidité l'influence que le droit romain a exercée sur la pensée de Honterus et où il présente sa conception éclectique, adaptée aux temps modernes, sur le droit, la justice, l'équité, la loi, le rôle du juge et autres problèmes juridiques fondamentaux. Ainsi, pour mettre en évidence la supériorité de la loi en comparaison avec l'incertitude et les manques de la coutume, il en relève le rôle dans l'assurance de la vie, des relations et de l'activité de l'individu : *quilibet sui iuris centus legis habeat vitae ac morum*. La justice (*iustitia*) et l'équité (*aequitas naturalis*) constituent la source du droit ; sous l'influence de ses lectures théologiques il les considère comme dons du ciel, mais sa raison lui dévoile la vérité que leurs moyens de réalisation appartiennent à la société humaine, qui les matérialise dans la loi, laquelle doit s'adapter à la justice considérée comme entité concrète, pas immuable, mais variable d'après le contenu social qui lui sert de base, justice qui forme pour la loi une raison d'être : *cessante... ratione legis*

cessat et ipsa lex. Le principal devoir du juriste est de conserver la conformité entre la loi et l'équité; et il doit interpréter le texte normatif en égard à son but (*finis legis*), son sens (*sententia legis*) et l'intention du législateur (*mens legislatoris*). La sentence doit se baser sur l'équité (*quid aequitas suaserit statuendum*), sur la sagesse du juge (*judicis prudentia*), sur l'analogie en cas de manque de texte exprès (*leges... extendi possunt ad similes casus; ubi enim est eadem ratio, ibi et idem ius esse debet*); enfin, dans l'interprétation des contrats il doit apprécier si la prétention ne contrevient pas à la bonne foi et aux bons mœurs (*contra bonam fidem contraque bonos mores desideretur*). Presque tous ces principes soutenus dans la préface de son œuvre de 1539 ont pénétré, sous des formes plus ou moins identiques, dans le texte des Statuts municipaux de 1583.

L'autre œuvre juridique de Honterus, parue cinq ans plus tard, représente un nouveau et décisif pas en avant vers l'élaboration des « Statuts municipaux ». Intitulée *Compendium iuris civilis in usum civitatum ac sedium Saxonicarum in Transylvania collectum*, imprimée en 1544, également dans sa typographie, cette œuvre n'est plus un travail de caractère théorique, un manuel pour l'enseignement, mais un ouvrage de droit positif, contenant des réglementations pour l'usage des instances; son contenu, deux fois plus ample que celui du résumé de 1539 et systématisé d'une manière propre, forme un projet de code, destiné à devenir le premier code de la population des villes et de leurs alentours de la *Terra regia*, à unifier son droit, que la diversité de la coutume rendait variable selon les lieux et parfois incertain, et à le compléter par des normes rationnelles, nécessaires et adéquates aux circonstances et aux réalités locales et modernes, normes puisées dans le droit romain. Son but était de mettre à la disposition d'une société productrice de marchandises la réglementation la plus parfaite qu'avait créée jusqu'alors l'humanité en matière de propriété privée et d'obligations. La préface en vers, signée par l'un de ses collaborateurs, Valentin Wagner, fait l'éloge du droit et de la loi dans le même esprit que la préface écrite par Honterus à l'ouvrage de 1539 — d'où il adopte même l'idée théologique que la loi est un don divin fait aux mortels — soulignant l'avantage des lois écrites et de l'ordre de droit, l'avantage de l'unification du droit dans une loi commune, et relevant l'importance de l'œuvre de Honterus pour les villes, auxquelles il a créé par cette loi un « retranchement scintillant », cherchant à renouveler le droit « dans l'esprit de la nouvelle vie ». Ces paroles de son disciple et successeur à la direction de la typographie de Braşov montrent combien ses idées avaient été appropriées par ses concitoyens et combien ses tendances, de mettre l'instrument du droit romain au service des intérêts et des nécessités d'ordre économique et juridique de la société de son temps, avaient été comprises. Cet ouvrage, qui a constitué la base des « Statuts municipaux » de 1583, contient des normes et des principes juridiques extraits ou inspirés de la législation de Justinien. Il est divisé en quatre livres, dont chacun se subdivise en 21 titres (sauf le premier, qui en contient 22). Le premier livre concerne le droit, la justice, les juges et la procédure; le deuxième, la famille, les successions et les biens; le troisième, les obligations et les actions; le quatrième, des normes en partie de droit civil, en partie de droit et procédure pénale. Cette division fut suivie, en ligne générale, avec quelques modifications, dans la structure des Statuts, lesquels englobèrent une grande partie des

institutions et des normes réglementées dans le texte de 1544, avec des adjonctions, respectant en général l'esprit et en bonne mesure la forme du texte du « Compendium ». L'élaboration de l'ouvrage de 1544 eut lieu à la requête des autorités de la ville et de la communauté auprès de laquelle Honterus jouissait d'un ascendant bien marqué, dû à sa culture, à son activité et à ses œuvres précédentes : cette circonstance est révélé entre autres par le fait que la préface leur est adressée. Le texte latin n'a pas été traduit dans la langue de la population qui devait l'appliquer, et n'a pas été adopté officiellement comme loi, quoique la communauté a pris des initiatives en ces directions ; cependant, il a été utilisé en pratique par les instances et pris comme base pour l'élaboration de la loi de 1583.

Répondue surtout par les efforts de Honterus, l'idée de la nécessité d'un code ample et général pour les villes et les districts de la « Terre royale » fut poursuivie par les autorités directrices de ces unités administratives jusqu'à sa réalisation finale de 1583, qui conclut l'intervalle de vive activité juridique commencée ici sous l'influence de l'humanisme par les travaux préparatoires de celui-ci, les Statuts municipaux étant l'un des plus remarquables résultats de l'activité législative déployée en Transylvanie dans la période de la Principauté autonome¹³. Le Compendium de 1544 servit comme texte fondamental et comme point de départ dans la rédaction des projets consécutifs, dont l'ultime aboutit à être sanctionné. Quoique l'idée de la réception du droit romain pour le perfectionnement de la législation ait été largement diffusée, grâce surtout aux travaux de Honterus, l'Assemblée de l'Université saxonne — en qualité de forum supérieur législatif pour la Terre royale —, après avoir chargé Honterus de la traduction de son Compendium et après avoir préconisé en 1545 et 1546 la révision et l'assemblage du droit écrit, émit en 1546 la disposition d'introduire dans la collection prévue toutes les règles coutumières traditionnelles qui seront considérées convenables¹⁴.

Ces décisions furent suivies par un juriste qui, après la mort de Johannes Honterus, prit sur soi la charge de continuer l'œuvre commencée par le renommé humaniste : il s'agit de *Thomas Bommel* ou *Bomelius*, notaire provincial, qui, partant du texte de 1544, rédigea en 1560, par un assemblage des normes du droit romain, insérées dans l'ouvrage juridique précédent de Honterus, et de plusieurs coutumes saxonnes considérées comme indiquées d'être érigées à la valeur de loi écrite, un projet formel de code ; ce deuxième ouvrage, resté lui aussi sans sanction, s'intitulait *Statuta jurium municipalium civitatis Cibiniensium reliquarum civitatum et universorum Saxonum Transilvaniae*. Les principales différences entre l'œuvre de Honterus et celle de Bomelius consistent tant dans leur forme : la première imprimée, la deuxième manuscrite ; que dans leur fond : la première étant puisée exclusivement au droit romain, tandis que la deuxième est puisée tant au droit romain (par l'intermédiaire de l'ouvrage de Honterus), qu'au droit coutumier local. Le caractère hétérogène du contenu du deuxième recueil n'a pas altéré sensiblement la facture

¹³ Cf. Valeriu Șotropa, *Conditions sociales et politiques de la formation du droit transylvain*, « Revue Roumaine d'Histoire », Bucaresti, 1975, p. 549—559.

¹⁴ Cf. Schuler von Libloy, *Statuta jurim municipalium ...*, p. 3.

générale du travail initial, qui, pris comme source principale du projet de Bomelius, domine dans sa structure globale et dans son contenu.

Le travail de Bomelius fut repris en 1570 par *Mathias Fronius*, sénateur dans la ville de Brașov, qui, par un remaniement du projet de celui-là — remaniement qui, à son tour, n'écarte pas le rôle de travail de base, comme plan et comme contenu, du premier ouvrage, dû à Honterus —, réussit à rédiger un dernier projet, lequel reçut le titre définitif du code : *Statuta iurium municipalium Saxonum in Transilvania*. Ce projet final fut revu dans l'Assemblée de l'Université saxonne entre 1570 et 1580 et, approuvé par celle-ci, fut apporté par la députation mentionnée devant le chef de l'Etat, qui — après une ultime révision faite par une commission par lui instituée — le sanctionna, lui accordant force de loi sur le territoire de la Terra regia¹⁵. La valeur de loi des Statuts municipaux de 1583 fut ensuite reconnue ou gardée par plusieurs actes d'Etat et textes normatifs ultérieurs, dont les plus importants sont, en ordre chronologique : les *Compilatae Constitutiones*, de 1669, lesquelles, dans le titre XIII de la troisième partie, disposaient que les jugements entre les habitants de la Terre royale aient lieu conformément au *continuus usus municipalis jus* et que les causes contre eux soient introduites devant leurs instances, *coram iudicibus competentibus* ; ainsi que le *Diplôme Leopoldinum* de 1691, lequel maintenait en vigueur les lois de Transylvanie, énumérant, à côté des *Approbatæ* et *Compilatae*, le *jus municipale* pour la Terre royale, proclamant le maintien de ces lois par les mots : *in vigori inviolabili permansura declaramus*.

L'existence de rapports administratifs entre les villes et les villages des districts, ainsi que la pratique de rapports juridiques et économiques fréquents entre la population des villes, d'une part, et la population des villages, en bonne partie roumains, disposés autour des villes et subordonnés aux organes directeurs situés dans celles-ci, d'autre part, engendra la nécessité de la traduction du texte des Statuts municipaux dans les langues parlées sur ce territoire, c'est-à-dire non seulement dans la langue des citadins, mais aussi dans celles des villageois, à savoir le saxon et le roumain, pour la connaissance des règles de vie qu'ils devaient pratiquer et des normes qui leur étaient appliquées. Là se trouve l'explication de la traduction du texte latin intégral des Statuts, premièrement en allemand, ensuite en roumain. Comme traductions en allemand on peut citer celle faite en 1583 par Mathias Fronius, l'auteur du dernier projet des Statuts (devenu loi cette année), ainsi qu'une autre, plus moderne, effectuée en 1721, publiée par Schuler von Libloy comme annexe au deuxième volume de son histoire du droit transylvain¹⁶. Leur traduction en roumain fut effectuée par un savant historien et clerc appartenant au courant connu sous le nom d'Ecole latiniste transylvaine, constitué vers la fin du XVIII^e siècle. La traduction, faite par Samuil Micu avant 1794, s'est conservée en

¹⁵ * Saxonum nostrorum terras jurisdictionemque tantum concernunt. À la rédaction du dernier projet contribua avec des conseils le comte saxon Albert Huet aussi, homme d'une large culture, qui possédait une belle bibliothèque, dans laquelle se trouvaient, entre autres livres, les *Institutes* de Justinien.

¹⁶ Schuler von Libloy, *Siebenbürgische Rechtsgeschichte*, vol. II, ét. 2, Sibiu, 1868, p. 231 — 332 de la deuxième annexe (Zweiter Anhang).

forme manuscrite ; les manuscrits qui contiennent la traduction datent de la dernière décennie du XVIII^e siècle et de la première décennie du XIX^e 17. L'auteur de la traduction explique la raison de celle-ci comme étant « l'utilité publique » (« folosul de obște ») qu'elle présente pour les Roumains qui habitent dans les districts de la Terre royale 18.

★

Plusieurs questions se posent et doivent être élucidées en ce qui concerne le texte du code de 1583, à savoir : sa structure, ses sources, ses principes directrices et la durée de son application.

La structure du code réfléchit la complexité de son contenu. S'écartant très peu du plan du Compendium hontérien de 1544, l'ouvrage comprend quatre livres partagés en titres, ceux-ci en articles. Le premier livre est réservé à l'organisation et à la procédure judiciaires. Il s'occupe dans son premier titre de l'élection et des devoirs des juges ; dans les titres suivants (II—XII) il comprend des normes regardant la citation, les parties, l'absence des parties, les preuves et les témoins en général, les empêchements d'être témoin, les écrits comme instruments probatoires, l'audition des témoins, le serment, les sentences, l'appel et l'exécution des sentences. Le deuxième livre s'occupe de la famille et des successions. Son premier titre définit et réglemente les mariages, leur conclusion et leur dissolution ; au troisième titre est réglementée la tutelle (comme ayant rapport tant à la famille qu'aux successions) ; les autres titres traitent les successions *ab intestat*, la division des biens entre parents et fils, les testaments et les légats. Le troisième titre comprend la matière des obligations et des contrats, traitant, dans l'ordre des IX titres, l'emprunt, le commodat, les paiements, le gage, les droits des débiteurs et des créateurs, la location des biens et des services, le dépôt, la vente, l'usucapion, les garants, l'arbitrage et les transactions, les quasi-délits. Le quatrième, enfin, s'occupe en VIII titres du droit pénal et de la procédure pénale, réglemant les principes de la justice pénale, les définitions et les peines du vol, de la rapine, du meurtre, de l'injure, du faux, de l'adultère ; établissant avec précision le rançonnement des divers crimes et délits et la situation des biens des condamnés. — Le code comprend, donc, des réglementations de droit civil, de droit pénal et de procédure civile et pénale, sans épuiser leur matière ; en dehors du manque d'une réglementation complète de ces branches du droit, on peut lui reprocher aussi certaines imperfections dans la systématisation des matières, quelques retours à des problèmes traités partiellement ailleurs, etc. Les lacunes s'expliquent par le vouloir des auteurs de poser à la disposition des autorités judiciaires un code unique et concis, qui contienne des principes directrices et des règles concernant les cas les plus fréquents ; pour certaines matières le texte fait des renvois à d'autres sources juridiques.

En ce qui concerne *la question des sources* de ce code, quoique la préface et la postface des Statuts municipaux parlent seulement en géné-

¹⁷ Le titre roumain de l'ouvrage présente deux variantes : l'une, *Statuta sau legile scaanelor săsești din Ardeal* ; l'autre, *Statuta iurium sau Așezăminturile legilor săsești din Ardeal*.

¹⁸ Iacob Radu, *Manuscriptele bibliotecii episcopiei române din Oradea Mare* (Les manuscrits de la bibliothèque épiscopale roumaine d'Oradea Mare), Bucarest, 1923, p. 32.

ral des lois et des coutumes qui ont été rédigées par écrit et consacrées comme lois pour la Terre royale par leur réception et introduction dans le texte du code — l'examen intégral de ses dispositions et des renvois éparpillés dans son texte nous montre que sa principale source a été le droit romain, qu'il s'agit d'une réception sélective des principes et des normes du système juridique romain, complétée en certains endroits avec des normes empruntées au droit coutumier local de la Terre royale ou, en moindre mesure, au droit féodal de Transylvanie. Parfois, les dispositions de ces sources ne sont pas directement introduites dans le code, qui se borne à faire des renvois aux lois romaines, avec ou sans spécification, comme textes qui doivent être utilisées, ou à la coutume. D'autre part, le droit romain et la coutume sont indiqués comme sources subsidiaires en cas de manque de dispositions dans les Statuts.

Pour l'emploi du *droit romain* comme source de premier ordre sert comme preuve, en première ligne, le fait que le *Compendium* de 1544, œuvre compilée en entier du droit romain, sert comme travail de base aux auteurs des projets ultérieurs et entra pour la plupart dans le corps des *Status*. Conscients que le *Compendium* ne comprenait qu'une partie des normes romaines, et qu'un code ne peut pas prévoir et régler tous les cas possibles, les auteurs des Statuts indiquèrent comme source subsidiaire pour les juges, à côté du droit consuetudinaire, le droit romain impérial: « *Quicquid autem his legibus specialiter non est expressum, id veterum legum constitutionumque regulis, imperatorio jure comprehensis, omnes relictum intelligant* »¹⁹. L'origine romaine des normes établies fut parfois indiquée sans plus proches précisions, par des formules comme: « *imperatores praecipiant* »²⁰, « *divi imperatores rescripserunt* »²¹. Quelquefois on a indiqué expressément la loi romaine utilisée comme source; ainsi la Loi des XII Tables: « *Lege duodecim tabularum prodigo interdicetur bonorum suorum administratio* »²², « *furem vero interdium deprehensum, non aliter occidere lex duodecim tabularum permisit quam...* »²³; ainsi, ensuite, les lois d'après lesquelles les *Status* municipaux considérèrent certaines causes pénales comme publiques: « *ut lex Jul(ia) Majestatis et de adulteriis, Cornel(ia) de sicariis et parricidiis, veneficiis falsis etc.* »²⁴; ensuite, les lois suivant lesquelles on devait appliquer une peine: « *poena legis Cornel(iae) de sicariis tenebitur* »²⁵. En analysant le texte du code, on constate fréquemment la réception des principes et des normes romaines, dans une formulation parfois résumative, parfois paraphrasée, en général plus ou moins approchante de l'original. L'originalité du code consiste dans la sélection des normes romaines adéquates, parfois dans leur adaptation et combinaison ou complètement avec les normes retenues du droit coutumier saxon et du droit transylvain féodal. Choissant parmi les nombreux cas d'emprunts faits aux textes romains, nous retiendrons quelques exemples.

¹⁹ *Statuts Municipaux*, I, 1, 7.

²⁰ *Ibidem*, I, 10, 2.

²¹ *Ibidem*, IV, 3, 2.

²² *Ibidem*, II, 3, 10.

²³ *Ibidem*, IV, 2, 11.

²⁴ *Ibidem*, IV, 1, 2.

²⁵ *Ibidem*, IV, 3, 3.

Ainsi, même dans le I^{er} livre, le premier titre, *De electione et officio iudicum*, basé pour la plupart sur la coutume et les privilèges royaux et princiers, on constate la pénétration des principes romains dans les articles, empruntés au *Digeste*, aux *Institutes* et au *Code*, concernant les sources auxquelles le juge doit s'adresser pour solutionner les causes : la loi, les mœurs, la coutume, l'analogie, avec la reproduction presque littérale de plusieurs passages écrits par Modestin, Julien, l'empereur Constantin et autres pour expliquer leur valeur, leur utilité et leur nécessité et pour justifier leur utilisation dans les jugements²⁶. Mêmes observations pour les autres titres (*De citatione in jus*, *De contumacia partium*, *De probationibus et testibus*, *De iurejurando*, *De sententiis iudicum*, *De appellacionibus*, *De executione rei iudicatae*), dans le contenu éclectique desquels les textes romains excerptés²⁷ alternent avec les dispositions puisées aux deux autres catégories de sources indiquées. Le II^e livre garde lui aussi un caractère mixte, quoique ici l'influence romaine est plus marquée que dans le I^{er}, surtout en matière de successions. Au III^e livre, relatif aux obligations et contrats, l'influence romaine devient prépondérante, les excerpts latins abondent, quoique ici aussi on trouve des règles et des institutions gardées du droit coutumier. Surtout les définitions et la réglementation des divers contrats sont purement romaines, chose explicable, puisque la réception du droit romain a été déterminée premièrement par la nécessité de mieux réglementer l'activité économique et juridique de la bourgeoisie précapitaliste en vue de lui assurer la liberté et l'essor de ces activités. En ce qui concerne le IV^e livre, qui régleme la justice pénale, quoiqu'on croirait qu'en ce domaine l'influence romaine ne devait pas avoir un large terrain de manifestation, ce livre aussi est dominé par les principes et pénétré en grande mesure par les normes du droit pénal romain. Cela aboutit au résultat que le droit pénal de ces Statuts, quoiqu'il servit le but d'intimidation, commun aux lois pénales de la période du féodalisme, fut imprégné par l'idée de la nature éthique de la peine, et, quoique instrument de terreur comme celles-là, marqua une phase de transition vers l'humanisation de cette branche du droit, conséquence de l'influence des idées de l'humanisme et de l'appropriation des principes du droit romain. Un autre trait qui dénote l'ascendant de ce droit constitue la conservation du caractère privé de la répression pour certaines infractions, pendant que le processus de transition au caractère public de la répression pénale était en plein essor dans le reste de la Transylvanie (phénomène qu'on peut constater dans le *Tripartitum*, dans les *Approbatæ Constitutiones*, etc.). L'indication des textes législatifs d'après lesquels on doit punir les infractions de caractère public reproduit fidèlement les lois romaines indiquées par Macer²⁸, et la distinction entre les infractions publiques capitales et non capitales est celle formulée par Paul²⁹. La conception féodale de la nécessité de l'existence du préjudice matériel, en règle générale, comme base pour la responsabilité pénale, est

²⁶ *Dig.*, 1, 3, 10; 1, 3, 12; 1, 3, 32; *Inst.*, IV, 17, pr.: *Statuts Municipaux*, I, 1, 5-6.

²⁷ Voir *Cod.*, II, 2; III, 1; IV, 1; IV, 19; IV, 20; IV, 21; VII, 58; VII, 62; VII, 68; *Dig.*, 2, 4; 2, 5, 2, 1; 5, 1, 79; 12, 2; 22, 3; 22, 5; 42, 1, 56; 44, 1, 1; 50, 17, 41; 50, 17, 125; *Nov.* 90, etc.

²⁸ *Dig.*, 48, 1, 1; *Statuts*, IV, 2.

²⁹ *Dig.*, 48, 1, 2; *Statuts*, IV, 1.

remplacée par celle romaine de la volonté illicite, formulée par l'empereur Hadrien : « In maleficiis voluntas spectatur, non exitus » et par Paul : « maleficia voluntas et propositum delinquentis distinguit », conception que les Statuts expriment par les mots mêmes d'Hadrien ³⁰. Le principe de l'intransmissibilité de la responsabilité pénale, formulé par Callistrate dans les termes « nec alieni criminis successor constituitur » est reproduit dans les mêmes termes ³¹. L'application du principe *non bis in idem* dans les cas pour lesquels un accusé a été déjà jugé, est consacrée par les Statuts en suivant le texte d'Ulpien, mais dans une formulation remaniée ³². Dans le contenu du titre *De furto et vi bonorum raptorum* l'inspiration romaine est évidente, surtout pour la définition du vol et la réglementation des conditions de la défense contre les voleurs ³³. Même remarque pour le titre *De homicidiis*, dans lequel, à côté des réglementations empruntées à la législation transylvaine féodale, on ouvre une large voie pour la pénétration des principes romains de la primauté de la volonté nocive vis-à-vis du préjudice, de la différenciation entre le meurtre intentionné, non intentionné et en légitime défense, de l'équivalence des actes préparatoires au meurtre en cas d'empoisonnements, de la différenciation entre les participants à un meurtre commis au cours d'une mêlée ³⁴. Plus évidente encore est l'influence romaine dans le titre *De falsis*, dans lequel elle prédomine ³⁵; moins marquée est-elle dans le titre *De adulteriis*, qui contient une grande partie inspirée du droit local ³⁶. En général, parcourant le IV^e livre des Statuts municipaux, on constate une forte influence des livres 47 et 48 du *Digeste* et quelques emprunts faits au livre 9 du *Code*.

En suivant les indications de l'Assemblée de l'Université saxonne, de 1546, et en considérant l'impossibilité de remplacer totalement le droit coutumier pratiqué depuis longtemps et de lui substituer en entier le droit romain, les auteurs des Statuts municipaux ont conservé, *de l'ancien droit local*, une partie des institutions et des normes utilisées pendant des siècles par la population urbaine et par celle villageoise avoisinante, profondément enracinées et pour le moment indéracinables dans leur totalité, vu leur utilité à cette époque-là. Un travail de sélection, toujours nécessaire, fut accompli.

Le maintien d'une partie du droit coutumier est avéré par trois catégories de preuves. Premièrement, il est avoué par le souverain dans la sanction de la loi. Celui-ci constate que le « Codex juris municipalis » e onfirmé par lui est une collection des lois et des coutumes observées et reçues par un long usage au milieu de la population de la Terre royale ³⁷.

³⁰ *Dig.*, 48, 8, 14 (Hadrien); 47, 2, 53 (Paul); *Statuts*, IV, 1, 11.

³¹ *Dig.*, 48, 19, 26 (voir aussi 48, 1, 1, le texte d'Ulpien : « civilis constitutio est, poenaliibus actionibus heredes non teneri, nec caeteros quidem successores »; *Statuts*, IV, 1, 5.

³² *Dig.*, 48, 2, 7, 2; *Statuts*, IV, 1, 12.

³³ *Dig.*, 47, 2, 1; 47, 2, 54; 48, 8, 9; *Statuts*, IV, 2, 1 et 11.

³⁴ *Dig.*, 47, 2, 53; 48, 8, 1; 48, 8, 3; 48, 8, 17; *Statuts*, IV, 3.

³⁵ *Statuts*, IV, 6; cf. *Dig.*, 48, 10.

³⁶ *Status*, IV, 7.

³⁷ Legum et consuetudinum, longo usu et observatione receptarum, inque quibusdam locis, de communi Saxonum ipsorum consensu auctarum, ac in quatuor libros et certa capita distinctarum »; et plus loin : « praedictis iuribus consuetudinibus, auctoritatem nostram Regiam impertiremus, illisque vim iuris scripti tribueremus », « pro perpetuis legibus et consuetudinibus valituras »; parce qu'elles « non modo Iuri et aequitati respondere, sed etiam maxima ex parte apud ipsos Saxones longa consuetudine observari ».

Deuxièmement, il est affirmé dans le texte de la loi, qui, par-ci par-là, se réfère à la coutume comme source de ses dispositions ou renvoie à elle en complètement : « *approbata vetus consuetudo* »³⁸, « *pro antiqua cujus libet loci consuetudine* »³⁹, « *ciuitatis consuetudine* »⁴⁰, « *longa consuetudo* »⁴¹, « *id quod moribus et consuetudine introductum est* »⁴², « *prout in loco usitatum est* »⁴³, « *vetere autem consuetudine receptum est* »⁴⁴, « *secundum Jus Saxonicum* »⁴⁵, « *secundum more solitum* »⁴⁶, « *optima et aequa consuetudine* »⁴⁷, « *usu receptatum est* »⁴⁸, « *jure et consuetudine* »⁴⁹, « *antiqua consuetudine receptum est* »⁵⁰, « *consueta symposii solennitate* »⁵¹, « *recepta consuetudo* »⁵². Troisièmement, le maintien partiel résulte de l'origine même des institutions et des normes respectives. Comme exemples nous retenons : l'élection des juges, l'organisation des instances, la procédure de la citation, la peine fixée pour les faux témoins, l'inscription de certains contrats dans les livres fonciers, la communauté entre époux, plusieurs règles successorales (par exemple la capacité successorale des enfants morts *in partu*, la vocation successorale des parents en concours avec les frères, le partage de la succession entre les aïeuls des deux lignes, la division des biens entre parents et fils, le droit du fils cadet à la maison paternelle, le privilège de la masculinité), quelques règles en matière de contrats de vente (par exemple le droit de préemption des parents et des voisins, la procédure de l'annonce des ventes des biens immobiliers, la coutume du vin de marché), enfin en matière de composition légale⁵³.

Moins nombreux sont les emprunts faits aux lois de l'Etat, motivés parfois par la nécessité de respecter les réglementations générales qui, pour des raisons d'Etat, empiétaient sur l'autonomie législative et judiciaire de la Terre royale, territoire qui formait une partie intégrante de la Transylvanie. Ainsi, le souverain même déclare, dans le texte de sa sanction, que les dispositions du code sont approuvées « *in quantum Juribus publicis non derogant* »⁵⁴. D'ailleurs, le premier article du code met en évidence le fait que même le droit de l'élection du Magistrat n'est que l'exercice d'un privilège accordé par l'autorité suprême de l'Etat féodal⁵⁵.

³⁸ *Statuts*, I, 1, 2.

³⁹ *Ibidem*, I, 1, 1.

⁴⁰ *Ibidem*, I, 1, 3.

⁴¹ *Ibidem*, I, 1, 4.

⁴² *Ibidem*, loc. cit.

⁴³ *Ibidem*, I, 2, 2.

⁴⁴ *Ibidem*, I, 5, 14.

⁴⁵ *Ibidem*, II, 2, 6.

⁴⁶ *Ibidem*, II, 3, 9.

⁴⁷ *Ibidem*, II, 4, 1.

⁴⁸ *Ibidem*, loc. cit.

⁴⁹ *Ibidem*, II, 4, 2.

⁵⁰ *Ibidem*, II, 4, 3.

⁵¹ *Ibidem*, III, 6, 8 et 11.

⁵² *Ibidem*, IV, 3, 1.

⁵³ Voir *ibidem*, I, 1; I, 2; I, 5, 14; I, 8, 2; I, 11, 1 et 6; II, 1, 1; II, 2, 3; II, 2, 6; II, 4; III, 6; IV, 4.

⁵⁴ Et il ajoute : « *Saxonum nostrorum terras Jurisdictionemque tantum concernunt* ».

⁵⁵ « *A regibus Hungariae, libertate, priuilegiis et his prerogatiuis donati sunt, ut suos Magistratus . . . ex ipsorum Juratis eligant* » (*Statuts*, I, 1, 1).

Le code prévoit le droit d'appel, en dernière instance, « ad Principis Curiam », instance suprême de l'Etat transylvain⁵⁶, excluant sous peine ce droit pour les causes immobilières⁵⁷. Pour la peine fixée en cas de vol, le code invoque la loi générale de l'Etat : « communi Regni decreto »⁵⁸; il invoque aussi la « lex regia » pour la peine de l'homicide⁵⁹; de même, il punit l'adultère « secundum Regni consuetudinem »⁶⁰. Il envoie, enfin, à la « Principis gratia » en cas de crimes capitales⁶¹.

En ce qui concerne *les idées directrices* et *les principes généraux*, utilisés comme piliers fondamentaux dans la construction du code, adoptant les idées qui exprimaient la conception avancée de l'humaniste Honterus, cette loi marqua un évident progrès vis-à-vis de la conception féodale en vigueur à son époque dans la législation. Elle fut un instrument juridique qui embrassa manifestement la tendance humaniste d'assurer la liberté d'activité pour les personnes et les classes sociales qui, vivant à l'ombre du féodalisme, avaient des intérêts opposés à ce régime, lequel, par ses institutions et par ses normes restrictives et discriminantes, empêchait leur essor et leurs possibilités de manifestation dans les domaines économique, culturel et politique. En vertu de cette conception progressiste pour son temps, elle opposa la raison au mysticisme, l'égalité aux privilèges, l'équité à la rigueur de la lettre des articles, l'intention au seul résultat matériel dans l'appréciation des faits. En matière procédurale, pour établir une égalité complète entre le réclamant et le réclamé, elle proclama : « non debet Actori licere, quod Reo non permittitur; nam favorabiliores Rei potius quam Actores habentur »⁶². Pour garantir la tranquillité de la personne, elle prévit : « Qui destitit agere, amplius in eadem causa accusare prohibetur »⁶³. Elle invoqua, auprès de la raison juridique (*juris ratio*), la raison de l'équité (*aequitatis ratio*), quand elle consacra le devoir du réclamant de produire la preuve de ses allégations⁶⁴. Elle considéra la preuve testimoniale comme nécessaire pour l'éclaircissement complet des choses : « ne quid occultum et dubium in causis resideat »⁶⁵, et pour le même but elle fit appel à la prudence, à la diligence, à la bénignité et à l'équité du juge : « Judices... a testibus diligenter inquirant », « Judices pro ipsorum prudentia exquirere poterunt », « Judicium prudentiae perpendendum relinquitur », « Judex quod aequum erit cognoscat », « Judex aequitate componat », « benigne... lex interpretabitur »⁶⁶. Préoccupée de la découverte exacte de la vérité, elle constata l'insuffisance ou l'inéquité de certaines preuves ou méthodes procédurales : « iniquum est », « non sufficiunt », etc., en leur apportant

⁵⁶ *Ibidem*, I, 11, 1 et 6.

⁵⁷ *Ibidem*, I, 11, 8.

⁵⁸ *Ibidem*, IV, 2, 10.

⁵⁹ *Ibidem*, IV, 3, 1.

⁶⁰ *Ibidem*, IV, 7, 1.

⁶¹ *Ibidem*, IV, 8, 4.

⁶² *Ibidem*, I, 4, 4.

⁶³ *Ibidem*, I, 4, 7.

⁶⁴ *Ibidem*, I, 5, 1 : « Et autem incumbit probatio qui dicit, non illi qui negat » ; I, 5, 2 : « Qui accusare volunt probationes habere debent », autrement « Neque Juris, neque aequitatis ratio permittat ».

⁶⁵ *Ibidem*, I, 5, 6.

⁶⁶ *Ibidem*, I, 5, 10 ; I, 8, 1 ; I, 12, 2-3 ; II, 5, 14.

des correctifs ⁶⁷ : Enfin, elle établit comme principe directeur fondamental pour le juge dans l'émission des sentences, de se conduire plutôt d'après la raison de la justice et de l'équité (*ratio justitiae aequitatisque*), que d'après la raison du droit strict ⁶⁸. En droit civil aussi, elle invoqua en certains endroits l'équité; ainsi, les enfants nés de l'inceste et de l'adultère doivent bénéficier d'aliments en vertu de l'équité: « de aequitate tamen canonica debentur eis alimenta »; le droit naturel aussi fut invoqué en cette matière: « nam educatio liberorum est Juris Naturae » ⁶⁹; en matière de tutelle la raison de l'équité fut invoquée contre le tuteur incorrect qui veut s'enrichir: « nulla aequitatis ratio patitur » ⁷⁰; la coutume concernant la communion des biens et leurs utilisations pour les nécessités de vie des époux et des enfants fut jugée comme « aequa consuetudo » ⁷¹; l'équité fut invoquée contre la computation des dépenses, faites pour les études, dans la portion légitime de l'enfant: « aequitas non patitur » ⁷²; elle fut invoquée comme base de l'égalité entre le vendeur et l'acheteur dans un contrat: « aequitas enim postulat, ut quo jure venditor, eo et emptor ligetur » ⁷³; la raison, elle aussi, fut considérée comme justifiant certains actes juridiques, par exemple l'autorité de la transaction: « non minorem autoritatem transactionum, quam rerum judicatarum esse, recta ratione placuit » ⁷⁴; en cas de dommages produits par un animal sauvage, la loi permet au juge d'appliquer à son maître une condamnation suivant l'équité: « quantum bonum et aequum judici visum fuerit » ⁷⁵; enfin, la raison naturelle fut invoquée comme justification pour la défense contre un semblable animal: « adversus periculum naturalis ratio permittit se defendere » ⁷⁶. En droit pénal, les principes directeurs sont sensiblement avancés par rapport au droit pénal féodal; certains parmi eux ont été pleinement valorisés seulement par le droit pénal moderne. La déclaration qu'il vaut mieux ne pas punir un coupable que de punir un innocent est inscrite dans le premier titre du livre réservé au droit pénal ⁷⁷. Là est proclamée aussi la personnalité et l'intransmissibilité de la peine pour un crime ⁷⁸. La consécration de la volonté illicite, et non du préjudice matériel, comme base et vraie essence de la responsabilité pénale, démontre un sensible progrès dans le développement des conceptions pénales ⁷⁹; même observation pour l'adoption et la proclamation formelle de plusieurs règles de base en cette matière, comme par exemple la règle *non bis in idem* ⁸⁰, la purification de l'accusé seulement par la

⁶⁷ *Ibidem*, I, 7, 2 et 3.

⁶⁸ *Ibidem*, I, 10, 1: « Placuit in omnibus rebus potiorum haberi justitiae aequitatisque, quam stricti Juris rationem », précisant que la raison de l'équité est celle qui n'admet pas de condamner sans examination: « aequitatis ratio non patitur ».

⁶⁹ *Ibidem*, II, 2, 4.

⁷⁰ *Ibidem*, II, 3, 13.

⁷¹ *Ibidem*, II, 4, 1.

⁷² *Ibidem*, II, 4, 15.

⁷³ *Ibidem*, III, 6, 4.

⁷⁴ *Ibidem*, III, 8, 4.

⁷⁵ *Ibidem*, III, 9, 2.

⁷⁶ *Ibidem*, III, 9, 3.

⁷⁷ *Ibidem*, IV, 1, 4.

⁷⁸ *Ibidem*, IV, 1, 5.

⁷⁹ *Ibidem*, IV, 1, 11 et IV, 3, 2.

⁸⁰ *Ibidem*, IV, 1, 12.

preuve de son innocence⁸¹, la différenciation entre le meurtre intentionné, celui non intentionné et la légitime défense⁸²; le dernier cas fut considéré comme justifié par la raison naturelle⁸³. La formulation de l'article suivant lequel, en cas de crime, la torture doit être utilisée subsidiairement et en complètement, quand il y a déjà d'autres preuves et arguments convaincants, corroborée avec celle d'un autre article, qui reconnaît le manque de certitude des confessions extorquées moyennant cette méthode, en cas de défaut d'autres preuves, dénote un pas en avant vers l'humanisation du droit pénal⁸⁴. Enfin, la partie finale de la sanction du code, qui déclare que celui-ci correspond non seulement au droit, mais aussi à l'équité : « non modo Juri (sed) et aequitati respondere », met une fois de plus en évidence le caractère avancé de ce code pour son époque. Naturellement, il représente seulement un degré sur l'échelle du progrès, qui eut lieu, comme on le sait, par échelons dans ce domaine aussi. Quoique la sévérité des peines fut inévitable dans un siècle qui produisit la Caroline (1532), l'Ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) et les Ordonnances Criminelles de Philippe II pour les Pays-Bas (1570), on peut facilement remarquer en lui la présence, due aux idées humanistes, adoptées surtout par Honterus, des symptômes du futur progrès, qui devait caractériser les siècles suivants sous l'influence d'une autre courant, plus progressiste encore : Les Lumières.



L'application des Statuts municipaux de 1583 dura presque trois siècles. Leur longévité révèle la solidité des principes directrices et la correspondance des normes aux besoins de la population dans les étapes du précapitalisme et du capitalisme débutant. Mais, au XIX^e siècle, confrontés avec les codes autrichiens nouveaux, élaborés au commencement de ce siècle : le code pénal de 1803 et le code civil de 1810, lesquels étaient, évidemment, plus complets et plus modernes — vu la date et les circonstances de leur rédaction —, les Statuts durent cesser leur rôle et céder à ceux-là la place. Dès 1803, leur IV^e livre fut remplacé dans la pratique des instances par le nouveau code pénal, et le reste des livres fut remplacé en 1853 par le code civil de 1810, « le plus romain de tous les codes » (d'après Lévy-Ullmann)⁸⁵. Le remplacement total eut lieu suivant la requête des représentants du « Fundus regius », formulée en 1852; l'entrée en vigueur du code civil autrichien commença en 1853, lors de l'extension de son application dans toute la Transylvanie, en vertu des dispositions d'une patente impériale de cet an. À cette époque, les Statuts étaient déjà vieillissés; un grand nombre de leurs dispositions ne correspondaient plus aux conditions et aux nécessités de la société nouvelle, du capitalisme en pleine floraison.

La longue durée de leur application a produit un phénomène assez rare dans l'histoire des législations : celle-ci a été appliquée pendant plu-

⁸¹ *Ibidem*, IV, I, 7.

⁸² *Ibidem*, IV, 2, 11; IV, 3, 2; et IV, 3, 5.

⁸³ *Ibidem*, IV, 3, 5.

⁸⁴ *Ibidem*, IV, 1, 9 et IV, 1, 10.

⁸⁵ Lévy-Ullmann, *Les transformations du droit dans les principaux pays depuis cinquante ans (1869—1919)*, I, 1921, p. 86 et 89.

sieurs ordres sociaux : le féodalisme développé, le démembrement du féodalisme, le capitalisme commençant. En traversant les siècles, les Statuts initiés par Honterus ont assuré, initialement, la satisfaction des intérêts d'une société en prépondérance citadine, précapitaliste en formation, devenue ensuite une société capitaliste en ascension. Leur application sur le parcours de plusieurs siècles, pendant tant de générations et au milieu de nombreuses transformations économiques et sociales, fut facilitée par le caractère composé de leur contenu, par la pluralité de leurs sources, par la complexité des principes et des idées, d'un niveau élevé et, en partie, d'une facture moderne, qui leur servirent comme fondement et caillot et leur accordèrent la souplesse et la capacité d'adaptation aux nouvelles circonstances et formes de vie qui surgissaient au sein de l'ancien milieu qui les avait créées. Leurs lacunes par rapport aux formes sociales et aux institutions nouvelles en cours de formation et de consolidation furent comblées premièrement par l'adoption graduelle de nombreux actes normatifs supplémentaires, et à la fin par leur remplacement par les codes civil et pénal autrichiens du XIX^e siècle.

★

En conclusion, l'étude des ouvrages juridiques envisagées et des circonstances de leur élaboration a poursuivi de mettre en évidence : la multiplicité des formes de l'évolution du droit ; l'interpénétration et l'influence entre les systèmes juridiques, surtout en cette « zone de confluences » ; le rôle des conditions socio-économiques et historiques dans la formation et le changement des normes ; l'influence de l'humanisme dans la réception du droit romain à l'époque de transition du moyen âge aux temps modernes, en vue de mieux régler la situation juridique des biens et des personnes et la matière des obligations, pour accorder la forme juridique adéquate aux réalités socio-économiques de type nouveau, apparues au sein de l'ordre féodal. Dévoilant le travail continu, toujours repris, et l'appel aux mouvements d'idées, méthodes nécessaires pour modeler et adapter le droit aux conditions de la vie humaine, les textes et les faits étudiés forment, d'une part, un exemple concret suggestif de l'activité incessante déployée par l'humanité sur ce terrain au cours de l'histoire — activité toujours vive et mouvementée, comparable au travail ininterrompu sur un vaste chantier ou à l'entretien du feu perpétuel sur l'autel de Vesta —, et, d'autre part, une expression claire de l'impact du courant humaniste dans le domaine du droit.

EARLY MODERN LIBRARIES AND READERS IN SOUTH-EASTERN EUROPE

ANDREI PIPPIDI

For an intellectual history of the 16th—18th centuries, a sharp differentiation between the two traditional levels of culture, learned and popular, does not matter so much as the insight of their coexistence and interchanges. Such a history, applied to the Romanian lands and, more generally, to South-Eastern Europe is an actual necessity on which there is now a wide agreement. However, not only the national histories of literature compiled in each Balkan country, but even most of the other works in the same field fail to provide an answer to some very important questions as : education, libraries, book publishing and selling or public taste. Discrimination between learned and popular culture is artificial enough and may be deceitful. It has been determined by a Herderian and populist prejudice favourable to the collective anonymous creator. It gets no recognition by the contemporary sociologists who tend to replace the term “popular culture” by that of “mass culture” which includes works initially meant for a public of a higher intellectual standard. While the interest of the Western historians dealing with these matters has been aroused lately, producing an enormous literature in a short time, in South-Eastern Europe there is a tradition in investigating this major theme, as is proved by the Romanian example. We have in mind Hasdeu’s studies on the 16th century folk books¹, followed by Gaster’s² and Cartoian’s monographs³, built on a larger bulk of materials but still showing a descriptive approach. The last years have seen the publication of an excellent bibliography of the lay popular literature which was diffused in the Romanian lands during the 16th—19th centuries⁴. There is an obvious reason for this strong appeal exerted by the “culture of the poor” on modern historians. Being due to state and church initiative, book printing was since its beginning in South-Eastern Europe till the end of the 18th century not only heavily censored but limited to what could satisfy the most general social needs, mainly for pious and educational aims. Equally irrelevant is the situation of the manuscript

¹ B. P. Hasdeu, *Cărțile populare ale românilor în secolul XVI, în legătură cu literatura populară cea nescrisă*, Bucharest, 1883.

² M. Gaster, *Literatura populară română*, Bucharest, 1883.

³ N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, two volumes, published for the first time in 1929—1938, the last edition being issued in 1974.

⁴ M. Moraru and Cătălina Velculescu, *Bibliografia analitică a cărților populare laice*, I—II, Bucharest, 1976—1978.

collections, as regards the educated people's cultural level. Quasi-folkloric texts, mythology, pseudo-science (popular medicine, magic) prevail on any other category of writings. There is also the problem of the social origin of the copyist or that of the readers. To this question, the colophones, the property marks or the marginal reading notes do not give always a satisfactory answer ⁵.

The already mentioned bibliography records 42 manuscripts for "Alexander's Novel" and another 35 as well as one edition, printed in 1700, for "Fiore di virtù" (the well-known medieval anthology of *exempla*), while *The History of Wallachia* written by Constantine Cantacuzino and Demetrius Cantemir's *Chronicle* were preserved only in 4, respectively 2 manuscripts ⁶. Take another instance: the manuscript tradition of Prince Neagoe Basarab's *Counsels* — the most remarkable piece of political thought of the 16th century Romanian literature — is unexpectedly poor, reduced as it is to 9 copies of the Romanian version and 2 to 3 of the Slavonic one. Perhaps there is more to understand from this situation about the survival of the oldest Romanian writings than just the bad conditions in which the medieval libraries or archives were kept. Of course, some of these manuscripts disappeared because they were read to pieces. But what is more likely to have happened is a selection which gave us our present picture of the ancient Romanian culture, a picture largely created in the 18th century: "about 4000 manuscripts" out of the 6000 now preserved in the public collections all over the country belong to that period ⁷. The big gaps in the knowledge of the precedent centuries are due to a careful selection being done before the middle of the 18th century. Its causes seem to have included political repression, as it could be understood from Del Chiaro's description of the dangers connected to the possession of a historical manuscript, when it was a chronicle written in praise of one of the main aristocratic families which were opposed to others in bitter rivalry ⁸. Another motive must be sought in the spontaneous reduction to a common middle-culture level in circumstances which rendered culture accessible to the people through the development of teaching ⁹. It should be borne in mind that the book

⁵ See G. Ștrempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, I, Bucharest, 1959, and Ilie Corfus, *Însemnări de demult*, Jassy, 1975. See also, concerning the Jassy University Library, M. Bodinger, *Catalogul cărții rare și prețioase*, I—III, 1974—1976, and N. Gaidagis, *Catalogul cărților grecești*, I—III, 1974—1978 (1981).

⁶ For the situation of the manuscript copies, Ioachim Crăciun and Aurora Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronică internă privind istoria României (sec. XV—XVIII)*, Bucharest, 1963. Nicholas Costin wrote a chronicle (the last edition by C.A. Stoile and I. Lăzărescu, in N. Costin, *Opere*, I, Jassy, 1976, p. 3—287), with the same intent as Cantacuzino and Cantemir but, while their more valuable works were suppressed by political censorship, his own had the fortune to be included in the historical compilation ordered by Prince Nicholas Mavrocordat. Its success is witnessed by no less than 69 manuscripts.

⁷ Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi pînă în 1918*, Bucharest, 1968, p. 88.

⁸ Anton-Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, ed. N. Iorga, Bucharest, 1914, p. 53.

⁹ N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc*, Bucharest, 1971 (there is also a French translation, *Histoire de l'enseignement dans les pays roumains*, printed in 1933); *Contribuții la istoria învățămîntului românesc, culegere de studii*, Bucharest, 1970; Mihai Bordelanu and P. Vladcovschi, *Învățămîntul românesc în date*, Jassy, 1979.

came to play a new part in everyday life, not only as "useful reading" but as a mere recreation, at the same time when Romanian language took hold firmly of the place previously detained in the religious or lay culture by Slavonic and Greek. After the vernacular's victory, whatever was not translated failed to be understood and had every chance to get lost.

Thus, there are two ways of approaching the turning-point in the history of Romanian culture when it was about to emerge as a separate entity, after having been part of an Eastern sphere of civilization, centred upon Byzantium. One would be the sociological approach, consisting in a prosopographic study of a statistic specimen taken among the fore-runners of a future intelligentsia, prevalently recruited from the lower gentry and the clergy but also commoners of urban or peasant origin, who arose above their economic and social condition by means of education. Instead of being focused on outstanding cultural figures and their activities, it helps to reveal a cultural climate and offers better warrants of objectivity. A research thus directed has been carried out in the Bucharest Institute for South-East European Studies during the last four years¹⁰.

The other method, which we consider to be complementary, starts from the study of libraries, as the content of each of them discloses not only the personal tastes of the book-collector but the ideas of the intellectual milieu to which he belonged. An educated man is characterized by his library: during his life, provided that it should be exempt from accidents, books tend to accumulate in as many layers as there were stages in his own formation. In some happy cases, as one among those we deal with in this article, tradition may be continued within the same family. A generation after another brings then its personal interests or beliefs and more of what the contemporaries gather, for their use, from the growth of scientific knowledge. The book purchases in the sixteenth and seventeenth centuries, when manuscripts or printed books were extremely expensive, are a token of real interest. Therefore, many book-collectors kept themselves strictly in one or two fields, often (not always) associated with their profession or public function. For the same reasons — the paucity of the books and their consequently high prices — there were few private libraries before the sixteenth century.

A history of the South-East European libraries has not yet been written and, with some exceptions, information is very scarce as far as the fifteenth century. Byzantine manuscripts catalogues prior to 1500 have been listed: there are 40 of them, among which that of St. John monastery in the island of Patmos amounted to 330 manuscripts¹¹. In

¹⁰ One of the authors, Elena Stupiu, has already published *L'écrivain roumain au XIX^e siècle: typologie sociale et intellectuelle*, "Cahiers roumains d'études littéraires", 2, 1980, p. 35—54. See also the debate on the formation of the Balkan intelligentsias (contributors: Al. Dușu, Olga Cicanci, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Stupiu, Cătălina Vătășescu), "Revue des études sud-est européennes", XVI, 4 1978, pp. 771—797.

¹¹ Jacques Bompaire, *Les catalogues de livres manuscrits d'époque byzantine (XI^e—XV^e siècles)*, in *Mélanges Ivan Dujčev, Byzance et les Slaves. Etudes de civilisation*, Paris, 1979, pp. 59—81.

1583 the relatively modest collection belonging to Bishop Alvisè Lollino, a Veneto-Cretan humanist, consisted of 120 miscellanies¹².

In the light of these facts, evidence about the libraries which were to be found in the Romanian lands is not easy to collect and is comparatively poor. This conclusion does not concern Transylvania, where a venerable tradition, illustrated by the almost 50 volumes of dogmatic theology and scholastic philosophy gathered at Igrîş by Cistercrite monks¹³, was carried on by other well-known episcopal, capitular and conventual libraries¹⁴. Harder to estimate are the importance and the contents of libraries in Wallachia and Moldavia.

The fate of the great manuscript collection possessed by the monastery of Bistriţa cannot be separated from that of the family who founded it, the greatest feudal lords of Wallachia in the first half of the sixteenth century. In 1861, Al. Odobescu discovered there no less than 80 Slavonic manuscripts (Gospels, psalters, menologia, canon laws, etc.) together with about the same number of Slavonic printings, many of them issued from the Kiev, Lvov or Moscow presses in the seventeenth and eighteenth centuries, but also others printed at Buzău, Rimnic, Tirgovişte and Bucharest. Odobescu found about 30 Greek volumes (*in-quarto* and *in-octavo*) printed in Wallachia or in Venice, including the complete set of volumes of the Greek Menologion published by the Venetian editor Nicholas Glykys, with the signature of Constantine Brancovan, later prince of Wallachia, who owned it in 1687. There were perhaps 40 Romanian manuscripts (psalters, lives of saints, works of the Church Fathers), mainly translations accomplished or copied in the 17th—18th centuries¹⁵. Along with the Romanian printings, the number of old books hastily described by Odobescu, many of them already in a decaying state, reached "about 300 volumes", but no more than 27 manuscripts were dated from the 15th—16th centuries or could at least be assigned to that epoch¹⁶.

The list of Odobescu's findings is not circumstantial. Evidence about the largest Moldavian libraries and scriptoria, such as those established in the Neamţu and Putna monasteries, is so fragmentary that we are reduced to suppositions, based on the few surviving manuscripts the origin of which can be traced. The first list of manuscripts that we know is included in the inventory of Galata monastery's properties drafted in 1588. On this list, one finds, without further identification, 40 books, among which there were three Gospels, three psalters, twelve menologia, a praxion, two liturgic song books, a typikon, a book of hours, a book of prayers, seven missals, two triodia, a "Zlatoust" (i.e. St. John

¹² Pierre Batiffol, *Les manuscrits grecs de Lollino, évêque de Bellune*, "Mélanges d'archéologie et d'histoire", IX, 1889, pp. 28—47. Cf. Laurent Pernot, *La collection de manuscrits grecs de la maison Farnèse*, "Mélanges de l'Ecole française de Rome, Moyen Age — temps modernes", 91, 1979, 1, pp. 457—506.

¹³ Radu Constantinescu and Emil Lazea, *O bibliotecă monastică din Transilvania pe la 1200*, "Studii", 22, 1969, 6, pp. 445—453.

¹⁴ Jakò Zsigmond, *Philobiblon transilvan*, Bucharest, 1977, pp. 13—71.

¹⁵ Al. Odobescu, *Opere*, II, Bucharest, 1967, pp. 113—114.

¹⁶ G. Mihăilă, Introductory study, in *Învăţăturile lui Neagoie Basarab către fiul său Theodosie*, ed. by Florica Moisil and Dan Zamfirescu, Bucharest, 1970, pp. 71—73.

Chrysostomus), St. Theodore of Stoudion's λόγοι, St. Ephrem's Commentary on the Scripture, a "Lesvitsa" (St. John Climax), a Bible, a pentekostarion or an anthology ("carte a praznicului") and, may be, an oktoecheon ("anchiriat")¹⁷.

For similar information on a Moldavian library of the seventeenth century, we must resort to a few detached titles from a catholic book-collection, that of the Jesuit mission in Jassy¹⁸. The fact that among these books were Cicero's Epistles and Pliny's Natural History is an interesting clue to the intellectual formation of the young Romanians who received their education from Italian Jesuits. One of the latter, Padre Antonio Renzi, prided himself on the fluent Latin spoken by his pupils¹⁹. This was around 1690. It is not surprising, therefore, that a generation whose activity covered the last decade of the seventeenth century and the first one after 1700 could discover the cultural heritage of classical antiquity and introduce in the country the more accessible elements of modern scientific knowledge, starting to bring books from abroad.

Before Constantine Cantacuzino went to Padua to get there a sound scientific and literary training, there are very few references to Romanians studying in Western Europe. A Greek adventurer who was to become prince of Moldavia in 1562, Jacobus de Marchetti — he later called himself "Basilikos" and "Herakleides" — matriculated at Montpellier²⁰. Another future prince, Radu Mihnea, spent some years of his young age in Venice soon after 1590²¹ and, about the same time, in 1585, "Marco Boivoda di Blacchia" studied in Rome, at the Greek College of San Atanasio²², but it is hard to find any relevance to such accidents. Should we give more significance to the fact that, coming to Vienna, Nicholas Pătrașcu, the son of Michael the Brave, borrowed Latin books from the

¹⁷ "Columna lui Traian", 1877, pp. 512—556; *Documente privind istoria României*, XVI, A, III, 1951, pp. 402—410.

¹⁸ N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, I—II (one volume), Bucharest, 1901, pp. 54, 61.

¹⁹ G. Căllnescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia dei secoli XVII—XVIII*, "Diplomatarium Italicum", I, 1925, p. 49: "Hora tutto il fiore della nobiltà parlano in latino e molti sono ancora buonissimi filosofi". See also Fr. Pall, *Le controversie tra i Minori conventuali e i Gesuiti nelle missioni di Moldavia*, *ibid.*, IV, 1939, pp. 190—191, 293—296. Cf. Vladimír I. Ghika, *Cteva documente despre Costini aflate în arhivele romane*, "Convorbiri literare", XLI, 1907, pp. 468—482; Viorica Lascu, *Documente inedite privitoare la situația țărilor române la sfârșitul sec. XVII*, "Anuarul Institutului de istorie din Cluj", XII, 1969, pp. 261—265; D. Găzdaru, *Misionarul italian Fr. Antonio Renzi, profesor de latină în Moldova în sec. XVII în Miscellanea din studiile sale inedite sau rare*, Freiburg, 1974, pp. 184—186.

²⁰ N. Iorga, *Nou despre Despot*, "Revista istorică", XXI, 1935, p. 315. A contemporary witness recorded that in Suceava the prince's library possessed a copy of Cicero's *De Republica*, "hand-written with gold on vellum". If this very rare text, the only known manuscript of which was to be discovered only in the early 19th century, had not been brought by Basilikos himself, its presence could be much earlier and explained by a gift, for instance, from Matthias Corvinus, king of Hungary, to Stephen the Great, prince of Moldavia.

²¹ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucharest, 1971, pp. 158—161.

²² Cyrille Korolevskij, *Les premiers temps de l'histoire du collège grec de Rome (1576—1622)*, "Stoudion", IV, 1927, 3, p. 97, n. 5; Vittorio Peri, *Inizii e finalità ecumeniche del Collegio greco in Roma*, "Aevum", XLIV, 1970, I—II, p. 41. Prince Peter of Wallachia, who was deposed in 1585, had a son named Mark, but he was born only in 1583 (Ștefan Pascu, *Petru Cercel și Țara Românească la sfârșitul sec. al XVI-lea*, Cluj, 1940, p. 276).

Imperial Library²³? His interest in some theological questions could console him for the loss of his throne and inheritance, or for the humiliations of his existence as a political refugee, constrained to live on a small pension granted by the Emperor, but it does not prove more than a good education.

Anyway, even adding to the previous names those of the Moldavians Lupu Stroici, Gregory Ureche, Miron and Nicholas Costin, all of them students of the Polish Jesuit schools, and those, less known, of Antonio Vorsi and Matteo Malacrinis (Melanchrinis), two Greek scholars who studied in Rome before coming to Wallachia, it is not enough. There were of course about 15 students at Padua, most of them of Greek origin, who came from Wallachia in the second half of the 17th century and who returned to Constantine Brancovan's court in search of an enlightened patron, and the same number of young Greeks who held scholarships from Prince Brancovan to graduate at Halle and Oxford around 1700²⁴. "Rodolfo" Cantacuzino, whose father, Constantine, was one of the most learned Romanians of his time, followed in his steps at Padua, then travelled to Rome and Paris, before dying young in 1715²⁵. In 1726, the boyar Andronachi intended to send his son at the Greek College in Rome²⁶. At last, between 1744 and 1747, Prince Constantine Mavrocordat sent a dozen students to Venice, only we do not know anything about their names and qualifications²⁷. So, there were no more than 55 Romanians from the Principalities educated abroad before the middle of the eighteenth century. To evaluate the number of the Transylvanian Romanians who have been in the same condition would require another research: most of them being clergymen of plebeian or lower-gentry extraction, they went to Rome, when they were Catholics or Uniate, and to Geneva, Leiden or the neighbouring Hungarian seminaries (the college of Debrecen, for instance), when they belonged to the Calvinist confession. The immediate result of the 1700 Union with the Roman Church was to close to the Romanians coming from Transylvania the monastic schools of Northern Moldavia where they used to acquire the much more modest theological training which was needed to get a parish or to become a monk.

It has to be stressed now that only between 1659 and 1700 there were 203 Greek students at Padua, while 374 young Greeks went to San Atanasio College in Rome between 1576 and 1700²⁸. In Venice, Flangini

²³ A. Veress, *Documente privilegiate la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, IX, Bucharest, 1937, pp. 263-264.

²⁴ E.D. Tappe, *The Greek College at Oxford, 1699-1705*, "Oxonienſia", XIX, 1954, pp. 92-111; idem, *Alumni of the Greek College at Oxford, 1699-1705*, "Notes and Queries" 1955, pp. 110-114; N. Vătămanu, *Învățați greci formați la Oxford și la Halle și legăturile lor cu românii la începutul secolului al XVIII-lea*, in *Contribuții la istoria învățământului românesc*, pp. 190-205.

²⁵ N. Iorga, *Istoria învățământului*, pp. 21-22.

²⁶ "Diplomatarium Italicum", I, p. 83, n. 8.

²⁷ *Genealogia Cantacuzinilor*, ed. by N. Iorga, Bucharest, 1901, p. 120.

²⁸ G. Plumidis, *Gli scolari "oltramariani" a Padova nei secoli XVI e XVII*, RESEE, X, 2, 1972, pp. 257-270; Z. N. Tsirpanlis, *Οι Μακεδονες σπουδαστές του ελληνικού Κολλεγίου 'Ρώμης και ή θράση τους στην 'Ελλάδα και στην 'Ιταλία*, Thessaloniki, 1971; by the same author, *Οι μαθητές του ελληνικού κολλεγίου της 'Ρώμης (1576-1700) Δωδώνη*, 1978, pp. 23-42.

College received during the last 35 years of the seventeenth century 140 Greek pupils. Their number increased to 477 for the ensuing century²⁹. So, it can hardly be said that, before 1700, the Romanians had the same chances as the Greeks to share the attainments of the Western intellectual mind and to be integrated in the construction of European civilization: in the same period, 717 Greeks, but only 40 still identified Moldavians and Wallachians, some of them being themselves Greeks by birth who contributed to Romanian culture, achieved their education in Italy or other Western countries. Nevertheless, if we take a glance at the economic and social background, any Greek scholar of that time would have thought fit for his own people what Radu Năsturel stated in 1663, when he founded a school in the Wallachian town of Cîmpulung: "our country is poor and deprived of knowledge"³⁰.

What favoured then the more precocious development of modern Greek culture was of course the existence of a large diaspora. The directions from which Western culture came to Greece constantly point out the great urban centres, placed at crossroads of European civilization, where prosperous Greek communities have settled since long, Venice first of all. Romanians lacked the efficient help of their fellow countrymen from abroad and they did not benefit from the protection or the prestige of a powerful state. Their access to foreign academic institutions was conditioned by their personal connections, as in the case of some Moldavian boyars related to the Polish nobility, or by their becoming a convert which could call the interest of Catholic or Protestant propaganda.

On the other hand, the seventeenth and the eighteenth centuries were obviously an era of deep changes in South-Eastern Europe, strengthening the relationship between cultural life and the developing cities. As H. Birnbaum has observed in the particular case of Lvov: "here was truly a meeting ground of Byzantine and Latin cultural and religious traditions"³¹. Consequently, as such conditions existed in many parts of the Ottoman Empire inhabited by a Greek-speaking population, this situation favoured the emerging of a middle-class, prone to rationalistic, secular attitudes, and helped here earlier cultural progress. It is responsible for the conspicuous interest in science and medicine which made the Greek thinking exceptionally advanced, comparatively to the other national cultures developed in Balkan Orthodox countries. To quote at length Professor Svoronos: *Ce n'est plus dans le milieu constantinopolitain, attaché aux Phanariotes et à la « Grande Église », mais dans les nouveaux centres culturels de la Grèce du Nord, les autres centres bourgeois (je ne mentionne ici que les écoles de Janina) et dans les colonies commerciales d'Occident, attachées à la bourgeoisie naissante, que nous devons chercher le point de départ de la « renaissance » qui repose sur un contact prolongé de la pensée grecque avec « les lumières de l'Europe ». La pénétration progressive de ce nouvel idéal en Grèce suit de près l'affermissement de cette nouvelle force nationale et reflète l'esprit des groupes qui la composent dans les étapes*

²⁹ Ath. E. Karathanassis, *Ἡ Φλαγγίνειος σχολή τῆς Βενετίας*, Thessaloniki, 1976, pp. 159–174.

³⁰ Dan Horia Mazilu, *Udriște Năsturel*, Bucharest, 1974, p. 45, n. 1.

³¹ Henrik Birnbaum, *Some Aspects of the Slavonic Renaissance*, "The Slavonic and East-European Review", XLVII, 108, 1969, p. 48.

successives de sa formation et de son effort pour diriger la vie nationale ³². This Marxist view is more reliable than any other survey of the facts, though it overlooks the intellectual force of the Phanariot milieu and the role of the Frankish communities in the Ottoman Empire in propagating the Western ideas, a strong trend which marks the beginnings, not the end of Balkan Enlightenment.

Notwithstanding some exceptions which will be soon brought to consideration, Romanian society remained in the seventeenth century as it had been in the sixteenth, a rural, closed, traditionally-minded world. It had not always been so: this was the result of the defensive reaction provoked by the Ottoman conquest of the Peninsula that had inexorably attracted the Principalities in the political orbit of the Porte. The striking contrast between the economic and social conditions of Western Europe and the corresponding features of Romanian life had deepened during these two centuries. Accordingly, one finds not only unequal levels of cultural achievement but different spiritual needs. This mental cleavage was well assessed by P. P. Panaitescu in 1944, when he wrote in answer to the many historians who were — and still are — induced to privilege foreign influences, not realising how the slow slipping of the Romanian intelligentsia from its traditional patterns to a modern culture tended to isolate it from the illiterate masses: *Such Western influences are irrelevant, compared to the best of what was produced in the main Western cultural centres and they have not reached the deepest strata of Romanian society. Nevertheless, their existence shows that our Orthodox, Slavo-Byzantine style of life was not completely estranged from the Western one. Whenever there were "adaptation organs", such as the prince's court or some enlightened groups of the nobility, Romanian society was ready to adopt Western culture* ³³.

Intellectual life in seventeenth century Wallachia and Moldavia was concentrated at the court, where administration was household-based and strongly paternalistic, secretaryships being given, later sold, to young men either of gentry extraction, mostly from the lower-gentry either of bourgeois or even peasant origin. For these officials of minor rank, not their salaries, about which we hardly know anything, but fees or "presents" were the main sources of income until they managed to buy an estate or to receive it as the prince's gracious gift. A presumably higher degree of education than theirs was held by foreign secretaries whose task was to draft the Latin, Hungarian, Polish or Italian correspondence. A personal experience of foreign lands and books from abroad were brought also by the court preachers and the "iatrophilosophers" who had been trained at Western universities like Padua, Bologna, Wittenberg or London. The presence of Greek or Italian physicians at the Romanian courts, sometimes the short visit of an Italian painter and the transit of an ambassador to Constantinople who crossed the country

³² Nicolas Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1953, p. 31.

³³ P. P. Panaitescu, *Contribuții la istoria culturii românești*, Bucharest, 1971, pp. 36 and following. See also Al. Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, Bucharest, 1978, p. 25, about the cultural folding of South-Eastern Europe on traditional values which came to change very slowly.

with his exotically-looking retinue, contributed to impress the sense of a difference which gave start to a genuine interest in the Western civilization (and later to a "mythe de l'Occident").

We must also recall that intellectual life drew nourishment from the existence of a cultural milieu attached to those episcopal sees that had their own printing presses. Historians who have dealt with this particular problem, which is not our aim here, argued that in such urban centres there was a reading public who took a self-conscious concern in science, history and literature³⁴. In most of the cases, this situation could not be met in other towns or boroughs where we find a patriarchal provincialism and a very little demand for any other literature than Orthodox religious works and popular moral stories.

Without giving up their activity as cultural centres, the monasteries assumed a conservative function. At the time of their foundation by the Cantacuzino family, the Wallachian hermitages of Lespezi or Sinaia were no more than small cenobitic settlements in the middle of wooded mountains. But the same family owned, not far from there, the mansions of Măgureni, Filipești or Călinești which housed libraries of some extent³⁵.

Noble patronage created there favourable conditions for reading and writing. In the countryside around these residences it is sometimes possible to discover a social group with its peculiar features. It was formed by the village scribes who, by intermarriage or marrying priests' daughters, climbed to a gentry status, still keeping their allegiance to the feudal lord whose clients they were. One would expect to find them associated with cultural innovation: the contrary is right, as their world-view was heavily influenced by their initial social background.

To return now to the palaces of great landowners. Paul of Aleppo, an Orthodox Arab who travelled into Wallachia in 1653–1658, has described with great admiration Brincoveni, Filipești ("princely buildings amazing for human mind, more beautiful than the noblemen's houses in the cities, built in the same manner as in Istanbul"), Coiani (now Mironești: "a great palace in the style of those we have seen at Constantinople") and Fierăști (now Herești: "nowhere in the world is to be found such a palace, except perhaps in Frenkistan")³⁶. The last one, the splendid house of Udriște Năsturel, displays even nowadays the aspirations of a courtier in the Western humanist acception, a "cortegiano" around whom we may imagine a literary circle assembled. But the learned lord of Fierăști, together with a few other contemporaries, represented the exception, not the rule, and unfortunately we do not have a catalogue of his library. Anyway, it is easy to guess that his was an antiquated ideal: at a time when Romanian culture needed change, as he felt himself, Năsturel sought *renovation* not *innovation*. His contemporary fellow-countrymen were "thirsty" for learning and he directed the cultural

³⁴ Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII (1700–1821)*, Bucharest, 1968, pp. 119 and foll., using the example of Râmnic, a Wallachian bishopric.

³⁵ See V. Drăghiceanu, *Casa Cantacuzinilor din Măgureni*, "Buletinul comisiei monumentelor istorice", XVII, pp. 12–45, and N. Iorga, *Palatul din Filipești-de-Trg*, *ibid.*, VIII, pp. 1–5. Cf. Corina Nicolescu's last book, *Case, conace și palate vechi românești*, 1979.

³⁶ *Călători străini despre țările române*, ed. by M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru and M.A. Mehmet, VI, Bucharest, 1976, pp. 149, 215, 231.

policy of Prince Matthew Basarab, his brother-in-law, towards publishing religious books for the instruction of the clergy. He liked to quote Homer, Plutarch and Aristotle, translating them frequently in the Slavonic language, but these erudite references were little more than a mannerism, as they were not meant for ordinary readers. Professor Cădea is right to observe that: *this scholarly humanism was incapable of solving the great problems of popular education for which other means were required*³⁷.

Then, the Romanian intellectuals were confronted to what could be styled, by applying Arnaldo Momigliano's words to Greek civilization, "alien wisdom", which meant Hellenic, Byzantine and Phanariot culture. It made up for a direct knowledge of western Europe, though it was another matter, made for different purposes — not a pale shadow of Western glamour, but a deliberate compromise with Western ideals —, and it helped some Romanians realize the archaism of their own traditional society. They were disturbed, even distressed, by many anachronisms, which steadily explained by the Ottoman impact, but they did not lose faith in tradition: they took what Greek teaching offered them more as a challenge than a model. What themes or ideas could serve them? Were these a still living part of Byzantine culture or a second-rate loan from the Western mental world? For the answer we must look at some catalogues of the main Greek book-collections in Constantinople at the end of the sixteenth century, the period illustrated by such scholars as Hierotheos of Monembasia or Matthew of Myrthae, whose names will inevitably be reminded to anyone interested in the history of Greco-Romanian cultural relationship.

The activity of the Greek intellectuals who had refused to leave their country after the Ottoman conquest and that of the following generations who inherited this situation which they fervidly hoped to be transient is much less known than the achievements of the refugees who sympathized with their difficulties from an Italian nest. However, when Western travellers came to Greece in search for antiques to recover the sources of their own Renaissance, they found an intellectual life which carried on an old tradition or at least preserved the Byzantine cultural values.

Byzantine culture, in its Greek and Slavonic expressions, survived through the many manuscripts which were preciously preserved not only in the monastic libraries of Mount Athos, but in those of Moldavia, Wallachia, Bulgaria and Serbia. Good care was taken of them but their meaning was hidden for a growing number of their guardians. The Flemish diplomat Cornelius Schepper, for instance, had the opportunity to see some hagiographic and oracular texts at Mileševo in 1533, including a genealogy of Saint Sabbas which made the Nemanid dynasty descend from the Roman emperor Licinius. There were also several prophecies assigned by the monks to the same saint. This illuminated manuscript has been described in detail by Schepper: *il y avoit diverses figures, et entre aultres ung renard, une aigle et ung lion couronnez, une navire avec*

³⁷ Virgil Cădea, *L'humanisme d'Udrişte Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, RESEE, VI, 2, 1968, pp. 264—265. For a more generous assessment of Năsturel's merits, see D.H. Mazilu (as note 30), pp. 287—293 and the same author's *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea*, Bucharest, 1976, pp. 110—120.

un'g empereur avec plusieurs soldats et choses semblables du tout obscures³⁸. It seems that Schepper has been shown a Slavonic translation of the *Oracles* of Leo the Wise³⁹. Even more interesting than evidence for the existence of a 13th or 14th century manuscript of this work is another aspect of the story: the monks, thinking of the liberation of their people from the Turkish rule, saw a political prediction in one of these images (*la figure d'une ville ayant sept tours et une porte de fer*) which they interpreted as a symbol of the destruction of Constantinople. It is understandable that they enjoyed recognizing not the 1453 event, but another fall which they expected for (*les Serviens et Bulgariens estiment que ceste prophetie se doibre accommoder à la cité de Constantinople, qu'ils disent deivoir estre de brief ruynée, n'ayants pour confort de ceste leur opinion aultre raison fors que ledict Saba escript qu'elle seroit ruynée lorsqu'elle seroit parvenue en supremité de grandeur et orgueil*).

The impressions gathered from Greece by Pierre Belon du Mans (1517—1564), a naturalist sponsored by one of the leading figures of French Renaissance, Cardinal de Tournon, gave way to his disappointment about the Athonite monasteries he had visited without finding the historical and philosophical writings he looked for: *les Grecs des susdits monastères estoient le temps passé beaucoup plus doctes qu'ils ne sont pour l'heure présente. Maintenant il n'y en a plus nuls qui sçachent rien et seroit impossible qu'en tout le Mont Athos l'on trouvast en chaque monastère plus d'un seul caloière sçavant*. While he praised the high esteem in which the Turks hold instructed people, he emphatically complained about the backward state of learning in Continental Greece and in the Venetian dominions of the Archipelago: *sont pour le jourd'huy en si merueilleux règne d'ignorance qu'il n'y a aucune ville en tout leur pays où il y ait université*⁴⁰.

So we have to look elsewhere to understand how Byzantine theology, science and history were kept alive under the "Turcocratia". After the middle of the sixteenth century, when the œcumenic Patriarchate was reorganised and gained a key role in diplomatic relations as well as in Greek cultural life, libraries in Constantinople were full of Byzantine manuscripts, among which the works of Agathias, Eunapios, Michael Glykas and Joseph Bryennios⁴¹. This, according to the statements of Franz Billerbeck, a friend of the Greek scholar Theodosius Zygomalas and an active informer of the German humanist group to which David Chytraeus and Martin Crusius belonged⁴², all of them being interested in the survival of Byzantine tradition as the purest source of Orthodoxy, which they felt akin to their own Lutheran creed. Many other Byzantine authors may be located on the lists of manuscripts drawn up in 1578

³⁸ Baron Jules de Saint-Genois and G.A. Yssel de Schepper, *Missions diplomatiques de Corneille Duplicius de Schepper*, "Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, de Lettres et des Beaux-Arts de Belgique", XXX, 1857, p. 198.

³⁹ I am indebted to Prof. L. Vranoussis (Athens) who corroborated the identification I suggested. See *Les Oracles de Léon le Sage*, ed. by E. Legrand, Paris, 1875.

⁴⁰ Pierre Belon, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, Paris, 1588.

⁴¹ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, p. 106.

⁴² Martin Crusius, *Turcograecia*, Basle, 1584, p. 233. Cf. *Davidis Chytraei Epistolae*, Hanau, 1614, pp. 550—553, 1012—1024.

and 1579 by Johann Hartung (1505?—1579) and Joris van der Does (1560? — after 1600).

The former, a professor at Freiburg University, published eight such lists, recording 503 volumes, under the title *Bibliotheca, sive Antiquitates urbis Constantinopolitanae*⁴³. The longest list (174 manuscripts) is the first, which is not one's library catalogue but must be regarded as the sum of information gleaned in Constantinople by an anonymous witness, identified only through his profession of γραμματικός ("Catalogus librorum hinc inde extantium a Grammatico exhibitus"). The other ones are the catalogues of the collections owned by Patriarch Jeremy II and by the "archontes" Michael Kantakouzenos, Anthony Kantakouzenos, Manuel Eugenikos and John "Suzu" (maybe a forefather of the Phanariot Soutzo family, as C. I. Karadja suggested). The two last book-collectors, Constantine Varinus and Jacob Marmoreta, were scholars of a humbler rank.

Among the 51 titles of the Patriarch's library, the majority (69%) consisted of religious works (mostly exegetical texts, amounting to 20 manuscripts), then of books of law (5 manuscripts), historical works (3 manuscripts, namely Zonaras, Choniates and Seth), poetry (2 manuscripts) two lexicons, a medical book, a book of mathematics (Euclides) and a treatise of military tactics. Four of them were printed books: Homer's *Iliad*, Hermogene's treatise of rhetoric and the two lexicons (Varinus and Suidas).

The first list was more eclectic and it contained only manuscripts. The theological works formed a large section of the collection, 40%, one of them, *Liber sancti et justi Lazari* being probably an apocryphal Gospel. History was well represented, with 21 manuscripts, among which Theodoretos' Ecclesiastical History and Plethon's Memoirs could be found in two copies each. The highly prized historians were Eusebius, Rufinus, Proclus (a patriarch in the fifth century), Dio (Cassius?), Psellos, Zonaras, Choniates, Skylitzes and Manasses. An intriguing mention is that of "Historia Comnenorum, cuius titulus est *Comnena historemata*" (Kinamos?).

Alexander-Romance in its Byzantine version (Pseudo-Callisthenes) and the anonymous *Historia de urbe Constantinopolitana* were bound together in one volume. The most notable names for classical literature were Homer, Sophocles, Euripides, Aristophanes, Maenander and Lycophron. Aesopus' *Fables* or *Barlaam and Joasaph* were popular books. Among the nine philosophical texts listed here we find Porphyrius' and Psellos' comments on Aristotle. The sciences of nature hold a honourable place: eight medical manuscripts including Pseudo-Galen and the same number of books of astronomy (astrology?). To the works of ancient geographers, Strabo and Ptolemy, one of Psellos' writings was added. Besides Justinian's Novellae and the Nomocanon of Harmenopoulos there were 12 law books.

No less impressive, though restricted to 57 manuscripts, was Michael Kantakouzenos' library. Its holder, called "Seitanoglu" (the Devil's

⁴³ C. I. Karadja, *Sur les bibliothèques du Sud-Est européen*, "Revue historique du Sud-Est européen", XII, 1935, p. 319. Attention must be called also on another catalogue, that of the library of Patriarch Metrophanes III (1565—1572; 1579—1580) at Halki, edited by E. Legrand, *Notice bibliographique sur Jean et Théodose Zygomalas*, Paris, 1889, pp. 143—152.

Son) by the Turks, was a very rich merchant and financier, claiming descent from the imperial Byzantine lineage and an ancestor himself of the Romanian Cantacuzino family. At his death, in 1578, most of his valuable library was dispersed. On this occasion we have an account of the worried Crusius: *Cum libri Michaeli Cantacuzeni, cum multa et lauta supellectile preciosisque vestibus, Constantinopoli venderentur, a Graecis praetium illorum sic auctum fuit ut a20 ducatis et pluribus exempla Novi Testamenti venderentur, solum 4 evangelistas habentia, minimae chartae duobus aut tribus ducatis aestimabantur. Caritas ea hinc quod monachi quidam ex Monte Atho et aliunde concurrentes libros etiam viliores sex, octo aut decem ducatis emerent*⁴⁴.

This is the first evidence we have about a book auction in South-Eastern Europe. It seems that the inventory which Hartung drafted soon before the library's selling noted only the most valuable manuscripts, because it does not mention any copy of the Gospels of the cheap sort signalled by Crusius. We should wish to know more about the "viliores libri" and the "minimae chartae" sold at lower prices, though still expensive. As a formal detail, we notice the great number of manuscripts written on paper, about a score of them, while the others were written on parchment. Two of them, Nicetas of Heraclea's commentary on Moses and an anatomy treatise, were also illustrated "cum figuris". Sometimes there is only the indication "mirabile scriptum" or "scriptura tota aurea".

The personal selection of the works is highly interesting for the form of mind of a learned pre-Phanariot which may be thought relevant for the general orientation of the Greek intellectual elite of that time: instead of religious books (there are very few of them, among which a Catholic work of anti-Orthodox polemics), one finds a very important percentage of scientific books, 86%. Michael Kantakouzenos was well-versed in medicine. One of Aristotle's treatises on natural sciences was his one work present in this library. About four manuscripts — a dream-key and three medical books — were mentioned as translations from Arabic and the translator's name was indicated. The historians read by Kantakouzenos were the often met Kedrenos, Skylitzes and Manasses, along with Syropoulos, whose narrative on the Council of Florence was there to record the last years of the late Empire. There was also a description of the Byzantine court and ecclesiastic dignities which was ascribed to the tenth century Constantinople patriarch Nicholas I.

Farther investigation would discover books from the same library which were not catalogued by Hartung. For instance, the *ιστορία τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, the well-known chronicle since 1391 to 1578.

The manuscript received by Crusius from Theodosius Zygomalas through Stephen Gerlach was copied after another, belonging to the Anchialos collection of Michael Kantakouzenos⁴⁵. It is thus documented that "Seitanoglu" had two libraries, one in Constantinople and the second housed in his seaside summer residence of Anchialos. Apart from both there was the private collection of Michael's brother, Anthony Kantakou-

⁴⁴ M. Crusius, *op. cit.*, p. 509.

⁴⁵ H. Omont, *Martin Crusius, Georges Dousa et Théodose Zygomalas*, "Revue des études grecques", X, 1897, pp. 66—70.

zenos, later inherited by Antony's son, George. It is interesting to observe that Antony had by himself copies of some texts which Michael also owned: Dioscorides' treatise, other medical writings, forming separate volumes in Michael's library, while Anthony had them copied in a miscellany manuscript, and Hermes Trismegistus. Anthony's manuscripts were no less decorated than his brother's: "valde pulchra", "figurata cum lazurea et aurea coloribus". There was only one printed book (the Varinus lexicon) in this collection, along with 42 manuscripts. Two works existed in two copies each: Zonaras' chronicle and John Kantakouzenos' polemical treatise "against Mahomet".

In this library, the religious works represented 30% and the interest in history was amply put in the light by the presence of Plutarch, Josephus Flavius (the almost complete writings), Zonaras, Glykas, Gregoras and Choniates. The scope of literary interests comprised Homer's Iliad, Eustace of Thessaloniki's scholia, the Golden Verses attributed to Pythagoras, the lyrics of St. Gregory Nazianzenus. To complete Anthony Kantakouzenos' readings, there were four books of medicine, three law books, five lexicons and three grammars (Moschopoulos, Gaza and Lascaris). He was well in the fashion of his age, being fascinated by occult sciences necromantia and prophecies: he had copies of the oracles ascribed to Methodius of Patara or to Leo the Wise.

The selection made by Joris van der Does from George Kantakouzenos' collection of manuscripts, though based on his personal criteria, is still representative for the intellectual profile of a Greek notable of the late sixteenth century⁴⁶. Three of these 18 manuscripts were certainly quite recent: the speeches of Demosthenes with notes by Hermodoros Lestarchos, a famous scholar who died in 1581, the encomium written by John Zygomalas for Luca Michiel, the Venetian governor of Kydonia, and a writing called "Mythologia Indica", that is the modern Greek version of *Stephanites and Ichnilates*, due to Theodosius Zygomalas and achieved only in 1584⁴⁷. A "Description of Hagia Sophia" could have been written close in time, as well as the Iliad's translation into modern Greek which will be found here together with Alexander-Romance and Leo the Wise's Oracles.

In John Suza's library, which consisted of 23 manuscripts, four of them belong to modern Greek lay literature and are illustrated. Under the title "Historia Imperii filii regis Provinciae et quomodo coeperit Margaren filiam regis a Napoli", one will easily recognize the poem *Ἱμπερίος καὶ Μαργαράνα*, already printed in Venice in 1553 but still diffused through manuscript copies⁴⁸.

Other interesting items that deserve particular notice are "Historia Fratri Francisci" (could it be a Franciscan life of a missionary or, more likely, a satire of popular inspiration against the friars?) and two medieval novels: "Historia atque vita nobilissimi et fortissimi magni Belisarii, ducis Romanorum" and "Historia nobilissimi Thesei regis Athenarum

⁴⁶ Bibliothèque Nationale (Paris), Dupuy Ms. 651, f. 261. Cf. *Georgii Dousae de itinere suo Constantinopolitano epistola*, Leiden, 1595.

⁴⁷ Olga Cicancl, *Deux variantes grecques de l'œuvre "Stephanites et Ichnilates"*, RESEE, X, 1972, 3, pp. 455-456.

⁴⁸ N. Cartoian, *Cărfile populare în literatura românească*, II, pp. 412-425.

quomodo duxerit in Amazonas bellumque gesserit et eas coeperit et quomodo rursus Athenas redierit et cum fratre suo Adriano regnavit”⁴⁹.

Mention may usefully be made of other books. Paul of Aleppo discovered in Wallachia in 1657 a manuscript which, before coming to Constantine Cantacuzino's collection, had arguably belonged to that of his grandfather, Michael Kantakouzenos. Anyway, its origin was supposed to be the Imperial Library of Constantinople: *it was a book of Prophet David's Psalms that St. Niketas, archbishop of Syria (sic! i.e. Serres) had painfully gathered from all the works of the Saint Fathers of the Church, making extracts from each interpretation and collecting them all in a big volume of 300 pages in folio, written in Greek*. The Syrian deacon related the funny and moving story of the pains he took to obtain a copy of that manuscript which was to be later transcribed in Aleppo in the intent to provide its publication in Italy⁵⁰. The emolument of the copyist surpassed 100 reals, including the wine (“two *okas* a day”), because “a true Greek has an innate passion for wine drinking”. From this account we can guess that the reluctance of their owners to let the manuscripts to be copied, for fear they would loose their value, caused irretrievable damage. Paul of Aleppo's opinion that this was the unique copy of Niketas' scholia to the psalter was allegedly that of Paisius Ligaridis too: “the most learned kir Paisius of Chios told us that he had travelled in all countries of Europe and had stayed for long in the great city of Rome, where he had visited the Pope's library which contains no less than 72000 volumes, only religious works, but among all those books he was unable to find a second copy of that text”. However, it figured on Hartung's lists, as it seems the same manuscript was preserved in Constantinople in 1578 (“Eiusdem Nicetae explicatio in Psalterium David”), an indication which leaves no doubt on the authorship⁵¹.

At the same time when this manuscript was copied for him, Patriarch Macarius of Antiochia ordered two copies of the Chresmologion written by Paisius Ligaridis between 1651 and 1657. The original was lost in Transylvania in 1659 but an 18-th century manuscript of this work is to be found today at the Academy's Library in Bucharest after having been recorded in the book collection of the Patriarch of Jerusalem Chrysanthos Notaras⁵².

⁴⁹ G. Wagner, *Carmina Graeca Medii Aevi*, Leipzig, 1874. For the first editions of the popular poem about Bellsarius, see E. Legrand, *Bibliographie hellénique: XV^e—XVI^e siècles*, I, Paris, 1885, pp. 281, 296, II, p. 190, IV, p. 209.

⁵⁰ *Călători străini*, VI, pp. 184—187. It seems plausible that Panayoti who offered to Constantine Cantacuzino a miscellany copied before 1648 (Suppl. Gr. LXXXIX at the National Library in Vienna) was Nikoussios himself, then grand dragoman of the Imperial Council. See N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, “Analele Academiei Române, memoriile secțiunii istorice”, 2ds., XX, 1898, pp. 239—240.

⁵¹ Nicetas of Heraclea or Serres, cf. M. Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino*, Bucharest, 1973, pp. 230—231. C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino stolnicul*, Bucharest, 1967, and M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru in *Călători străini*, VI, p. 185, n. 142 bis, have inaccurately assigned this work to St Nicetas of Remeslan a.

⁵² C. Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecești*, Bucharest, 1909, p. 6: Gr. Ms. 386, identified by Prof. Al. Elian only in 1945, cf. Gh. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucharest, 1945, p. 240.

With these examples we reach at last the problem of the Greek manuscripts of the 16th and 17th centuries which, after a wandering and sometimes adventurous existence, are now settled in the Romanian public libraries. Their dating does not imply writing or copying in this country where they could have been brought later and, when further indications are lacking it would be hazardous to deduce any conclusions on the Greco-Romanian intellectual milieu⁵³. For this reason, the following test, applied only to the Greek manuscripts in Academy Library of Bucharest which were catalogued with scrupulous care by C. Litzica, has been preceded by the required verifications and has a mere orientation value.

Out of the 830 manuscripts listed in the first volume of the catalogue⁵⁴, 24 are older than the 16th century and only one is approximately dated from "the 15th—16th centuries" (Gr. Ms. 492, no. 603 in Litzica catalogue) but it might have been read in 17th century Moldavia as it belonged to Skarlatos Roussaitos (Scarlatachi Ruset). No more than 8 manuscripts can be definitely ascribed to the 16th century and 10 others to "the 16th—17th", while 67 are with certitude of the 17th century. To them must be added 3 considered by Litzica to be written in "the 17th—18th centuries", though their respective dates are doubtlessly 1670, 1693 and 1696 (Gr. Mss. 298, 517, 652).

There are therefore 8—18 manuscripts of the 16th century and 70—75 of the following century⁵⁵. When it comes to comparison with the about 530 manuscripts of the 18th century an explanation has to be sought. It will not be the same as we have suggested for the strong disproportion among the Romanian manuscripts of that time: it was more likely due to the increasing Greek immigration and to the development of Greek culture in the Principalities. If the number of Greek manuscripts augmented 4 to 5 times between the 16th and the 17th centuries, it grew over 7 times until 1800 on an already prepared ground.

	16th cent.	17th cent.	18th cent.
History and geography books	0	6	17
Documents, book-keeping, letter-books	0	0	5
Textbooks	2	7	137
Literature (<i>exempla</i> , maxims, proverbs, florilegia)	0	4	21
Law	1	13	23
Theology, liturgic books, religious song-books	10	21	165
Miscellanies	6	22	115
Astronomy books and astrologic calendars/almanacs	0	3	5
Medical books	0	1	11

⁵³ Olga Ciocanci, *Literatura în limba greacă în Moldova și Țara Românească în veacul al XVII-lea*, "Studii", 23, 1, 1970, pp. 17—42. Cf. N. Gaidagis, *op. cit.*, I, Jassy, 1974.

⁵⁴ By C. Litzica, an always useful work. There is also a second tome of this catalogue, by Nestor Camariano, Bucharest, 1940.

⁵⁵ Let us remember that in 1636, according to the chronicler Simon Lehatzi, there were in Lvov about 300 Armenian manuscripts, of theological and dogmatic interest only, in the Armenian bishop's collection. See G. Petrowicz, *I copisti e scrittori armeni nei secoli XV—XVIII*, in *Mélanges Eugène Tisserant*, III,2, Città del Vaticano, 1964, p. 143.

It should be added that textbooks are distributed as follows :

	16th cent.	17th cent.	18th cent.
Philosophy ⁵⁶	2	2	56
Grammar, rhetorics, epistolography, lexicons	0	4	54
Sciences	0	0	5
Miscellanies	0	1	2

To the question what kind of Greek texts were available in the Principalities to Greeks and Greek-reading Romanians, the above tables of contents may give a reliable answer. We have kept Litzica's classification, but redistributing the manuscripts included under the heading "Varia" or in the Appendix. Of course, the figures themselves are inferior to the real ones. They are telling, however, about the proportional relation between the main categories of books and its evolution through three hundred years. The most significant class is perhaps that of the handbooks : even in the 18th century, science was not yet taught on a large scale, while the philosophy and grammar manuals prevailed. Only medical books made a contribution to scientific thinking, though, given their content (Galen and popular remedies), it must not be overestimated. The "miscellanies" consisted of a very eclectic gathering. Like in a curiosity shop there were mixed grammar rules, classical texts (Herodotus, Xenophon, Demosthenes, Isocrates, Lucian, Plutarch, etc.), prayers, religious and philosophical works, short chronicles, lives of saints, sermons, Pseudo-Cato's sentences, oracles, encomia dedicated to one or another Romanian prince, etc. An educated man wanted to have various knowledge, with a marked preference for philosophy and admiration for rhetorical eloquence. It is useful to be reminded that Aulus Gellius has long been paradigmatic for the Greek culture (in fact, *Noctes Atticae*, in the Leiden 1644 edition, is present in the Mavrocordato library). The Greek 18th century has given no masterpiece of literature or scholarship. Yet, ideas circulated and learning spread. Ideas could be new but it was still an old learning.

A caution must be taken. The development of the printing industry has considerably enlarged, in the Principalities and elsewhere, the field of Greek culture. It is clear that its complexity would not be understood without taking into account the books printed in Venice, Bucharest or Jassy which carried a thinking that eventually changed the post-Byzantine world. But the evidence of the manuscripts points to a category of readers less open to Western influence and whose approach to modernity was still timid.

⁵⁶ That means Aristotle, of course, Psellos, Pachymeres, Blemmydes and the famous Theophilos Korydaleus, but also translations of Italian authors like Emmanuele Tesauro and Antonio Genovese.

RÉMINISCENCES ATHONITES DANS LA GRAVURE ROUMAINE DU XVII^e SIÈCLE

PAUL MIHAIL

L'un des aspects les moins étudiés de la civilisation du livre roumain au XVII^e siècle est celui de la forme graphique des manuscrits et des ouvrages imprimés, notamment de la gravure appelée à illustrer la plupart des œuvres du temps¹.

Au moyen âge, l'illustration d'un livre témoigne de la mentalité de son auteur, du scribe qui l'a copié, du typographe qui l'a imprimé; elle témoigne de leurs possibilités d'exercer une certaine influence sur le lecteur à travers les images respectives². Il s'agit d'une sorte de recours à l'imagination, destiné à faciliter l'intelligence d'un contenu abstrait que les lecteurs virtuels n'étaient pas tous à même de saisir comme il convient, vu leurs divers degrés d'instruction. Par ailleurs, nous estimons, pour notre part, que la gravure pouvait représenter encore autre chose que la simple illustration d'un certain nombre d'idées — qu'elle pouvait être un message et une emblème.

Notons comme éléments généraux de la décoration d'un livre l'illustration de la feuille de titre, les frontispices et les initiales. Le verso de la feuille de titre était marqué des armoiries du prince régnant et, dans le cas des évangélistes, chaque évangile était précédé du portrait de l'évangéliste respectif. Quant aux initiales — on leur a toujours accordé une importance toute particulière. Compte tenu du patrimoine local, d'une part, du rayonnement de certains motifs, d'autre part, on peut déterminer les divers styles décoratifs en usage dans les manuscrits aussi bien que dans les livres imprimés, malgré leur grand épanouissement par l'effet de l'invention des presses typographiques et des progrès techniques de la gravure sur bois ou en taille douce, diversité propre à une période historique ou à un centre de production donnés.

Il faut bien relever la teinte originale offerte par la gravure des premiers ouvrages imprimés en Roumanie au XVI^e siècle (Macaire, le *Missel* de Tîrgoviște, en 1508). Le tracé de ses initiales qui comporte quelques traits « purement roumains » a incité B. P. Hasdeu à affirmer que Macaire devait avoir tiré son inspiration des antiques manuscrits

¹ Tous les ouvrages imprimés en roumain figurent dans *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne) de I. Bianu, N. Hodoș et D. Simonescu, București, vol. I, 1903 — vol. IV, 1940.

² Alexandru Duțu, *Umanistii români și cultura europeană* (Les humanistes roumains et la culture européenne), chapitre intitulé: *Cuvîntul, cartea și imaginea* (La parole, le livre et l'image), București, 1974, p. 89.

slavo-roumains copiés au monastère de Neamț (*L'Évangélaire*, 1494, 1502). Aussi, le savant écrivait-il : « Les initiales du premier livre imprimé à Tirgoviște sont d'origine purement roumaine, composées, dessinées et xylographiées sur la terre roumaine »³. Or, cette conclusion relève avant toute chose de l'originalité de la décoration des manuscrits copiés en Roumanie⁴.

Au XVII^e siècle, la lutte livrée pour l'adoption du roumain comme langue de culte s'est également servie de la présentation graphique des livres, du symbolisme des frontispices et des initiales, des éléments décoratifs autochtones, des images reproduisant certains personnages d'origine locale sanctifiés par l'Eglise. Le métropolite Dosithée de Moldavie (1671—1686)⁵ a été l'un des lettrés œuvrant en ce sens avec une efficacité toute particulière⁶. En effet, les ouvrages imprimés par ses soins couvraient le cycle complet des offices servis en roumain, stimulant de la sorte la généralisation *de facto* de la langue vernaculaire dans l'exercice du culte.

Et, à part le texte même des ouvrages transposés en roumain, adaptés ou rédigés, par Dosithée, leur illustration était faite pour traduire au mieux l'intention de l'auteur. Si la décoration de ces livres suivra les principes essentiels des ouvrages du culte orthodoxe, la composition iconographique, les légendes rédigées en roumain et d'autres détails significatifs feront des ouvrages imprimés par le métropolite moldave une catégorie spéciale, novatrice, de la graphique roumaine du XVII^e siècle — novatrice notamment par le style des gravures respectives. Il va sans dire qu'on ne saurait guère prétendre que nous avons affaire à une sorte de « génération spontanée » : l'art du règne de Matei Basarab en Valachie, la décoration des livres du métropolite Barlaam en Moldavie avaient déjà acquis une large diffusion, doublée d'une autorité indiscutable. Mais c'est à Dosithée qu'appartient l'initiative d'une suite de gravures inédites, dont il se servira, du reste, à tour de rôle, dans plusieurs ouvrages, tantôt illustrant quelques chapitres d'une grande importance, tantôt comme simples répétitions de variantes sans grand intérêt, le tout constituant cependant un ensemble unitaire dans le cadre de son œuvre. Aussi, verra-t-on ses gravures les plus représentatives du *Missel* de 1679 et du *Psautier* de 1680 reprises dans le *Rituel* de 1681. D'autre part, ce dernier ouvrage comportera également d'autres gravures, que l'on retrouvera, de leur côté, reprises dans le *Lectonnaire* de 1683, le *Missel* de 1683 et les *Vies des Saints* de 1682—1686.

³ B.P. Hasdeu, chez V. Molln, *Dezvoltarea tehnică la începuturile tiparului* (Le développement technique aux débuts de l'imprimerie), in « Almanahul graficei române », Craiova, 1926, p. 156.

⁴ Corina Nicolescu, *Miniatura și ornamentul cărții manuscrise din țările române (sec. XIV—XVIII)* (La miniature et l'ornement dans le livre manuscrit des pays roumains — XIV^e—XVIII^e siècles), București, 1964.

⁵ *Dosithée 1624 — 1693*. Bibliographie sous l'égide de l'UNESCO, Bucarest, 1974; cf. aussi G. Ivașcu, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), București, 1969, p. 207; *Istoria literaturii române*, vol. I, 2^e, București, 1970; *Dicționarul literaturii române până la 1900* (Le dictionnaire de la littérature roumaine jusqu'en 1900), București, 1979, p. 296—302.

⁶ Communications de la délégation française aux VII^e Congrès international des slavistes, Paris, 1973, p. 225.

La xylographie illustrant la page de titre du *Missel* de 1679 reproduit le moment du Crucifiement avec ses scènes diverses, l'image des saints Jean Chrysostome et Basile le Grand, ainsi que la Cène, en bas de la gravure. Or, cette même gravure on la retrouvera, toujours comme feuille de titre, dans l'ouvrage les *Leçons de l'année* (1683). D'autres gravures, telles la Résurrection, Trois anges, les deux images humaines finales, sont autant de motifs inédits. Moins ornées se révèlent les initiales, que quelques traits ébauchent à peine, la lettre offrant un tracé rudimentaire, dépourvu de finesse et même de précision. À l'époque où paraissait le *Missel* en question, Dosithée se proposait et même réussissait de renouveler les presses de Iași, qu'il dota de caractères nouveaux obtenus par l'intercession du spathaire Nicolas Milescu et rapportés de Moscou par I. Biliévitch ⁷.

Pour le *Psautier slavo-roumain* de 1680 seront créées les gravures avec des scènes de l'Ancien Testament, destinées à illustrer sa feuille de titre, ensuite les armoiries de la Moldavie, reproduites sur le verso de cette même feuille et la vignette avec la traversée de la mer Rouge constituant le frontispice du Psaume I. C'est pour ce même ouvrage que sera gravée l'initiale T représentant le Christ les bras étendus au-dessus de deux personnages couronnés et à genoux, dans lesquels nous identifions les rois Salomon et David (p. 77). Les lettres suivantes Γ, Η, Π sont également ornées de figures humaines (certaines de ces lettres font penser aux initiales analogues du *Sermologe* de Barlaam). Aux véritables œuvres d'art que sont ces lettres, il convient d'ajouter les frontispices avec le Deisis, le Médaillon du Christ et l'Archange Michel. Avec ce livre, on constate l'usage d'un autre caractère typographique, menu et particulièrement expressif.

Comme nous l'avons déjà signalé, le *Rituel* de 1681 use pour sa feuille de titre de la xylographie créée pour le *Psautier* de 1680. Les armoiries de la Moldavie figurent au verso de cette même feuille. Pour les frontispices, on y retrouve les gravures déjà mentionnées ci-dessus, à savoir : Trois anges, Deisis, le Christ, l'Archange Michel. Quant aux initiales, elles sont de grande taille, décorées de palmettes et de motifs anthropomorphes : Φ et Α. C'est à l'intention de ce même ouvrage qu'a été gravée pour la première fois la plaque des lettres T et Α (avec le symbole de Jean l'Évangéliste). Qui plus est, c'est ce livre qui produit la première gravure originale avec un épigraphe roumain.

Le recueil des leçons (*Lectionnaire*) de 1683 utilise, à part l'image de la feuille de titre du *Missel* de 1679, celle de la Traversée de la mer Rouge du *Psautier* de 1680, ainsi que les frontispices avec Deisis et le Christ et la lettre Γ du *Rituel* de 1681. Par la suite, la gravure de la lettre s'accompagnera soit du symbole de Marc (le lion) (p. 84, 106), soit de celui de Matthieu (p. 60), les évangélistes ; quant à l'initiale Ϝ elle se composera de l'image d'un ange et de celle d'un saint (p. 25, 35, 52^v, 103).

Le *Livre des liturgies* de 1683 compte trois frontispices : les Trois anges, la Résurrection et Deisis — tous les trois reproduisant des gravures imprimées auparavant dans d'autres ouvrages culturels.

⁷ *Istoria literaturii române*, vol. I, 2^e éd., p. 406.

Enfin, les *Vies des Saints* de 1682, 1683, 1686, vont reproduire l'image de la Sainte Vierge déjà parue dans le *Rituel* de 1681 à la page consacrée au 30 avril (p. 428). Mais, afin de combler le vide de la page respective, d'un format plus grand, à cette image s'ajoutera celle de l'Archange Gabriel, debout. Pour la même raison, on verra paraître à une autre page (p. 344) l'image des deux Archanges Michel et Gabriel, toujours debout. D'autres gravures à retenir : la lettre **A** accompagnée d'une image d'ange, symbole de Matthieu l'évangéliste (p. 40^v) ou la même lettre avec la tête de lion qui est le symbole de l'évangéliste Marc ; ensuite la lettre **A** avec la tête de bœuf symbole de Luc (p. 69^v) ; la lettre **T** avec des motifs anthropomorphes (p. 76^v) ; la Résurrection (p. 98), les anges de l'Ancien Testament (p. 292^v) et le linge de Sainte Véronique avec l'image du Christ (p. 248).

De toute cette série d'ouvrages culturels, le livre d'une portée toute particulière pour l'adoption du roumain comme langue d'église et s'imposant aussi par son originalité graphique s'avère être le *Rituel* de 1681. Dans l'ensemble des œuvres de Dosithée, celle-ci représente la consécration de la langue roumaine en tant que langue du culte, dans toutes ses hypostases. C'est pourquoi Dosithée fait débiter son *Rituel* par un *Règlement pour le jour du baptême du Christ* (p. 1—16), qui est l'une des grandes fêtes des chrétiens orthodoxes célébrées le 6 janvier et constitue, dans l'intention du métropolite moldave, un symbole d'union de la communauté. L'office de cette fête est rendu en roumain dans l'ouvrage en question pour la première fois. Toutes les réponses des fidèles sont données dans la langue vernaculaire (p. 7^v, 14^v), le Kirie éléison est chanté en roumain (p. 21), de même que d'autres versets chantés par le chœur des fidèles (p. 35). Cette participation des fidèles à l'office est introduite par les paroles formulées en roumain : « le peuple dit » (*poporul rostește*) (p. 41) ou bien « le peuple chante » (*poporul cântă*) (p. 64^v) ; c'est toujours le peuple qui dit « amen » (p. 36) et lorsque les calamités s'abattent sur la pauvre humanité, c'est également en roumain que « tout le peuple chante et prie » (*tot poporul cântă și se roagă*). Dosithée tenait beaucoup à cette fête du 6 janvier, qu'il considérait d'antique tradition et cultivait même à l'étranger. A ce propos, l'auteur de chroniques Ion Neculce nous apprend qu'alors que le métropolite Dosithée se trouvait en Pologne l'office de la sanctification des eaux célébré le 6 janvier se transformait, suivant le désir du prélat moldave en « cérémonial conforme à la tradition de notre pays et à l'étonnement du Roi et des seigneurs polonais qui faisaient l'éloge de la belle cérémonie de notre pays... »⁸.

Compte tenu de la portée accordée à cette fête, le Règlement de son service sera imprimé avec des caractères différents de ceux utilisés pour le reste de l'ouvrage : des caractères gras de semi-onciales. Toutes les indications des typikons sont fournies en roumain — trait jamais rencontré dans les livres roumains parus auparavant. Les initiales des ecténies sont imprimées à l'encre rouge, de même celles grand format : **A** et **ϕ** ; or, le fait d'avoir utilisé deux couleurs d'encre pour ce chapitre de son *Rituel* souligne

⁸ La Chronique de Ion Neculce dans la copie de Ioasaf Luca, d'après le manuscrit « Mihail », imprimée sous le titre roumain : *Cronica lui Ion Neculce copiată de Ioasaf Luca. Manuscrisul « Mihail »*, București, 1980, p. 44.

encore plus le caractère solennel qu'il entendait conférer à cette fête. Du reste, c'est ce que suggère aussi sa présence en tête du livre : les *Rituels* précédents — à partir de celui de Pierre Mogila de Kiev, en 1646, puis ceux de Lvov de 1645 et 1668 — de même que ceux ultérieurs (Venise, 1684 et 1691) débutent tous par la prière de la Nativité. Aussi, est-on en droit d'affirmer que cette manière de placer au premier rang le service de la fête du Baptême du Seigneur est unique dans la longue série des *Rituels* grecs, vieux-slaves ou roumains, et elle restera unique jusqu'à nos jours. D'autre part, comme il n'y a pas de règlement fixe quant à l'ordre de succession des prières, là encore Dosithée devait réaliser une œuvre à part. Ajoutons encore que seul son livre publie le texte de la *Homélie à a messe funèbre du séculier*, sous le titre roumain de *Cazanie la pogrebania mireanului* — texte demeuré jusqu'alors uniquement en manuscrit et jamais inclus par la suite dans les autres *Rituels*.

La feuille de titre de ce *Rituel* de 1681 (Fig. 1) a été conçue de manière à synthétiser la sainteté et le sacrifice de l'Ancien Testament aboutissant dans le Nouveau Testament, incarné par la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans les bras et flanquée des Archanges Michel et Gabriel. Bordée d'un sarment de vigne tracé avec finesse, la xylographie reproduit à droite l'image d'Aaron, l'encensoir et le ciboire avec les tables de la Loi entre ses mains, Moïse la tête entourée d'une auréole et les tables de la Loi dans les mains, cependant qu'à gauche se dressent Melchisédec, le prêtre tenant le calice et Abraham, le patriarche portant comme signe distinctif du sacrifice d'Isaac une serpe (outil de tradition indigène). Tous ces personnages, à la tête auréolée, sont reproduits en buste, tournés vers le médaillon central de la Vierge à l'Enfant, la liaison entre les deux catégories d'images étant faite par des sarments d'acanthé et des motifs baroques.

L'idée maîtresse de cet ouvrage, à savoir que, malgré et contre tout, la langue roumaine doit compter parmi les langues reconnues par l'Eglise orthodoxe, se trouve illustrée par la scène sur laquelle finit cette feuille de titre. Il s'agit d'une scène éloquente en soi : dans un cadre minuscule (de seulement 6 × 3 cm) on voit reproduit le combat de Goliath avec le petit David. Par rapport à la description du texte, montrant l'armée disposée en ligne de bataille, par rangs serrés⁹, le maître graveur simplifie la scène, qu'il place dans un terrain accidenté, rappelant le relief moldave par ses monts et vaux : Goliath, armé d'une lance se dresse sur la crête d'une colline, revêtu d'une côte de mailles et suivi d'un cavalier lui aussi équipé pour la bataille ; le petit David, revêtu d'une simple chemise, leur fait face dans le creux d'un vallon, avec comme arrière toile deux tentes dont l'une surmontée d'une bannière qui la désigne comme appartenant au pays. A la place de la fronde traditionnelle et des pierres¹⁰ qu'elle est censée de jeter, l'artisan équipe le héros de la massue typiquement roumaine.

Enfin, le *Rituel* de 1681 est, en outre, doté de la *première gravure roumaine originale avec épigraphe également roumaine* (Fig. 2).

⁹ 1 Rois 17 v. 20—21.

¹⁰ 1 Rois 17 v. 40.

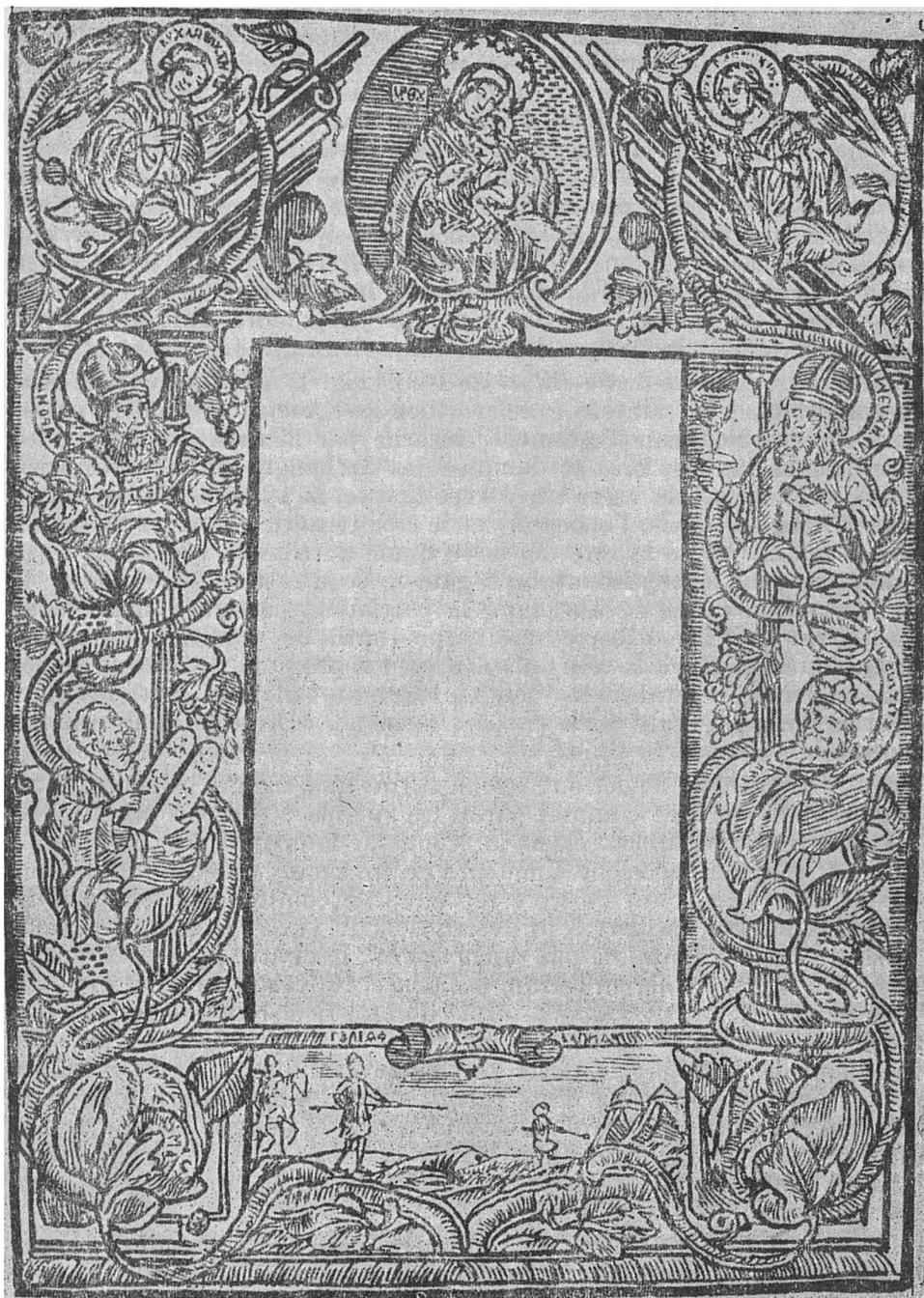


Fig. 1. — Feuille de titre du *Rituel* (*Molitvelnic*, Iași, 1681).

Il s'agit d'un frontispice (p. 120) au centre duquel figure la Vierge siégeant sur le trône, la tête ornée d'un diadème et flanquée de deux cierges. Sa tête s'incline vers la gauche et elle porte l'Enfant dans les bras, dans une attitude dont la charge expressive noue un lien émotionnel avec les autres personnages de la scène. Cette gravure reproduit l'image



Fig. 2. — Première gravure originale à légende en roumain, (*Molitvelnic*, Iași, 1681).

de la célèbre icône du monastère de Moldovița¹¹ et offre un contraste avec l'image de la Vierge reproduite au verso de la feuille de titre de l'*Acathiste* imprimé par le même Dosithée à Unieș en 1673, où la Sainte Mère porte une lourde couronne, tenant une brochure dans sa main droite alors que de son bras gauche elle soutient l'Enfant, dont la petite main se dresse vers le visage maternel. Pour continuer la description de la gravure du *Rituel*, notons la présence autour du trône de la Vierge, à deux marches plus bas, de la Sainte Parascève, debout, revêtue de l'habit monacal et tendant les bras vers le trône, pour implorer la Mère céleste ; ses seuls attributs sont le nimbe entourant la tête et l'abréviation de son nom. À gauche est reproduit le martyr Jean de Suceava ; debout, visage barbu, une mante fixée aux épaules et la taille prise dans une ceinture, toute son attitude (position des mains et regards dirigés vers le trône) suggère la prière.

Cette présence des deux personnages historiques est en rapport avec certains faits réels, à savoir : 1°-une quarantaine d'années auparavant,

¹¹ Corina Nicolescu, Ion Miclea, *Moldovița* (Le monastère de Moldovița), București, 1978.

lors du synode de 1642, on avait fait venir à Iași les reliques de sainte Parascève; 2^o-de même en ce qui concerne les reliques de saint Jean de Suceava : elles avaient été déposées à la Métropole de Moldavie dès les premiers temps de son organisation sous le prince Alexandre le Bon (1402). Notons comme significatives les différences entre cette image des deux personnages et celle reproduite dans le *Lectionnaire* de 1643. Là, Sainte Parascève, richement revêtue et le front ceint d'une couronne, siège dans un trône tenant une croix de sa main droite, cependant que le martyr Jean de Suceava, debout, entouré d'édifices imposants, regardant droit devant lui et tenant une épée aussi haute que lui. Il est évident donc que leur image a été re-pensée dans le cas du *Rituel*, où ils se présente avec d'autres traits distinctifs et avec d'autres accessoires. Nous sommes d'avis, pour notre part, que leur présence dans la gravure du *Rituel* est loin d'être fortuite : ils y font figure de protecteurs du Pays et, en tant que tels, ils doivent devenir familiers à toute la terre roumaine.

Enfin, pour compléter la scène toute entière, le graveur a reproduit sept têtes angéliques autour du trône, ainsi qu'une série de motifs baroques, dont les volutes aboutissent à deux tête humaines, masculine et féminine.

De par ses dimensions (9,5 × 6 cm), la gravure en question est une véritable miniature, avec pour légende l'épigraphe suivant inscrit en roumain en bas de la scène : *марія, вскръпнѣ а миѡпорѡ вскръпнѣ* (Marie, réjouis-Toi joie de [nous] tous) — exclamation symbolisant la joie de lire ce qui suit dans la langue vernaculaire.

Et ce texte certifie hautement, par ailleurs, que celui qui a conçu cette scène était Roumain, de même que celui qui l'a gravée. De là à induire qu'il s'agirait de Dosithée, il n'y a qu'un pas; l'hypothèse est séduisante, car il se procurait de la sorte d'autres atouts pour la cause de la langue roumaine. Quant à l'originalité de la composition, elle est indiscutable, résidant aussi bien dans le choix des personnages, que dans leur disposition, dans l'équilibre de l'ensemble, dans la finesse des traits rendant les visages humains. Du reste, le visage humain ne devait se faire jour parmi les motifs ornementaux des manuscrits vieux-slaves que durant ce même demi-siècle¹².

Considérée sous le rapport iconographique, cette composition témoigne de la haute maîtrise artistique d'une conception originale qui n'a pas rompu, néanmoins, avec la tradition. Éloquents à ce point de vue sont, par ailleurs, aussi les autres frontispices, huit en tout, représentant : (4) Deisis (10,5 × 3 cm et 11 × 2 cm); (1) les Trois Anges de l'Ancien Testament (autour de la table d'Abraham) (11 × 3,5 cm); (1) l'Archange Michel (11 × 2 cm); (2) le Christ (11 × 1,5 cm). A part les figures humaines, tous ces frontispices s'ornent également de motifs floraux. Dans chaque cas, la xylographie a été réalisée d'après un dessin spécial, comme le prouvent les légères différences de détail dans les quatre Deisis. Quant à la thématique de tous ces frontispices, elle reste fidèle à l'iconographie roumaine traditionnelle.

¹² Manlio Stolanov, *Украза на славянските ръкописи в България* (L'ornement des manuscrits slaves de Bulgarie), Sofia, 1973, mss. 448—450.

On retrouve les représentations humaines dans la gravure finale du livre. Il s'agit d'un ornement baroque, de caractère floral (5,5 × 4 cm), dont les sarments aboutissent, à droite, à l'image d'un homme revêtu d'une chemise toute droite, à longues manches, la tête couverte, et, à gauche, à l'image d'un personnage féminin, revêtant une chemise fleurie et la tête enveloppée d'un fichu, qui laisse à découvert le petit visage. Les deux figures sont reproduites de face. Là encore, comme précédemment, on remarquera le souci du détail éloquent, du trait autochtone.

On retrouve la même maîtrise artistique dans la gravure des initiales du *Rituel*, initiales dont voici le répertoire : Γ (avec un ange), Δ, T, Λ à deux reprises (3 × 2,5 cm), Φ également à deux reprises (2,5 × 1,5 cm), Λ, Ю, E, A toujours à deux reprises (2,3 × 2 cm) et Δ elle aussi répétée deux fois (1,8 × 1,3 cm). Nous avons donc un total de 9 initiales, dont huit offrent un dessin inédit. Les grandes initiales Γ, Δ, Φ, Λ richement ornées sont imprimées à l'encre rouge. Notons à ce propos que les lettres Γ et Δ figurent également dans le *Psautier slavo-roumain* de 1680 (p.



Fig. 3. — L'initiale Λ d'origine roumaine.

46 et 128), mais imprimées à l'encre noire. Frappante par l'art tout particulier du graveur s'avère l'initiale Λ (Fig. 3) qui est une création roumaine (p. 40)¹³. En effet, si cette lettre figure déjà dans les ouvrages

¹³ Ilie Minca, Λ, *literă de creație românească* (Λ, caractère d'origine roumaine), « *Cercetări istorice* », VIII—IX, 1932—1933, 1, p. 276 et X, 1934, 3, p. 271.

précédents, elle ne présente là rien de caractéristique, alors que l'usage qu'on en fait dans le *Rituel* atteste, à part la maîtrise de l'artiste, une certaine intention. Cette intention s'exprime dans l'image de l'aigle, symbole de l'évangéliste Jean, suivie des mots: *Ev. Iω. ko mαchαλe βe c<λωko> n b̄n̄ b̄ c<λωko>* (« *Ev[angile] Je[an]*. Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu »), texte qui suggère le but caché de ce *Livre de rituel* qui était l'introduction dans le culte de la *Parole* en roumain.

Toujours à propos de ces initiales, notons que la lettre T (Fig. 4) (p. 9) représente une composition de caractère unique. Il s'agit d'un tronc d'arbre autour duquel s'enroule la tige sinueuse d'un sarment, avec deux boucles à la base; sous le branchage, deux figures humaines, un homme barbu et une femme dont les longs cheveux flottent dans le dos, tous les deux revêtus du costume paysan roumain, les mains tendues dans un geste éloquent. Cette lettre T, initiale du chapitre consacré à l'office du 6 janvier, Baptême du Seigneur, a été conçue de manière à rappeler



Fig. 4. — L'initiale T ornée de personnages humains.

l'arbre de Jessé — c'est l'expression graphique de l'idée de la participation des hommes à ce service divin. C'est un dessin d'incontestable influence athonite : dans les manuscrits antiques du Mont Athos, du sarment qui enlace l'arbre se dégage l'image du Christ ou bien ce sarment a pour sup-

port deux personnages bibliques (Salomon et David)¹⁴. Mais ce dessin de la lettre T ne figure que dans les manuscrits grecs athonites : on ne le retrouve guère dans les vieux écrits slavons¹⁵. Pour ce qui est des ouvrages antérieurs à Dosithée, cette initiale offre des analogies stylistiques seulement avec ce qu'on peut voir dans *Le livre roumain d'enseignement* de Barlaam lorsqu'est reproduite la lettre n. La gravure respective montre l'Apôtre Paul encadré de la lettre n. Or ceci est la démonstration du fait que les graveurs roumains étaient ouverts aux suggestions de l'art athonite. De même que dans d'autres domaines, l'art athonite devait fournir les modèles de la gravure roumaine, qui adopte et adapte ce qui lui convient, en enrichissant néanmoins ces modèles de détails d'inspiration locale qui trahissent l'origine ethnique des artistes respectifs. Cette origine se révèle aussi dans le cas des édifices reproduits dans les gravures en question et dans le paysage. Il s'en suit que, bien qu'à un moindre degré que dans le cas de la gravure serbe, la constante spirituelle athonite se laisse saisir dans la gravure roumaine, avec des implications profondes car elle inaugure un style nouveau.

Ce style nouveau, spécifique pour la gravure de Dosithée se distingue par la place accordée dans les frontispices et les initiales à la figure humaine. Généralement, l'emblématique du XVII^e siècle reproduisait les initiales dans une cassette où des figures enfantines ou des chevaliers dans différentes poses formaient l'arrière-toile sur laquelle se détachait la lettre respective¹⁶. Mais l'introduction de la silhouette humaine dans le corps même de la lettre est une création des manuscrits athonites remontant déjà au XI^e siècle¹⁷. Diffusés par de nombreuses copies chez les peuples sud-est européens, les manuscrits grecs du Mont Athos devaient constituer un prototype artistique, qui s'imposa par certains de ses traits particuliers dans la gravure roumaine réalisée en Moldavie au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle. Ce fut là l'origine du frontispice de caractère iconographique et de la présence des silhouettes humaines dans les initiales ou en fin de chapitre.

L'étude de la décoration des manuscrits et de la gravure slave des siècles précédents, avec leurs motifs faits d'entrelacs sophistiqués et les éléments zoomorphes des initiales, montre que Dosithée ne doit rien à l'art graphique des Slaves méridionaux¹⁸. Bien qu'à l'époque respective les manuscrits rédigés en vieux-slave étaient encore copiés dans les pays roumains, ils ne devaient guère fournir des modèles artistiques à la gravure roumaine originale. De même, bien que les presses dont Dosithée s'est servi pour la plupart de ses livres aient été importées en 1679 de Moscou, l'art graphique roumain de la période 1680—1686 ne comporte aucun élément emprunté des 737 frontispices, initiales et fins de chapitre qui formaient l'ensemble décoratif des livres moscovites aux XVI^e—XVII^e

¹⁴ *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscript*, Ekdotike Athenon, I, 1974, p. 103, 107, 114, 135, 161, 165, 166, 293, etc.

¹⁵ Dejan Medaković, *Графика српских штампаних књига XV—XVII века* (La graphique des livres serbes imprimés aux XV^e—XVII^e siècles), Belgrade, 1958. Cf. A.N. Svirin, *Искусство кнџицу древней Руси XI—XVII веков*, Moscou, 1964, 170 p. + 124 p. ill.

¹⁶ A. F. Butsch, *Die Bücher-Ornamentik der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1878—1881.

¹⁷ *Treasures* . . . , loc. cit. ; V.D. Ličačova, *Byzantine Miniature*, Moscou, 1977.

¹⁸ Dejan Medaković, *op. cit.*

siècles¹⁹. L'explication du fait que l'art graphique est-slave ne suscita pas des imitateurs parmi les artisans roumains de l'époque serait, à notre avis, la suivante : dans l'intervalle 1670—1678 la décoration des livres imprimés à Moscou a subi une crise qui devait conduire aux ouvrages dits « corrigés », c'est-à-dire épurés des erreurs et des innovations qui s'y étaient glissées avec le temps, dans le texte aussi bien que dans l'illustration. Parmi les « innovations » rejetées par les « puristes » du temps comptait aussi la croix à quatre pointes, introduite dans les frontispices, ainsi que dans certains motifs ornementaux²⁰ — cette croix « latine » passant à l'époque pour être le « sceau de l'Antechrist ». Aussi, les livres « corrigés » sont-ils restés fidèles à la croix à huit pointes, alors que les ouvrages imprimés par Dosithée utilisent toujours l'image de la croix à quatre pointes, donc, si le métropolite moldave a fait venir ses presses de Moscou, il renonce à importer par la même occasion les prototypes graphiques et les motifs décoratifs en usage là-bas. En effet, Dosithée se révèle un partisan manifeste de la tradition locale en ce qui concerne l'illustration des livres, tout en restant ouvert aux suggestions étrangères offertes par les manuscrits grecs qui lui étaient accessibles et même aux suggestions baroques, ces dernières visibles notamment dans la décoration des initiales, dont les cassettes comportent l'image du livre noyée dans une abondance de volutes et d'arabesques.

Un autre trait distinctif chez Dosithée réside dans sa liberté d'imagination, qu'il sait subordonner, toutefois, à une unité de conception, destinée à souligner le lien étroit entre le message du texte et la gravure qui l'accompagne. Ajoutons encore comme digne d'être relevée la finesse du découpage de ses gravures ; on sent qu'elles sont enlevées d'une main de maître, qui a su individualiser les visages, leur conférant un contour agréable, équilibrer les volumes, user comme il convient des espaces libres afin de donner de l'air aux personnages mis en scène.

Ses livres, Dosithée les a imprimés avec des typographes roumains, par exemple, pour le *Missel* de 1679 ce fut « Stanciul faurul » qui en exécuta les « sceaux ». Pour ce qui est des gravures qui leur servent d'illustrations, elles ne sont pas signées — peut être parce que le ou les maîtres artisans respectifs ont travaillé suivant l'idée du métropolite. En ce qui nous concerne, nous pensons que les graveurs-typographes de Dosithée étaient — du moins dans le cas de certaines gravures — les artistes Ursu et Neculai. Cette hypothèse repose sur le fait qu'après l'an 1700, il y a une série d'ouvrages imprimés à Buzău (*Ochtoïque*, *Triodion*, *Vie des Apôtres* — 1704) particulièrement réussis sous le rapport artistique, or l'une de ces gravures est signée : Ursu. Une étude comparative plus poussée permet la supposition que ce même Ursu est l'auteur du premier frontispice avec le texte en roumain.

Les livres imprimés par Dosithée n'ont pas fait école chez ses successeurs à cause des circonstances défavorables : ses tablettes en bois de poirier, artistiquement gravées, ont disparu, soit lorsque le métropolite fut pris par les Polonais en 1686, soit au moment de l'incendie par les

¹⁹ A. Ş. Zernova, *Орнаментика книг московской печати XVI—XVII веков*, Moscou, 1952.

²⁰ *Ibidem*, p. 26.

Tartares de la métropole, intervenu l'année suivante. En revanche, le *Rituel* de 1681 a circulé partout où il y avait des Roumains²¹; c'est ce dont témoignent les notes marginales des exemplaires conservés à la Bibliothèque de l'Académie bucarestoise et qui viennent de Braşov, Satu-Lung, du monastère de Cozia, Orhei, Şerboteşti (dép. de Vaslui), Ciumeşti (dép. de Muscel). Leurs possesseurs étaient aussi bien des hommes d'église que des laïcs, par exemple « gocimanul [le marguillier] Radu » ou un certain « Necuţă » qui en firent don à des églises.

Ce *Rituel* est fort rare de nos jours, c'est-à-dire trois siècles après son édition, si l'on juge par rapport au *Lectionnaire* de Barlaam ou à d'autres livres roumains imprimés au XVII^e siècle. L'une des raisons de cette rareté résiderait dans la pratique de déposer dans la bière d'un prêtre décédé un exemplaire du *Rituel* — pratique notée dans le *Rituel* de Buzău (1699, f. 232^v) par l'évêque Mitrofan. Sa large diffusion dans toutes les provinces roumaines (ainsi que les notes marginales l'attestent) pourrait constituer une autre raison, car l'ouvrage a dû servir jusqu'à sa complète dégradation. Vu le petit nombre des exemplaires conservés, il est explicable que les belles gravures des livres de Dosithée aient échappé jusqu'à présent à l'attention des spécialistes²², chose regrettable d'autant plus que son *Rituel* renferme la première gravure avec une légende rédigée en roumain²³. Pour notre part, il nous a semblé qu'attirer l'attention sur l'œuvre de Dosithée, doublement intéressante par ses réminiscences athonites et par son originalité incontestable, pourrait représenter un apport à l'histoire de la gravure roumaine de la seconde moitié du XVII^e siècle.

²¹ Fl. Dudaş, *Tipărituri și manuscrise după tipărituri ale Mitropolitului Dosoftei identificate în vestul Transilvaniei* (Ouvrages imprimés et manuscrits d'après les ouvrages imprimés du Métropolitte Dosithée trouvés dans l'ouest de la Transylvanie), « Mitropolia Moldovei și Sucevei », 54, 1978, 9—12, p. 749—752.

²² M. Tomescu dans son Histoire du livre depuis les commencements jusqu'en 1918 (*Istoria cărții românești de la începuturi pînă la 1918*, Bucureşti, 1968, p. 216) ne traite guère de la gravure de Dosithée.

²³ Une suite des gravures illustrant les livres imprimés par le métropolitte Dosithée sont reproduites dans le premier tome (1903) de *Bibliografia românească veche* à commencer avec l'image de la Vierge à la légende en roumain du *Rituel*, qui figure en tête du chapitre respectif (p. 209), suivie des gravures figurant dans *Psallirea în versuri* (p. 211), *Liturghie* (p. 223), *Psallirea slavo-română* (p. 228, 229), *Molitvelnic* (p. 238), *Viețile sfinților* (p. 241), *Parimiile* (p. 264). Une autre série de gravures illustrant les livres imprimés soit à Iași, soit à Uniev, figurent dans la Bibliographie parue sous l'égide de l'Unesco à l'occasion de l'anniversaire de 350 ans depuis la naissance du métropolitte (v. ci-dessus, note 5), p. 101, à savoir: *Psallirea în versuri* (Uniev, 1673, nos 5, 6, 7), *Preacinstitul acatist* (Uniev, 1673, n^o 8), *Dumnezeiasca liturghie* (Iași, 1679, n^o 9), *Psallirea slavo-română* (Iași, 1680, n^o 10, 11), *Viața și petrecerea sfinților* (Iași, 1682, nos 14, 16), *Parimiile peste an* (Iași, 1683, n^o 17).

LES COPISTES DE TRANSYLVANIE ET LES APOLOGUES DE BARLAAM

CĂTĂLINA VELCULESCU

La présence active et permanente de l'élément populaire dans la constitution de la culture roumaine a assuré à celle-ci unité et résistance, malgré des conditions d'existence ingrates, voire contraires. C'est pourquoi nous nous sommes proposé, d'une part, de définir sous ce rapport la littérature écrite (en connexion avec la littérature orale et avec les arts figuratifs) et, d'autre part, de déchiffrer dans quelle mesure les œuvres écrites étaient connues dans les milieux populaires. Nous traiterons ensuite d'un phénomène particulier, mais — à notre avis — révélateur : celui de la circulation indépendante de certains apologues de *Varlaam și Ioasaf* (Barlaam et Joasaph). Ce roman, l'un des ouvrages capitaux du Moyen Âge¹, a été connu par les Roumains, pour commencer, en slavon. Le nombre des manuscrits conservés ne nous renseigne guère sur son retentissement dans le monde d'alors ; on en apprend davantage par son reflet dans les beaux-arts et dans certains détails de la vie quotidienne du temps.

Au début du XVI^e siècle, Neagoe Basarab, prince roumain qui se considérait comme l'héritier et le gardien de la tradition byzantine, réunit en un ouvrage les conseils qu'il voulait laisser à son fils et héritier Theodosie. Le fondateur du monastère de Curtea de Argeș y utilise, à côté d'autres citations d'écrits célèbres, la force de persuasion des apologues que Barlaam aurait servis autrefois à Joasaph. Ces *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie* (Les conseils de Neagoe Basarab à son fils Theodosie), copiés dans une variante slavonne et une variante grecque, furent traduits vers le milieu du XVII^e siècle en roumain, probablement sur l'initiative, sinon même avec le concours direct de l'humaniste Udriște Năsturel², auquel on doit justement la forme roumaine la plus répandue du roman *Barlaam et Joasaph*. Descendant d'une vieille famille de boyards du terroir, Udriște Năsturel a inspiré les actions politiques et culturelles de son beau-frère, le prince Matei Basarab qui, à l'instar de son arrière-arrière-grand-oncle Neagoe, s'était érigé en défenseur de la civilisation de modèle byzantin³. Renommé parmi ses contemporains pour son érudition et son esprit éclairé, Udriște Năsturel a contribué à la publication de plusieurs livres en langue slavonne, dans le

¹ Felix Karlinger, Irmgard Lackner, *Romanische Volksbücher*, Darmstadt, 1978, p. 23—97.

² Pour une présentation abrégée des écrivains, traducteurs et livres populaires roumains (avec une bibliographie), voir les articles respectifs dans *Dicționarul literaturii române de la începuturi pînă la 1900*, București, 1979.

³ Dan Horia Mazilu, *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea*, București, 1976.

but autant d'assurer la continuité de la culture dans le sud-est de l'Europe, que « d'introduire le classicisme gréco-latin dans la culture roumaine par le slavon » (de même qu'en Occident on se servait pour cela du latin) ⁴. Mais, dans le même temps, il a écrit en roumain des pages vraiment inspirées, très belles, comme certains fragments de la traduction de *Varlaam și Ioasaf* qui, grâce au labeur de ce grand boyard, sont devenues une des lectures (lues ou écoutées) de prédilection dans presque toutes les couches de la société du temps.

Quelques-uns des apologues de ce livre — attribué alors à saint Jean Damascène — sont insérés sous forme d'unités indépendantes dans certains manuscrits roumains. On considère en général que les copistes roumains, en vue de composer des recueils correspondant à leurs propres intentions, ont extrait ces apologues du roman même, en laissant de côté le fil de la narration. En réalité, les manuscrits en question ont leur origine dans la traduction en roumain d'une chrestomathie de littérature connue sous le nom de *Prologue* (ou *Prologues*) ⁵. À l'origine, les *Prologues* comprenaient des hagiographies dans des rédactions abrégées, disposées par une ou plusieurs pour chaque jour de l'année. Pris du grec par les littératures slavonnes méridionales, ces livres ont pénétré dans la culture roumaine. Il en existe un exemplaire, copié sur parchemin par « des scribes roumains » à la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e, au Musée de Șcheii Brașovului. Une autre copie, en slavon de rédaction roumaine, exécutée en Transylvanie au XV^e siècle, se trouve aujourd'hui à Cluj. Neagoe Basarab a lu et utilisé un *Prologue* en slavon, appartenant au monastère de Bistrița (en Olténie), ancien et célèbre foyer de culture roumaine. Presque un siècle plus tard, le métropolite de Moldavie Anastasie Crimca, dont le raffinement artistique est attesté autant par les manuscrits illustrés de sa propre main que par sa fondation de Dragomirna, a fait don à la métropole de Valachie — à la mémoire de ses parents Ioan et Cristina — d'un recueil de *Prologues* ⁶.

Cette variante initiale, courte, des *Prologues* a donné naissance à une autre, où les biographies (parfois plus ou moins versifiées) sont complétées par des récits édifiants. Avec les éditions imprimées l'une après l'autre à Moscou, à partir de 1641, ces recueils connaissent une véritable floraison ⁷.

Les traductions en roumain ont été réalisées autant d'après la variante des *Prologues* connue par des rédactions slavonnes, que d'après les variantes grecques, qui comprenaient des passages versifiés et certains récits édifiants; plus tard, on a eu recours aux éditions de

⁴ Virgil Căndea, *L'humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, RESEE, VI, 1968, 2 (reproduit en roumain dans le volume *Răzîunea dominantă*, Cluj-Napoca, 1979); Alexandru Dușu, *Rumanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History*, București, 1977.

⁵ Voir notre article *Slavonic and Romanian Versions of the Collection of Texts entitled « Prolog »*, RESEE, XIX, 1981, 2.

⁶ Ecaterina Piscușescu, *Literatura slavă*, București, 1939; Damian P. Bogdan, *Paleografia româno-slavă*, București, 1978. p. 99—100; C. Mușlea, *Biserica sf. Neculai din Șcheii Brașovului*, Brașov, 1943, 1946, vol. I, p. 262, 270; vol. II, p. 354; la bibliographie citées dans RESEE, XIX, 1981, 2.

⁷ Литературный сборник XVII века: „Пролог” (dans la collection Русская литература, XVI — первая четверть XVIII в), Москва, 1978.

Moscou. Les manuscrits roumains d'apologues extraits de *Barlaam et Jousaph* dérivent de ces dernières.

En dehors de certaines bribes du roman même (à un endroit on trouve même un résumé de celui-ci), les volumes édités à Moscou en comprennent les apologues, insérés comme suit :

- 16 avril [Les trois amis] (« Sur la vie de ce monde trompeur ») ;
- 19 novembre [Allégorie de la licorne] (« Sur la vie de ce monde éphémère ») ;
- 22 novembre [Empereur pour un an] (« Sur la vie et la mort des hommes ») ;
- 23 novembre [L'empereur visite sa ville la nuit, incognito] (« Sur la richesse et la pauvreté ») ;
- 28 novembre [Les quatre chasses] (« Sur les riches et les pauvres »).

Les *Prologues* de Moscou attribuent également à Barlaam deux apologues qui n'émanent pas de lui :

- 24 novembre [La chèvre parmi les brebis] (« Sur les hérétiques ») ;
- 28 septembre [L'aveugle et le paralytique gardiens de la vigne] (« Sur le corps humain et l'âme »).

De l'immense matériel narratif rassemblé dans les livres du XVII^e siècle, certains copistes n'ont choisi que les traductions de quelques « histoires », « récits », « apologues », « paroles édifiantes » et les ont réunis, en respectant l'ordre chronologique, mais sans plus mentionner, à de rares exceptions près, les jours du mois. Ils se rapprochent par là d'un genre d'écrits faisant partie du groupe plus large des *Apophtegmata Patrum* et particulièrement répandus dans la littérature roumaine. Les lettrés roumains réduisaient le fantastique amoncellement d'unités épiques des éditions russes à l'une de ses lignes essentielles (qui avait, en fait, constitué son point de départ), comme si dans l'entassement de tours — d'une singulière beauté — de Vasili Blajenii ils avaient découpé la silhouette aérée d'une église en bois de Transylvanie. Un témoignage complet d'une telle sélection se trouve dans deux manuscrits de la fin du XVIII^e siècle. L'un, copié en 1792—1793, dans le village de Căpeți (aujourd'hui englobé dans la ville de Sovata, dép. de Mureș)⁸, par un certain Dumitru Popovici, « boyard » (c'est-à-dire paysan libre), et qui avait eu pour source un « livre » (de fait un manuscrit) du prêtre Șerban d'Arini (comm. de Măieruș, dép. de Brașov)⁹, comprend des textes correspondant aux mois

⁸ Pour l'identification des toponymes, nous avons utilisé Coriolan Suciu, *Dicționar istoric al localităților din Transilvania*, București, 1968.

⁹ Les Roumains écrivaient leurs noms propres avec des terminaisons ou des particularités de prononciation slaves pour indiquer — comme un élément spécifique national irréductible — leur appartenance à la communauté confessionnelle orientale. Ms. roum. 1373 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.S. de Roumanie (désormais : BAR) ; G. Ștrempel, Florica Moisil, L. Stoianovici, *Catalogul manuscriselor românești*, vol. IV, București, 1967 (vol. I, II, III, rédigés par Ion Bianu, Remus Caracaș, Gh. Nicolaiasa, parus en 1907, 1913, 1931) ; Gabriel Ștrempel *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, București, 1959, p. 181 (désormais : G. Ștrempel, *Copiști*) ; G. Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești*, București, 1978. Pour les manuscrits roumains de la BAR jusqu'à la cote 1600 qui seront mentionnés dorénavant, voir les catalogues cités ci-dessus. Les noms des copistes peuvent être trouvés chez G. Ștrempel, *Copiști*. Nous avons utilisé, de même, les descriptions de manuscrits exactes et détaillées faites par Mihai Moraru dans l'ouvrage Mihai Moraru, Cătălina Velculescu, *Bibliografia analitică a cărților populare laice*, coordination scientifique et préface par Ion C. Chițimia, București, 1976, 1978 (désormais : *Bibl. c.p.*).

de septembre (l'année commençait le 1^{er} septembre) à février. L'autre, également de Transylvanie, écrit en 1797, comprend des textes pour les mois de mars à août¹⁰. Le prototype de ces deux copies tardives se reflète autant dans des fragments disparates englobés dans d'autres manuscrits du XVIII^e siècle (sur lesquels nous reviendrons), que dans quelques feuillets d'une sélection du matériel pour toute l'année, réalisé en 1770 par le prêtre Bucur du village de Sohodol (comm. de Bran, dép. de Braşov)¹¹. L'auteur de la variante qui a constitué la source du prêtre Bucur a dû, à notre avis, connaître et utiliser — tout en l'adaptant — une traduction faite en Valachie à la fin du XVII^e siècle d'après l'une des éditions de Moscou des *Prologues*¹². Cette traduction a été copiée partiellement par l'hiéromoine Serafim du monastère de Bistriţa d'Olténie, peu de temps après sa parution. Le moine Serafim, dont il nous est resté encore un manuscrit où, à côté de *Esopia* (La vie et les enseignements d'Esopo), il a transcrit en slavon et en roumain d'anciens documents valaques¹³, a ajouté à la fin de sa sélection de *Prologues* un *Gromovnic* (Livre populaire de prédictions d'après les phénomènes météorologiques) et l'une des copies les plus anciennes et les plus claires du *Physiologos*¹⁴. Ce copiste (ou sa source) a conservé du *Prologue* des récits retenus par les auteurs des éditions moscovites de Limonar, Lavsaic, Pateric, (Otečenic) (différents recueils de textes sur la vie et les enseignements des grands anachorètes), etc., mais non les apologues de *Barlaam et Joasaph* (en dehors du texte sur *L'aveugle et le paralytique gardiens de la vigne*, pour lequel il ne commet pas l'erreur habituelle d'attribution).

Toujours d'après une traduction du type de celle utilisée autour de 1700 par l'hiéromoine Serafim de Bistriţa, un demi-siècle environ plus tard, un certain Matei Voileanu, originaire d'un village du Pays de l'Olt proche de Făgăraş, a copié deux fragments concernant des événements ayant eu lieu dans « le pays de Russie »¹⁵.

Certains « récits » compris dans le manuscrit de Bucur de Sohodol et dans les deux manuscrits transylvains de la fin du XVIII^e siècle ont des passages entiers ou pour le moins des groupes de mots identiques à ceux de la copie de Bistriţa. Mais en Transylvanie ces « récits » communs sont abrégés, simplifiés, de sorte que leur contenu devient plus clair et leur morale plus évidente. D'autre part, à côté d'eux sont traduits des fragments des éditions russes qui n'apparaissent pas dans la copie de Serafim, ou vice versa. Il se pourrait qu'un lettré ait disposé d'une copie du type de celles conservées à Bistriţa, qui l'ait aidé pour une traduction nouvelle d'après les éditions russes. Mais il se pourrait tout aussi bien

¹⁰ Ms. roum. BAR 2507.

¹¹ Ms. roum. BAR 1268.

¹² Ms. roum. BAR 1513 ; Damian P. Bogdan, *Răspândirea cărţii bisericesti ruse în Oltenia, « Mitropolia Olteniei », VII, 1955, p. 145—162 ; XII, 1960, p. 152—170 ; idem, Cărţi ruseşti în Ţara Românească sub Constantin Brâncoveanu, « Biserica ortodoxă română » (=BOR), LXXXIV, 1956, p. 543—557 ; Silviu Dragomir, *Relaţiile Bisericii române cu Rusia în veacul XVII*, « Analele Academiei Române », mem. sect. ist., série 2, tome XXXIV, 1912, p. 1131.*

¹³ Ms. roum. BAR 2456 ; *Bibl. c. p.*, p. 213—214.

¹⁴ Le manuscrit de Bistriţa renferme par conséquent la preuve de la circulation d'une certaine variante du *Physiologos* bien antérieure aux attestations comprises par nous dans *Bibl. c. p.*

¹⁵ Ms. roum. BAR 3399 ; Ms. 81 de la Bibliothèque du Musée d'Olténie — Craiova ; *Bibl. c. p.*, p. 379, 381.

que ce même lettré ait eu recours à l'ancienne traduction en roumain plus complète peut-être que le matériel épique retenu par Serafim, et qu'il en ait fait une nouvelle sélection, avec adaptation des textes ¹⁶.

Les deux copistes transylvains des dernières années du XVIII^e siècle (dont les « livres » se complètent, offrant un matériel puisé dans l'ensemble de l'année) représentent une première étape dans le choix des apologues de *Barlaam et Joasaph*, dont ils retiennent les suivants : *Les trois amis*, *La licorne* et *Empereur pour un an* ¹⁷. Les copistes transylvains reproduisent l'erreur d'attribution des éditions de Moscou, transcrivant le récit des *Chèvres entrées dans le troupeau de brebis* sous le nom de Barlaam. Mais pour *L'aveugle et le paralytique gardiens de la vigne* l'erreur a été éliminée.

Dans une note, le copiste roumain énonce le principe que le traducteur a suivi dans son travail sur le texte russe : « La traduction n'est pas faite mot à mot, mais en abrégant beaucoup le texte, sans jamais rien ajouter ».

Au cours d'une deuxième étape de sélection, les auteurs de miscellanées choisissent des récits de différents mois qu'ils rassemblent sans tenir compte de leur ordre chronologique initial. Des manuscrits ainsi structurés ont probablement existé dès le milieu du XVIII^e siècle, mais seuls des exemplaires des dernières années du siècle se sont conservés. L'un d'entre eux a été découvert dans la bibliothèque du métropolite de Moldavie Iosif Naniescu, relié avec un ouvrage imprimé (peut-être l'édition roumaine des *Prologues*, imprimée au monastère de Neamț en 1854—1855) ¹⁸. Dans ce genre de manuscrits, l'apologue des *Trois amis* est séparé par quelques récits de trois autres allégories de *Barlaam et Joasaph*, qui se suivent : *La licorne*, *Empereur pour un an* et *Les trois chasses* ¹⁹. Les copistes n'ont plus retenu aucun des apologues attribués erronément. Les autres récits communs aux mss. 1373 et 2507 dérivent de la même traduction du texte russe. Mais alors que pour *Les trois amis* la même règle générale est respectée ²⁰, pour *L'Allégorie de la licorne* le texte est différent de celui du ms. 1373, à savoir il reproduit, avec de légères

¹⁶ On ne peut savoir si les récits indiqués dans la table des matières du manuscrit II de *Codicilele Matei Voileanu*, publié par Matei Voileanu, le petit-fils du copiste, en 1891 à Sibiu (on ignore où se trouve actuellement ce ms. II) dérivent de la source de la variante Serafim ou de celle de la variante Bucur. Dans beaucoup d'autres manuscrits dont il ne sera pas question ici il existe des fragments dérivant de ces deux sources.

¹⁷ Ms. 2507, f. 42^v—44 ; ms. 1373, f. 64—66.

Les apologues de *Barlaam et Joasaph* retenus par les éditions de Moscou des *Prologues*, ont été inclus, aux mêmes jours, par l'auteur d'une autre variante roumaine, adoptée en 1788—1799 par l'hiéromoine Sofronie de l'évêché de Roman (Moldavie) et par les auteurs de l'édition parue au monastère de Neamț en 1854—1855 (voir RESEE, XIX, 1981, 2). Sofronic a utilisé l'ancienne traduction roumaine qui était déjà connue par Serafim de Bistrița.

¹⁸ Voir RESEE, 1981, 2.

¹⁹ Ms. roum. BAR 3746, f. 73—75 et f. 79—84 ; *Bibl. c. p.*, p. 468—469.

²⁰ *L'Apologue des trois amis*, avec le même texte et accompagné de presque les mêmes récits que dans le ms. 3746, se trouve dans le ms. r. BAR 1318, copié autour des années 1794—1795 par un certain Gheorghe Popovici, probablement toujours en Transylvanie (*Bibl. c. p.*, p. 220). Le même apologue, inséré dans le ms. r. BAR 1344 (*Bibl. c. p.*, p. 369), copié vers 1797, semble représenter une variante simplifiée, à moins qu'il ne dérive des formes courtes, à circulation indépendante, des apologues. Une de ces formes courtes, et même l'une d'entre elles où il s'agit des *Trois amis*, a été insérée aussi dans les *Prologues* moscovites, à la date du 16 février, et on la retrouve dans le ms. r. 1268, f. 7, et dans le ms. 1373, f. 116^v—117.

modifications, le fragment correspondant de la traduction intégrale du roman réalisée en 1649 par Udriște Năsturel.

Le texte de *Empereur pour un an* diffère autant de la traduction abrégée et simplifiée du russe, présente dans le ms. 1373, que de la variante d'Udriște Năsturel. On a l'impression qu'un copiste a ajouté à la forme simple, employée dans les villages de Transylvanie, un supplément de détails puisés dans la variante de l'érudit boyard valaque²¹.

L'apologue des *Trois chasses* n'avait pas été retenu par les copistes des manuscrits du premier type de sélection parvenus jusqu'à nous, de sorte qu'une comparaison est impossible. La forme qu'il présente dans le manuscrit de la bibliothèque Naniescu diffère pourtant du texte d'Udriște Năsturel, suggérant la possibilité d'une adaptation semblable à celle de l'apologue *Empereur pour un an*²².

Il convient donc de retenir que, dans le deuxième type de sélection, les apologues de *Barlaam et Joasaph* gardent encore un ordre semblable à celui du *Prologue*. Mais il y a une troisième étape: les copistes prennent les textes dans leur forme nouvelle, contaminée, et les rassemblent, conscients de leur source commune, sans se sentir cependant obligés de les rétablir suivant leur ordre dans le roman. On arrive ainsi à l'ordre suivant: *Licorne, Trois amis, Empereur pour un an, Quatre chasses*. Vers la fin du XVIII^e siècle, en 1782—1783, quelque part du côté du village de Daneș (dép. de Mureș), peut-être dans ce village même, le copiste Toader Ursul Noian transcrit, à côté d'une très récente traduction du grec due au chroniqueur Radu Duma de Brașov, différents fragments du *Prologue*. Parmi eux, se trouvent les « histoires » de *Barlaam*, groupées dans l'ordre susmentionné et avec le texte « remanié », caractéristique pour le ms. 3746²³.

Les *Prologues*, dans les éditions moscovites, n'avaient pas retenu, à ce qu'il semble, l'*Allégorie du rossignol*. Les copistes transylvains la connaissaient toutefois, autant par la forme roumaine des *Conseils de Neagoie Basarab* ou du roman *Barlaam et Joasaph* que par les recueils du genre *Apophthegmata Patrum*²⁴. Certains d'entre eux l'ajoutent aux

²¹ Dès 1702 il y avait à Brașov une copie de *Barlaam et Joasaph* écrite au cours des années précédentes en Valachie (Emil Turdeanu, *Varlaam și Joasaf*, BOR, LII, 1934, 7—8, p. 478).

²² Ces trois apologues se retrouvent également dans un manuscrit copié par le logothète Ion Erneanul en 1749 (ms. 4348 de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Cluj-Napoca), que nous ne connaissons que par l'article de Mircea Popa, *Codicele Erneanul (1749)*, « Revista de istorie și teorie literară » (= RITL), XXVII, 1978, 3, p. 336—343.

²³ Ms. r. 1132; *Bibl. c. p.*, p. 457. Dans l'un des manuscrits copiés vers 1749, le logothète Matei Voileanu, du Pays du Făgăraș, a introduit aussi les apologues de *Barlaam et Joasaph* dans l'ordre du ms. 1132 (ms. 81 de la Bibl. Craiova; *Bibl. c. p.*, p. 381—384; nous n'avons pas vu le manuscrit par nous-même). Nous ignorons comment se présentent ces apologues dans une autre copie, faite également par Matei Voileanu, en 1768, actuellement en Angleterre (ms. roumain faisant partie de la Bibliothèque John Rylands de Manchester; *Bibl. c. p.*, p. 453).

²⁴ *Învățăturii*, éd. 1971, p. 111; ms. r. BAR 3572, f. 104—106, copie de 1781, faite par Sava Popovici de Rășinari (dép. de Sibiu) qui a assemblé aussi les apologues de *Barlaam*. Dans une copie tardive, de 1832, d'un autre « livre » plus ancien, faite en Transylvanie, peut-être près d'Abrud (dans les monts Apuseni), le prêtre Ioan Felea a inséré l'*apologue du rossignol* (*Propos de sagesse*) qui atteste la connaissance d'une variante dérivée de la traduction d'Udriște Năsturel, (*Barlaam et Joasaph*) mais aussi d'un autre type de texte (ms. r. BAR 5299; *Bibl. c. p.*, p. 260—262). Une forme des plus simplifiées (*L'apologue de l'homme et de l'oiseau*) se trouve dans la copie de 1789 de Gheorghe Popovici Cucuian, habitant de Păușa; il existe un village de ce nom dans la commune de Nojorid (dép. de Bihor) et un autre dans la commune de Românași (dép. de Sălaj), Ms. r. BAR 3170; *Bibl. c. p.*, p. 81—83. Nous n'avons pas vu par nous-même l'*Apologue du rossignol* du ms. 3202 de la BCU Cluj-Napoca, copié au début du XVIII^e siècle en Transylvanie (*Bibl. c. p.*, p. 121).

apologues qui avaient été rassemblés et dans le texte desquels on déchiffre les traces de la variante Udriște Năsturel (*Barlaam et Joasaph*). On arrive ainsi à un quatrième type de sélection, qui se rattache à nouveau aux apologues qui avaient, trois siècles auparavant, retenu l'attention du voïévode Neagoe Basarab. Le prêtre Bucur de Sohodol-Bran avait transcrit en 1770, à l'époque où il réunissait les « récits » du *Prologue* dont nous avons parlé plus haut, quelques fragments du *Triod* (Recueil de prières du Carême) imprimé à Rîmnic, en Valachie, en 1761. Presque 30 ans plus tard, une personne anonyme de Braşov ajouta sur les feuillets non écrits du registre une série de récits (certains dérivés également du *Prologue*), à côté des apologues du roman *Barlaam et Joasaph*, dans l'ordre déjà constaté pour la copie de Toader Ursul et complétés par l'allégorie du *Rossignol*²⁵. Nous ne savons malheureusement pas où ce manuscrit est conservé actuellement, mais une partie de son contenu, y compris les apologues de Barlaam, se retrouve autant dans un recueil composé autour de 1820 par Ioan Mihai d'Avrig (dép. de Sibiu) que dans un autre recueil écrit vers la moitié du XIX^e siècle, en Valachie, par « la religieuse Efimia, fille de feu le médecin en chef Ştefan Piscupescu ». Les apologues de *Barlaam et Joasaph* apparaissent dans la copie d'Efimia avec le texte et dans l'ordre du manuscrit de Daneş, complétés, comme dans le manuscrit de Braşov, par l'histoire du *Rossignol*^{25a}. La forme de celle-ci pourrait être le résultat d'une abréviation de la variante roumaine d'Udriște Năsturel ou d'une adaptation d'après une autre traduction.

Nous en sommes arrivé ainsi à considérer que l'apologue des *Trois amis* et l'allégorie du *Rossignol* étaient connus en Transylvanie par d'autres sources que *Barlaam et Joasaph* et les *Prologues*. Quant à l'allégorie de la *Licorne*, souvent dénommée de *L'homme au bord du précipice*, elle a circulé dans une forme nettement différente de celle de ces deux sources. Cette variante, récemment signalée par Mircea Popa²⁶, a connu une grande diffusion et les échos partiels d'un texte de ce genre se retrouvent dans les illustrations de manuscrits arabes chrétiens des XV^e, XVII^e et XVIII^e siècles²⁷.

²⁵ Nous ne connaissons le manuscrit que par la description de C. Lacea, *Codicele Puşcaşul*, « Revista filologică », I, 1927, 1—2, p. 67—85.

^{25a}. Nous n'avons pu consulter par nous-même la copie d'Avrig (le lieu natal de Gheorghe Lazăr), qui se trouve actuellement sous la cote ms. 45 à la Bibliothèque Astra de Sibiu ; Mircea Avram, *Carlea românească manuscrisă*, Sibiu, 1970 : *Bibl. c. p.*, p. 486—491. La copie d'Efimia : ms. r. BAR 1328 ; *Bibl. c. p.*, p. 299, 484. Un autre fragment de *Barlaam et Joasaph*, adopté aussi par les *Prologues*, celui sur Nachor le magicien et l'astronome, se trouve dans un manuscrit transylvain du début du XIX^e siècle : mss. BAR 1432 (*Bibl. c. p.*, p. 428—429, 485).

²⁶ Mircea Popa, *Tectonica genurilor literare*, Bucureşti, 1980.

²⁷ Jürgen Werinhard Einhorn, *Das Einhorn als Sinnzeichen des Todes : die Parabel vom Mann im Abgrund*, « Frühmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts für Frühmittelalterforschung der Universität Münster », vol. 6, 1972, p. 390 et fig. 100 ; Waldemar Deonna, *La « Boule aux rats » et le monde trompeur*, « Revue archéologique », 1958, I, p. 51—75.

Un manuscrit russe de 1518 Книга изъмаргад renferme une histoire similaire sous le titre *Притча о богатых от болгарскихъ книгъ* qui révèle la source méridionale de la variante slavonne ²⁸.

Des données sur la diffusion de textes de ce genre dans la culture roumaine seront publiées prochainement.

Les plus anciennes copies datées comprenant, parmi les sélections des *Prologues*, les apologues de *Barlaam et Joasaph* sont dues à Matei Voileanu. Descendant d'une famille de Voila, village proche de la ville de Făgăraș (dép. de Brașov), il est resté un certain temps, autour de 1736, au monastère de Bistrița d'Olténie ²⁹, où se conservaient différentes variantes des *Prologues* : la variante courte en slavons méridional, à côté de la variante développée des livres russes du XVII^e siècle et des traductions roumaines sélectives. Vers 1740—1743, Matei se trouvait au monastère de Drăguș (comm. de Viștea, dép. de Brașov), dans le Pays de l'Olt, où il a écrit un grand nombre de copies, parfois avec l'aide de l'hiéromoine Rafail Husea, et où il a lu entre autres un des livres de Dosoftei, sur lequel se trouve sa signature ³⁰. De 1743 à 1761 il a vécu dans la commune de Vișoara près de Dumbrăveni (dép. de Mureș). En 1761, terrorisé par l'approche de l'armée du général Buccow, il a fui avec sa femme et ses quatre enfants en un lieu plus écarté, le village de Șoimușul Românesc (aujourd'hui Coroisînmartin, dép. de Mureș). Mais là non plus il n'a pas trouvé la paix, lui qui pensait sans cesse avec nostalgie à son village natal, car « au 8 du mois d'août les ennemis ont mis le feu à ma maison, ainsi qu'à neuf autres maisons, et ont brûlé tout ce que je possédais... [Ce fut] une grande tuerie ». Bien qu'il ne fût pas au bout de ses épreuves (en 1763 un de ses amis, Gherman Luca, fut tué), il resta en ce lieu « très malheureux de ces allées et venues perpétuelles ». En 1768, « à l'instigation de son épouse Mărinca », Matei Voileanu copia l'*Histoire d'Archirios et de son neveu Anadan*, ainsi que la *Vie de saint Grégoire le Décapolite*, à la fin de laquelle il mentionne, selon la coutume, le nom de Barbu Craiovescu, le grand boyard du XVI^e siècle, et il évoque le temps que lui, mo-

²⁸ A. Gorski, K. Nevostruev, *Описание славянскихъ рукописей Московской синодальной библиотеки*, vol. I—IV, Moscou, 1855—1859. L'apologue a été signalé par Bogdan Petriceicu Hasdeu dans *Cuvente den betrani*, vol. I, București, 1879, p. 708. Nous n'avons pas vu directement le texte de l'*Apologie de la licorne* du ms. 4390 de la BCU Cluj-Napoca, copié en 1761 en Transylvanie (*Bibl. c. p.*, p. 123—124). C'est probablement d'une source latine que dérive le fragment *De lauda monoferotis, adecă a inorogului*, inséré dans un manuscrit copié en 1774 à l'Evêché de Rimnic (ms. r. BAR 1267). Une variante courte de l'apologie se trouve dans un manuscrit du XIX^e siècle, Valachie : ms. r. BAR 5791 ; *Bibl. c. p.*, p. 143—144.

²⁹ L'Olténie a fait partie de l'Autriche entre 1716 et 1739, voir Șerban Papacostea, *Oltenta sub stăpînirea austriacă, 1718—1739*, București, 1971. Mais les relations entre les Roumains de Transylvanie et ceux d'Olténie ont existé aussi bien avant qu'après cette période, ainsi qu'il ressort d'innombrables témoignages historiques. Sur les allées et venues des copistes et la diffusion des livres roumains voir Mircea Păcurariu, *Legăturile bisericii ortodoxe din Transilvania cu Țara Românească și Moldova în secolele XVI—XVIII*, Sibiu, 1968 ; Florian Dudaș, *Carte vechi românească în Bihor, Oradea*, 1977 ; Octavian Șchiau, *Cărturari și cărți în spațiul românesc medieval*, Cluj-Napoca, 1978 ; etc.

³⁰ Nous avons recueilli les données sur Matei Voileanu de la bibliographie citée par Paul Cernovodeanu dans *Redacții autonome ale „Războiului Troadei”*, RITL, XIV, 1976, 1, p. 31, note 14 ; de Mircea Păcurariu, *op. cit.*, à la note 37, p. 93.

deste copiste transylvain, avait passé 31 ans auparavant au monastère de Bistrița. Cette même année 1768, il copia aussi le « livre » (de fait, le manuscrit), arrivé entre-temps dans une bibliothèque d'Angleterre, sur lequel il a signé : « moi, le logothète Matei Voileanu, le Vieux », afin de se distinguer de son fils aîné, nommé lui aussi Matei, qui était également devenu copiste.

Ce « logothète », c'est-à-dire un homme sachant lire et écrire et dont l'écriture constituait le métier, travaillait aux côtés des autres paysans. Quand sa maison fut incendiée en 1761, « ils ont brûlé tout ce que je possédais ; nous n'avons sauvé que nos corps, étant en train de faire les foin, moi, mon épouse Mărinca et nos enfants Matei, Măricuța, Alexandru, Xenia ; et ce livre (manuscrit) a échappé car il n'était pas dans la maison ». Du reste, les notes inscrites sur les manuscrits montrent que les copistes travaillaient surtout pendant les mois où les travaux agricoles étaient suspendus.

Pour plusieurs de ses copies, Matei a reçu du papier de l'hiéromoine Rafail, du monastère de Drăguș. Il ressort de différents témoignages que, les jours de fête, le logothète lisait des passages de ses copies aux paysans parmi lesquels il vivait ³¹.

Sur un manuscrit de 1747—1749 de Voileanu on trouve la signature de Ion Erneanu, qui se donne aussi la qualité de « logothète » ³². Autour de 1750 (au temps où Matei habitait à Vișoara), Erneanu copia un *Ote-șenie* et une sélection du *Prologue*, avec les apologues du deuxième stade de sélection. Les manuscrits de ces deux copistes attestent une fois de plus les relations étroites existant entre les intellectuels de Transylvanie et les foyers de culture du nord de l'Olténie et de la Munténie. Matei Voileanu a transcrit entre autres une traduction due au « savant prêtre et professeur » ³³ Ioan Făgărășanu. De celui-ci, fils du commerçant Cristea Stincă de Făgăraș, il nous est resté un manuscrit de 1705, où il avait rassemblé des fragments des écrits de Grigore, « le disciple de Basile le Grand », d'Ephrem le Syrien, etc. ³⁴. Dans les premières années du XVIII^e siècle, il fut professeur en Valachie, à l'École princière de Cîmpulung et à l'école de Rîmnicu Vîlcea. Une partie des élèves (dont beaucoup étaient de Transylvanie) y étaient instruits gratuitement, sur l'initiative du métropolitain Antim Ivireanu, personnage bien connu comme érudit, écrivain, traducteur, typographe et sculpteur, qui s'est occupé tout spécialement des jeunes dépourvus de moyens matériels suffisants pour leurs études ³⁵. Parmi les élèves de Ioan Făgărășanu on compte Radu Tempea II, le chroniqueur, et Teodor Baran, personnages qui ont joué un rôle notable dans l'activité de l'ancien centre culturel roumain de Șcheii Brașovului. Après une tentative échouée de fonder une typographie

³¹ Pour comprendre la mentalité des copistes du XVIII^e siècle, voir Alexandru Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea*, București, 1968.

³² Ms. 81 Bibl. Craiova ; *Bibl. c. p.* p. 383 ; ms. r. BAR 1161.

³³ Ms. r. BAR 3399, f. 169—178 ; Ms. 81 Bibl. Craiova ; *Bibl. c. p.* p. 379, 382.

³⁴ Ms. r. BAR 1159.

³⁵ Antim Ivireanu, *Opere*, édition critique et étude introductive par Gabriel Ștrempel, București, 1972.

à Făgăraș, Ioan Făgărășanul est retourné à Rîmnic, d'où en 1737 il était envoyé en mission à Șchei ³⁶.

À côté de nombreux autres faits analogues, soulignons les rapports directs des Roumains de Transylvanie avec l'école de Cîmpulung (à laquelle Radu Năsturel, le fils du traducteur de *Barlaam et Joasaph*, avait accordé des soins particuliers), avec l'évêché de Rîmnicu Vilcea (parvenu alors, grâce à Antim Ivireanul et à ses successeurs, à un véritable essor culturel), avec le monastère de Bistrița d'Olténie (qui abritait un grand nombre de précieux manuscrits et ouvrages imprimés). C'est dans cette communauté d'intellectuels évoluant autour de Rîmnic et de Brașov, composée de citadins mais aussi de ruraux, de gens aisés mais aussi de gens sans fortune, pour lesquels les Carpates constituaient un trait d'union et non pas une barrière, qu'a été traduite entre autres la variante imprimée des *Prologues* et qu'a eu lieu la contamination de ses apologues avec ceux de la version roumaine, due à Udriște Năsturel, de *Barlaam et Joasaph*.

Un point révélateur, c'est la condition sociale des copistes de village qui ont diffusé les fragments des *Prologues* en Transylvanie. Aux deux « logothètes » mentionnés plus haut vient s'ajouter une troisième personne dont le métier était d'écrire : le « diac » (copiste, écrivain) Toader Ursul Noian, qui était marié à « Măriuța, la fille du prêtre Theodor de Daneș » et se trouvait probablement en relations étroites avec l'école de Șcheii Brașovului.

D'autres copistes, tels que Bucur fils de Juga, de Sohodol (comm. de Bran) ³⁷, ou Șerban d'Arini (comm. de Măieruș, dép. de Brașov) étaient prêtres. Dumitru de Căpeți se nommait — nous l'avons vu — « boyard » (c'est-à-dire paysan libre), de même qu'étaient également paysans Gheorghe Popovici Cucuian, « habitant de Păușe » et, probablement, Ion Mihai d'Avrig.

Au sujet des différences peu importantes de condition au sein du paysanat roumain de Transylvanie et de leur peu d'effets sur la mentalité collective, ainsi que du mode de vie des prêtres paysans, des pages documentées et évocatrices ont été écrites dernièrement par David Prodan, dans la monographie sur *Răscoala lui Horea* (La révolte de Horea) ³⁸.

Citons également les témoignages de voyageurs étrangers du temps, qui ont observé attentivement les réalités du milieu rural transylvain. En 1702, le jésuite Andreas Freyberger écrit : « [Les prêtres] s'occupent des travaux des champs : ils labourent, hersent, moissonnent et battent le blé, tout comme les autres paysans. Leur habillement ne diffère pas de celui des paysans laïques, ils portent comme eux des vestes en peau de mouton ou de chèvre et ne se distinguent du commun des paysans que par leurs couvre-chefs, qui chez les prêtres sont bleus et chez les archiprêtres ou les archidiaques noirs, et qu'ils n'enlèvent jamais, même en présence de personnes des plus haut placées . . . ». « En ce qui concerne

³⁶ Vasile Olteanu, *Date noi despre activitatea culturală a lui Antim Ivireanul*, RITL, XXIX, 1980, 4, 615—620.

³⁷ Ce prêtre Bucur, descendant d'une famille venue de « Marmața », c'est-à-dire du nord de la Roumanie, a copié au moins sept registres (C. Lacea, *Codicele Pușcașul*, « Revista filologică », I, 1927, n^{os} 1—2, p. 67—84 ; BAR ms. 1268).

³⁸ Voir aussi David Prodan, *Boieri și vecini în Țara Făgărașului în sec. XVI—XVII*, « Anuarul Institut. de istorie din Cluj », VI, 1963, p. 161—313 ; idem, *Studiu introductiv la Urbarile Țării Făgărașului*, București, 1970, 1976.

les contributions, les impôts et autres charges, obligations et servitudes, il n'y a aucune différence entre eux et les laïques ; le servage existe aussi pour eux. »³⁹ Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que tout ce monde soit solidaire, fait qui surprend les voyageurs d'Occident.

En ce qui concerne le sort des paysans, nous ferons appel à des témoignages contemporains qui ne peuvent donner lieu à aucun soupçon de partialité. En 1773, le fils et corégent de Marie-Thérèse, le futur empereur Joseph II, écrivait : « Ces malheureux sujets roumains, qui sont sans aucun doute les plus anciens et les plus nombreux des habitants de la Transylvanie, sont maltraités par tout le monde, aussi bien par les Hongrois que par les Saxons (il s'agit évidemment des couches exploiteuses respectives — C.V.) et sont accablés de toutes les injustices, de sorte que leur sort — pour peu qu'on y regarde de près — est digne de pitié ; il est étonnant qu'il existe néanmoins tant de ces hommes et qu'ils ne se soient pas tous enfuis »⁴⁰.

Après que le métropolite Atanasie Anghel, cédant à la pression des autorités impériales (ecclésiastiques et laïques), eut accompli, en 1698, l'union avec l'Eglise catholique, les actions contre les Roumains de Transylvanie se durcirent plus que jamais. C'est justement aux tentatives de les supprimer en tant que peuple, que répondent, à côté d'importants mouvements sociaux, les manuscrits copiés alors par les intellectuels de village. Matei Voileanu (il semble qu'il ait été aussi peintre d'églises) a vécu, comme tant d'autres, la terreur du temps où le général Buccow et son armée se proposèrent de détruire par le feu et à coup de canons les monastères et églises orthodoxes de Transylvanie. Véritables monuments d'art (la plupart dans cette note d'élégance, unique en son genre, des églises en bois), ils constituaient des sanctuaires où se conservait et se renouvelait sans cesse l'ancienne civilisation locale de modèle byzantin⁴¹.

Les autres copistes de la fin du XVIII^e siècle écrivent à peu près au temps où les paysans conduits par Horea, Cloșca et Crișan se sont soulevés pour défendre leurs droits.

Pendant que les grandes personnalités de l'Ecole transylvaine recueillaient dans les bibliothèques de l'Occident des preuves irréfutables de la latinité et de la continuité des Roumains, tout en essayant de moderniser l'enseignement, considéré comme un moyen de libération nationale, les intellectuels restés dans les villages diffusaient, ainsi qu'il ressort du contenu de différentes miscellanées, une littérature qui les unissait à leurs conationaux d'au-delà des Carpates⁴². Autant pour les copistes que pour les lecteurs auxquels s'adressaient les manuscrits, la culture

³⁹ Cité d'après Virgil Căndea, *Răzuna dominantă (l'étude sur Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle)*, RESEE, VIII, 1970, 2, p. 181—230 et 4, p. 623—688.

⁴⁰ Cité d'après Ștefan Mețeuș, *Emigrări românești din Transilvania în secolele XIII—XX*, 2^e édition, București, 1977, p. 143.

⁴¹ Ștefan Mețeuș, *Drăguș, un sat în Țara Oltului*, București, 1945 ; Mircea Păcurariu, *Istoria bisericii ortodoxe române*, 2 vol., București, 1980, 1981 ; Ioan Godea, Ioana Cristache-Panaït, *Monumente istorice din eparhia Oradiei. Biserici de lemn*, Préface V. Coman, Etude introd. V. Drăguș, Oradea, 1978 ; Paul Petrescu, *Unitatea de concepție constructivă și decorativă a bisericilor de lemn românești*, « St. cercet-ist. artei », série Beaux Arts, XIV, 1967, n^o 1, p. 23.

⁴² Al. Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978 ; *Enlightenment and Romanian Society*, volume édité par Pompiliu Teodor, Cluj-Napoca, 1980.

n'était pas un luxe, mais un moyen de survivre. Ce qu'ils recherchaient dans la lecture, ce n'étaient pas un moment de détente, mais une source de préceptes d'édification morale. C'est pourquoi l'on rencontre dans les manuscrits susmentionnés des œuvres comme *Pilde filosofești* (recueil de maximes orientales composé par Antoine Galland) ou *Floarea dărilor* (*Fiori di virtù*, qui a été connue sous forme de nombreux manuscrits traduits en roumain d'après des sources slavonnes, mais aussi d'une traduction du grec éditée en 1700 à Bucarest). Non moins connu des copistes des villages était le livre de l'érudit voïévode moldave Dimitrie Cantemir, *Divanul sau Gîlceava sufletului cu trupul...* (Le Divan, ou le Conflit entre l'âme et le corps...), imprimé à Jassy en 1698.

La publication dans les Principautés roumaines de ces trois livres — *Divanul*, *Floarea dărilor* et *Pildele filosofești* — a constitué un événement dans l'histoire de la culture roumaine, de même que leur présence dans les manuscrits transylvains indique une fois de plus à quel point, de part et d'autre des Carpatés, les intellectuels roumains — en fait tous les Roumains — se sentaient unis⁴³.

Parmi les livres imprimés par le métropolite de Moldavie Dosoftei, les préférences allaient vers des fragments concernant les prédictions à sous-entendus politiques de la Sibylle Erythrée — *Parimile de preste an* (Proverbes de Salomon de toute l'année, Jassy, 1683), ainsi que *Viața și petrecerea svinților* (Vie et trépas des saints, Jassy, 1682—1686), qui incitent à la fermeté d'âme. Du *Psautier* versifié (Uniev, 1673) du même Dosoftei, qui lui a valu le renom de premier grand poète roumain, les paysans transylvains ont choisi ces fragments d'une tristesse lancinante, qui sont passés ensuite dans les noëls : « La apa Vavilonului/ Jălind de țara Domnului/ Acolo am săzut și am plîns (sic) / La voroavă cînd ne-am strîns (sic). / Și cu inima amară, / Prin Sion și pentru țară, / Aducîndu-ne aminte, / Plîngeam cu lacrimi fierbinte / ... De te-aș uita, țară svîntă, / Atuncea să-mi vie smîntă » (Matei Voileanu glose pour le verset 5 du psaume 136 : « Să-mi fie mie osîndă »). A ces vers s'ajoutent des adaptations populaires de *Cîntecul pustiei* (Chant de la solitude) de *Barlaam et Joasaph*, dans la variante d'Udriște Năsturel. Les Transylvains n'ignoraient pas non plus les vers sur l'assassinat de Grigore III Ghica, défenseur de l'intégrité de la Moldavie, qui a aussi aidé financièrement — comme tant d'autres princes de Moldavie et de Valachie — les Roumains de Șcheii Brașovului⁴⁴.

A côté de traductions récentes de leurs confrères plus instruits, comme Ioan Făgărășanul ou Radu Duma (qui savaient le slavon, le grec et, ce dernier, le latin), les copistes insèrent différentes variantes de *Apophtegmată Patrum*, mais aussi *Istoria Troadei* (Histoire de la guerre de Troie), à côté d'autres fragments de « chronographes »⁴⁵, ou encore

⁴³ Al. Duțu, *Un libră de cîrvi în țara Românilor în secolul XVIII*. « Les dits de philosophes », RESEE, IV, 1966, 1—2; idem, *Coordonate ale culturii românești...*

⁴⁴ *Cronici și povestiri românești versificate — sec. XVII—XVIII*, édition parue par les soins et avec une préface de Dan Simonescu, București, 1967.

⁴⁵ Klaus-Henning Schroeder, *Die Geschichte vom trojanischen Krieg in der älteren rumänischen Literatur*, München, 1976; Paul Cernovodeanu, *Variante independente...* (voir ci-dessus, note 30); Radu Constantinescu, K.-H. Schroeder, *Die rumänische Version der „Historia...“*, Tübingen, 1977; R. Constantinescu, « *Historia destructionis Troiae...* », RITL, XXVII, 1978, 1, p. 5—21.

Învățăturile lui Archirie către nepotul său Anadan (Les conseils d'Archirios à son neveu Anadan), livre populaire qui fait l'éloge de la sagesse en opposition à la force brutale.

À côté d'autres fragments de littérature écrite, les manuscrits de Transylvanie comprennent aussi un grand nombre de vers qui ne circulaient qu'oralement ⁴⁶.

Des *Prologues*, les copistes transylvains ne retiennent pas les biographies (on les trouve sous une forme plus complète dans les volumes édités par Dosoftei à Jassy en 1682—1686), mais les « histoires », les « récits », les « apologues », les « paroles édifiantes ». A l'égard des apologues de Barlaam, ils font preuve de la sûreté de personnes sachant ce que représente la substance d'un livre. Pour les copistes comme pour les « architectes » ou pour les peintres d'icônes sur verre ⁴⁷, la culture byzantine ne représentait pas une énumération aride de titres, mais un style de vie et un comportement parfaitement assimilés et régulièrement mis en concordance avec les circonstances concrètes de l'histoire.

Le processus même de traduction était un acte qui comportait un choix : « Il ne s'agit pas d'une traduction mot à mot ». On comprend dès lors pourquoi les variantes slavonnes citées dans certains manuscrits à côté de leurs traductions en roumain ne « collent » pas exactement à celles-ci. C'est en vain probablement que, dans des cas pareils, on chercherait à déceler l'original « véritable ». Beaucoup de traducteurs ont pratiqué la version sélective, quoiqu'il en ait existé aussi qui ne se permettaient pas de modifier même l'ordre des mots d'une phrase.

En tant que parties composantes du roman *Barlaam et Joasaph*, les apologues n'ont souffert que des transformations insignifiantes au cours de ce processus prolongé de copiage. Lorsque des variantes offertes par les *Prologues* (utilisés comme anthologies et non comme hagiographies) on passe à celles adoptées par les copistes transylvains, différentes modifications, abréviations et contaminations ont eu lieu. Mais une formule unitaire une fois établie, celle-ci sera respectée et ne comportera plus que des interventions minimales. On est en présence d'une modalité de transmission de la culture écrite analogue à celle de la culture orale : la possibilité d'intervenir écarte l'immobilisation dans des formes fixes, sans dissoudre pour autant l'essentiel de la structure.

À la fin du XVIII^e siècle, les Roumains de Transylvanie contemporains des Lumières et de la Révolution française pratiquent la culture byzantine comme une réalité vivante, prenant part — ainsi que nous en informons aussi d'autres catégories de sources — aux grands mouvements sociaux de leur temps.

⁴⁶ Les relations complexes entre les livres populaires, le folklore et la littérature roumaine ont été étudiées en particulier par Ion C. Chițimia, *Probleme de bază ale literaturii române vechi*, București, 1972. C'est, à notre avis, un fait significatif que les premiers manuscrits et les premières éditions (à l'exception de *Floarea darurilor*, imprimé à Snagov en 1700, et peut-être du *Roman d'Alexandre*) des livres populaires traduits en roumain proviennent de Transylvanie, certains mêmes de Șcheii Brașovului.

⁴⁷ Iuliana Dancu, Dumitru Dancu, *La peinture paysanne sur verre de Roumanie*, Bucarest, 1975 ; Eugenia Greceanu, *Spread of Byzantine Traditions in Mediaeval Architecture of Roumanian, Masonry Churches in Transylvania* dans *Etudes Byzantines et Post-byzantines*, București, 1979.

AUTOUR DE L'INSERTION DANS LE MERCURE DE FRANCE DE LA «CONSTITUTION» DE CONSTANTIN MAVROCORDATO

ANNE-MARIE CASSOLY
(Strasbourg)

En parlant de la « Constitution » de Constantin Mavrocordato¹, nous n'avons pas la prétention de renouveler un sujet qui, depuis longtemps, a été exploité par d'éminents spécialistes et, tout dernièrement encore, par Ş. Papacostea qui en a donné une analyse détaillée à souhait². Evidemment, il peut être intéressant de revenir sur une manifestation de la part de ces princes phanariotes dont, comme le soulignait le regretté professeur Mihai Berza : « dans des conditions toujours très difficiles, certains ont su dominer les circonstances et laisser des traces profondes »³.

Ainsi, le journal le *Mercure de France*, du mois de juillet 1742⁴, publiait pour la citer dans le titre la :

« Constitution faite par S.A.M. le Prince CONSTANTIN MAURO
CORDATO, Prince des deux Valachies⁵ et de Moldavie, le 7
Février 1740. Portant Suppression de plusieurs Impositions onéreuses
aux Habitans de la Valachie, et prescrivant plusieurs Règles
utiles au Gouvernement de cette Province »⁶.

Plusieurs questions méritent d'être retenues. Pourquoi l'insertion de cet acte dans un journal, en l'occurrence le *Mercure de France*? Pourquoi le choix de la France pour faire connaître ces réformes? La presse d'alors nous sera-t-elle de quelque secours pour y répondre?

A cette époque, le *Mercure de France* est considéré comme l'un des grands journaux⁷, pris en charge par le ministère des Affaires étrangères⁸, source de ses informations lointaines, il est vrai. Fondé en 1672, par Donneau de Vizé, sous le nom de *Mercure Galant*, il devrait changer plusieurs

¹ Communication présentée au IV^e Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Ankara, Août 1979.

² S. Papacostea, *La grande charte de Constantin Maurocordato (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie*, in *Symposium l'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974, pp. 365-376.

³ M. Berza, *Conclusions*, in *Symposium...*, p. 472.

⁴ *Mercure de France*, juillet 1742, pp. 1506-1525 de l'édition originale. Il existe une reproduction en fac-similé, Genève, Slatkine reprints, 1970, pp. 12-17.

⁵ C'est-à-dire la Grande Valachie (Munténie) et la Petite Valachie (Olténie).

⁶ Toutes nos citations respectent l'orthographe des textes originaux.

⁷ Voir à ce sujet l'étude de J. Wagner, *Marmontel journaliste et le Mercure de France (1752-1771)*, Grenoble, 1975. Dans l'introduction (p. 15-28) l'auteur nous décrit l'intérêt et l'histoire très mouvementée de ce journal, avant d'en faire l'analyse.

⁸ Voir note 17.

fois de dénominations pour prendre celle en 1724, à la faveur de la monarchie, de *Mercur de France*⁹. Paraissant tous les mois, sous le format d'un petit livre (in 12°), selon l'habitude d'alors, il était devenu une sorte de feuille d'échos très lue.

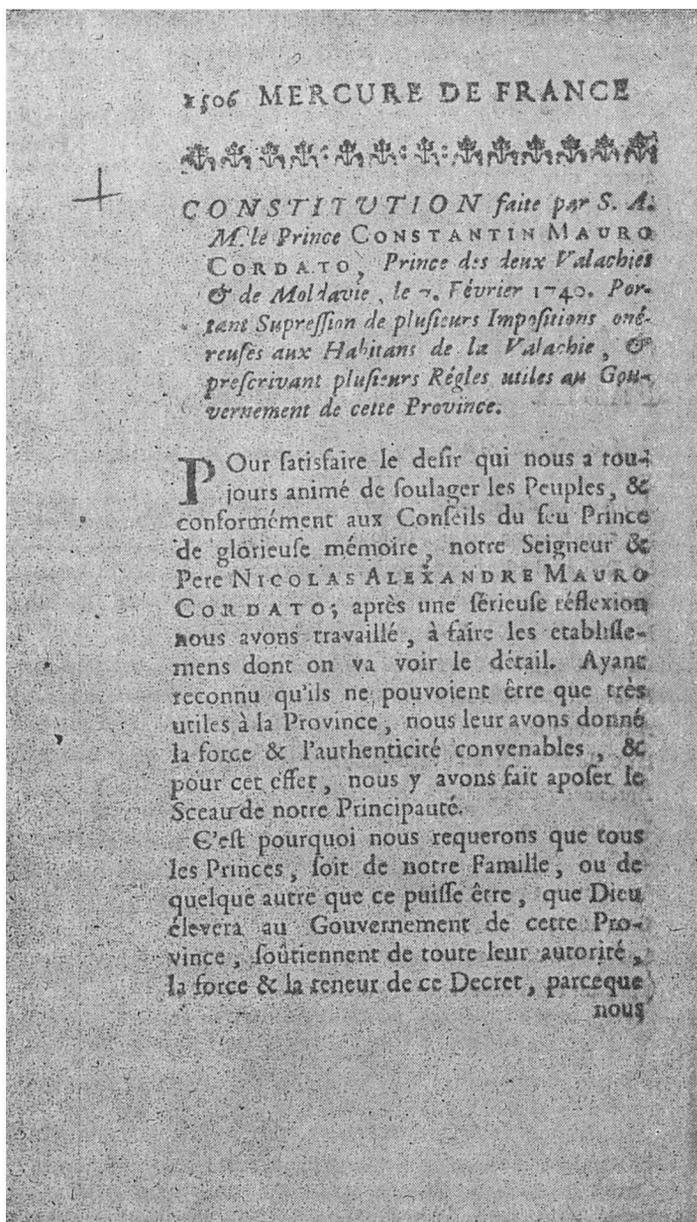


Fig. 1. — Fac-similé, au format réel, de la première page de la « Constitution » (Manuscrit Bibl. Nat. Paris)

⁹ *Mercur de France*, janvier 1739, ed. Slatkine, p. 7.

Quelles sont les raisons de l'intérêt que lui marquent les lecteurs ? Riche en articles des plus variés, il est « non seulement le *Journal de la Politique*, mais encore de la *Jurisprudence*, de la *Littérature*, de la *Police*, de la *Finance* et des *Théâtres* »¹⁰. Il tient au courant de tout ce qui survient de notable certes à la cour du roi, à Paris, en province mais aussi à l'étranger. En effet, les événements politiques, diplomatiques, militaires des différents pays européens ou plus lointains y occupent, comme il se doit au XVIII^e siècle, une place importante¹¹, sans compter la publication d'œuvres inédites, de poésies galantes et autres. Avec ce caractère très général, il couvre un champ plus vaste que les autres périodiques français connus :

— *le Journal des Savants* : mensuel qui traite plutôt de science et de littérature ;

— *le Journal de Trévoux* : mensuel également, aux mains des Jésuites, qui est spécialisé dans la littérature, tout en étant bourré d'informations diverses ;

— *la Gazette de France* : hebdomadaire, organe officieux de la cour, qui donne des nouvelles surtout politiques.

Ainsi, le *Mercure de France* est assuré d'une diffusion auprès d'un public assez large, moins friand peut-être d'anecdotes que soucieux de nouvelles. Celles-ci « sont destinées principalement aux Amateurs de la Vérité, qui sont ravis de trouver dans leur Bibliothèque un Journal fidèle et suivi des Evénements de leur Siècle. Les Nouvelles du *Mercure de France*, purifiées par le temps et l'Examen, dégagées des fausses circonstances que le mensonge ajoute et qu'adopte la crédulité, regagnent par la certitude ce qu'elles perdent par l'ancienneté. Enfin, elles font les *Annales* de la Nation. Si les Empires renommés avaient eu de pareils Journaux, nous aurions des *Histoires Grecques* et *Romaines* plus curieuses encore que celles d'Hérodote et de Tite-Live », rappelle le Directeur¹². La présentation en volumes séparés en permettait donc la conservation sous forme d'une collection que l'on retrouvait auprès de l'élite parisienne, de celle des villes les plus éloignées du royaume, mais aussi celle de l'Europe cultivée où l'on parlait français¹³.

Aussi bien le roi Louis XV en reconnaissait suffisamment l'importance et l'intérêt, même hors des frontières françaises, pour renouveler toujours l'autorisation d'impression, car « il ne convient pas que le Public ... soit privé d'un ouvrage aussi utile qu'agréable, tant à nos Sujets qu'aux Étrangers »¹⁴. Et Antoine de la Roche, un homme de lettres,

¹⁰ Cf. préface pour le renouvellement du privilège royal du *Mercure de France*, novembre 1744, p. 227.

¹¹ « L'article des Nouvelles Etrangères n'est dédaigné que par les Nouvellistes avides de la fraîcheur des Nouvelles : c'est l'affaire des Gazettes. Le *Mercure de France*, ne paraissant que tous les mois, n'est obligé qu'à donner des faits certains. Les Nouvelles récentes ont leur agrément. Les Nouvelles du *Mercure* ont leur utilité ». (*Mercure de France*, idem, p. 227).

¹² *Mercure de France*, idem, p. 227.

¹³ Selon le *Mercure de France*, janvier 1739, p. 8, vingt neuf librairies avaient l'exclusivité de sa diffusion en province ; d'autre part un catalogue permettait à tout moment de se procurer les anciens volumes, ce qui explique les séries souvent complètes à l'étranger.

¹⁴ *Mercure de France*, janvier 1742, p. 7.

mais portant de l'intérêt aux problèmes extérieurs par le fait d'avoir voyagé dans sa jeunesse au Levant surtout, en était le rédacteur et le directeur depuis 1721 grâce aussi à la protection de son souverain ¹⁵.

Ce journal est-il, dans ces conditions, un organe du gouvernement ? Le titre de *Mercure* auquel on a joint *de France* semble le suggérer. De plus, il est « dédié au Roi » selon son sous-titre, et en bas de page, il est spécifié qu'il est publié « Avec Aprobation et Privilège du Roy » (voir fig. 2). Si le *privilège*, en fait le droit de publication, était concédé pour quelques années, contre redevance au Trésor, *l'approbation* ¹⁶ dépendait d'un « examinateur » nommé à cet effet et qui, à la fin de chaque numéro, signalait de son nom ¹⁷.

L'analyse du journal distingue plusieurs parties intitulées : pièces fugitives, nouvelles littéraires, sciences et belles lettres, beaux-arts, spectacles, nouvelles étrangères et état civil ¹⁸. Sur les deux cent quatorze pages que comprend le numéro de juillet 1742, vingt (soit près du dixième) sont consacrées à la publication de la « Constitution » de Constantin Mavrocordato. C'est là une proportion relativement importante pour un acte de ce genre et concernant un pays passablement éloigné de la France. A titre de comparaison, la rubrique politique, proprement dite, des nouvelles étrangères compte le même nombre de pages.

Quant au texte lui-même, il est inséré, au début de la revue, parmi l'une de ces « pièces fugitives », où se mêlent poésie et prose sur des sujets divers touchant à l'amour, à la morale, à la philosophie, au droit ou à l'histoire. Il se trouve, par le fait, en bonne place intercalé entre deux fragments d'un mémoire sous forme de lettre relatant du commerce des Phéniciens avec Alexandrie.

En poussant un peu l'étude de cette partie du journal, elle semble constituée uniquement d'envois des lecteurs, dont le directeur sollicitait vivement la collaboration tout juste quelques mois auparavant ¹⁹. Et une attention toute particulière était accordée aux nouvelles ayant trait à la jurisprudence : « Il n'est peut-être point d'Article dans ce Livre qui

¹⁵ « Voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant (la Roque) et étant informé de ses assiduités, des soins et dépenses qu'il fait pour la perfection dudit *Mercure de France*, dont nous sommes contents et dont nous voulons lui donner des marques de notre entière satisfaction » (*Mercure de France*, idem, p. 7).

¹⁶ L'approbation était formulée de la façon suivante : « J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercure de France*, du mois de... et j'ai crû qu'on pouvait en permettre l'impression. Signé: Hardion ». Toutefois, nous notons que le *Mercure* ne sera soumis à la censure royale qu'en 1754 (cf. J. Wagner: *op. cit.*, p. 15, note (8)).

¹⁷ C'est donc Jacques Hardion, historien, membre de l'Académie française mais rattaché aux Affaires étrangères. Il sera d'ailleurs chargé, plus tard, de la conservation des Livres du Cabinet du Roi et de l'enseignement de l'histoire aux filles de Louis XV (cf. P. Augé, *Larousse du XX^e siècle*, Paris, 1930, tome III, p. 957).

¹⁸ J. Wagner, *op. cit.*, p. 31 et suiv.

¹⁹ « Les Savants et les Curieux sont priés de vouloir bien concourir à rendre ce Livre encore plus utile, en nous communiquant les Mémoires et les Pièces en Prose et en Vers, qui peuvent instruire et amuser. Aucun genre de Littérature n'est exclus de ce Recueil, où l'on tâche de faire régner une agréable variété: Poésie, Eloquence, nouvelles découvertes, dans les Arts et dans les Sciences, Morale; Antiquité, Histoire Sacrée et Profane, Voyages... Jurisprudence, Mémoires, Projets... etc. » (*Mercure de France*, janvier 1742, Avertissement au lecteur, p. 8).

regarde plus directement le Bien Public, que celui-là, et qui soit plus recherché de la plupart des Lecteurs »²⁰.

A la lumière de ces quelques informations que nous avons cru bon de rappeler, il n'y a pas lieu de s'étonner le moins du monde de lire, dans cette publication française, un texte concernant éminemment les Principautés danubiennes.

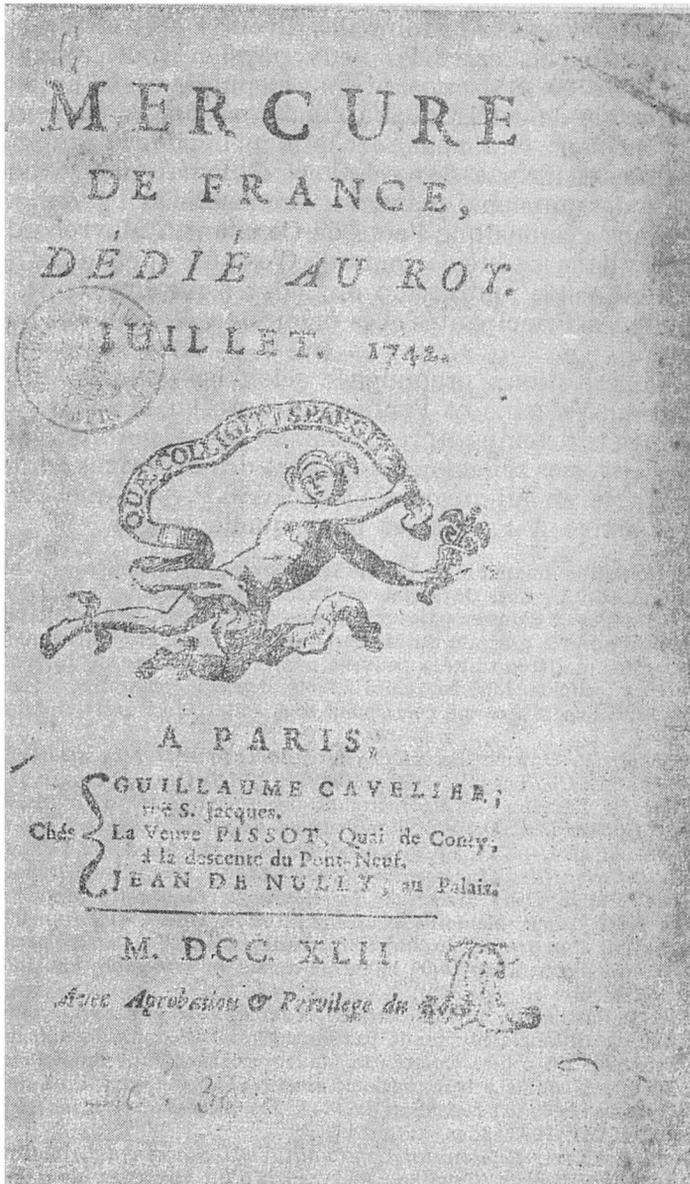


Fig. 2. — Fac-similé de la couverture du *Mercure de France* (Manuscrit Bibl. Nat. Paris)

²⁰ *Mercure de France*, janvier 1742, p. 8.

Ajoutons à cela l'attrait, aux yeux des lecteurs d'alors, pour les nouvelles lointaines ²¹ dont celles de l'Empire ottoman, porte de l'Asie et de l'Afrique ; la preuve, la publication en juin 1742, d'un numéro spécial, de deux cent vingt huit pages, du *Mercur de France*, consacré exclusivement à l'ambassade de la Sublime Porte, arrivée à Paris, au début du mois de janvier de la même date. Le fascicule relate, certes, la visite de l'ambassadeur Saïd Pacha au roi, le faste des cérémonies mais aussi le rapprochement franco-turc avec l'histoire des diverses ambassades, les traités ou capitulations conclus entre les deux pays et tout naturellement le dernier, signé en 1740. S'il est vrai que le public était curieux de tout détail sur l'exotisme de cet Etat, il a été frappé par la venue de cet ambassadeur, événement vraiment exceptionnel pour l'Empire ottoman aussi, qui n'entretenait pas de relations diplomatiques avec l'étranger mais seulement des missions, quand les circonstances l'y obligeaient ²².

Or, nous observerons que l'acte de Constantin Mavrocordato paraît le mois suivant, dans ce même journal. O'est un appendice, en quelque sorte, au récit de cette ambassade ou, pour s'exprimer ainsi, un peu à la manière dont les Principautés elles-mêmes en étaient un, pour la Turquie suzeraine.

Cette « Constitution » promulguée selon les données du journal, le 7 février 1740 en Valachie et l'année suivante en Moldavie, fut insérée relativement peu de temps après dans la revue, en français ²³. Aussi a-t-elle soulevé diverses réflexions de la part des historiens : si le problème des dates de l'acte en lui-même a été éclairci ²⁴, par quel intermédiaire le texte est-il arrivé à Paris ²⁵ et dans quelle langue ²⁶ ?

²¹ « Nous prions ceux qui, par le moyen de leurs correspondances, reçoivent des nouvelles d'Asie, d'Afrique, du Levant, de Perse, de Tartarie, du Japon, de la Chine, des Indes Orientales et Occidentales et d'autres pays et contrées éloignées... et voudroient nous faire part de leurs journaux à l'adresse générale du *Mercur* » (*Mercur de France*, idem, p. 8).

A noter que les matières traitées peuvent concerner tous les sujets : guerres, révolutions, traités de paix, religion, lois, coutumes... ou encore « le caractère de chaque nation, son origine, son gouvernement » ce qui correspond tout à fait aux caractéristiques du texte publié.

²² Voir à ce sujet P. Duparc. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, tome XXIX, Turquie, Paris, 1969, p. XXXIII.

²³ Ce texte du *Mercur* a été reproduit une première fois à Paris, en 1881, par E. Legrand, dans *Ephémérides daces ou chronique de la guerre de quatre ans (1736-1739)* de C. Dapontes, vol. II, p. L-LXI, et à nouveau en 1913, par Al. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato (1660-1830)*, pp. 382-387, puis à Bucarest, en 1947, par G. Brătianu, *Două veacuri de la reforma lui Constantin Mavrocordat (1746-1946)*, in *Analele Acad. Rom., Memoriile secțiunii istorice*, vol. XXIX, pp. 435-450.

²⁴ En fait il s'agit d'un premier document fiscal adopté en 1740, ratifié par une assemblée en février 1741 et effectivement appliqué la même année en septembre en Moldavie (voir à ce sujet S. Papacostea, *op. cit.*, p. 365).

²⁵ Selon les indications de M. D. Berindei, l'activité de la francmaçonnerie dans les principautés et à Constantinople n'y serait pas étrangère. Différents documents attestent la présence dans cette loge du prince Constantin Mavrocordato durant la période 1734-1744, lui permettant ainsi des contacts très précieux avec les milieux européens (cf. article de l'auteur, *Préludes de la révolution roumaine de 1848. Les sociétés secrètes*, in *Revue Roumaine d'histoire*, Bucarest, XVII, 1978, 3, p. 428 et 445).

Par ailleurs, I. Minea, *Reforma lui Constantin Vodă Mavrocordat*, in *Cercetări istorice*, Bucarest, 1927, p. 161, avait émis l'hypothèse de la venue d'un voyageur, dans la circonstance, J. Flachet, à qui aurait pu être confié le document. Toutefois, il apparaît que les dates de son séjour ne peuvent pas coïncider avec celle de l'émission de l'acte (voir infra).

²⁶ S. Papacostea a remarqué que l'édition du texte roumain de cette « constitution » a été publié par P. Teulescu, en 1860, dans les *Documente istorice (Arhiva Românească)* mais

Nous nous bornerons à rappeler que l'acte publié comprend un préambule, une déclaration du clergé et de la noblesse, treize articles de lois et l'énumération des titres auliques des grands dignitaires des deux Principautés²⁷. Le lecteur français y voit la réorganisation des institutions d'un pays et l'octroi de certains privilèges à son Eglise et à sa noblesse, les boyards.

Ce texte n'est donc pas à proprement parler une constitution mais plutôt un ensemble de règlements. Certes, la version française emploie les termes d'*établissement*, ou de *décret* ou encore de *constitution*²⁸, mais sans doute est-ce là l'affaire du traducteur ou du rédacteur, du moins certainement pour le titre. Le mot « constitution » écrit en gros caractère était appelé à aguicher le lecteur en piquant son intérêt pour une certaine forme de régime²⁹, que le texte correspondit ou non à ce qui était annoncé.

Le contenu du document en lui-même, capital il est vrai pour l'histoire et la connaissance de cette période, ne sera pas analysé ici³⁰, car ce serait sortir de notre sujet ; mais nous nous proposons d'essayer de percer le but poursuivi par l'éditeur qui fut *peut-être*, en ultime analyse, sollicité en ce sens par le prince Constantin Mavrocordato en personne.

On demeure frappé par l'insistance du voïvode à mentionner le nom de son père Nicolas Alexandre Mavrocordato, et son influence sur lui : « dans l'espérance que Nous pourrions un jour être élevés au Gouvernement, (il) nous communiquait ses vues et ses projets »³¹. A quel titre en

d'une manière peu satisfaisante. Il souligne aussi le fait que la traduction parue dans le *Mercur de France* « ne correspond pas exactement à l'original » conservé aux Archives de l'Etat à Bucarest (Suluri XVII) cf. *Contribuție la problema relațiilor agrare în Țara Românească în prima jumătate a veacului al XVIII-lea*, in *Studii și materiale de istorie medie*, Bucarest 1959, vol. III, p. 300, note 8.

Les discordances entre le texte roumain et la version française du journal, notées par l'historien roumain, nous font penser à une rédaction en français destinée par le fait à la revue.

Par contre Al. A. C. Stourdza, dans un cours à la Sorbonne, a soutenu que le texte aurait été traduit par les soins de l'abbé Desfontaines (cf. *La diplomatie européenne et les Pays roumains au XVIII^e siècle*, Paris, 1913, p. 27).

²⁷ Contrairement à l'idée répandue, il n'y a pas de gravure représentant le prince Constantin Mavrocordato. La confusion provient vraisemblablement de l'insertion dans le *Mercur* précédent, du portrait de l'ambassadeur de Constantinople. Par contre, le portrait du prince, réalisé par le célèbre graveur parisien Petit, est reproduit dans le premier tome de l'ouvrage de l'abbé Desfontaines, *Les œuvres de Virgile traduites en français*, paru à Paris en 1743, et à qui il est dédié (cf. l'épître dédicatoire republiée par E. Legrand, *Bibliographie hellénique*, Paris, 1918, tome I, p. 308—310).

²⁸ *Mercur de France*, juillet, 1742, p. 12.

²⁹ «une constitution, telle qu'on la désirait pour le royaume à cette époque de philosophie, selon N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, vol. VII, Bucarest, 1940, p. 153.

³⁰ Voir à ce sujet l'étude très minutieuse de I. Minea : *op. cit.*, p. 97—248, les articles déjà cités de S. Papacostea, celui de F. Constantinîu et S. Papacostea : *Les réformes des premiers phanariotes en Moldavie et en Valachie : essai d'interprétation*, in *Balkan Studies*, Thessaloniki, 1972, vol. 13, p. 89—118, ainsi que la thèse de Fl. Constantinîu : *Relațiile agrare din Țara Românească în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1972, pp. 106—108.

³¹ Son père s'était tout particulièrement occupé de son éducation et, dès l'âge de 16 ans, il songeait même à lui confier le pouvoir, le mettant au courant de toutes ses activités et l'obligeant à rédiger des rapports pour la Porte. Il lui laissa un certain nombre de « recommandations » qui sont un véritable programme de gouvernement (cf. C. Dapontes : *op. cit.* p. XXI et suiv.).

faire état ? Sans doute intervient le problème de la justification, pour autrui, de la légitimité de son pouvoir. C'est en effet une autorité exercée légitimement sur deux plans, le plan divin — il est oint par l'Eglise³² — et le plan politique — il est prince, chargé du gouvernement de la Valachie ou de la Moldavie, de par la volonté du Sultan³³. Enfin, il y a un autre élément : Constantin Mavrocordato est fils de prince régnant³⁴ d'où chez lui le besoin de rappeler les origines de cette nouvelle dynastie, qui est aussi celle des premiers phanariotes, fiers par ailleurs de descendre par les femmes de l'antique dynastie moldave.

Constantin Mavrocordato exerce donc son pouvoir tour à tour dans les deux Principautés danubiennes comme un souverain³⁵, selon le principe monarchique appuyé sur la loi divine³⁶. Il exerce des prérogatives d'ordre politique, judiciaire, administratif, fiscal et même militaire toujours d'après la charte, aidé aussi d'une « assemblée de tous les ordres »³⁷. Il dirige avec autorité³⁸ récompensant ceux qui le servent bien par des concessions, en échange des réformes qu'il préconise³⁹, à la manière occidentale.

Certes, d'autres princes avant lui, dont son père, avaient essayé d'enrayer l'exode des paysans, l'abandon des villages, la baisse de l'agriculture, de l'élevage, ou encore de faire face aussi aux exigences ottomanes du tribut et de l'approvisionnement, tout autant de problèmes soulignés par le document. Toutefois, le fait que cet acte vienne, après la réincorporation de l'Olténie dans les frontières valaques, montre que Constantin Mavrocordato a subi également une certaine influence étrangère directe. Pendant vingt et un ans, cette province avait petit à petit été administrée selon les principes et les lois en vigueur dans les Etats de la Maison d'Au-

³² P. Nasturel: *Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains*, in *Byzantina*, Thessaloniki 1973, tome V, p. 397, argumente la thèse de l'idée impériale depuis le XIV^e siècle et jusque sous les phanariotes justement: les princes étant les continuateurs de l'œuvre des empereurs byzantins.

³³ A cette date, Mavrocordato âgé de 31 ans, était sans interruption au pouvoir depuis 1731, à l'exception de quelques semaines en 1730. Il comptait déjà trois règnes en Valachie (1730), (1731—1733), (1735—1741) et était au début du second en Moldavie (1733—1735), (1741—1743).

³⁴ Constantin Mavrocordato sera le dernier hospodar nommé par les boyards et confirmé par la Porte, en 1730. Cette élection devait en somme honorer la mémoire de son père, si on peut l'exprimer ainsi. Voir la description faite par le chroniqueur grec Athanase Commène Ypsilanti, et rapporté par *Istoria României*, Bucarest, 1964, vol. III, p. 342.

³⁵ Il est paré de tous les titres et qualités: « Son Altesse notre Sérénissime et très clément Prince Constantin », « Notre Sérénissime Prince », « Notre Prince », « Notre Bienfaisant Seigneur », « Notre Maître et notre Bienfaiteur » (*Mercure de France*, juillet 1742, p. 12 et 13).

³⁶ Il agit « suivant les lumières de la grâce divine », ou encore selon « les éclaircissements des lumières du Ciel », ou tout simplement « Dieu nous ayant découvert les voyes convenables... », et n'oublions pas « qu'il est devenu, grâce au Ciel, le Père de la Patrie » (*Mercure de France*, idem, p. 12 et suiv).

³⁷ V. Al. Georgescu: *L'Assemblée d'états ou la Grande Assemblée du pays comme organe judiciaire en Valachie et en Moldavie (XVII^e et XVIII^e siècles)* in *Revue Roumaine d'Histoire*, Bucarest, V, 1966, 5, p. 781—808.

³⁸ Citons simplement le préambule: « Que s'il se trouvait parmi les Nobles quelqu'un qui travaillât à faire changer cette présente Constitution, Nous le déclarons rebelle aux ordres de son Souverain » (*Mercure de France*, idem, p. 12).

³⁹ En conformité d'ailleurs avec les « exigences nouvelles », voir Al. Duțu: *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 131.

triche⁴⁰. Lors de son retour à la Valachie, l'Olténie se présentait administrativement sur un plan différent du reste du pays. Bucarest devait-elle faire marche arrière pour s'adapter aux territoires restitués ou rétablir l'équilibre en procédant à des réformes dans l'ensemble du pays, pour en harmoniser les structures ? Il est clair que c'est à cette seconde solution que le prince et ses ministres s'arrêtèrent. On comprend maintenant que le moment était venu de doter l'ensemble de la Valachie de nouveaux « établissements », d'une sorte de « constitution » pour reprendre deux des termes utilisés par le journal. Et, inconsciemment sans doute, l'application de mesures analogues en Moldavie allait contribuer à long terme à l'unification des deux principautés.

Il est évident aussi qu'avant de publier officiellement cette réforme si importante, présentée ici comme une requête du peuple et des diverses classes de la société, la question avait été largement agitée en Valachie ; les milieux dominants de Transylvanie ainsi que ceux de la cour de Vienne étaient au courant de ce qui se tramait. En effet, les sources du temps montrent même que le bruit seul des futures mesures avait trouvé un écho, en ce sens que nombre de paysans transylvains commencèrent à s'installer en Valachie pour y bénéficier des avantages.

Constantin Mavrocordato n'apparaît-il pas dans la presse comme le sauveur de cette région ? « Soutenu par le bras du Tout-Puissant, il a gardé et conservé cette Province au milieu des troubles d'une guerre allumée entre trois différents Empires ; enfin ce qui nous fait le plus vivement sentir, ce que nous devons à Notre Sérénissime Prince, c'est que nous avons vu que cette guerre a presque ruiné les Provinces voisines, malgré la bonne intention de leurs Gouverneurs, dans ce temps même, où nous félicitons Notre Prince, de nous avoir conservés »⁴¹.

Et dans le contexte historique, pourquoi ne pas user de la faveur de la France, qui le ménage particulièrement⁴², et lui a permis, si on veut, par sa médiation dans cette guerre austro-russo-turque de 1736—1739, de faciliter la réintégration d'une partie du pays. D'ailleurs sa correspondance avec le cardinal Fleury⁴³, premier ministre de Louis XV ou avec les représentants diplomatiques français en poste à Constantinople⁴⁴, l'ambassadeur de Villeneuve jusqu'en 1740, puis de Castellane, témoigne dans son style certes très ampoulé, d'une grande vénération pour le Royaume.

⁴⁰ Voir l'ouvrage de S. Papacostea : *Olténia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)*, Bucarest, 1971.

⁴¹ *Mercure de France*, p. 13.

⁴² P. Ellade : *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1898, p. 143—144.

⁴³ Voir à ce sujet la lettre du 30 octobre 1740 où Constantin Mavrocordato écrit au cardinal Fleury : « Parmi les applaudissements dont tout l'Univers retentit, au surcroît de la gloire éclatante que la royale médiation très chrétienne, par la très sage conduite de Votre Eminence, vient d'acquérir, ayant procuré la paix à trois grands Empires, je vous supplie très humblement, Monseigneur, de me permettre que j'y joigne les miens, et que je vous assure combien cette province de Valachie, qui vient par là d'être tirée de son extrême désolation, est très intéressée et très sensible à ce grand bienfait, qu'elle reconnaît de la Couronne de France et des soins très zélans et très infatigables de votre Haut Ministère » (Hurmuzaki, *Documente*, Bucarest, 1886, Supplément, I, vol. I, p. 559).

⁴⁴ Hurmuzaki, *op. cit.*, p. 560 et suiv.

Depuis la paix de Vienne, en 1738, la France est l'arbitre de l'Europe, grâce à la politique adroite de Fleury. En ce qui concerne tout particulièrement les affaires orientales, comme on disait alors, le traité de Belgrade, signé en 1739, a encore renforcé cette influence⁴⁵. Enfin, le renouvellement en mai 1740 des Capitulations avec la Porte⁴⁶ accentuait par le fait ce prestige de la Cour de France.

Homme d'une culture exceptionnelle pour son temps, confirmé justement par Villeneuve lui-même : « il aurait été mis au nombre des savants dans les pays chrétiens où la littérature est plus connue que dans ceux où il a vécu »⁴⁷. Constantin Mavrocordato était avide de connaissance, désireux des livres les plus divers si on examine sa bibliothèque d'un grand renom⁴⁸ qu'il cherchait sans cesse à enrichir par des envois venus de partout y compris de la France⁴⁹ qu'il estimait.

En effet, pour reprendre l'expression du journaliste Antoine Rivarol, quelques décennies plus tard : « Paris fixe les idées flottantes de l'Europe et devient le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples »⁵⁰. Philosophes et savants y proposent des solutions aux problèmes pratiques de l'époque, du système des lois, des institutions ou des gouvernements et naturellement les livres, mais surtout les journaux s'en font l'écho. Au Palais Royal par exemple, les lecteurs de gazettes entretiennent l'opinion publique naissante car on y discute longuement sur tous les articles publiés.

Constantin Mavrocordato, comme tous les grands à l'affût de nouvelles, avait ses correspondants dont il priait l'un, en 1740, de lui communiquer : « toute nouveauté particulière, vu que les informations publiques Nous sont fournies par les gazettes de Hollande, de Cologne, de Leipzig, de Vienne et de Mantoue »⁵¹. Connaissant la presse, il saura très habilement l'utiliser ne semblant pas avoir de méfiance à son égard, alors qu'elle était souvent violemment décriée par les grands écrivains du temps. Pour Voltaire, elle était même devenue l'un des fléaux de la société ; mais n'était-ce pas là un signe, au contraire, de sa vitalité ?

⁴⁵ On lit dans le journal la mission remplie par Villeneuve « seul Médiateur, avec toute la sagesse et toute la magnificence possibles, au gré et à l'entière satisfaction de toutes les Parties intéressées, dont il avait les Pleins Pouvoirs, enfin avec un entier succès, puisqu'elle a été suivie d'un Traité, qui a donné la paix à de vastes Pays, et à des Nations entières » (*Mercur de France*, juin 1742, p. 370).

⁴⁶ Le marquis de Villeneuve y joua aussi son rôle dans la signature des Capitulations, au point que selon les informations du *Mercur* « revenu en France, il fut reçu du Roy et de toute la Cour, avec une distinction particulière. Sa majesté l'avait nommé Conseiller de son Conseil d'Etat, un peu après la conclusion du Traité... charge qui continue de le dévouer au service du Roy et au Bien Public » (*Mercur de France*, juin, 1740, p. 975).

⁴⁷ N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, p. 16.

⁴⁸ V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Mavrocordașilor. Contribuții la istoricul ei*, in « Anal. Acad. Rom. Mem. sectie ist. », S. III, t. XXII, Bucarest, 1940, pp. 359-419.

et V. Al. Georgescu, *Les ouvrages juridiques de la bibliothèque des Mavrocordato*, in *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, Wien, 1969, p. 195 et suiv.

⁴⁹ L'abbé Desfontaines lui envoyait régulièrement sa feuille d'*Observations sur les écrits modernes*, voir E. Legrand, *op. cit.*, p. 308.

⁵⁰ Cf. A. Rivarol, *De l'universalité de la langue française*, Paris, 1784.

⁵¹ N. Iorga, *Istoria preseii române*, Bucarest, 1922, p. 11.

Certes, ce prince phanariote a le sentiment de la valeur de la propagande ⁵². Selon l'habile déclaration de ses nobles, il s'avère très soucieux de ménager l'opinion publique : « Nous voulons transmettre ses belles actions aux Nations voisines, à notre postérité la plus reculée... et nous souhaitons, que notre présent témoignage soit un monument éternel pour la glorieuse mémoire de Notre Maître et de Notre Bienfaiteur, afin que par ce moyen nos Princes, les futurs Successeurs soient engagés à suivre son exemple » ⁵³.

Et, à ce moment-là, Paris est donc bien la meilleure tribune de publicité ⁵⁴ pour cet acte qui ouvre l'ère des réformes dans les principautés. Le *Mercur de France*, disposant d'une grande audience, ne peut que favorablement véhiculer des pensées et projets nouveaux pour le Sud-Est européen.

En outre, pourquoi ne pas essayer aussi de flatter l'opinion européenne et de prendre place parmi les grands de son siècle ? Constantin Mavrocordato fait partie d'une élite et sa formation lui a fait acquérir une mentalité différente de l'aristocratie qui l'entoure. Sur ce point, on peut invoquer le récit de Jean-Claude Flachet, directeur des établissements levantins, membre de l'Académie des Lettres de Lyon qui, après avoir été reçu en audience par le prince, au cours de son premier règne en Valachie, observait que ce phanariote aurait été capable de concevoir et d'exécuter ce que le tsar Pierre le Grand avait réussi à faire en s'absentant de son pays. Ce que l'autocrate russe avait pu se permettre, le voïvode roumain, soumis à la Porte, se le voyait interdit implicitement par la situation plus modeste qui était celle de ses Etats dans le concert des nations ⁵⁵.

Mais si Constantin Mavrocordato ne put circuler en Occident, à l'instar de Pierre le Grand, il ordonna cependant à l'un de ses boyards, le grand *portar* Rizo, de se rendre en voyage d'études, à travers l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie ⁵⁶. C'était là, un moyen indirect pour lui d'approcher, de plus près, cette Europe occidentale qui l'attirait si fort.

Si, géographiquement, les Balkans et la Russie sont incorporés à l'espace européen, et si l'on accepte, plus volontiers, la Russie dans le concert européen, depuis les réformes de Pierre le Grand, le prince phanariote n'essaye-t-il pas de lever ainsi les suspensions à l'égard des pays de l'Europe Orientale ?

★

⁵² Cette « transmission de connaissances utiles » soulignée par A. Pippidi, *Phanar, Phanariotes, phanariotisme, Revue des Etudes Sud-Est européennes*, Bucarest, XIII, 1975, 2, p. 238 et 239.

⁵³ *Mercur de France*, juillet, 1742, p. 13.

⁵⁴ « Les promoteurs d'idées s'efforcent justement de... s'accréditer une renommée d'érudits et de publicistes », voir V. Căndeia, *L'évolution des idées en Europe du Sud-Est, in Tradition et Innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 58.

⁵⁵ C. Dapontes, *op. cit.*, p. LXV où Legrand cite : « Il eut été capable de former et d'exécuter le projet qui a été si glorieux au tsar Pierre, si la politique lui eut permis de s'absenter d'un pays où il est tributaire du Grand Seigneur, dont il dépend absolument »...

⁵⁶ D. Russo, *Studii istorice Greco-Române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 957

Dans un pays à la merci de son souzerain, ce prince s'est efforcé, par l'impact de la presse, de conquérir le public de cette Europe qu'il lui était interdit de voir de ses yeux. Il a su tirer profit des progrès accomplis par certains pays, dans le perfectionnement du gouvernement, des rouages administratifs, pour essayer de stabiliser également le sien. Mû, certes, par les théoriciens et les expériences des hommes d'Etats occidentaux, physiocrates et despotes éclairés, cette publication, au XVIII^e siècle, dans une gazette française, ne pouvait qu'ébranler les idées à l'égard des Principautés valaques et moldave. Comme le missionnaire se sent obligé de porter son credo jusqu'aux terres les plus lointaines, Constantin Mavrocordato s'est attaché à faire connaître sa « Constitution » à la France et aux puissances européennes, pour lui donner ainsi plus de valeur.

DIE SAMMLUNG EINES AUFGEKLÄRTEN GEISTES: DIE BRUKENTHAL-SAMMLUNG

ELENA CERNEA

In voller Aufklärungszeit zusammengestellt, als der Vernunftgeist ganz Europa erfaßte, bedeutete die Brukenthal-Sammlung für Südosteuropa, über die Zeitmode hinaus, einen wertvollen Hort menschlichen Geistes. Für Siebenbürgen aber waren die berühmten Brukenthal'schen Sammlungen von ganz besonderer Wichtigkeit. Einerseits schufen sie ein kräftiges Kulturforum der Auserlesenen Siebenbürgens des 18. Jahrhunderts, andererseits trugen die von Brukenthal gesammelten Raritäten dazu bei Europas Aufmerksamkeit auf die Zivilisation Siebenbürgens zu lenken.

Dem Habsburgerreich einverleibt, kennt Siebenbürgen in der terezanischen und josephinischen Epoche tiefgreifende Umwälzungen des gesamten sozialen Lebens. Die unter dem Banner der Aufklärungsbewegung geführten politischen und sozialen Kämpfe der „ständischen Nationen“ mit der rumänischen Nation verschärfte die Gesamtlage Siebenbürgens. Und in diesem Siebenbürgen lebte und bildete sich der Politiker und Kulturmensch Samuel von Brukenthal.¹ Die Darstellung einiger Lebens- und Schaffensmomente erleichtern, denken wir, ein viel genaueres Verständnis der Essenz und des Sinnes der Brukenthalsammlungen, denen ihr Schöpfer so viel Zeit und Hingabe schenkte.

Im Jahre 1721 in Nocrîh (Stuhl Sibiu — Hermannstadt) in einer bürgerlichen, unter Karl dem VI. geadelten Familie geboren, formte Brukenthal sich schon im Elternhaus eine Reihe von Charakterzügen, denen er sein ganzes Leben lang treu blieb. Der Religionskultus der Vorfahren (der lutherische) und Liebe zur Feldarbeit wandelten sein Elternhaus zur ersten Schule des Lebens um. Der Tradition der Familie Brukenthal folgend, bereitete sich Brukenthal für die Staatsbeamtenlaufbahn vor. Die materiellen Möglichkeiten seiner Eltern und die terezanischen Schulreformen, die den Siebenbürgern den Universitätsbesuch innerhalb und außerhalb des Kaiserreichs erstatteten, boten ihm die Gelegenheit Recht, Philosophie- und Theologie-Vorlesungen an den Universitäten in Halle und Jena zu hören. Hier knüpft er als Student die ersten Verbindungen zur europäischen Aufklärung, besonders zur deutschen an. Eine entscheidende Rolle in der geistigen Bildung des jungen Siebenbürger Sachsen

¹ Eine umfassende Monographie seines Lebens und Schaffens siehe: G. A. Schuller, *Samuel von Brukenthal*, Band I (1967), Band II (1969), in der Bücherreihe der südostdeutschen historischen Kommission, Band 18 und 19.

spielte vor allem die Universität Halle, jener Mittelpunkt der deutschen Frühaufklärung und des Pietismus. Der von A. H. Francke, dem Leiter des Halleschen Pietismus, promovierten Kultus für Geschichtsquellen, die Philosophie-Vorlesungen Chr. Thomasius und Chr. Wolffs in deutscher Sprache, die Dogmatik-Vorlesungen Freylinhausens und, nicht zuletzt, die Vorlesungen für Siebenbürgische Geschichte des berühmten Professors Schmeizel halfen Brukenthal die, dem späteren Aufklärer und Patrioten, nötigen Geheimnisse einer ernsthaften Kultur, die Aufklärung, zu entziffern.

Die ersten Verbindungen zur Freimaurerei, die geheime Organisation, welche in der Aufklärungszeit ganz Europa erfaßte, stammen auch aus der Studentenzeit in Deutschland. Schöpfer und Meister der Halleschen Freimaurerloge, so bannte sich Brukenthal freien Weg zu den höchsten Kreisen Deutschlands jener Zeit. Er gelangte sogar bis zum König Friedrich dem II., den der „schöne Kavalier“ so sehr beeindruckte.

Die Beziehungen zur Freimaurerei unterhielt Brukenthal auch nach der Rückkunft nach Siebenbürgen. Eben diese spielten eine bedeutende Rolle für die politische Laufbahn, der er sich jetzt zuwandte. Vom einfachen Beamten am Siebenbürgischen Gubernium zum einflußreichen Politiker und Statthalter im Kaiserreich kennt Brukenthal einen raschen, spektakulären Aufstieg. Er war Präsident an der Siebenbürgischen Hofkanzlei in Wien und im Jahre 1777 Gubernator von Siebenbürgen (ein lutheranischer Statthalter in einem katholischen Kaiserreich!).

Sein Auftreten auf der politischen Bühne verpflichtete ihn lange Zeit in Wien zu verweilen. Amstwegen knüpfte er Verbindungen zu großen Persönlichkeiten des politischen und kulturellen Österreichs. Seine Gewandtheit und Diplomatie, seine europäische Kulturbildung veranlaßten einige Würdenträger des Wiener Hofes mit Brukenthal offizielle Beziehungen der Mitarbeit zu pflegen, wobei nie die Vorsicht vor Maria Theresias Günstling fehlte, so wie es der Erstkanzler des Kaiserreichs, Graf Kaunitz², tat. Brukenthals reichhaltiger Briefwechsel mit bedeutenden Vertretern des Josephinismus bezeugt aber auch ehrliche Freundschaftsbeziehungen, die den wissenschaftlichen und literarisch-künstlerischen Betätigungen zu verdanken waren, der Ideengemeinschaft letzten Endes, die im 18. Jahrhundert alle aufgeklärten Denker zu einer Literatenrepublik vereinigte. Nicht zu übersehen ist, daß Wien, das Habsburgerreich im allgemeinen, im 18. Jahrhundert Wiege und Treffpunkt europäischer Aufklärung war. Dem Wiener Hof gebürte zugleich die Senderrolle josephinischer Ideen und Reformen nach Südosteuropa. Ein rezeptiver und hochgebildeter Geist wie Brukenthal, verstand es diese Geisteswohltaten jenes Ansturms europäischer Kultur, Wien voll auszunützen. Und die Früchte kamen bald zum Vorschein. Die Staatsaffären noch vollkräftig verlassend, setzte er seinen ganzen Schöpfergeist für die Aufklärung seines Volkes³ ein, für das er bewußt beispielgebend wirken mußte.

Nach Siebenbürgen heimgekehrt, entfesselte er seinen Physiokratengeist und seine Sammlerleidenschaft zum Ruhm der Siebenbürger Sachsen, welcher Grenzen überschritt und Jahrhunderte überdauerte.

¹ G. A. Schuller, *op. cit.*, Band I, S. 118.

² G. A. Schuller, *op. cit.*, Band II, S. 296.

Im Wettstreit mit Wiens Glanz und der Tradition ungarischer Magnaten engagiert, pflegte Brukenthal auch eine Aufklärung, die aristokratisch privilegierte Positionen vertrat. Die konkrete Art und Weise wie Brukenthal es verstand seine aufklärerischen Ideale zur Vollendung zu bringen, boten aber ein Musterbild für *alle* seine Landsleute.

Die wunderbaren Gärten aus Avrig (Freck) und Sibiu (Hermannstadt) mit Fruchtbäumen geschmückt, die Orangerie, die künstlichen Wasserfälle und Ruinen erinnerten an Schönbrunn und Belvedere. Auch an den von Wiener Architekten geplanten Häuserbauten spürte man den Nachhall jener Kaiserpaläste, die er bei seinem Aufenthalt in der Kaiserstadt so sehr bewunderte. Den hier gebildeten Sinn für die Kunst des Spätbarocks fühlt man — in der Innendekoration seiner Paläste mit Tapeten, Mahlereien, Möbelstücken, alle diese dem Zweck jedes Einzelzimmers angepaßt-nach. Überall und alles atmet die Wiener Luft der teresianischen und josephinischen Epoche ein.

Der Glaube an die Schöpferkraft der Natur und des Menschen, Essenz der Aufklärungsphilosophie, wirkte als Baustein seiner unbegrenzten Sammlerpassion. Die Entdeckung verborgener Bodenschätze, der weisen Hand der Natur entsprungen und der, durch Menschenverstand gebildeten Geisteswerte waren Leitmotive, die das Schicksal der späteren Brukenthal'schen Sammlungen entschieden.

Der praktische Wirtschaftssinn Brukenthals, dem Physiokraten, mit dem Wissensdrang des Literaten Brukenthal⁴ verflochten, bildeten den Ausgangspunkt der Mineraliensammlung. Leider besitzen wir keine genauen Hinweise über den Anfang der Sammlung. Seine Jugendaufzeichnungen und die seiner Frau⁵ deuten mehr auf alchimistische, nicht wissenschaftliche Betätigungen hin. Die ersten Anstöße dazu kamen erst viel später; einerseits die Bemühungen als Guvernator zur rationellen Verwertung der Bodenschätze Siebenbürgens und andererseits die Besichtigung und Bewunderung der Mineraliensammlungen aus Wien.

Das im Jahre 1767 erschienene Buch „Mineralogia M. Pr. Transilvaniae“ von Fridvalsky und die, von siebenbürgischen und österreichischen Gelehrten, unternommene Erforschung der Beschaffenheit des Bodens Siebenbürgens in den 70-er Jahren, insbesondere der Westkarpaten, veranlaßten Brukenthal zu einer Vertiefung seiner mineralogischen Kenntnisse. Zu diesem Zweck begann er ein systematisches Studium der Mineralogiewissenschaft. Der erste Schritt dazu war das Anschaffen von Spezialitätätsbüchern. So bereicherte er seine Bibliothek mit wissenschaftlicher Literatur, die in den Jahren 1770—1780 ganz Europa bewältigte, als Folge der von Schweden ausgehenden Forschungswelle der Natur. Die Naturalienkabinette siegten somit was ihre Zahl anbetrifft, in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts im Wettstreit mit den Antiquitätskabinetten⁶. Durch das systematische Sammeln von einheimischen und ausländischen Mineralien schritt Brukenthal ab 1780 zur eigentlichen Gründung

⁴ G. A. Schuller, *op. cit.*, Band II, p. 284.

⁵ Familienarchiv Brukenthal, CD 17, I b.

⁶ Die von K. Pomian in dieser Hinsicht unternommene Untersuchung, die er in seiner Arbeit beim IV internationalen Kongreß in Yale darstellt, und von Louis Trenard in „Synthesis“, IV/1977, Ed. Academiei, Bucureşti, 1977 zusammengefaßt.

seines Mineralienkabinetts. Sicherheitshalber zog er siebenbürgische und ausländische Spezialisten zu Rat.

Ernsthaftigkeit und Hingabe in diesem Unternehmen brachten Brukenthal auch die vollverdiente Genugtuung. Von einem Kenner der Mineralien geschaffen, erregt sein Kabinett die Neugierde mancher siebenbürgischen und ausländischen Besuchern, vielleicht auch wegen seines autochtonen Charakters. Baron Herbert Rathkeals⁷ Brief, wodurch er Brukenthal von dem Besuch des berühmten Naturalisten Spallanzani, dem „Buffon der Italiener“ in Siebenbürgen benachrichtet, steht als Beweis für den europäischen Ruf des siebenbürgischen Sammlers. Einzigartig in ganz Europa durch dessen Fülle an Golderzen brachte seine Sammlung auch den dänischen Naturalisten Jens Esmark nach Siebenbürgen. Die schönen Eindrücke darüber schrieb er in seiner Reisebeschreibung⁸ nieder. Esmarks Schrift so wie die des siebenbürgischen Naturalisten Abt Eder, „Verzeichniß Siebenbürgischer Mineralien die sich in dem Cabinet des Freiherrn von Brukenthal befinden“⁹ machten Brukenthals Mineralien in Europa bekannt. Als Belohnung seiner Bestrebungen kam im Jahre 1798 seine Ernennung zum Ehrenmitglied der Jenaischen mineralogischen Sozietät¹⁰, so wie die Briefe jener Zeit es bestätigen¹⁰. Dadurch werden, auf anderer Stufe, die Verbindungen zum Deutschland der Studienjahre erneuert.

Sein Aufenthalt in Halle, der Einfluß seines Landmanns Schemizel, diesmal nicht der Professor sondern der Numismat¹¹ entschieden Brukenthals künftige Numismatikbetätigungen. Seine wiederholten Reisefahrten am Wiener Hof boten ihm Gelegenheit Kaiser Franz I Münzkabinett zu besichtigen. Die Vielfalt der Exponate beeindruckte ihn sehr und spornte ihn zugleich an, selbst ein eigenes zu gründen. Da er auf diesem Wissenschaftsgebiet keine Spezialbildung hatte, wandte er sich vertrauensvoll an Fachmänner, wie der Historiker Martin Felmer, sein Freund, und der Kanonikus Neumann, Kulturmensch und Direktor des kaiserlichen Münzkabinetts. Der interessante Briefwechsel mit Neumann¹², war, in fact, ein gegenseitiger, von freundschaftlichen Ratschlägen begleiteter Nachrichtenaustausch über neue archeologische Funde, über Neuerwerbungen alter Münzen. Nachdem er das Münzkabinett ins Laufen brachte, rief Brukenthal den Wiener Hahnemann zwecks wissenschaftliches Verarbeiten der Münzen. So wie in der Gärtnerei, Häuserbau und vielen anderen Unternehmen wollte der ehrgeizige Brukenthal auch diesmal die Größe und den Glanz seines Etalons — Wien — erreichen. Deswegen wandte er sich ständig an Spezialisten aus Wien, die nach Siebenbürgen kommend, zugleich auch die Ideen des Westens und die überlegene Qualität ihrer Arbeit mitbrachten.

⁷ In „Archiv des Vereins“, Band. 31, nr. 913, Sibiu, 1903 veröffentlicht.

⁸ Jens Esmark, *Kurze Beschreibung einer Mineralogischen Reise*, Freyber, 1798.

⁹ Familienarchiv Brukenthal, CD 22, I 9.

¹⁰ I. G. Lenz' Brief, der Direktor der Gesellschaft, in „Archiv des Vereins“, Band. 31, nr. 951, Sibiu, 1903, veröffentlicht.

¹¹ G. A. Schuller, *op. cit.*, Band I., S. 29.

¹² Siehe die Briefe Neumanns veröffentlicht in „Archiv des Vereins“, Band 31, Sibiu, 1903 (Festschrift Brukenthal).

Die Münzsammlung des Guvernatoren von Siebenbürgen bestand aus antiken Münzen (griechische, römische, makedonische und einige aus der Gotenzeit), wo auch des einheimische Element sehr gut vertreten ist. Außer diesen sind auch Zirkulationsmünzen ungarischer Könige und siebenbürgischer Fürsten vorhanden. Kaisermedaillen und Münzen, Waffen und alte Arbeitsgeräte ergänzen jene wertvolle Sammlung. Selbst wenn Brukenthals Kabinett nie die Ausmaße jenes kaiserlichen erreicht hat, wurde es mit Erfahrung und Geschmack ausgestattet. Schränke mit kunstvollen Sperrsystemen sicherten das Aufbewahren dieser Raritäten, die den Kern der späteren durch die Jahrhunderte bereicherten¹³ archäologischen Sammlung bildeten.

Brukenthals Zuneigung zur Kunst fand seine wunderbare Verkörperung und Krönung in der Bildergalerie, die er scheinbar allen anderen Sammlungen bevorzugte. In seinen wenigen Ruhepausen, die ihm das trepidante politische Leben gönnte, betrachtete er stundenlang eine neuerworbene Malerei aber nicht mit den Augen eines Gelegenheitsamateurs, sondern mit denen eines nach Farben- und Formenharmonie Durstenden. Kunst, vor allem Malerei, bedeuteten für Brukenthal reines Ergötzen.

Der größte Teil der Bildersammlung entstand in den Jahren 1759 — 1774, die Zeit des politischen Aufstiegs Brukenthals zum hohen Würdenträger in der Kaiserstadt Wien, wo er viel verweilte. Die Ratswürde bei der Hofkanzlei ermöglichte ihm auch einen Teil des Kanzleigebäudes zur Aufbewahrung seiner gesammelten Bilder zu benützen.

Massive Ankäufe berühmter Malereien von europäisch anerkannten Sammlern, wertvolle Geschenke von seiner Gönnerin Maria Terezia nach der Renovierung der Bildergalerie Belvedere trugen dazu bei, daß Brukenthal nach und nach in kleinerem Ausmaß Riesenwerte europäischer Plastik sammelte. Dessen Wertschätzung in Kurzböcks Almanach¹⁴ scheint gar nicht übertrieben, wenn unter den bedeutendsten Wiener Privatgalerien Brukenthals Bildersammlung den zweiten Platz inne hat, gleich nach der berühmten Galerie Hagen. Von neuem ein tönender Erfolg des siebenbürgischen Kulturmenschen im Wettstreit mit dem kaiserlichen Wien.

Nach seiner Ernennung zum Guvernator von Siebenbürgen brachte Brukenthal seine Bilder mit und besetzte damit den ersten Stock seines neugebauten Palastes in Sibiu.

Von den drei Schulen der Malerei, die in Brukenthals Galerie vorzufinden sind, ist die deutsche, was Quantität anbelangt, vielleicht die am besten vertretene¹⁵. Die deutsche Kultur lag ihm ja so sehr am Herzen. Ungefähr 460 Malereien deutscher Meister älterer Zeiten (Dürer, Cranach, Asper, Holbein u.a.) sind Originalwerke. Meisterbilder der modernen Epoche (Agricola, Brans, Faistenberger, Schinnagel, Martin Stock, Hamilton, Bys, Pfeiler, Auerbach u.a.) mit Haustieren, Jagdszenen, unbelebte Naturbilder, Geschichts- und Alltagsszenen sind Werke, die bis heute ihre Unsterblichkeit bewahrten. Wie in den anderen Brukenthal-

¹³ *Das Baron Brukenthal'sche Museum. Festschrift*, Sibiu, 1921, S. 35.

¹⁴ *Almanach von Wien zum Dienste der Fremden*, 1774, S. 159.

¹⁵ Schaser, J. G., *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Freiherrn Samuel von Brukenthal, Gubernators aus Siebenbürgen*, Sibiu, 184 8, S. 140—146.

sammlungen, ist auch hier das einheimisch-siebenbürgische vertreten. Wir führen nur ein Beispiel an und zwar jenes des Meisters Martin Stock, sein Freund und Ratgeber auf Kunstgebiet.

Die zweite in der Brukenthalgalerie vorhandene Schule ist die niederländische, wo auch französischen Meistern Platz geräumt wird. Da treffen sich Höchstwerte des Menschengestes: Rubens, Lojola, Jansens, Offenbeck, Wouvermann, Rembrandt. Derselben europäisch berühmten Schule der Malerei entstammen auch die Geschichtsszenen eines von Baalen, Franz Gerhard, die wunderbaren Landschaften eines Asseyln, die Städte- und Hafenlandschaften von Bredeil, le Clerc; Jagdszenen eines de Velde, unbelegte Naturen eines de Heem, komische Szenen von Amsterdam, Brauer etc.

Die italienische Schule mit den etwa 200 Originalen schließt die, von Brukenthal mit so viel Mühe und Hingabe angelegten Bilderreihen ein. Erwähnenswert in dieser Hinsicht wären Guido Reni, Corregio, Titian, de Cento, Pietro de Santo, Leonardo da Vinci, nur einige jener Titanen dieses Genre, die schon längst Weltruhm erlangt haben.

Eine solche Sammlung, die schon in Wien auf Ehrenplatz stand, bildete für Sibiu und Siebenbürgen, im allgemeinen, eine außergewöhnliche Attraktion für die Besucher, einige aus ganz entfernten Gegenden kommend. John Siebtrop¹⁶, Professor für Botanik in Oxford, besuchte auf seiner Siebenbürgenreise im Jahre 1794 auch die Bilder-Mineralien- und Antiquitätensammlung Brukenthals, für die er Lobpreisungen aussprach. Ein halbes Jahrhundert später entdeckte ein anderer Ausländer, diesmal ein Franzose, A. de Gerando Brukenthals Bildergalerie. Sehr aufschlußreich drückte er sein Entzücken darüber aus: „Quelques originaux et des bonnes copies se trouvent dans le musée. Il ne se faut pas s'attendre à une riche et nombreuse galerie, toutefois cette collection est plus belle que ne le sont d'ordinaire celles de grands seigneurs, qui consacrent noblement leur fortune à honorer les arts“¹⁷.

In engem Zusammenhang mit der Bildergalerie steht die Gravur- und Stichkunstsammlung, wo Brukenthal, von Neuem die deutsche Kunst bevorzugt. Deutsche Gravierkunst des 18. Jahrhunderts steht neben französischer, italienischer, niederländischer so wie Meister des 16. und 17. Jahrhunderts.

Derselbe französische Reisende de Gerando rühmte in seinen Tagebuchnotizen über Siebenbürgen die Brukenthal-Bibliothek. Die Liebe für das Lesen und Sammeln von Büchern, eine Tradition seiner Familie, konkretisierte sich später, als er aus Deutschland nicht nur eine bedeutende Geistesruhe, sondern auch viele Bücher mitbrachte. So fing das Büchersammeln an, um sich dann am Ende seines Lebens mit einer der wertvollsten Bibliotheken Siebenbürgens und Südeuropas rühmen zu können.

Als offene Sammlung aufgefaßt, nicht geschlossen wie die Kunstgalerie, zielte Brukenthals Bibliothek dahin, den Forschern und allen Buchliebhabern die neusten Errungenschaften der Wissenschaft, Literatur und Kunst seiner Epoche vorzulegen. Dessen Zweck war — meint R.

¹⁶ E. D. Tappe, *John Sobthrop in the Danubian Lands 1794*, in „Revue des études sud-est européennes“, V, 1967, nr. 34, S. 467.

¹⁷ A. de Gerando, *La Transilvanie et les habitants*, Band II, Paris, 1845, p. 16—17.

Speck — „ein Leuchtfeuer aller geistigen Bestrebungen der Deutschen aus Südosteuropa“¹⁸ zu werden. So erklärt sich das Vorhandensein einer weitläufigen und verschiedenartigen Auswahl von Büchern in seiner Bibliothek, von den kleinsten Kalendern, Flugblättern, anscheinend von mindermem Wert, bis zu Werken antiker, mittelalterlicher und moderner Klassiker. Seine ständigen Bemühungen mit der Zeit Schritt zu halten verliehen seiner Bibliothek einen Universalcharakter, so wie alle weltlichen Bibliotheken aus Westeuropa, reihte sie sich dadurch in die Kulturbewegung der Epoche ein. Im Innenland erwarb die Brukenthal-Bibliothek einen erstrangigen Platz neben den anderen zwei siebenbürgischen Bibliotheken Téleky und Batthyány. Wieder glänzt Brukenthals Unternehmen vor den ungarischen Magnaten.

Das terezanische und josephinische Wien bot ihm auch diesmal ein Musterbild an. Durch die Hilfe des Kanonikus Neumann werschaffte sich Brukenthal Geistesschöpfungen von großer Resonanz. Der Briefwechsel mit Neumann¹⁹ bezeugt eben die konkrete Hilfe, durch Bücherankauf- und Büchersendungen, eines Wiener Freundes und Kulturmenschen für einen gleichgesinnten.

Gemäß des zahlenmäßigen Anwuchers der Bücher in der Bibliothek suchte Brukenthal auch einen dazu gebildeten Betreuer, dessen Pflicht es war in den verschiedenen Bibliotheksabteilungen Ordnung zu schaffen. Der Wiener Hahnemann, dem er sein Münzkabinett schon anvertraute, übernimmt nun auch die Bibliothek. Aber Brukenthal selbst interessierte sich ständig über den Gang der Inventararbeiten seiner Bücherschätze²⁰.

Geschaffen im Geiste der französischen Enzyklopedisten als Erziehungs- und Aufklärungsmittel der Mitmenschen, verwandelte sich die Bibliothek Brukenthals zu einem Treffpunkt der Wissenschaften der Zeit. Von Theologie, Naturreligion, siebenbürgische und Universalgeschichte, Philosophie, Beletristik, Kunst bis zu exakten Wissenschaften, Lehrbüchern für Landwirtschaft, Kriegskunst und Jagdtraktate, sind Bereiche aus denen Brukenthal mit Weisheit und Kenntnis Wertvolles und Repräsentatives gepflückt hat²¹. Der Aufklärungskultur schenkte er ganz besondere Aufmerksamkeit. Hochgebildet und des Wertes jeder einzelnen Kultur bewußt, schöpfte er aus der Europakultur Werke, die vollkommen dem Verlangen der Zeiten, in der sie entstanden, entsprachen. So fanden sich auf seinen Bibliotheksregalen englische, französische, italienische Kultur neben lateinischen, griechischen oder ungarischen Schriftstellern zusammen.

Was den Wert der Brukenthal-Bibliothek noch mehr erhöht sind die bibliophilen Raritäten, Erstauflagen oder Wiegendrucke. Bei den berühmten Druckereien aus Venedig, Köln, Nürnberg, Augsburg, Basel und Straßburg aufgelegt, umfassen die Erstauflagen größtenteils theologische Werke. Das Vorhandensein wenn auch zahlenmäßig geringen Inkunabeln verleihen der Bibliothek aber einen rechtmäßigen Anspruch

¹⁸ R. Speck, *Die Bibliothek*, in *Das Baron Brukenthal'sche Museum. Festschrift zur Erinnerung an den 200. Geburtstag seines Stifters Samuel von Brukenthal*, Sibiu, 1921, S. 6.

¹⁹ Veröffentlicht in „Archiv des Vereins“, Band 31, Sibiu, 1903.

²⁰ G. A. Schuller, *op. cit.*, Band II, S. 297.

²¹ Siehe die Darstellung der Brukenthal'schen Bibliothek: R. Speck, *op. cit.*, S. 6–27; G. A. Schuller, *op. cit.*, Band. II., S. 296–305.

auf europäische Anerkennung. Die Bücher behalten, im allgemeinen, ihre Originalbindungen, eben dieses beschäftigte den Sammler so sehr. Aber nicht nur Drucke werden in seinen Bibliotheksschränken aufbewahrt. Daneben finden ihren Platz auch Werke, die zur Zeit noch nicht in Druck waren, aber, was ihren Wert anbelangt, zumindest gleich den ersteren. Es handelt sich um seine berühmte Handschriftensammlung, hauptsächlich siebenbürgische (Felmer, Schmeizel, G. J. Haner, Filstich, Sachs von Harteneck) aber auch ungarische Schriftsteller sind darin vertreten (Szamosközy, Bethlen, Istvánffi). Die orientalischen Handschriften, wenige an der Zahl, sind ihrem Wert nach echte Raritäten. Erwähnen wir diesbezüglich nur das Breviarium aus dem 15. Jahrhundert, ein wahres Meisterstück mittelalterlichen Schrift- und Malereikunst²². Im übrigen, ist das Vorhandensein dieser Produkte heidnischer Kultur, das Interesse für die Zivilisation des Orients eines der Grundzüge des halleschen Pietismus, dessen Kulturziel Brukenthal der Lutheraner ganz genau zu verstehen mußte.

Als Vertreter der Sächsischen Nation in Wien, als Siebenbürgischer Würdenträger und Statthalter im Kaiserreich sammelte Brukenthal zugleich auch einige Geschichts-, Rechts- und Verfassungsquellen. Sammlungen von Rechten und Privilegien für die deutschen Dörfer und Städte im berühmten Codex Altemberger eingefaßt, die Aktensammlung seiner Tätigkeit bei der Hofkanzlei und Gubernium, so wie die Familienakten (Eigentumsakten, Inventare über sein Hab und Gut, der Briefwechsel u.a.) zeugen von der Art, in der Brukenthal es verstand seine Arbeit zu ordnen, die nötige Dokumentation für sein Einschreiten wegen Sachsen-schicksal beim Hof zu finden.

Die Sammlung von Zeitungen, Kalender, Spezialitätszeitschriften aus verschiedenen Wissensgebieten, in Siebenbürgen oder im Ausland gedruckt, vor allem Deutschland, die berühmten „Staatsanzeigen“ Schölzers, dessen Kommentarien ganz Europa atemlos erwartete und die Kartensammlung des XVI. Jahrhunderts mit Bezug auf Siebenbürgen und Ungarn schließt die große Vielfalt der Brukenthal'schen Sammlungen ein.

Diese letztgenannten von Brukenthal zusammengeführten Sammlungen verfolgten auch einen anderen Zweck, einen viel allgemeineren und zwar sollten sie den Besuchern seines in den Bibliotheksräumen eingerichteten Lesekabinetts zur Verfügung stehen. Die Angehörigen seines Lesekabinetts waren hauptsächlich Mitglieder der Freimaurerlogen²³ also siebenbürgische Intellektuelle, ohne nationale oder konfessionelle Unterschiede in Betracht zu ziehen.

Abschließend können wir sagen, daß die Werte die Brukenthal mit Fleiß und Hingabe in seinen Sammlungen eingliederte Beweis eines prägnanten Austausches europäischer Geisteskultur in einem kleinen Land Südosteuropas bieten. Es sind Werte, die die Jahrhunderte durchquerten mit dem selben Glanz, den ihnen der ehrgeizige und unermüdete Sammler einst prägte.

²² Csáki, Mich., *Das Breviarum Brukenthal*, Sibiu, 1895.

²³ Ferdinand von Ziegler, *Geschichte der Freimaurerloge St. Andreas zu den drei Seeblättern in Hermannstadt*, in „Archiv des Vereins“, Band XII, S. 521.

INTERNATIONALES KOLLOQUIUM IN WEST-BERLIN 1981

In der Zeit vom 3. bis zum 6. März 1981 hat das Institut für Balkanologie an der Freien Universität in West-Berlin unter Mitwirkung der AIESEE, der Südosteuropa-Gesellschaft und des Südosteuropa-Arbeitskreises der Deutschen Forschungsgemeinschaft ein Internationales Kolloquium mit dem Rahmenthema „Wege und Ziele der Balkanlinguistik“ veranstaltet. Die Vorbereitung der Tagung lag in den Händen eines Organisationskomitees, zu dem N. Reiter, der Direktor des gastgebenden Instituts, G. Hazai (Budapest) und R. Rohr (Mannheim) gehörten. Der Einladung der Veranstalter folgten 20 Wissenschaftler aus 9 Ländern. Insgesamt 20 Referate wurden verlesen, die Ende 1981 in der Schriftenreihe des Osteuropa-Instituts an der Freien Universität „Balkanologische Forschungen“ (Herausgeber: N. Reiter) veröffentlicht werden.

Man knüpfte in West-Berlin übrigens an eine ähnliche Veranstaltung in Varna 1976 (vgl. RESEE XV, 2, S. 370–371) an, so daß man an sich sogar vom 2. Internationalen Kolloquium zur Balkanlinguistik sprechen kann. Denn über die thematische Orientierung hinaus ließ auch der Umstand eine gewisse Kontinuität erkennen, daß viele der Teilnehmer am ersten Treffen in Varna wiederum in West-Berlin dabei waren.

Das Programm umfaßte in der Reihenfolge des Vortrags folgende Referate: R. Alexander (USA) „On the Definition of Sprachbund Boundaries“, H. Schaller (München) „Neue Überlegungen zum Begriff des Sprachbundes und seiner Anwendung auf die Balkansprachen“, Iv. Duridanov (Sofia) „Zur Bestimmung des Begriffes Balkanismus“, E. Hamp (USA) „Hierarchies in Sprachbund Rules“, P. Azenova (Sofia) „Principales périodes du développement de la linguistique balkanique“, K. Steinke (Heidelberg) „Diachronie und Synchronie in der Balkanlinguistik“, J. Kramer (Siegen) „Der kaiserzeitliche griechisch-lateinische Sprachbund“, I. Pudić (Belgrad) „Die Frage des Adstrats in den Balkansprachen“, N. Minissi (Neapel) „Zum Bau der Balkansprachen: Eine einheitliche Erklärung der balkansprachlichen Entwicklung (im Licht der neohistorischen Sprachwissenschaft)“, V. Friedmann (USA) „Grammatical Categories and a Comparative Balkan Grammar“, J. Feuillet (Paris) „Methodologische Probleme des Aspekts“, N. Reiter (West-Berlin) „Versuch einer vergleichenden Grammatik der Balkansprachen“, F. Ronneberger (Erlangen) „Sprache als Kommunikationsproblem“, R. Rohr (Mannheim) „Zum Problem des semantischen Feldes in der etymologischen Forschung“, H. Birnbaum (USA) „Tiefen- und Oberflächenstrukturen balkanlinguistischer Erscheinungen“, K. Menges (Wien) „Türkisches Sprachgut im Südslavischen. Methodisches in seiner Behandlung“, A. Tietze (Wien) „Die Probleme der Turzismusforschung“, G. Hazai (Budapest) „Die Balkanologie braucht einen neuen Miklosich“, M. Trummer (Graz) „Südslavische Sprachgeographie und Balkanlinguistik“, Al. Rosetti (Bukarest) „Thrace et latin dans l'Europe de sud-est pendant l'antiquité“. Der Festvortrag mit dem Titel „Multidisziplinäre Aspekte der Balkanforschung“ stammte aus der Feder des Generalsekretärs der AIESEE, E. Condurachi.

An die Verlesung der einzelnen Beiträge schloß sich jeweils eine sehr ausführliche und häufig, eine ausgesprochen lebhaft diskussion an, von der die wichtigsten Punkte in gekürzter Form ebenfalls im Sammelband veröffentlicht werden sollen. Für diese Aussprachen war vom Veranstalter genügend Zeit eingeplant worden, so daß sie im sehr erheblichen Maße zum großen Erfolg dieser hervorragend organisierten Veranstaltung mit beigetragen haben.

In der Diskussion zeichneten sich, insbesondere was die grundsätzlichen theoretischen Fragen, wie den *Sprachbund* oder die *Balkanismen* usw., betraf, sogar kontroverse Standpunkte ab. Während einige Wissenschaftler diese Begriffe weiter ausbauen wollten, wurden sie von anderen mit mehr oder weniger starker Skepsis betrachtet. Weitgehend einig war man sich hingegen darin, daß das Substrat für die Entwicklung des Sprachbundes nur eine untergeordnete Bedeutung hat.

Der Teilnehmerkreis setzte sich, in einer geglückten Mischung, teils aus renommierten Wissenschaftlern, wie z. B. Al. Rosetti, teils aber auch aus Nachwuchswissenschaftlern zusammen,

so daß die Tagung nicht nur zu einer Stätte der Begegnung zwischen den Südosteuropa-Forschern verschiedener Nationen, sondern auch verschiedener Generationen wurde. Um den interdisziplinären Charakter dieser Forschungsrichtung, den auch *E. Condurachi* in seinem Festvortrag unterstrichen hat, zu betonen und um die Diskussion zu bereichern, wurden ferner Wissenschaftler aus anderen Disziplinen (z. B. Soziologen) eingeladen.

Es bleibt nur zu wünschen, daß die linguistische Sektion der AIESEE diese Initiative noch stärker als bisher fördert und sich vielleicht nach 4 bis 5 Jahren wiederum die Möglichkeit zu einem solchen Treffen ergibt. Denn die einhellige Meinung aller Teilnehmer war es, daß solche Kolloquien, mit der Möglichkeit zu intensiven Diskussionen, besser als die großen Internationalen Kongresse geeignet sind, die Kontakte zwischen den Forschern zu intensivieren und die Forschung zu aktivieren; insbesondere wenn die Tagung so gründlich und ausgezeichnet vorbereitet wird, wie es hier dank der Bemühungen des gastgebenden Instituts von Prof. *N. Reiter* der Fall war.

Gesucht wird also der Veranstalter für die nächste Begegnung, für die übrigens in der abschließenden Besprechung einige konkrete inhaltliche Anregungen gegeben wurden, die ebenfalls in dem Sammelband kurz skizziert werden sollen.

Klaus Steinke (Heidelberg)

ECHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES Bucarest, juillet 1980—juillet 1981

I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHÉVÉES EN 1980

Pour le grand *Traité d'histoire universelle (Tratat de istorie universală)*, le premier ouvrage de ce genre élaboré par une équipe d'historiens roumains, le Professeur *E. Stănescu* a rédigé cette année deux importants chapitres concernant l'histoire de Byzance et de l'Empire ottoman aux XII^e — XV^e siècles. *Mustafa Mehmet* a préparé un nouveau volume de documents inédits provenant des archives d'Istanbul relatifs à l'histoire des Roumains aux XVI^e—XVII^e siècles (*Documente turcești privind istoria României*, vol. VI).

Une équipe de chercheurs de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, réunissant linguistes, historiens, ethnographes et sociologues (*Zamfira Mihail, Elena Scărlătoiu, Cătălina Vătășescu, Anca Ghiță, Eugenia Ioan, Liviu Marcu*) ont rédigé, en collaboration avec l'ethnologue *Georgeta Moraru Popa* du Centre de recherches ethnologiques et dialectologiques de Bucarest, un ample ouvrage sur la terminologie agricole dans les langues sud-est européennes (*Terminologia agricolă în limbile sud-est europene*). Il s'agit d'un ouvrage de caractère interdisciplinaire concernant divers aspects du vocabulaire agricole des langues sud-est européennes et de la civilisation rurale balkanique. Un autre groupe de chercheurs de notre Institut ont élaboré un recueil d'études destinées à éclaircir les étapes et les formes de la domination ottomane dans les Pays roumains, vue dans le contexte de l'expansion ottomane dans le Sud-Est de l'Europe (*Studii privind instaurarea dominației otomane în țările române*). Les auteurs traitent des conditions de l'instauration de la domination ottomane en Moldavie et en Valachie (*E. Stănescu*), du processus d'orientalisation de la vie sociale et des institutions dans les pays roumains (*I. Matei*), du pré-phanariotisme dans le Sud-Est de l'Europe aux XVI^e—XVII^e siècles (*A. Pippidi*) ainsi que de l'autonomie des Vlaques balkaniques dans l'Empire ottoman aux XIV^e—XVI^e siècles (*Anca Tanașoca*). Les relations politiques et diplomatiques de la Roumanie avec les autres pays balkaniques entre les deux guerres mondiales font l'objet des études réunies dans un autre volume achevé cette année par trois historiens de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (*Relații politico-diplomatice ale României în Sud-Estul Europei între cele două războaie mondiale*). *C. Iordan-Sîma* s'occupe de l'attitude de la Roumanie envers la politique balkanique de la Bulgarie entre les années 1925—1927, *V. Hurmuz* traite des relations roumano-bulgares dans l'intervalle 1938—1940 et *St. Vilcu* examine le point de vue de la Roumanie sur le Pacte balkanique.

L'Institut a préparé un nouveau volume de la série *Études byzantines et post-byzantines*, publiée par les soins de *E. Stănescu* et *N. Ș. Tanașoca*. Il comprend trois contributions: *T. Teoteoi* poursuit ses recherches sur le travail manuel à Byzance au temps des Paléologues, *Emanuela Mihut* présente l'évolution du vocabulaire juridique roumain au XVIII^e siècle mettant

en évidence le rôle qu'y a joué la législation phanariote et N.-Ș. Tanașoca traite de l'image de Byzance dans les écrits de l'École transylvaine.

L'archéologue A. Petre a achevé cette année un ouvrage concernant la contribution de la culture romano-byzantine des VI^e — VII^e siècles à la genèse de la culture féodale dans l'espace balkano-ponto-danubien (*Contribuția culturii romano-bizantine din secolele VI—VII e. n. la geneza culturii feudale timpurii din spațiul balcano-ponto-danubian*). Maria Alexandrescu-Vianu vient de rédiger le chapitre dédié à l'art funéraire et honorifique de Tomis que fait partie d'un ouvrage monographique concernant l'art dans les villes pontiques (*Cercetări privind arta orașelor pontice*).

Il convient de mentionner aussi les volumes parus dans l'intervalle juillet 1980 — juillet 1981 sous les auspices de notre Institut: Val. Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea* (Byzance et les institutions roumaines jusqu'au milieu du XVIII^e siècle), Bucarest, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1980, le premier volume de la série *Bizanțul și țările române* (Byzance et les Pays roumains); M. A. Mehmet, *Cronici turcești privind țările române* (Chroniques turques concernant les Pays roumains), vol. III, Bucarest, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1980; *Istoria dreptului românesc* (Histoire du droit roumain), vol. I, Bucarest, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1980, volume paru par les soins de Liviu Marcu en qualité de secrétaire scientifique et coordinateur technique; Elena Siupțur, *Relații literare româno-bulgare în perioada 1878—1918* (Relations littéraires roumano-bulgares dans la période 1878—1918), Bucarest, Éditions Minerva, 1980; Elena Scărlătou, *Relații lingvistice ale aromânilor cu slavii de sud* (Relations linguistiques des Aroumains avec les Slaves du Sud), Bucarest, Éditions Litera, 1980; Olga Cicanci, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european între anii 1636—1747* (Les Compagnies grecques de Transylvanie et le commerce européen dans l'intervalle des années 1636—1746), Bucarest, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1981.

Nous devons mentionner aussi des ouvrages publiés par des membres de notre Institut en dehors du plan de publications de celui-ci: Paul Mihail et Zamfira Mihail, *Cronica lui Ioan Neculce copiată de Ioasaș Luca* (La chronique de Ioan Neculce copiée par Ioasaș Luca), Bucarest, Éditions Litera, 1980; A. Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest—Paris, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — Éditions du C.N.R.S., 1980.

II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

A. DÉBATS THÉMATIQUES

Au mois de février 1981 a eu lieu dans l'Institut d'études sud-est européennes un débat scientifique concernant le rapport entre *Tradition et innovation dans la formation des États nationaux du sud-est de l'Europe*. Organisé par les soins de Olga Cicanci, qui a présenté aussi l'état de la question dans son allocution d'ouverture, ce débat a éveillé un grand intérêt parmi les spécialistes qui ont participé aux discussions. Plusieurs membres de notre Institut ont traité des multiples aspects du rapport entre tradition et innovation dans le processus tellement complexe de la formation des États nationaux modernes dans l'Europe sud-orientale ainsi que dans celui de l'affirmation culturelle en langue nationale des peuples de cette région du monde. C. Iordan-Sima s'est occupé des programmes nationaux élaborés à l'époque de formation des États nationaux balkaniques, en esquissant quelques repères pour une analyse comparative. M. Mehmet a traité de quelques particularités de la formation de l'État national turc. Les débuts de l'État grec moderne ont retenu l'attention de Cornelia Papacostea-Danielopolou et de Alexandra Popa. La formation des langues littéraires balkaniques modernes a suscité aussi des discussions particulièrement vives: Lia Brad a parlé de la formation de la langue littéraire néogrecque, Cătălina Vătășescu de l'albanais. Beaucoup d'autres membres de l'Institut d'études sud-est européennes ainsi que d'autres collègues bucarestois ont participé avec des interventions très à propos à ce débat.

Un autre a été organisé, au mois de juin 1981, par les soins de A. Pippidi. Les discussions ont porté sur les *Formes de la paix dans le sud-est de l'Europe aux XIV^e—XVII^e siècles*. Après une introduction générale au débat, due à son organisateur, le professeur Val. Al. Georgescu a développé quelques points de vue sur l'irénologie moderne. Les participants aux discussions ont traité soit des aspects typologiques de la paix dans l'histoire du Sud-Est européen, soit des

formules concrètes d'organisation de la paix dans cette zone. Parmi les problèmes évoqués nous devons mentionner : le problème des frontières et la paix, la tolérance religieuse et la paix, l'autonomie régionale et nationale comme forme d'organisation de la paix, la paix et le problème des rapports de dépendance dans l'Europe sud-orientale. Si N.-Ş. Tanaşoca et T. Teoteoi se sont occupés de la paix byzantine, I. Matel, M. Maxim, M. Mehmet et T. Gemil ont traité de la paix ottomane, tandis que C. Iosipescu a parlé de la *pax Mongolica* et Ştefana Dăscălescu, à son tour, de l'attitude de l'Empire des Habsbourg envers le problème de la paix avec les Ottomans, avec des remarques sur la politique autrichienne concernant les Pays roumains. Des observations d'une nature plus générale à formulé E. Stănescu; Alexandru Duşu s'est occupé de l'idée de tolérance.

En marge des travaux et de recherches en cours, l'Institut a organisé deux « tables rondes ». La première a été occasionnée par l'élaboration de l'ouvrage, déjà mentionné, sur la terminologie agricole dans les langues sud-est européennes. La seconde, ayant comme thème les villes portuaires du Bas-Danube à l'époque moderne, a réuni des spécialistes de Bucarest (Institut d'études sud-est européennes, Institut d'histoire « N. Iorga », Faculté d'histoire de l'Université, Archives de l'État), de Galaţi et de Brăila (filiales des Archives de l'État de ces villes). Ces « tables rondes » se sont avérées particulièrement utiles pour la poursuite des recherches, pour l'organisation d'une meilleure collaboration avec les collègues travaillant dans d'autres institutions scientifiques, pour la coordination à l'échelle nationale des efforts des chercheurs engagés sur une même piste de travail.

B. SÉANCES ORDINAIRES DE COMMUNICATIONS

Au mois de juillet 1980 a eu lieu la session annuelle de communications de l'Institut. Ont présenté les résultats de leurs recherches : A. Duşu, *La diversité des Lumières européennes*; V. Hurmuz, *La position officielle de la Roumanie et l'invasion allemande en Yougoslavie en avril 1941*; C. Iordan-Sima, *Locarno balkanique. En marge d'une idée*; A. Pippidi, *Du nouveau sur la vie et la carrière de Michel le Brave avant son accession au pouvoir*; Anca Tanaşoca, *Le problème de l'autonomie des Vlaques balkaniques dans l'Empire ottoman*; N.Ş. Tanaşoca, *De nouveau sur la genèse et le caractère de l'Empire des Assénides*; T. Teoteoi, *Un épisode des traditions autonomistes des Roumains au début des États féodaux*.

Dans les séances ordinaires mensuelles de communications un nombre assez important de chercheurs de l'Institut et des collègues travaillant dans d'autres institutions scientifiques ont présenté quelques-unes de leurs préoccupations et découvertes : St. Brezeanu, *Vlaques et Gètes au Bas-Danube au commencement du XIII^e siècle*; Elena Stupur et A. Pippidi, *L'intelligentsia roumaine aux XVII^e—XIX^e siècles. Catégories professionnelles*; P. Diaconu, *De nouveau sur Vicina*; Oct. Iliescu, *Le portulan ms. Hamilton 396 et son importance pour la géographie historique du Sud-Est européen*; R. Theodorescu, *En marge de l'épisode des Anglo-Saxons pontiques du XI^e siècle*; T. Teoteoi, *Sur le travail manuel à Byzance au temps des Paléologues*.

L'Institut a organisé un nouveau cycle de communications dédiées à l'histoire des études sud-est européennes en Roumanie. Le cycle a été ouvert par une séance consacrée à N. Iorga; ont présenté des communications N.-Ş. Tanaşoca, *N. Iorga et la romanité des Roumains* et A. Pippidi, *Les débuts de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale de N. Iorga*. Un autre précurseur des études sud-est européennes en Roumanie, Victor Papacostea a été évoqué dans les communications de N.-Ş. Tanaşoca, *Victor Papacostea et les études balkaniques en Roumanie* et I. Matel, *Les commencements de l'Institut d'études et de recherches balkaniques de Bucarest*.

De passage à Bucarest, Pirin Boiagiev (Silistra), historien bulgare connu par ses contributions à l'étude des relations bulgaro-roumaines, a présenté dans notre Institut quelques résultats de ces dernières recherches dans ce domaine.

III. PARTICIPATION À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES À BUCAREST OU AILLEURS EN ROUMANIE

Il reste toujours inévitable que cette rubrique présente des lacunes, car on ne pourra pas enregistrer toutes les réunions scientifiques — nationales, internationales et même locales — ayant eu lieu en Roumanie auxquelles ont pris part cette année les membres de notre Institut. En voici donc quelques-unes :

a) *Le XV^e Congrès international des sciences historiques*. Le professeur E. Stănescu, en collaboration avec feu Aron Petric, a présenté un co-rapport sur *Le langage de l'historien*. Al.

Duțu, en collaboration avec Pompiliu Teodor (Cluj-Napoca), a présenté le rapport concernant *Les Lumières au centre et au Sud-Est de l'Europe et leurs implications politiques*. Presque tous les historiens de notre Institut ont pris part aux discussions dans les différentes sections du Congrès.

b) Pour marquer le 60^e anniversaire du Parti Communiste Roumain, on a organisé à Bucarest et partout dans le pays des réunions scientifiques dans lesquelles les historiens roumains ont présenté les résultats de leurs recherches les plus récentes. Une telle réunion, ayant comme thème les *Nouvelles informations documentaires puisées dans les archives étrangères*, a été organisée à Bucarest par les Archives de l'État. Y ont pris part plusieurs membres de notre Institut: Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Cicanci, Anca Tanașoca, N-Ș. Tanașoca, Liviu Marcu, C. Iordan-Sîma. Dans la séance plénière de la session scientifique de communications organisée, à la même occasion, par la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest, le professeur E. Stănescu a parlé de l'évolution des études sud-est européennes en Roumanie dans les trois dernières décennies. Une équipe de chercheurs de notre Institut (Anca Ghiță, Eugenia Ioan, Alexandra Popa, Natalia Ionescu, C. Iordan-Sîma, R. Păiușan) ont pris l'initiative d'un cycle de conférences et communications sur les problèmes des études sud-est européennes qu'ils ont présentées au cours d'un voyage dans les départements de Ialomița, Vrancea et Neamț (à Slobozia, Focșani, Piatra Neamț). Cristina Feneșan a présenté, à son tour, une communication à la session organisée par le Musée du Banat à Timișoara.

c) Zamfira Mihail a soutenu deux communications concernant le vocabulaire agricole roumain et la civilisation rurale dans le cadre du *Symposium national d'histoire agraire* (Buzău, 20 novembre 1980) et de la session scientifique du Musée national d'histoire agraire (Slobozia, 28—29 novembre 1980). Zamfira Mihail et Anca Ghiță ont pris part également avec des communications sur l'histoire agraire comparée et la civilisation rurale du sud-est de l'Europe aux travaux de la section de sciences historiques de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

d) Au mois de mai 1981 a eu lieu la session annuelle de communications du Patrimoine Culturel National, Arad, 22—24 mai 1981. Al. Duțu a ouvert les débats de cette session en parlant de la *Contribution roumaine à la civilisation moderne du livre*.

e) Le centenaire de Kemal Atatürk a été marqué en Roumanie par un Symposium organisé par l'Association Internationale d'Études Sud-Est Européennes et par l'Association de Droit et de Relations Internationales, ainsi que par une autre réunion scientifique ayant lieu à Constanța. A Bucarest, M. Mehmet a évoqué la figure de *Mustafa Kemal, philosophe et humaniste*; à Constanța, Anca Ghiță a traité de la *Conception kémaliste et l'émancipation de la femme dans le Sud-Est européen*.

f) Les travaux en vue de l'élaboration d'un ouvrage collectif concernant *Le lexique social et politique dans le Sud-Est de l'Europe* a réuni autour d'une « table ronde » les auteurs, spécialistes roumains et allemands, dont quelques membres de notre Institut: Al. Duțu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Anca Ghiță, Elena Scărlătou, Zamfira Mihail, Eugenia Ioan, Cătălina Vătășescu, Lia Brad, les professeurs Al. Niculescu (Université de Bucarest) et Klaus Bochmann (Université de Leipzig, R. D. Allemande).

g) Al. Duțu a pris l'initiative d'un cours sur la culture et la civilisation sud-est européennes, qu'il a organisé à l'Université culturelle et scientifique de Bucarest. Il s'agit de conférences à l'intention du grand public, soutenues par des spécialistes roumains dont nous citons les membres de notre Institut: Al. Duțu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Anca Ghiță, Zamfira Mihail, Eugenia Ioan, N-Ș. Tanașoca. Des chercheurs de l'Institut ont donné également des leçons dans le cadre des cours d'été pour les participants étrangers organisés par l'Université de Cluj-Napoca (Al. Duțu et I. Matei), ainsi que dans le cadre des cours de perfectionnement professionnel des professeurs de l'enseignement secondaire organisés par la Société de sciences historiques (E. Stănescu, N-Ș. Tanașoca).

IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER

a) Dans l'intervalle 5—8 novembre 1980, E. Stănescu, Zamfira Mihail et St. Olteanu (Institut d'archéologie) ont pris part, à Paris, à une réunion de travail du collectif international qui s'est chargé d'une enquête sur les formes et nomenclature des outils dans les pays du sud-est de l'Europe aux XIII^e — XVII^e siècles. Initiée par le professeur A. Guillou, cette enquête sera réalisée avec l'aide du C.N.R.S. et de l'A.I.E.S.E.E.

b) Plusieurs membres de l'Institut ont présenté des communications dans des colloques internationaux. Al. Duțu a pris part au colloque concernant les romans chevaleresques comme

lecture populaire chez les Espagnols et les Roumains, organisé à Salzbourg par l'Institut d'études romanes de Salzbourg et l'Institut espagnol de Vienne (2-4 juin 1980). Il y a présenté la communication *Traducteurs et lecteurs roumains de romans chevaleresques entre 1770 et 1830* (v. les *Actes* du colloque dans « Synthésis » VIII, 1981). Il a envoyé aussi des communications au Colloque international d'études historiques organisé par l'Université de Rome sur le thème *Da Roma alla terza Roma* (21-23 avril 1981) (*Redécouvrir Rome et la seconde Rome. Une démarche historiographique*) et au colloque concernant l'*Actualité des Lumières* organisé par l'Université de Belgrade (23-25 avril 1981) (« *Civilisation* » et « *Patrie* » à l'*époque des Lumières et aujourd'hui*). Cornelia Papacostea-Danielopolu a envoyé une communication au colloque sur le livre dans les sociétés pré-industrielles organisé par le Centre de recherches néohelléniques (Athènes 15-17 mai 1981): *Le livre grec en Roumanie. État actuel des recherches*. Cristina Feneșan a pris part au colloque international organisé par l'Académie hongroise des sciences à Debrecin (7-10 octobre 1980) à l'occasion du 400^e anniversaire du prince Gabriel Bethlen; elle a soutenu la communication *Gabriel Bethlen et la Porte*. A l'Université de Priština, dans le cadre de la session scientifique concernant la langue et la littérature albanaises dans leur contexte sud-est européen (4-6 septembre 1980), Cătălina Vătășescu a présenté une communication sur *Les termes traditionnels désignant la charrue en roumain et en albanais*.

c) *Voyages d'études et de documentation*. Maria Alexandrescu-Vianu a fait un voyage d'études en R.F. d'Allemagne, bénéficiant d'une bourse D.A.D. Elle a travaillé à Bonn et à Kiel, où elle a donné aussi une conférence sur *La héroïsation thrace*. Elena Siupiur a fait un voyage d'études en Bulgarie sur invitation de la part du Centre d'études bulgares de l'Académie bulgare des sciences. Dans le cadre des échanges culturels inter-académiques, Anca Ghiață a fait un voyage de documentation en U.R.S.S., C. Jordan-Sima et L. Marcu — des voyages en Bulgarie et Eugenia Ioan — en Yougoslavie.

d) Les cours d'été de langue et civilisation albanaises de Priština (20 août — 4 septembre 1980) ont été suivis cette année par L. Marcu et Cătălina Vătășescu. Ceux de langue, culture et civilisation macédoniennes de Skoplje — Ohrid (3-25 août 1980) ont été suivis par Eugenia Ioan.

Anca Tanașoca

BIANCA VALOTA CAVALLOTTI, *Nicolae Iorga*. Napoli, Guido Editori, 1977, 312 p.

Bianca Valota Cavallotti est l'auteur du premier livre consacré par un historien italien à la vie et l'œuvre de Nicolas Iorga. C'est, du reste, aussi le seul livre sur Iorga paru jusqu'à présent dans l'historiographie étrangère. Si les contributions des historiens occidentaux à une meilleure connaissance de l'œuvre du grand savant roumain sont nombreuses, elles se limitent, généralement, à l'examen de tel ou tel côté de cette production d'une richesse exceptionnelle et d'une prodigieuse variété. Par exemple, J. Carcopino et M. Roques, I. Macùrek et H. Focillon, H. Grégoire et V. Laurent, L. Campbell et C. Th. Dimaras, K. Hitchins et D. Zakythinos, R. Samardžić et T. Gökbilgin ont tous signés de telles contributions, soit pour évoquer la personnalité de Nicolas Iorga en lui rendant hommages, soit en tant qu'historien de Byzance, des Serbes, des Turcs, des Roumains, etc. Il s'ensuit que le vaste ouvrage de Bianca Valota s'ajoute à une bibliographie de valeur. Mais quiconque a une idée d'ensemble de l'œuvre de N. Iorga (environ 20 000 ouvrages, depuis le traité jusqu'aux articles et comptes rendus) est à même de saisir que le présent ouvrage est fait pour tenir une place à part dans ladite bibliographie, en raison de l'ambition de son auteur d'embrasser l'entière création de l'historien roumain.

L'auteur, Bianca Valota Cavallotti, approche la pensée et l'œuvre du savant dans une perspective nettement historique. Pour elle, Iorga — au-delà de ses traits personnels, tout à fait d'exception — doit être considéré et compris à travers une certaine époque, à travers un milieu politique et culturel donné. De par son œuvre, tout comme de par sa formation, Iorga s'avère l'agent d'un processus qui transformera la pensée et la société de la fin du XIX^e siècle, à l'échelle nationale, roumaine, aussi bien qu'à l'échelle européenne. Les années estudiantines à l'étranger, passées sous le signe d'un positivisme sévère que pratiquaient ses maîtres français, ainsi que la vision novatrice de Karl Lamprecht en quête de l'essence même des faits historiques devaient pousser Nicolas Iorga — protagoniste de l'école historique roumaine épanouie à l'époque moderne et illustrée de son temps par un A. D. Xenopol — à procéder à une reconsidération fondamentale du passé de son peuple. Toute son œuvre, reposant sur la valorisation d'une ampleur exceptionnelle des sources que lui-même avait mises au jour dans les diverses archives d'Europe, toute son œuvre conçue suivant l'optique d'une histoire nationale sans cesse rapportée à l'histoire générale, serait le fruit de la confrontation, dans la pensée créative du savant, entre la tradition et l'innovation. Par ailleurs, son adhésion reconnue aux vues de Lamprecht, « grand historien révolutionnaire, pionnier des pistes nouvelles... esprit inquiet » et, en même temps, « grand artiste, grand peintre des époques », qui s'est essayé de « saisir la vie de toute l'humanité à travers le développement unique des types spirituels collectifs » nous montre Iorga à un autre carrefour de son évolution, impatient d'aller outre le rapport des recherches — discipliné mais souvent par trop dépouillé — permis par les mathématiques des faits et des documents positifs. Son ambition était d'accéder à la vision audacieuse qui disperse les ombres du passé grâce à une profonde pénétration des hommes et des phénomènes étudiés. Enfin, le cadre de l'activité déployée par Iorga était celui d'un Etat national encore jeune, entravé dans son épanouissement par une stratification sociale rigide, par un sous-développement marqué, par de graves problèmes sociaux et politiques. La quête du jeune historien allait donc se tourner vers les innovations salutaires aux progrès de son peuple, ce qui va conférer, dès le début, à son activité culturelle et scientifique une accusée dimension politique.

Comme de juste, on pourrait se demander si cette motivation historique de la pensée et de l'œuvre de N. Iorga, figurant au premier chapitre du livre, chapitre intitulé « Tradition et innovation dans la culture d'un historien sud-est européen » ne représentait, plutôt, le modèle courant aux temps moderne et contemporain chez tous les peuples du sud-est de l'Europe : le conflit entre vieux et neuf, entre « retarder » et progresser. Deux circonstances plaident en faveur de cette nuance. Tout d'abord, le fait que la « tradition » roumaine de la pensée et de l'action était trop peu, sinon pas du tout explicitement affirmée à l'époque de la jeunesse de N. Iorga, le principal intérêt des agents politiques et culturels roumains du temps résidant

non pas tant dans la nette compréhension de cette tradition que dans son remplacement au nom de « la volonté de changer ». Il y a, ensuite, cette sensibilité, dont — au fur et à mesure d'une meilleure connaissance du passé roumain et de l'envergure prise par l'évocation de ce passé — Iorga témoignera vis-à-vis de la tradition de pensée et de créativité de son peuple (avec moins de pénétration dans la tradition de souplesse politique — domaine où l'historien devait enregistrer un échec imprévisible vu sa popularité et son autorité).

La deuxième étape de la vie et de l'œuvre du savant, celle englobant les années 1900 — 1916, est dominée par « une idée de nation pour l'édification de la Grande Roumanie ». Une connaissance approfondie du passé et, dans une égale mesure, des réalités présentes du peuple roumain (ses voyages dans les provinces encore sous domination étrangère l'avaient familiarisé avec ses réalités) devaient nourrir au même titre l'activité politique de Nicolas Iorga en faveur de l'idée nationale et son œuvre scientifique. Ce sont là, peut-être, les années les plus fécondes de sa vie, au courant desquelles il fera paraître de vastes tomes de documents, la première synthèse de l'histoire des Roumains (Gotha, 1905), l'histoire de la Péninsule balkanique, celles de l'Empire byzantin et de l'Empire ottoman, quantité d'études portant sur l'histoire des relations internationales, etc. Mais ce sont là, surtout, les années qui verront se cristalliser sa conception personnelle des buts de la science historique, conception se caractérisant — comme le note Bianca Valota — par « le net refus de l'histoire "exemplaire", apologétique... de l'historiographie nationaliste d'avant lui », par le devoir du chercheur d'étudier, plus que les faits d'histoire, « la manifestation même, à travers les phénomènes organiques » des facteurs qui sont issus de la vie économique, de la vie culturelle, du substratum matériel ou du climat moral d'un peuple. Et ceci revient à dire que « leur source se trouve dans l'énergie primordiale ou l'énergie acquise de ce peuple ». Parce que, affirmait Iorga, « les peuples en tant que tels, créations nécessairement permanentes et, dans un certain sens — étant donnée l'influence décisive des ethnies aborigènes, des "premiers-nés" de la terre, des fils aînés de leur sol — éternelles même, se trouvent sous les yeux de l'historien ». L'œuvre toute entière de Nicolas Iorga, sa restitution de l'humanité du passé, avec sa pensée, ses agissements, ses œuvres — restitution qui doit tout autant au chercheur infatigable et au psychologue, au philosophe, au sociologue, à l'écrivain — est bien le fruit de cette vision nouvelle de l'histoire, profondément compréhensive, à même de saisir tout ce qui regarde l'homme, les peuples, l'humanité.

Le titre de la troisième section du livre (« Culture nationale et nationalisme à travers les crises de l'après-guerre »), section consacrée à l'évocation de l'activité publique et à la présentation de l'œuvre scientifique du grand historien après la Première Guerre mondiale, doit être compris compte tenu des précisions fournies par son auteur même. S'étant donné à l'œuvre pour l'accomplissement de laquelle il avait toujours milité (la création d'un Pays roumain unitaire), Iorga place l'avenir de la Roumanie — de même, du reste, que celui de tous les pays nationaux qui venaient de gagner leur libération ou bien de se constituer — dans le contexte de la *civilisation et la coopération internationales*. L'impératif des transformations d'ordre socio-politique, économique et culturel, le devoir d'écarter les séquelles d'un « attardement » de plusieurs siècles, la portée de la collaboration pacifique, au nom d'un passé commun, de luttes et de créativité communes — voilà quelques-unes des idées majeures en faveur desquelles devaient plaider Nicolas Iorga, l'homme de science et le politique. Ce ne sont pas là les idées d'un nationalisme à l'horizon borné aux simples réalités de son pays, tendant à les surestimer dans une ignorance chauvine des valeurs et des droits appartenant aux autres cultures, à d'autres pays. C'est même tout le contraire. Iorga est le premier historien dans l'historiographie contemporaine de l'Europe du Sud-Est sachant aller au-delà du point de vue national pour embrasser le passé de son propre peuple, aussi bien que celui des autres peuples balkaniques, sous le jour de l'histoire générale. Ceci devait lui permettre entre autres de présenter avec une égalité d'âme entièrement ignorée avant lui les côtés positifs de l'histoire ottomane, de cet empire en tant que successeur de l'Empire byzantin; ceci devait lui permettre également d'adoucir, en l'éclairant d'un jour plus impartial, l'image des rigueurs de l'époque phanariote, brossée par ses prédécesseurs.

Conçu dans l'esprit du respect de la vérité et des principes éthiques, l'œuvre de Nicolas Iorga pendant l'entre-deux-guerres allait se heurter à ces forces nouvelles qui commençaient à s'imposer à l'échelle mondiale, sous la forme du militarisme revancharde et révisionniste, du fascisme. Elle devait souffrir aussi de l'état des choses à l'intérieur du pays: la faillite de la politique des partis « historiques », la dictature royale, la Garde de fer.

Dans l'existence du grand savant, la dernière décennie suit une courbe tragique qui s'achève par son assassinat le 27 novembre 1940, crime d'une bande terroriste de la Garde de fer. Toute une série d'échecs politiques marquèrent cette dernière partie de sa vie, depuis le cabinet de « technocrates » en 1931 — 1932 géré avec une naïve bonne foi par l'autorité du « grand vieillard de Roumanie », jusqu'à l'illusoire position de « conseiller de la couronne » en 1938. Et pourtant, cette même période des années trente devait représenter dans l'ordre des idées politiques

l'apogée de Nicolas Iorga, militant anti-fasciste, fidèle jusqu'au sacrifice suprême à la vérité, défenseur de la morale et de la liberté de son peuple.

Les différents aspects de la biographie et de l'œuvre de Nicolas Iorga, savant, écrivain, enseignant et politique, sont à tour de rôle mis en lumière avec intelligence et fidélité par cet ouvrage très étoffé de Bianca Valota Cavallotti. Et cette précieuse contribution à une meilleure connaissance de ce géant du XX^e siècle est heureusement complétée par un « Tableau chronologique de sa vie et ses œuvres » et une bibliographie sélective, avec 450 titres de ses ouvrages et 150 titres d'études lui étant consacrées.

Virgil Căndea

VENIAMIN CIOBANU, *Jurnal ieșean la sfârșit de veac (1775—1800)*, Éd. « Junimea », Jassy, 1980, 176 p. + VIII pl.

Idem, *Relațiile politice româno—polone între 1699 și 1848*, Éd. Academiei, Bucarest, 1980, 236 p.

Le lecteur a le droit d'attendre de ces ouvrages, dont l'auteur s'est déjà fait un nom comme expert de l'histoire des relations polono-moldaves, de nouvelles contributions à ce grand sujet sans l'intelligence duquel on ne saurait comprendre plusieurs siècles du passé roumain. La partie de cette longue période que concernent les travaux de V. Ciobanu, le début de l'époque moderne, n'est pas la moins obscure et nombreuses sont les lacunes qu'ils viennent combler. S'étant attaqué à une immense matière informe, éparpillée, encore peu ou mal connue, l'auteur, après une succession d'approches qui avaient produit des publications de documents très utiles — la plupart dans l'Annuaire de l'Institut d'histoire de Jassy —, s'est trouvé obligé de bâtir avec ses matériaux, quelquefois inédits, deux livres, parus presque en même temps. Nous tâcherons d'en rendre compte séparément, avant de dire leur valeur et risquer d'en tirer les conclusions.

Le premier volume est d'une diversité un peu déconcertante, que reflète bien le titre recherché et ambigu en roumain, donc difficile à traduire (« Fin de siècle à Jassy au fil des jours »?). Dans la préface, signée par Alexandru Dușu, on trouvera d'intéressantes réflexions sur le thème du livre. Ce dernier quart du XVIII^e siècle, marqué d'une suite de calamités et d'invasions, est également le moment décisif d'une lente découverte par les Roumains de l'Europe des Lumières: ce n'est pas uniquement l'expérience heureuse qu'on s'est souvent imaginée. Al. Dușu nous incite à voir derrière les « philosophes », eux-mêmes sévères, par préjugé, pour les peuples dont le style de vie demeurait encore étranger à la civilisation occidentale, la politique sans scrupules des cours impériales qui aboutira au dépeçage de la Pologne et à une double mutilation du territoire de la Moldavie. Ainsi, l'image de l'Europe qui émerge de cette grande discussion politique autour du problème du renouveau a été fortement idéalisée par les Roumains qui y ont eu recours comme modèle de perfectibilité. Europe ou l'Utopie... On dirait même que l'optimisme peut avoir des conséquences contradictoires: tandis que les intellectuels roumains adeptes des Lumières éprouvaient la plus vive sympathie pour les idées de progrès culturel et social dans lesquelles ils voyaient la sauvegarde de leur indépendance politique, les ministres francisés de Vienne et de Saint-Petersbourg étaient prêts à « délivrer » ce peuple de « l'esclavage » ottoman afin de le faire jouir des bienfaits d'un gouvernement éclairé et raisonnable qui puisse assurer son « bonheur ».

Ce que V. Ciobanu s'attache à évoquer, c'est d'abord la conjoncture historique dans laquelle s'inscrivent les aspects de vie politique et de vie quotidienne qui entraînent certaines façons de sentir et de penser. Le tableau est hâtivement brossé, l'auteur n'ayant fait que résumer fidèlement les meilleures pages de ses prédécesseurs (notamment, l'étude d'Al. Dușu, *Mișcarea iluministă moldoveană de la sfârșitul secolului al XVIII-lea*, « Studii », 19, 1966, 911—928, rééditée avec quelques modifications dans *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*, Bucarest, 1968, pp. 218 et suiv.). Aucun problème n'est posé, les conclusions des travaux précédents étant toujours tenues pour acquises.

La liste des traductions faites en Moldavie, soit du grec, soit du français, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, est brandie comme preuve de l'accueil des idées des Lumières, sans faire attention au fait qu'il s'agissait d'un bric-à-brac de textes choisis souvent au hasard. S'il peut être question d'affinités électives de la part des traducteurs — ce qui, encore une fois, n'est pas sûr, puisqu'ils n'avaient pas à leur disposition un assez grand nombre de livres étrangers et que la connaissance du français et de l'italien n'était pas très répandue, tandis que la première traduction en grec date seulement de 1742 —, il faudrait plutôt remarquer la vogue de la littérature baroque. Avec le même retard, les principes politiques adoptés seraient davantage ceux de l'opposition à Louis XIV que ceux des Philosophes, ce qui est logique puisque, en écrivant sa propre apologie, Nicolas Mavrocordato avait puisé aux sources françaises de l'absolu-

tisme, en reprenant même à son propre compte l'image du roi-soleil. A ce propos, n'est-ce pas une illusion que de classer dans une même catégorie Fénelon et Saint-Simon, quand il n'y a qu'à relire ce que le dernier écrivait sur « Monsieur de Cambrai » pour s'apercevoir des différences?

A la page précédente, on suppose qu'en publiant en 1759 la traduction roumaine des chartes délivrées par Romain Lécapène et par Sélim I^{er} en faveur du couvent athonite de Xéropotamou le métropolite de Moldavie, Jacob de Putna, manifestait une conscience historique qui est toujours une forme d'émancipation de l'esprit. Or, c'est le contraire qui est vrai. Nous savons depuis l'article de V. Laurent, *La prétendue croix byzantine du trésor de Putna* (« Académie Roumaine, Bulletin de la section historique », XXV, 1, 1944, pp. 71—91) que ces documents étaient des faux insignes et que la brochure *Du bois de la Vraie Croix* était la conséquence de la visite à Jassy de Césaire Dapontès, venu quêter pour son monastère en garantissant par ces pseudo-chrysobulles l'authenticité de la relique qu'il apportait.

Sur la conspiration des boyards moldaves de 1778, considérée comme une action inspirée par l'idéologie des Lumières, on aurait pu ajouter que son principal chef, Manolaki Bogdan, avait mérité un des rares compliments de Carra: « personnage admirable par son éloquence, son jugement et ses connaissances dans les langues étrangères, et celui pour lequel la nation a le plus de penchant et de respect ». Un de ses complices, le chroniqueur Jean Canta, lisait l'Encyclopédie (N. Iorga, *O gospodărie moldovenească la 1777 după socotilele cronicarului Ioniță Canta*, « Academia Română, memorile secțiunii istorice », III^e série, t. VIII, 1928, p. 113). Un autre, l'échanson Iordaki Darie, fit faire des traductions qu'on peut juger subversives: les *Aventures de Télémaque*, le *Secret de l'ordre des Francs-Maçons* et même une Géographie universelle (ms. roum. 2349 de la Bibliothèque de l'Académie, transcrit dans le village de Dărmănești en juillet 1786) qui, tout en marquant l'élargissement des horizons intellectuels caractéristique pour la culture roumaine de l'époque, contient des passages écrits dans l'esprit des Lumières, tel celui sur les Russes qui « à présent étudient avec ardeur afin de bannir, avec les ténèbres de l'ignorance, les mauvaises mœurs ». Cependant, les rapports de Bogdan avec le gouverneur turc de Hotin, Soliman Effendi, avec le concours duquel il avait déjà fait condamner, à mort, un an auparavant, le prince Grégoire Ghika, témoignent un esprit de parti et de vengeance personnelle qui n'a acquis une valeur morale que plus tard, avec le développement du sentiment anti-phanariote. De même, Darie avait fait afficher à Bender des libelles contre le prince, qu'il dénonçait ainsi aux autorités ottomanes, toujours suspicieuses. Ceci nous défend de voir un programme de revendications démocratiques et nationales là où l'on ne trouve que les intrigues habituelles d'une aristocratie désunie et jalouse de ses privilèges. Entre Bogdan et le « jacobin » Tăutu il y a plus d'un demi-siècle, il y a la Révolution Française qui est passée.

La moisson du second chapitre est plus riche et significative. Il s'agit surtout des différentes ambassades russes et polonaises qui ont traversé Jassy en allant à Constantinople: la mission de Repline en juillet 1775, celle de Boskamp en décembre 1776, celle de Vincent Potocki en 1777, celle de Dzieduszycski en 1780 et celle de Koutouzov en 1793, occasions où l'on déployait une pompe particulièrement éclatante. Les splendeurs de la cour moldave étaient un peu rustiques, puisque les hôtes étrangers pouvaient y voir des danses paysannes roumaines et écouter non seulement les trompettes et les tambours d'une fanfare, mais la flûte et la cornemuse. Ces pages sont très vivantes et s'inspirent de documents inédits des archives de Varsovie. Parmi les autres croquis de vie quotidienne, citons l'entrée solennelle d'Alexandre Hypsilanti dans sa capitale, le 8 avril 1787, et les jours de panique et de pillage vécus par les habitants de Jassy en novembre suivant, au moment de la retraite des janissaires, ceux-ci étant assaillis par la population exaspérée, au son des cloches lancées à toute volée. Ensuite, encore des bals en honneur du prince de Ligne et de Potemkine, les obsèques somptueuses de ce dernier et de nouvelles calamités (tremblements de terre, peste en 1797, incendie l'année suivante).

L'auteur donne dans son récit la place qu'ils méritent aux observateurs étrangers, secrétaires princiers, comme d'Hauterive et Le Chevalier, ou consuls, tels que Raicevich, Metzburg et Parant, dont les relations contiennent soit un jugement, positif ou négatif, sur le peuple roumain, soit un abrégé des vues politiques de leurs gouvernements. Il était peut-être moins justifié de relever dans ce même ordre d'idées quelques passages des « éphémérides » de Constantin Caradja — quand aurons-nous une étude d'ensemble de ces journaux et mémoires phanariotes, véritable mine d'informations et « genre » dont les aspects historique et littéraire ont été négligés jusqu'à présent? Mais les notes de Caradja avaient l'avantage de nous replonger dans le climat psychologique et mental de la société moldave, domaine qui semble attirer V. Ciobanu.

On s'étonne de la rapidité avec laquelle l'auteur traite le mémoire du comte d'Hauterive *Sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*, « ce livre unique », selon N. Iorga, « le plus beau livre qui ait jamais été écrit sur la race roumaine ». Les quelques lignes sur J. B. Le Chevalier, secrétaire d'Hypsilanti en 1787, auraient pu être aisément développées avec les renseignements fournis par les recherches de Charles Joret à son sujet: c'était un helléniste normand, né en 1752,

qui avait suivi Choiseul—Gouffier à Constantinople, qui appartenait au même cercle que Vil-loison, Fauvel, Barblé du Bocage et Stamaty, et qui, membre de plusieurs sociétés savantes, sera à partir de 1806 bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

Il se souviendra, trente ans plus tard, en exagérant bien sûr son importance: « Quand j'étais ambassadeur accrédité auprès du prince Ypsilanti, hospodar de Moldavie, et en même temps secrétaire des commandements de Son Altesse Romaine, je recevais à époque fixe les gazettes de tous les pays chrétiens de l'Occident et j'étais chargé d'en faire l'extrait que Mon Altesse envoyait au Divan pour perfectionner son instruction politique. » (Bibliothèque Nationale, ms. fr. 22 873, f. 137, lettre de 1826).

Enfin, à propos des difficultés qui n'ont pas épargné le bref gouvernement d'Alexandre—Jean Mavrocordato, il eût été nécessaire de signaler les plaintes portées contre le prince par les boyards moldaves qui, cette fois encore, en octobre 1785, réclamaient l'intervention de la Porte (Hurmuzaki, I, nouvelle série, pp. 335—336). Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette démarche de celle qu'avaient entreprise, exactement en même temps, des boyards de Valachie dont la conspiration fut découverte en décembre: ils s'adressaient aux pachas de Vidin et de Silistrie, en leur demandant de délivrer le pays « de la tyrannie des Grecs » (*ibid.*, p. 339). Sur la fuite de Mavrocordato en Russie il fallait d'abord faire état de l'article de V. Mihordea, dans la « *Revista istorică* », XXIX, 1943, pp. 247—266, ensuite prendre la peine de chercher dans un volume déjà centenaire de l'*Arhiv kniazja Vorontzova* (XIV, p. 245) le témoignage immédiat d'A. I. Morkov, dans une lettre du 17 février 1787. On regrettera que l'auteur n'ait pas mentionné le plan de révolte des Grecs de l'Empire ottoman dévoilé en 1795 par le secrétaire français d'Alexandre Mavrocordato, un émigré nommé Durosoy. Selon le dénonciateur (mais en savait-il aussi long qu'il le prétendait?), Mavrocordato aurait eu pour complices « le Patriarche Eugénius, l'archevêque de Pultawa et le Général en chef Laskarov » (Hurmuzaki, vol. II, suppl. I, pp. 134—135). Ce dernier étant le consul général de Russie dans les Principautés, Serge Lazarovitch Laskarew, et l'archevêque, sans doute, Nicéphore Théotokis lui-même, l'autre prélat ne serait-il pas Eugène Voulgaris? L'épisode vaudrait qu'on s'en occupe, d'autant plus que la récente biographie de Théotokis, par Z. Mourouti—Ghenakou, ne l'a pas même effleuré.

Le chapitre suivant, dernier volet d'un triptyque, commence, avec un recul chronologique, par le récit, entièrement emprunté aux sources, de la mort de Grégoire Ghika, bientôt suivie d'un second drame, l'exécution des boyards Bogdan et Cuza. L'intérêt du duel diplomatique entre le consul autrichien et Alexandre—Constantin Mavrocordato ou entre ce prince et les émissaires russes, ayant pour enjeu l'indépendance de la Moldavie, a été vu avec justesse et il est clairement exposé. Pourtant, il aurait fallu ajouter à la version qu'en fournissent les rapports de Raicevich celle apportée par d'Hauterive (*Mémoire*, p. 341) et celle d'une chronique rédigée en 1798 par un serviteur anonyme des Mavrocordato (N. Iorga, *Textes post-byzantins*, Bucarest, 1939, pp. 25—28).

Le reste du volume est consacré à la diffusion des idées de la Révolution Française en Moldavie. La thèse de l'auteur, selon laquelle celles-ci auraient atteint et mobilisé « les masses populaires » n'est pas très convaincante. Tous les documents cités révèlent une grande agitation parmi les étrangers établis à Jassy, Français, Polonais et Grecs (mais *Arta* est une ville d'Épire; son emplacement dans l'Archipel provoque la perplexité). Que parmi les porteurs de la cocarde tricolore il y ait eu aussi quelques Roumains, c'est très probable, seulement ne faudrait-il pas distinguer entre la jeune bourgeoisie dont ceux-là étaient issus et « les masses »? C'est un peu la question des cahiers de doléances pour les États Généraux qu'il serait difficile d'attribuer aux paysans. Nous pensons que l'audience de la propagande révolutionnaire était plutôt limitée (voir l'avertissement judicieux de Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucarest, 1972, p. 45: « il est prudent de ne pas se faire des illusions »).

C'est pour un tel public d'initiés que fut écrit un texte libertin, découvert et publié par C. Dimaras, l'*Anonyme de 1789*, dont on peut assigner la composition à un Grec de Jassy. L'action de cette « histoire vraie » se passe dans un Erewhon, *Nanidapog*, qui n'est autre que la Moldavie (« Mpodgania »). « A Bucharest on trouve des hommes tout dévoués au système républicain, parmi lesquels il y a quantité de personnages puissants », assurait Joseph Sulkowski, un camarade de Kosciuszko, qui allait mourir en Egypte comme aide-de-camp de Bonaparte et qui vécut en Valachie quelques mois en 1794—1795. Nous aurons peut-être l'occasion d'analyser ailleurs le très important mémoire du révolutionnaire polonais que vient de publier Basiliqé Papoulia. On devrait également citer à ce sujet la substantielle étude de Pierre Doyon, *La mission diplomatique de Descorches en Pologne (1791—1792)*, parue en 1925 dans la « Revue d'histoire diplomatique », XXXIX.

Un personnage exemplaire pour ce milieu libre penseur et révolutionnaire, le docteur Polizo, dont l'auteur relève justement le rôle actif, a été mêlé au complot de Rhigas. Il avait étudié la médecine à Halle, à Leipzig et à Vienne, ce qui explique son intérêt pour la philosophie

de Kant qu'il avait traduite en grec. On lui attribue également la traduction de la *Déclaration des Droits de l'Homme*, complétée avec les dispositions de la Constitution de l'an I, donc le manifeste de Rhigas.

Le règne d'Alexandre Callimaki, Phanariote « bon », que les historiens avaient jusqu'à présent jugé avec indulgence, est minutieusement retracé dans les dernières pages de l'ouvrage : V. Ciobanu lui rend une physionomie beaucoup plus sombre qui fut sans doute la sienne. Toutefois, on aurait tort de négliger complètement le témoignage du chroniqueur Manolaki Drăghici, qui s'en souvenait comme d'une période de bonheur et prospérité, et ceci non seulement du point de vue de l'aristocratie, qui y avait vécu une fête continue, mais à cause du développement des relations commerciales avec l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Ce n'est pas un sujet facile à saisir et à maîtriser que ce déclin de l'Ancien Régime qui se prolongera encore dans les trois premières décennies du siècle suivant. Malgré des allusions rapides à ce qui se passait à la même époque dans le reste de l'Europe, l'auteur n'a pas abouti à placer sa Moldavie des années 1770—1800 dans un cadre d'histoire générale et d'apprécier justement la portée historique des faits qu'il expose. Faute de préciser ce qu'on entend par des mots employés depuis longtemps à tort et à travers (« régime féodal », « régime turco-phanariote », « masses populaires »), on n'explique rien.

C'est donc avec inquiétude que nous avons abordé la lecture du second livre, surtout à cause de son sujet : doit-on faire encore cette histoire diplomatique chère au XIX^e siècle? Inquiétude dissipée au fur et à mesure qu'on avance dans la matière que l'auteur, cette fois maître de sa propre expérience, possède parfaitement et étudie avec une compétence qui ne peut que séduire les critiques les plus maussades. Certes, ceux-ci ne manqueront pas de découvrir des vétilles qui les réjouiront, d'insignifiantes erreurs à propos des noms de quelques comparses, mais le livre, dans son ensemble, est original et bien informé.

La période 1699—1848 est celle où s'établissent des « relations entre la nation roumaine et la nation polonaise », selon N. Iorga qui, dans une brochure de 1921, écrite dans l'euphorie d'un moment de rapprochement politique entre la Grande Roumanie et la « Polonia restituta », la séparait nettement des siècles précédents, le XVI^e et le XVII^e, où l'historien n'avait trouvé que des « relations entre boïars moldaves et nobles polonais ». Après la paix de Karlowitz, point de départ de cet ouvrage, tout motif de belligérance a disparu. Ce qui se produit alors n'est pas seulement un tournant dans les rapports polono-turcs, c'est un regroupement de forces, la Russie se substituant à l'Empire ottoman dans la position de grande puissance qui surveille jalousement la politique extérieure et même intérieure de l'Etat polonais. C'est aussi la démilitarisation de la République, durant l'époque des rois saxons. Les anciennes aspirations à la domination sur la Moldavie furent définitivement abandonnées ou réduites à des déclarations de pure forme. La pression redoutable des monarchies autrichienne et russe allait porter les « patriotes », adversaires de la Cour, vers des alliances avec la France et la Prusse ou avec la Suède et l'Empire ottoman. Le spectacle des conflits qui divisaient la classe politique polonaise entre les partis moscovite, prussien et français rappelle celui des luttes qui, en Grèce, après 1830, opposera des clientèles ouvertement asservies aux intérêts des puissances étrangères. Au XVIII^e siècle, les Polonais et les Roumains ont eu un destin commun, leur territoire étant l'objet de plusieurs projets de partage entre les Etats voisins, leurs forces armées étant réduites à un effectif presque symbolique et leur politique extérieure étant contrôlée par l'Empire « garant » du *statu quo*. A partir de 1795, ils seront entraînés dans le même combat pour l'émancipation nationale. Leur volonté de secouer le joug des vieilles traditions, qui leur semblaient périmées, prend la forme d'un appel à des réformes sociales et à la modernisation de la culture. La pénétration des idées nouvelles, en ces domaines, dans la société roumaine, fut aidée par la présence des intellectuels polonais ou l'influence des contacts avec eux : jusqu'à quel point? Le livre de V. Ciobanu, circospect, ne pose pas le problème, mais il en fait le tour et il rassemble des preuves, notamment de la fin du XVIII^e siècle, lorsque l'émigration révolutionnaire polonaise trouva un accueil hospitalier en Moldavie et en Valachie. On peut alors parler, non de filiation, mais d'interférences.

Les grandes lignes du sujet sont esquissées dans une introduction de trente pages, qui présente aussi la bibliographie critique de l'ouvrage. Les événements de 1711, tant de fois exposés et interprétés, apparaissent sous un éclairage nouveau, du moins en ce qui concerne les rapports des princes roumains avec Auguste II, revenu en Pologne l'année précédente, après la défaite des partisans de Stanislas Leszczyński et des Suédois. Démétrius Cantemir continuait ses relations avec Charles XII, retiré en Bessarabie turque, tout près de la frontière moldave, mais en même temps il tâchait de s'entendre avec l'un des magnats attachés à Auguste et à Pierre I^{er}, A. M. Sieniawski. Celui-ci écrivait, deux mois et demi après la conclusion du traité de Luck, qu'il avait reçu des envoyés de Cantemir et de Brancovan, qui demandaient la protection de la République, à certaines conditions qui sont exactement celles posées au tzar par les deux princes au début du printemps, lorsqu'ils étaient encore d'accord, et conservés dans le

texte de la convention russo-moldave signée le 28 juin à Jassy. L'auteur s'étonne de cette démarche et il l'attribue, à tort, à des boyards qui eussent été opposés à la politique de Cantemir et de Brancovan. Or, rien n'empêche que ceux-ci aient mis plusieurs fers au feu, en attendant de voir quelle tournure prendront les événements. D'ailleurs, Auguste était l'allié de Pierre et la Porte ne l'avait pas encore reconnu roi de Pologne. Le mécontentement de Cantemir à l'égard des Russes, qui avaient trop rapidement abandonné les dispositions du traité conclu en avril et dont il devait prévoir la proche défaite militaire, ressort d'une autre lettre de Sieniawski, du 26 juillet 1711, publiée par N. Iorga, *Documente prietoare la Constantin-Vodă Brncoveanu*, Bucarest, 1901, p. 87, d'après le même manuscrit 3625 des Archives de Dresde : « Le Czar fait fort malle, qu'il traite les Valak comme des suget et le Hospodar lui-même resoy autant d'honneur comme les autre; il l'oblige qu'il lui fournice de vivre, chevaux et autre necessité, et malme les Moscovits se logent dans sa résidence ».

Quand il s'agit du renforcement de la défense de Hotin par les Tatars en 1713, en contradiction avec les précédents accords polono-turcs, V. Ciobanu cite plusieurs documents inédits des archives polonaises : cependant, une version française des protocoles de la conférence de Lwow a été éditée depuis longtemps par N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, IX, Bucarest, 1905, pp. 120—121.

Le tableau des relations politiques entre la Moldavie et le royaume voisin pendant la période suivante, jusqu'au premier partage de la Pologne, était difficile à composer. Il n'y a rien d'autre à enregistrer que des conflits de frontière, d'importance mineure, et des échanges d'informations avec, de temps à autre, des missions diplomatiques, par exemple celles de Boskamp (1764 et 1776). Une question qui reçoit une attention justifiée est celle des agents des Principautés établis à Varsovie à partir de 1752, à la suggestion de la diplomatie française et pour son bénéfice. A ce propos, notons qu'ils furent obligés de se retirer en octobre 1768, la Porte venant de déclarer la guerre à la Russie : « Ieri 25 Monsieur de La Roche, residente di Moldavia, e Monsieur Saul, residente di Valachia, partirono precipitosamente da Varsavia e senza pigliar congedo, per ordine ricevuto il giorno precedente dai loro Principi, che prescriveva loro il termine di 24 ore » (A. Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae gentiumque finitarum historiam illustrantia*, IV, Rome, 1864, p. 273). En général, l'auteur s'est acquitté avec soin et exactitude de cette partie de sa tâche, en ajoutant plusieurs détails aux recherches de V. Mihordea, dont le livre sur la politique orientale de Louis XV et les pays roumains demeure indispensable pour l'image complète qu'il fournit, quoique seulement en ce qui concerne les années 1750—1760.

Etait-il juste d'attendre plus, et mieux ? Ayant la connaissance de nombreux documents inédits, l'auteur eût pu en citer plus généreusement le texte même, qu'un bref résumé impersonnel remplace trop souvent. On glisse d'une année à l'autre, d'une pièce à l'autre du dossier, mais, avouons-le, nous ne voyons pas toujours clairement la trame des rapports polono-roumains, vraiment inextricable si l'on ne s'efforce pas d'y démêler avec beaucoup de patience les fils de la politique russe, autrichienne, française, prussienne... C'est entendu, c'est prodigieusement compliqué, mais sinon, en l'étudiant à l'écart de la politique européenne, n'enlève-t-on pas tout intérêt au sujet ? Voici ce que l'auteur a compris, encore qu'il se soit cantonné d'habitude dans un *puzzle* de petits faits.

Ou, peut-être, il eût fallu relever les parallélismes significatifs dans l'évolution contemporaine des sociétés polonaise et roumaine, reconnaître l'action des mêmes ferments sociaux et culturels qui a influencé les rapports politiques qu'on étudiait. Car il y a d'autres petits faits auxquels un historien doit réfléchir. C'est ainsi qu'en 1770 la traduction en polonais du *Bélisaire* de Marmontel est saisie, mise à l'index et brûlée, comme contraire à la religion. Le même roman, écrit en 1767, sera traduit vers 1782 par Samuel Micu (Clain) en Transylvanie, plus tard par C. Conaki en Moldavie, mais aucune de ces versions ne pourra être publiée : la première édition paraîtra à Bucarest en 1834, une seconde en 1844. On a là un bel exemple des obstacles qui ont retardé la diffusion des Lumières.

Mais la principale contribution de V. Ciobanu est ailleurs. Son travail réunit un grand nombre d'informations sur la présence et le rôle des révolutionnaires polonais en Moldavie dans les dernières années du XVIII^e siècle. Il y eut à un moment donné presque un gouvernement polonais en exil à Botoșani. C'est à cette époque que se place le séjour de J. Sulkowski dans les Principautés : selon l'auteur, il serait venu de Constantinople à Bucarest en 1795 et il aurait quitté cette ville en novembre, en se dirigeant, par Galați et Roman, vers la Bukovine. Toutefois, le témoignage des documents (Hurmuzaki, I, nouvelle série, pp. 595, 602, 615, 645, 650, 659, 701) montre, au contraire, qu'il arriva directement de Pologne en novembre 1794, sous le nom de Louitot, en se donnant pour Français, qu'il est allé en Moldavie en décembre et qu'il est parti de Bucarest le 25 avril 1795, pour qu'on le retrouve ensuite à Andrinople.

A propos de Panayoti Kodrikas, le traducteur de Fontenelle et l'auteur d'un très intéressant journal, édité naguère par Alkis Anghelou, qu'on nous permette de citer un rapport de l'envoyé prussien à la Porte en 1797, qui l'accusait d'avoir « des sentiments favorables à la Révolution » et de vivre « dans l'intimité des républicains » (N. Iorga, *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, II, Bucarest, 1896, p. 358). Un autre sympathisant de la République en Valachie était le grand spathaire *Démétrius Mano*. Sur Gaudin, le premier consul de France à Bucarest, on doit voir l'article d'Ariadna Camariano-Cioran, dans la « Revue roumaine d'histoire », IX, 2, 1970, et un de ses écrits philhellènes reproduit par N. Gaidagis, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca centrală universitară*, II, Jassy, 1975, pp. 520—528. A Aubert-Dubayet et à Carra Saint-Cyr, A. Dry a consacré un chapitre de son livre *Soldats ambassadeurs sous le Directoire, an IV—an VIII* (Paris, 1906). Les instructions de Carra, nommé consul général en novembre 1796, portaient qu'« il devra s'abstenir à Bukarest de parler politique et devra se borner à maintenir la bonne harmonie entre la République et les Hospodars de Valachie et de Moldavie. Il devra protéger les Polonais, mais individuellement ». Ajoutons que la Loge de Sandomierz, dont l'auteur connaît l'activité en Moldavie sous le nom de « Club galicien », entretenait des relations avec Bonaparte, à travers le général Duroc, et même avec les Irlandais Libres.

Pour les rapports des Roumains avec l'émigration polonaise entre 1830 et 1848, le lecteur pourra se reporter aussi à l'ouvrage de Ion Petrică, *Confluința culturală româno-polonă* (Bucarest, 1976), dont nous avons donné ici-même un compte rendu. Il est dommage que les deux auteurs n'aient pas pu travailler à la Bibliothèque Polonaise de Paris, qui, surtout pour l'époque de la Grande Émigration, eût offert des renseignements supplémentaires d'une grande valeur. Nous pensons, par exemple, à la *Note sommaire sur la direction à donner aux Principautés de Valachie et de Moldavie dans l'intérêt de la Pologne* (ms. 356, ainsi que d'autres documents concernant les pays roumains en 1831).

En passant, V. Ciobanu se demande pourquoi les Roumains engagés dans la lutte de libération nationale (il ajoute: « et sociale ») ont-ils collaboré avec les représentants de la tendance conservatrice de l'émigration polonaise. Le motif invoqué par P. P. Panaïtescu, le prestige international d'A. Czartoryski, n'est pas suffisant: il faut également considérer l'affinité idéologique entre l'Hôtel Lambert et les Moldaves, plus réformistes que révolutionnaires.

Nous voici à la fin de ces deux livres. Tels qu'ils sont, ils se complètent l'un par l'autre. Ce qui en ressort finalement, c'est l'impression que, dès le seuil des temps modernes, les peuples de l'Europe de l'Est sont pris dans un engrenage qui a décidé, une fois pour toutes, de leur solidarité historique. Le XVIII^e siècle vu de Jassy est lourd de cette certitude.

Andrei Pippidi

NICOLAE IORGA, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*. Publiée avec un tableau chronologique par RADU CONSTANTINESCU. Postface de VIRGIL CÂNDEA. Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1980, 517 p.

Une nouvelle édition de la synthèse de N. Iorga concernant la place de Roumains dans l'histoire universelle, publiée par Radu Constantinescu, soulève bien sûr la question de l'actualité de cette œuvre. Dans quelle mesure une synthèse élaborée il y a à peu près un demi-siècle répond aux exigences de l'historiographie? Dans quel rapport est-elle vis-à-vis des résultats plus récents de la recherche? Il faut remarquer tout d'abord que la publication dans un seul volume imposant de la synthèse de 1935—1936, parue à cette époque-là en trois tomes, fait partie d'un plan plus ample de valorisation du prodigieux héritage de N. Iorga. Ont déjà paru, les dernières années, au moins dix volumes, exceptés les recueils thématiques et les anthologies, et de nombreuses études ont essayé de mieux situer cet héritage dans la perspective de l'histoire et de la culture roumaine. D'autres volumes doivent être publiés, dans une série dont le contenu est encore à préciser, par les soins surtout des Éditions qui nous offrent maintenant cette publication d'une belle tenue graphique, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*. C'est une des plus significatives œuvres du grand polyhistor, ainsi que la présente Virgil Căndeă dans une dense et vaste postface. En effet, l'idée de fixer la place de son peuple dans l'histoire du monde a été si chère à Iorga, qu'on la trouve partout dans son œuvre et il faut supposer qu'elle provienne d'une profonde satisfaction quant à la manière dont on présentait le passé roumain dans les synthèses d'histoire générale. Parmi ses prédécesseurs, Kogălniceanu avait essayé d'attirer l'attention sur la valeur universelle de notre histoire, et Xenopol était allé encore plus loin: il avait publié des études sur des moments d'un intérêt majeur de l'histoire des Roumains en col-

laborant à la *Revue historique* et à l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, pour ne plus rappeler les trois livres publiés en français. C'est sur cette voie qu'il fallait s'engager, ce que Iorga a d'ailleurs fait dès le début, en précisant de nouveau le rôle de notre culture médiévale dans l'espace byzantin et en créant un institut spécial pour l'étude de l'Europe de sud-est, afin d'arriver ensuite à de larges synthèses. *Byzance après Byzance* en est une et doit être associée à de nombreuses études sur les relations entre les Roumains et les autres peuples du continent. Quant à la synthèse allemande de 1905, destinée à la collection de Lamprecht, il ne la comprenait pas seulement comme « un répertoire pour ceux qui veulent s'informer sur les détails », ni comme un moyen d'aligner, l'un après l'autre, sur des murs blancs, immaculés, de beaux portraits biographiques. Il voulait expliquer « le développement de la nation roumaine non pas dans ses personnalités plus ou moins grandes », mais « la nation même comme être vivant », dans son évolution intrinsèque, à savoir « dans ses relations avec les peuples voisins », D'où l'intérêt pour les influences mutuelles, suivies sur plusieurs plans. De pareilles idées apparaissent aussi dans le discours de réception de 1911, où l'historien affirmait que la vie des peuples, comme celle des individus, a un caractère organique. « Ils se développent par ce qu'ils acquièrent des autres, se purifient, se renouvellent par ce qui demeure de leur être dans un certain temps ». En suivant donc un aspect ou un autre, une époque, un détail quelconque, l'historien est obligé d'avoir en vue — comme un « physiologiste » — l'ensemble solidaire du grand organisme, où le fragment de réalité pris en étude doit s'intégrer d'une manière naturelle. « Il y a un seul développement et toutes les manifestations de vie s'y attachent, chacune à sa place, établie par le sens même de ce mouvement, au moment de l'apparition des faits et des situations, et chacune ayant l'espace demandé par la signification représentative ou la signification active de ces faits et situations (*Généralités*, 3, 1944, p. 90). Vers une pareille compréhension de l'histoire le dirigeaient Ranke, Zeiss et d'autres maîtres de l'historiographie moderne, d'où Iorga a pu arriver à la conception du développement organique, qui oblige également à l'étude des facteurs intérieurs et à l'exploration des rapports réciproques entre les peuples: « chacun sur soi et l'un en agissant sur l'autre, en donnant, en prêtant, en conquérant, en se soumettant tour à tour dans une grandiose lutte silencieuse de la paix » (*ibid.*, p. 89). D'où le droit de chaque peuple de figurer dans l'histoire universelle et les grands efforts du savant d'assurer ce droit à son peuple. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité* (1926—1928) avait même cette mission, de faire justice à des peuples jusque là ignorés ou mis dans une position inférieure vis-à-vis des autres. Il avait écrit auparavant sur la signification des Roumains dans l'histoire du monde (1912), sur leur rôle au cadre de la latinité (1919), en soulignant avec obstination l'apport roumain à l'histoire universelle. En motivant cette orientation, il a fait une remarque digne d'être retenue: « Sans exagérer, nous avons dans l'histoire du monde une partie que nous ne pouvons donner à personne » (*ibid.*, p. 197). La remarque doit être abordée sous l'aspect double de la position qu'un peuple gagne d'une manière objective dans le concert de l'humanité et de la nécessité que, dans la récupération de la durée générale, l'on tienne compte aussi de la perspective de notre histoire. D'autre part, N. Iorga affirmait nettement que « l'histoire nationale ne peut se situer que sur la carte plus large de l'histoire universelle » (*ibid.*, p. 275), ce qui signifie en fait un double mouvement de l'intérêt: du national à l'universel et inversement, pour rechercher pas à pas l'enchaînement des faits et approfondir leur motivation. Conçue dans cet esprit, *La place des Roumains dans l'histoire universelle* veut indiquer le moment et la manière dans laquelle les Latins orientaux ont exercé leur influence sur l'ensemble. « Fixer leur rôle, distinguer leur action dans le mouvement de caractère organique, et pas accidentel et fortuit, des sociétés humaines, est, je le crois, une contribution utile à cette histoire universelle, qu'il faut sans doute concevoir autrement que par petits tiroirs géographiques et nationaux, tout pleins de menus faits, d'une valeur plutôt individuelle et souvent anecdotique » (*Préface*). On y retrouve l'idée directrice de sa pensée historique et une indication de méthode à la lumière de laquelle on peut établir plus exactement son apport historiographique. Avoir en vue le tout, sans en négliger les parties, relever la spécificité de ces dernières, voilà une tâche permanente pour les historiens de partout. En se rapportant autrefois au caractère spécifique de la civilisation carpatodanubienne, Iorga observait d'une façon consensuelle: « Une partie des éléments de cette civilisation artistique vient de l'Orient chrétien, l'autre de l'Occident latin ou germanique. Ils se mélangent cependant de manière à donner une création nouvelle dans son caractère général » (*Histoire de l'art roumain*, 1922). Pour en éclaircir les sources, la structure et également l'action exercée sur sa zone environnante, le grand historien y est maintes fois revenu, dans des études spéciales ou par hasard, en approfondissant et en nuanciant la connaissance du contexte international où a évolué notre peuple. En 1939, il évoquait de nouveau une série de *Parallélismes et initiatives d'histoire universelle chez les Roumains* pour souligner d'une manière polémique la nécessité de combattre l'exclusivisme de l'historiographie occidentale relatif au passé des peuples plus petits qu'elle ignorait ou sous-estimait. « J'ai voulu rappeler — concluait l'historien — ces manifestations de spontanéité créatrice dans une période

où l'on croit de nouveau que c'est d'ailleurs que nous empruntons les nouvelles formes de notre vie, pour montrer quelle grande erreur on commet, non pas seulement envers nos besoins d'aujourd'hui, mais vis-à-vis de notre devoir de garder intact un héritage de bon sens et d'ordre, qui représente la partie la plus précieuse de toute notre vie nationale » (p. 21). Ce sont des idées que Iorga a souligné surtout dans la synthèse que nous présentons, idées que Virgil Căndea a tenu à relever dans la postface, où l'on fait aussi quelques délimitations critiques dans la perspective des nouvelles recherches. Il est inutile de s'y attarder. Car la vision d'ensemble convient aussi à notre époque et les observations qu'on pourrait faire, en partant des résultats plus récents de l'historiographie, ne peuvent pas l'infirmer. L'ouvrage est digne d'attention et ceux intéressés en tireront sans doute du profit. La synthèse sur la place des Roumains dans l'histoire universelle est surtout un appel à un nouvel examen des faits, sans préjugés et sans complexes, pour pouvoir restituer ainsi, plus fidèlement, l'histoire de notre peuple. Des études récentes (M. Berza, L. Boicu, V. Cristian, Al. Duțu, Al. Elian, Andrei Pippidi, V. Netea, V. Theodorescu, Bianca Valota—Cavallotti, etc.) permettent une appréciation plus exacte des efforts de N. Iorga pour situer le plus précisément possible les Roumains dans l'histoire du monde. La récente édition de la synthèse de 1935—1936 contribuera, sans doute, à l'approfondissement de cette connaissance, en stimulant de nouvelles recherches. Un volume pareil, indispensable pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des Roumains, méritait d'être complété par un sommaire analytique et un index de noms.

Al. Zub

CORNELIA PILLAT, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab*, Ed. Meridiane, București, 1980, 104 p. texte + 106 ill. en noir et blanc et en couleurs

Dans la collection — d'une excellente tenue scientifique et graphique — « Trésors de l'art roumain », publiée par les Editions Meridiane, a paru dernièrement un nouveau volume consacré à la peinture murale de Valachie. Peu après l'ouvrage consacré aux monuments du XVI^e siècle¹, on nous offre maintenant la description des peintures exécutées sous le règne de Matei Basarab (sur l'initiative du voïevode ou de ses boyards) ou dans les années qui ont suivi ce règne.

Par une reconstitution minutieuse et intelligente de la peinture de quelques églises plus ou moins bien conservées, ainsi que de la vie de leurs fondateurs, Cornelia Pillat réussit à nous montrer comment, malgré un répertoire figuratif limité — sans être pauvre — et distribué selon une ordonnance strictement établie, les hommes du milieu du XVII^e siècle savaient choisir les thèmes exprimant leurs tendances et leur personnalité, nous offrant ainsi un aperçu sur la mentalité même de l'époque.

Sur les dix ensembles de peinture analysés par l'auteur, il n'y en a pas deux d'identiques. Même dans les compartiments essentiels des églises où sont représentés des thèmes généraux, obligatoires, où la tradition est par conséquent impérieuse, les variations que l'on relève d'un monument à l'autre nous dévoilent les idées des fondateurs. Dans le même ordre d'idées, des écrits en apparence identiques correspondant à une vaste zone géographique subissent des modifications imposées par les particularités de chaque groupe de lecteurs. L'impression de monotonie et de stéréotypie des formes n'est imputable qu'à la hâte et au manque de sensibilité de l'exégète contemporain, et non au manque de culture ou de raffinement des représentants des siècles passés.

C'est toutefois la peinture du pronaos qui est pleinement en mesure de définir la mentalité du fondateur et le message qu'il a entendu transmettre à ses contemporains et à la postérité. « Lue » en parallèle avec les pages des chroniques et d'autres documents du temps, cette peinture exprime plus que ne peuvent le faire les seuls écrits du temps. En outre, par endroits, les traditions orales comblent les lacunes de notre information, moins pour les données concrètes que pour la façon de considérer les choses.

Des personnages à peine mentionnés dans les chroniques recouvrent ainsi leur individualité à travers le langage des beaux-arts.

¹ Maria Ana Musicescu, Grigore Ionescu, *Biserica domnească din Curtea de Argeș* (L'église princière de Curtea de Argeș), București, 1976; Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XVI-lea* (La peinture murale de Valachie au XVI^e siècle), București, 1978.

L'Olténien Lupu Buliga, commandant de l'infanterie de Matei Basarab pendant tout son règne, puis l'un des chefs de la révolte des mercenaires sous son successeur, Constantin Șerban, fut aussi le nouveau fondateur du monastère de Topolnița. Le pronaos de cette église, peint par les soins de son fils, Curula, décrit le courage avec lequel saint Georges, saint Démètre ou saint Nestor ont affronté hommes et bêtes féroces, la « fosse aux lions » ou la « chaudière ardente », les décapitations incapables d'ébranler la fermeté d'âme de ces martyrs. La peinture du monastère — qui est situé en un lieu exposé aux incursions des Turcs — était bien faite pour encourager les fidèles dans leur croyance aux vertus de la constance et du sacrifice.

A Săcuieni sont représentées des scènes de la vie de saint Nicolas exaltant surtout l'efficacité de ses interventions en faveur des personnes menacées de mort. Le fondateur, Neagoe Săcuianu, qui avait vécu longtemps en exil en Pologne auprès du voévode déposé, falsait partie de la faction des Băleanu, adversaires acharnés des Cantacuzènes, et avait de ce fait couru de graves dangers. En invoquant le secours de l'évêque de Myre en Lycie, réputé comme bienfaiteur des gens en danger, Neagoe de Săcuieni agissait exactement comme ses adversaires, les frères Cantacuzènes (dont les chroniques relatent comment ils avaient échappé à la mort justement un 6 décembre, le jour de la Saint-Nicolas³), ou comme leurs parents, les frères Crețulescu, qui avaient dédié au même protecteur leur monastère situé sur la Colentina. Ainsi, au-delà des conflits et des haines des protagonistes, on relève dans la peinture comme dans les chroniques, le témoignage d'attitudes communes, révélatrices pour les idées du temps.

Certains petites phrases des chroniques, sur lesquelles on a tendance à passer trop rapidement, retrouvent tout leur sens si on les rapproche de l'art figuratif contemporain. Dans *Cronica lui Matei Basarab* (La Chronique de Matei Basarab) il est question des luttes entre le nouveau prince et le prétendant soutenu par la Porte, qui bénéficiait du concours des Tatars, Radu, fils du voévode Alexandru. Dans son style lapidaire, le chroniqueur note : « Le bouclier du voévode Matei était l'archange Michel, tandis que celui du voévode Radu était Orac Myrza, le khan des Tatars... et quand le soir tomba... la victoire revint au voévode Matei et le voévode Radu s'enfuit dans un grand effroi et nu-tête »³. C'est au « bouclier » de Matei Basarab, au glaive invincible de l'archange Michel, que celui dédia le monastère d'Arnota, destiné à devenir nécropole princière. Il y enterra son père, mort en Transylvanie lors des guerres de Michel le Brave, après que le boyard fidèle, « jupan Dragomir », eut ramené ses ossements d'Alba Iulia. Ce même boyard, avec son épouse « dame Elena », éleva à Plăviceni un monastère à la gloire du même archange Michel, exécuteur des sentences divines. La peinture du pronaos, à peine visible aujourd'hui sous la couche de suie qui la recouvre, ne peut plus être reproduite par photographie, mais les dessins de Cornelia Pillat restituent dans toute leur expressivité les intentions des fondateurs. Le « bouclier de Matei Basarab » était un guerrier toujours prêt à secourir le faible si le droit était de son côté, donc un exemple et un encouragement dans les combats des soldats valaques contre les nombreux envahisseurs.

Dans le choix des thèmes de la peinture murale on discerne aussi plus d'une fois les préférences des lecteurs roumains. Un exemple en sont les références aux textes que nous nommons aujourd'hui « livres populaires ». La présence de saint Eustache, parfois entouré de sa famille, dans presque tous les ensembles analysés par Cornelia Pillat, pourrait dériver exclusivement des sources figuratives (dans la peinture murale du XVI^e siècle le thème apparaît aux monastères de Curtea de Argeș, de Snagov, de Bucovăț⁴), mais les scènes de Topolnița reflètent deux moments dramatiques : celui des enfants ravis par les bêtes sauvages et celui du massacre de toute la famille — qui impliquent la connaissance directe de la légende de « l'officier » de Trajan, légende qui circulait donc en Valachie, où des situations et des dangers de cet ordre n'étaient pas rares⁵.

³ *Istoria Țării Românești. 1290—1680. Letopiseșul cantacuzinesc* (Histoire de la Valachie. 1290—1680. Chronique des Cantacuzènes), édition critique publiée par les soins de Constant Grecescu et de Dan Simonescu, București, 1960, p. 172—173 (désormais, *Let. cant.*). Un commentaire de cet épisode se trouve chez Mircea Angheliescu, *Asupra cronicilor muntene din a doua jumătate a secolului al XVII-lea* (Sur les chroniques valaques de la seconde moitié du XVII^e siècle), « Revista de istorie și teorie literară » (RITL), 1976, 1, p. 65—69.

⁴ *Let. cant.*, p. 102.

⁵ Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeșului* (L'église du monastère d'Argeș), București, 1967; C. L. Dumitrescu, *op. cit.*, p. 34, 38.

⁶ Le métropolitain Dosoftei a commencé à imprimer, à Jassy, *Viața și petrecerea sfinților* (La vie et la mort des saints) en 1682 et la peinture de Topolnița a été achevée en 1673, cf. Nicolae Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească* (Les livres populaires dans la littérature roumaine), vol. II, 2^e éd., București, 1974.

Toujours au monastère de Topolnița, où l'écho des « livres populaires » est si puissant, mais aussi à celui de Crețulești-Rebegești dont l'ensemble de peinture atteste l'érudition du fondateur, on relève la figure de saint Alexis, dont la « Vie » existe en traduction roumaine dans *Codicele de la Cohalm* (un recueil de manuscrits), mais qui a alimenté surtout les traditions orales⁶.

Dans sa fondation de Plăviceni, « jupan » Dragomir, l'envoyé de Matei Basarab à Alba Iulia, s'est souvenu d'Alexandre le Grand par l'intermédiaire d'une légende comprise également dans *Floarea darurilor* (Flore di virtù). Devant les ossements de l'illustre empereur ce n'est pas la grandeur du héros qu'évoque saint Sissoès, mais la vanité de ses actions, qui ne révèlent que son orgueil de conquérant. La scène de Plăviceni atteste de bonne heure ce motif signalé par Radu Crețeanu dans son étude sur les livres populaires⁷ (qui se réfère, il est vrai, surtout au XVIII^e et au XIX^e siècles).

La répertoire iconographique des monastères roumains du XVI^e siècle comprend également l'allégorie dite de la licorne, peinte soit dans l'arcade donnant accès au naos, soit dans l'embrasure des fenêtres du pronaos. A Stănești-Vilcea, à l'église de l'hospice de Cozia ou à Tismana, le sens de l'allégorie — l'homme engagé dans un traquenard sans issue — est explicité par antithèse au moyen de deux autres scènes : « Jonas dans le ventre de la baleine » et « Zosimas et Marie l'Égyptienne », qui démontrent que même dans les circonstances les plus graves il existe une possibilité de salut⁸.

On retrouve le thème à l'époque de Matei Basarab, mais il occupe maintenant — à Arnota, Topolnița et Băjești — l'arc de l'entrée dans le pronaos (au cours des étapes suivantes on le retrouvera sur les surfaces extérieures des églises, déplacement qui paraît correspondre à une évolution de son sens⁹); de toute façon, c'est à Cornelia Pillat que l'on doit de connaître les représentations d'Arnota et de Topolnița.

Dans l'église de l'hospice de Cozia (l'un des rares ensembles de peinture du XVI^e siècle qui se soient conservés intégralement) on remarque, outre l'allégorie de la licorne, la représentation de Joasaph, sans doute un écho du roman *Varlaam și Ioasaf* (Barlaam et Joasaph) attribué à saint Jean Damascène (peint lui-même sur une paroi voisine). Après que ce roman eut été traduit en roumain par Udriște Năsturel, la représentation de ses deux héros apparaîtra fréquemment dans la peinture murale de Valachie¹⁰. Au monastère de Crețulești-Rebegești, dont la peinture date de 1669, on voit dans l'un des médaillons du naos saint Jean Damascène, et, à ses côtés, Varlaam et encore un personnage non spécifié qui est probablement Joasaph. Ainsi, Radu Crețulescu, qui avait « une curiosité d'homme de la Renaissance pour les formes artistiques nouvelles », était au courant aussi des goûts littéraires locaux, ainsi qu'il ressort à la fois de l'allusion susmentionnée au roman — si souvent copié chez nous — de Barlaam et Joasaph et de maintes autres références aux écrits du temps.

A Plătărești, monastère refait en 1649 par Matei Basarab, on relève la représentation de saint Grégoire le Décapolite, personnage spécialement vénéré au monastère de Bistrița-Vilcea, fondé à la fin du XV^e siècle par les ancêtres du prince (le portrait du saint se trouve d'ailleurs dans l'église de l'hospice, qui date des premières années du XVI^e siècle). Autant au monastère d'Arnota, situé sur une montagne dominant Bistrița, qu'à Topolnița, à l'autre bout de l'Olténie, vers Tismana et Vodița, les représentations des saints Grégoire le Décapolite et Nicodème de Tismana sont peintes côte à côte, comme deux symboles des vertus proposées en exemple à cette époque de réorganisation culturelle. A Plătărești aussi bien qu'à Arnota et à Topolnița, ils sont représentés tout près des fondateurs, presque sur le même pied qu'eux.

Viața lui Grigore Decapoliu (La Vie de Grégoire le Décapolite) connue chez nous dès le XVI^e siècle dans des versions slavonnes, fut traduit en roumain probablement après le milieu du XVII^e siècle, les manuscrits même plus tardifs conservant le souvenir de Barbu Craiovescu,

⁶ N. Cartoian, *op. cit.*, vol. I; Felix Karlinger, *Frammenti sulla divulgazione del motivo di Sant' Alessio nella letteratura neolatina*, RITL, 1976, 1, p. 21—28.

⁷ Radu Crețeanu, *L'influence des livres populaires sur les beaux-arts en Valachie aux XVIII^e—XIX^e siècles*, « Synthesis », III, 1976, p. 101—120.

⁸ C. L. Dumitrescu, *op. cit.*, p. 27, 31, 37, 99 note 15.

⁹ R. Crețeanu, *op. cit.*, p. 105—106; Cătălina Velculescu, « Synthesis », VI, 1979, p. 139—143. Pour une vue d'ensemble sur la circulation du roman *Barlaam et Joasaph*, voir Felix Karlinger, Irmgard Lackner, *Romanische Volksbücher*, Darmstadt, 1978; pour la circulation de l'allégorie de la licorne, voir J. W. Einhorn, *Spiritualis unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger...*, München, 1976 (voir également RESEE, 4, 1980).

¹⁰ R. Crețeanu, *op. cit.*, p. 107.

qui avait transféré les ossements du saint en Valachie à la fin du XV^e siècle et les avait déposés à son monastère de Bistrița.

En échange, les données sur la vie de Nicodème, qui fut le contemporain du voïévode Vladislav I^{er} (dernier quart du XVI^e siècle), ne furent consignées par écrit, à ce qu'il semble, que dans la seconde moitié du XVII^e siècle, par la relation de Paul d'Alep, bassée sans doute sur les traditions orales (peut-être aussi sur des écrits qui se sont perdus entre-temps). Les représentations de Nicodème et de Grégoire le Décapolite, à Plătărești, Arnota ou Topolnița, reflètent la même culture orale locale, qu'il se traduit par des sélections faites dans le matériel des *Erminii* (des Herminies), ou même par des adjonctions. Elles relèvent de la même atmosphère que celle où sont nées les chroniques internes ou les traductions des *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* (Les Préceptes de Neagoe Basarab à son fils Teodosie) et de la *Vie de Niphon*, parallèlement auxquelles on continuait d'ailleurs à cultiver la langue slavonne, nécessaire pour le maintien des relations entre les différents peuples des Balkans assujettis par les Turcs.

La présence de la culture locale, surtout sous sa forme rustique se fait partout sentir dans les ensembles dont s'occupe Cornelia Pillat. La peinture du monastère de Crețulești-Rebegești, fondation des frères Pădure et Radu Crețulescu, reflète des traits de l'école du sud de l'Europe, qui se trouvait — par l'intermédiaire de Venise — sous l'influence de l'art baroque occidental. Mais il s'agit d'une interprétation teintée de rusticité [soul. par nous] de certains principes de la peinture murale monumentale et de l'adoption de procédés nouveaux.

Depuis le choix des scènes jusqu'à celui des couleurs, la culture orale et même les procédés de l'art populaire se trouvent au premier plan. Dans le pronaos de l'église de Băjești, par exemple, « tout le décor a été traité comme les ornements de l'intérieur d'une écuelle »; de même, à Arnota, apparaissent « des séraphins et des chérubins traités à la manière des motifs décoratifs populaires ». Les représentants de cette culture populaire — qu'il s'agisse des peintres, des supérieurs des monastères ou même des boyards fondateurs d'églises — connaissent aussi bien les écrits les plus répandus de l'époque que le répertoire des arts figuratifs, parmi lesquels ils choisissaient, avec un mélange d'habileté et de gaucherie, ce qui s'accordait le mieux aux dimensions de l'édifice et aux significations qu'ils entendaient lui conférer.

Le goût pour la narration, pour le dramatisme et l'expressivité, l'art de mettre en valeur la personnalité des fondateurs et, surtout, l'influence omniprésente des éléments populaires sont autant de traits semblables à ceux qui commencent à apparaître dans la littérature roumaine du temps.

L'ouvrage de Cornelia Pillat est intitulé « peinture murale », mais son véritable sujet c'est *l'homme*, car, en même temps que la mentalité des peintres, il reflète celle des personnes pour lesquelles ceux-ci travaillaient. C'est pourquoi dans ce sommaire compte rendu, nous avons obéi à quelques-unes des suggestions qu'il peut offrir dans le domaine de la littérature. Nous nous sommes arrêtés avec prédilection sur les liens existant entre la peinture, d'une part, et les chroniques, les livres populaires et la culture orale, de l'autre, thèmes auxquels il conviendrait d'ajouter les disputes dogmatiques qui ont marqué le milieu du XVIII^e siècle.

Un substantiel résumé en langue française met le matériel à la portée du lecteur étranger.

Les volumes parus jusqu'à ce jour aux Editions Meridiane font espérer que nous disposerons bientôt d'analyses de la même qualité pour la peinture de l'époque dite des Cantacuzènes, de la peinture brancovan et de celle de l'époque des princes phanariotes (à commencer par celle de l'ancien monastère de Văcărești, dont le destin à travers l'histoire a été si ingrat). Moins imposantes, mais nullement dépourvues d'intérêt pour autant, sont les fondations mineures dues à des groupes de marchands ou de paysans, datant pour la plupart de la seconde moitié du XVIII^e siècle et des premières décennies du siècle suivant.

Cătălina Velculescu

GUSTAV NEICHEN, *Allgemeine Sprachtypologie. Ansätze und Methoden*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1979.

The growing interest shown in fundamental research is a characteristic feature of all sciences today, and linguistics makes no exception either. It manifests a special concern for problems relating to a typological classification of languages, problems that are vital for the study of both general and comparative grammar (Interlingualen Vergleich). As L. Hjelmslev

would say, "C'est seulement par la typologie que la linguistique s'élève à des points de vue tout à fait généraux et devient une science"¹. Typology today is viewed as directly relating to the study of the universals.

A modern research trend, "linguistic typology" is defined by Carlo Tagliavini as the "grouping of languages by «types», which would correspond to the mental structure of various peoples"². Research into typological classification has revealed that each language is governed only by certain rules of expressing its grammar content, others being altogether missing, or used only incidentally. Typology relies on language structure, and is distinguished by grammatical means of expression featuring each case apart. What counts in typological classification is not as in genealogical classification the relationship of morphemes, that is linguistic filiation, but the type of language; in other words, the similitudes and differences that occur in the grammar structure of languages, irrespective of their origin.

The concept of "typology" was first used in 1928 in the school of Prague theses, and it differs in quality from the 19th century concept which actually referred to a language classification. According to G. Ineichen, "Sie zählte für Jespersen zu den Fällen von «vorelliger Generalisierung», an denen die Geschichte aller Zweige der Wissenschaft unglücklicherweise so reich ist".

The history of attempts of a typological analysis has constituted the subject-matter of works which in themselves make up rich bibliography³. Like any other discipline, typology — in the modern acceptance of the word — evolved as its methodology became more and more complex, as it reached a higher degree of abstraction capable to comprise ever so many traits distinctive and at the same time peculiar to the analysed languages. As analysis criteria turned out to be increasingly more refined, this classification could penetrate deeper down into the intimate structure of languages. So far, no correlated history of "typology" and of compared linguistic typologies has been undertaken. However, the thesis that the new typology has many points in common with the 19th century one, is generally being accepted. Old typological concepts are still in use, and stand in a specialized correlation with theoretical grammar, otherwise a "typological" discipline would hardly be conceivable. As G. Ineichen put it, each epoch has not only its own philosophy, but its own "grammar", too.

The first stages traversed by typology toward becoming an autonomous discipline, the moments of confrontation at international linguistics congresses led to methodological diversification and conceptual enrichment. In the past few decades, moreover (9th Congress — Hague, 1962; 10th Congress — Bucharest, 1967; 11th Congress — Genoa; 12th Congress — Vienna, 1977), linguists appear to have been holding the view that "typology adds to our predictive power from a given synchronic system certain developments will be highly likely, others have less probability and still others may be practically excluded"⁴. Quite remarkable in this respect are the contributions made at the 10th Congress in Bucharest as basic for the history of typology. Professor Gustav Ineichen of Göttingen, well known for his works in the area of comparative linguistics, and for his research "unter dem Gesichtspunkt der sprachlichen Variation", succeeds in the present approach to achieve a perfect synthetic history of the evolution of this discipline from the 19th century to the present day.

Linguists today show a tendency toward highlighting the openness of this discipline by using methodologies and certain concepts peculiar to other sciences, attempting in some of their most substantial works to find ways and means for overcoming a cryptic presentation accessible to a few initiated people only as to ensure the penetration of their results to broader scientific circles. And this is what Ineichen does, namely he analyses the results of highly specialized investigations with a mind to an accessible presentation.

With a view to an accurate organisation of extant information in the area, the author has divided his book into ten chapters: Die Grundlagen des Sprachvergleichs; Konzeptionen der Typologie; Grundbegriffe der klassischen Typologie; Die Arealtypologie; Initiativen der strukturalistischen Typologie; Typologische Ansätze in der Transformations grammatik; Die Wort-folgetypologie; Zum Problem des typologischen Wandels.

Research is, therefore, centred both on an all-embracing record of the results obtained so far and on the methodological organization of the viewpoints expressed by previous investigators.

¹ L. Hjelmslev, *Le langage*, Paris, 1966, p. 52—53.

² C. Tagliavini, *Originile limbilor neolatine*, Bucureşti, 1977, p. 3.

³ Lorenzo Renzi, *Histoire et objectifs de la typologie linguistique*, in *La tipologia linguistica*, hrsg. P. Ramat, Bologna, 1976, p. 47—77.

⁴ R. Jakobson, *Typological Studies and their Contribution to Historical Linguistics*, in *Proceedings on the Eighth International Congress of Linguistics*, Oslo, 1958, p. 23.

Nevertheless, the author of this book leads us to the conclusion that hierarchizing these results were impossible, and that each of the typologies suggested does make valuable contributions to the ever better knowledge of the language.

And yet, in the specialists' opinion, a systematic typology is rather a premature undertaking despite the very rich literature in the area.

A dynamic outlook on language, a synchronic and diachronic system approach led typology toward a better nuanced study of the elements involved. H. Birnbaum affirmed that "new theoretical insights have been applied in the study of linguistic genealogy and typology"⁵. The realization that synchrony does not preclude certain dynamics inherent in linguistic structure at a given time has led linguists to refine their interpretation of linguistic change on the basis of synchronic data. And furthermore assessing the standard reference employed the analysis viz, "metalinguistic model"⁶ as a tool in typological linguistics had as result the fact that this sort of new linguistic typology has already yielded some significant results.

One of the chapters of the book is devoted to area typology, another concept introduced into scientific circulation by the Prague school. An overview of the theoretical principles which in certain historical periods will determine a convergent tendency in some languages having a territorial continuity made Trubetzkoy suggest that common trends should benefit of an aggregate study, proposing for the group of languages formed in this way the term Sprachbund (union linguistique). According to the typological analysis, several such nuclei do exist in the world, among which "Balkan-, baltischer und Donaubund; Wikinger Bund; Inselfsprachung, Litoralbund, Bund der Diaspora — Sprachen, Rokytno- und Kama-Bund, SAE-Bund" (p. 98). As regards the Balkan languages (*Der Balkansprache als Beispiel*, p. 108—110), G. Ineichen records the latest and most complete typological analysis made on the languages of this zone⁷. (G. Savić, 1974, is missing from the bibliographical references). The common traits found pertain to morphology and phonology. We agree with the author's conclusion that "einen Sprachbund gab es in der älteren Phase der Herausbildung der Sprachen und der Sprachräume auf dem Balkan noch nicht" (p. 110). Having a good knowledge of the history of European languages, Ineichen achieves a concise outline of essential features and genesis of these zonal units. He makes a correct assessment of the Latin continuity in Southeastern Europe and of the emergence of Romanian, but his hypothesis that the Magyar language could belong to the group of Balkan languages, like Slovene does, is hardly acceptable. Closer to our view, is the Carpatho-Balkan formula put forward by a working team from several countries, provided it is accurately substantiated⁸.

A very useful *Katalog der Sprachen* (pp. 167—179) concludes this remarkable scientific work. For advances in typology, the present synthesis is not merely an inventory of achievements but moreover a "data bank" full of suggestions for future research.

Zamfira Mihail

GEORGI DIMOV, *Българската марксистическа критика и развитието на националната ни литература*, София, «Наука и Изкуство», 1980

Еще в «вступительном слове» своей книги Георги Димов обосновал некоторые кардинальные проблемы, которые получают свое разрешение в работе, а также определил основные компоненты собственного исследовательского метода. Литературный

⁵ H. Birnbaum, *On Reconstruction and Prediction: two Correlates of Diachrony in Genetic and Typological Linguistics*, in *Actes du X^e Congrès International des Linguistes*, vol. III, București, 1970, p. 497—501. G. Francescato suggest to extend the field of typology to comprehend also some diachronic facts, both in the past and future; I still remain of the more traditional opinion that typology has to be taken as a purely synchronic discipline (*loc. cit.*, p. 501).

⁶ *Actes...*, p. 499.

⁷ G. Décsy, *Die linguistischer Struktur Europas*, Wiesbaden, 1973; H. Haarmann, *Aspekte der Arealtypologie. Die Problematik der europäischen Sprachbunde*, Tübingen, 1976.

⁸ "Carpatobalcanica", Bratislava, I (1960)—VIII (1978). Cf. our Chronicle in "Ethnologia", București, 1979, p. 101—102.

процесс требует синхронного рассмотрения и интерпретирования. Художественная литература должна быть включена в систему культуры за соответствующий период и её трактовка должна осуществиться, учитывая «теоретико-критические требования времени». Автор глубоко убежден, что теоретико-критические принципы и критерии переплетаются с концепциями об «общественно-историческом и духовно-нравственном развитии человеческого общества». Кроме этого теоретико-критическое мышление объединяет как в фокусе не только социально-идеологические воззрения данного общества, но и отражает самые существенные координаты национальной культуры. Отсюда и вытекают задачи литературной критики («эстетики в действии»); она требует исполнения «познавательной, оценочной, идеологической роли» для того, чтобы узаконить ее предназначение в сложном литературном и общественном развитии. Особенное значение имеет и следующая проблема: история литературы и история литературной критики должны получить равноценное место в этом синхронном интерпретировании.

Автор выявляет главные тенденции развития болгарской эстетико-теоретической и критической мысли периода культурного возрождения; путем поисков и открытий он обнаруживает прогрессивное мышление переломной эпохи после Освобождения от турецкого ига, включив эту целостную подсистему в комплексную систему общекультурной национальной эволюции. И закономерно он подчеркивает родственную преемственность между завоеваниями прошлого (близкого и далекого) и первыми зрелыми шагами теоретико-критической марксистской мысли. А этот вопрос уже непосредственно связан с именем Димитрия Благоева — самого известного марксиста на Балканах конца XIX — начала XX века.

Г. Димову удалось объяснить и обобщить сложные диалектические взаимоотношения между достижениями и слабостями марксистской эстетики, теории и критики в Болгарии. Но практика Благоева-критика опередила его теоретические взгляды на критику, которая должна была объяснять если идея данного произведения осуществляется в соответствующей художественной форме. Основоположник марксистской критики в сущности не только объясняет, но и судит и направляет: его научная прозорливая деятельность критика обосновывает появление и закономерное прогрессивное развитие революционно-пролетарской литературы, этого светлого будущего болгарской национальной и духовной жизни. Таким образом критическая дума Благоева превращается в подчеркнуто активное звено в цепи: автор-критик-читатель. Это одна из постановок, чье принципиальное и нюансированное разрешение играет существенную роль и в наше время. Не случайно сегодня самым современным направлением в мировом литературоведении является социология литературы. Мы не можем не испытывать чувства законной гордости, что подобные проблемы были разработаны в Болгарии еще на заре социалистического движения. Это наш большой национальный вклад в науку мировой литературы. И именно в этом состоит самая большая заслуга историка культуры Т. Димова в области литературы. Сдержанным тоном аргументированного академизма он смог определить истинное место марксистского эстетико-теоретического и критического наследия в системе национальной и общечеловеческой культуры. Он определяет его место, а также истинные его координаты.

В своей интерпретации автор не допускает одностороннего «ортодоксального» толькования. В анализе-синтезе переплетаются социальные параметры исторического времени, народнопсихологические координаты нации, социально-психологические компоненты классов в обществе, художественная действительность оцененных литературных произведений. Таким образом пояснение сложных проблем в марксистской критике во многом превосходит характер обычного комментария. Георгий Димов, объединив знания и усилия социолога и психолога, историка культуры, литературного эстета, теоретика и критика, достиг в последнем итоге истины путем комплексной трактовки многообразных фактов. А это возможно лишь тогда, когда исследуется не только теоретико-критическое мышление прошлого и настоящего, но и направляющие тенденции литературного процесса в целом. И еще одно обстоятельство, не менее существенное — чутье исследователя, который смог ориентироваться безгрешно в сложной многоцветной гамме литературных явлений, умение открыть и синтезировать закономерности литературного развития. Хотя и несклонен к пандетерминизму национального литературного процесса Г. Димов определил его сложную физиономию. «Национальный историко-литературный процесс — пишет он — всегда характеризуется одной неизменной диалектической обусловленностью между со-

циальным и духовным развитием, между общественно-идейным и литературно-эстетическим созреванием». Подчеркнуто верный такой методологии автор осуществляет свое исследование, подчиненное «схеме»: социально-политическая атмосфера-идеология-эстетика-литературный процесс; «схема», которая со своими оттенками, пластичностью обеспечивает точную оценку художественно-теоретико-критических явлений. И это относится не только к достижениям и недостаткам социалистического литературного фронта. Г. Димов, руководствуясь историческими закономерностями общественного развития и относительной автономности художественной логики, дал объективную оценку целому ряду художественных достижений, стоящих в стороне от революционно-пролетарской литературы. Это же значительные произведения наших непролетарских писателей и поэтов, которые в соответствующий период были истолкованы отдельными представлениями социалистической критики, односторонне, с узких, ограниченных позиций. Таким образом весь критический и литературно-исторический труд Георгия Бакалова получил максимально объективную оценку. Автор книги добросовестно и целенаправленно исследует все эволюционные тенденции в идеологической и эстетической деятельности этого ветерана марксистского литературоведения. Вся интерпретация исполнена в таком плане, что творческая индивидуальность Бакалова-критика выделяется не как изолированное явление, а как важное направление в прогрессивной литературной жизни времени.

Опираясь на большие достижения культуры первого десятилетия XX века, Г. Димов ищет не только творца художественного слова у человека, но и судью-критика литературных ценностей (Вазов, Смирненский, Гео Милев, Л. Стоянов, Г. Караславов и т. д.). В диалектическом освещении представлен восходящий поток теоретико-критической социалистической мысли в лице Г. Караславова и в особенности Тодора Павлова. Здесь проявляется найвысшее мастерство литературоведа Г. Димова. Его оценки о самом крупном представителе марксистской философии и эстетики Болгарии 30—40-х годов максимально синтетизированы и предельно точны. Представленный на широком фоне, характерном для духовной атмосферы той эпохи, Т. Павлов выступает (в интерпретации автора) как самый усовершенствованный синтез философско-эстетического, литературно-критического и обще-идеологического расцвета социалистического литературного фронта второй половины 30-х годов. С его огромным — по объему и значимости — трудом связана разработка самых главных проблем марксистской идеологии и эстетики: сложные взаимоотношения между мировоззрением и методом, формой и содержанием, субъектом и объектом, логикой и психологией в художественном процессе, народностью и классовостью в искусстве, индивидуальным, национальным и общечеловеческим, взаимопроникновением между различными направлениями, методами, стилями и т. д. Как результат многостороннего синтеза-анализа его формулировки имеют актуальный резонанс в современном контексте марксистской всемирной эстетики и также являются прочной методологической основой для новых исследований в области эстетики. С полным основанием Г. Димов подчеркивает как особенное завоевание литературоведа-марксиста его исследовательский метод («синхрония»), сочетающий самые адекватные возможности исторического и логического подхода к литературным явлениям. И именно этот метод обеспечил завидную прочность и непреходящий характер всех его работ. И в не меньшей степени оказано внимание дальновидной идеологической основе при помощи которой Т. Павлов построил свою концепцию о литературном наследстве, о литературном сотрудничестве и о сторонниках социалистической литературы.

Несомненно, любой национальный литературный процесс это комплексная величина. Для образования гальвега полноводной реки необходимо множество потоков и маленьких рек. И в этом состоит одно из самых главных достоинств книги: Г. Димов смог представить в подчеркнуто аргументированном освещении творческое восходящее развитие болгарской марксистской эстетики, теории и критики до того момента, как это идеологическое мышление завоевало руководящее место на нашем прогрессивном культурном фронте: и он доказывает, что эта завоеванная позиция не является застывшим состоянием, догмой, которую надо соблюдать со всей строгостью.

Автор внушает читателю мысль, что эта традиция является в то же время знаменательной тенденцией, которая вполне закономерно ведет к новым завоеваниям на идеологическом фронте... до наших дней.

Своими достоинствами труд Г. Димова намного превосходит значение простого историко-литературного исследования. *Болгарская марксистская критика и разви-*

тие национальной литературы — плод долголетней работы автора в области эстетики, теории и критики — является не только вершиной творческого пути историка литературы Г. Димова. Это монография, которая всеми своими структурными звенами будет содействовать продвижению вперед будущих подобных исследований о национальном процессе культуры и литературы. Тем более, что автор представил в синтетическом плане крупные проблемы болгарской литературной науки, которые ждут своих будущих исследователей. Это проблемы культурно-исторической, социально-политической, эстетической и идеологической сути. Их глубокое освещение обогатят не только болгарскую литературу, но и породнят их с самыми значительными умственными процессами в мире. Рассматривая современный расцвет эстетической и идеологической болгарской мысли как правильное усвоение уроков прошлого, Г. Димов создал методологию литературоведческих исследований, которая должна не только расширить сферу деятельности (социологические, психологические, структурно-художественные, лингво-стилистические анализы и наблюдения), но и осуществить обратное движение, т. е. исходя от художественного и критико-теоретического слова надо отправиться к познанию лично-индивидуального человеческого строения и сложной физиономии социальной жизни в Болгарии и в мире.

Работа Георгия Димова — существенный вклад не только в болгарское литературоведение, но и в современную марксистскую эстетику, теорию и критику.

Страхил Попов
(Sofia)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Redigées par : HARALAMBIE MIHĂESCU (H.M.); STELIAN BREZEANU (S.B.); PETRE DIACONU (P.D.); OCTAVIAN ILIESCU (O.I.); PAUL MIHAIL (P.M.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); MIRCEA MUTHU (M.M.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.); JANA BALACCIU (J.B.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C.I.-S.); ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER (Ș.R.-Z.); VIRGIL CIOCÎLTAN (V.C.); ALEXANDRU ZUB (A.Z.).

Publiées par les soins de *Zamfira Mihail*.

DEM. G. TSAMIS, Ἰωσήφ Καλοθέτου Συγγράμματα (Θεσσαλονικεῖς Βυζαντινοὶ συγγραφεῖς, 1) Centre d'études byzantines. Thessalonique. 1980, 560 p.

Descendant d'une brillante famille byzantine, Joseph Calothetos est né fort probablement en Crète, vers la fin du XIII^e siècle. Il devait bénéficier d'une éducation soignée et choisir, très tôt, d'entrer dans les ordres, à Athos, où il rallia le courant d'idées de Grégoire Palamas. Une bonne partie de sa vie s'est passée à Thessalonique, puis en captivité chez les Turcs. Sa mort se place après l'an 1356. L'œuvre qu'il a rédigée dans la période comprise entre les années 1342—1355 s'est conservée sous la forme de quatre manuscrits, intégralement édités à présent pour la première fois. Cette œuvre se compose de neuf traités ou λόγοι (p. 81—341), de sept lettres (p. 363—419) et de trois ἐγκώμια (p. 435—522) racontant la vie d'André de Crète, du patriarche Athanase et de Grégoire de Nicomédie. Ecrites dans l'esprit de la littérature reconfortante, ces trois dernières œuvres ne fournissent guère de données concrètes, ne contribuant en rien à une meilleure connaissance de l'époque respective. Par contre, ses traités et ses lettres représentent un plaidoyer intelligent en faveur de Grégoire Palamas, considéré un génie spirituel, un saint dans sa vie privée, un homme magnifique (θαυμαστός ἀνὴρ) et un noble combattant pour la vérité (γενναῖος τῆς ἀληθείας ὑπέρμαχος). Il convient de reconnaître la vaste culture de l'auteur, sa profonde connaissance de la littérature antique dont il cite les poètes Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre, Théocrite, les philosophes Platon, Aristote, Plotin, les historiens Thucydide, Xénophon, Polybe, Plutarque, les rhéteurs et prosateurs Eschine, Démonstène, Hyppocrate, Lucien, Libanios, sa maîtrise exceptionnelle de la Bible et de la patristique. Il était parfaitement au courant de la littérature byzantine de son époque et de celle qui l'a précédée. On constate sa facilité à recourir aux arguments et citations recueillis *ad hoc* et interprétés en faveur de sa thèse, bien qu'il ne puisse s'échapper complètement au subjectivisme inhérent à une entreprise aussi vaste et complexe que celle dans laquelle il s'était engagé. Mais sa forme d'expression est personnelle, pulsant des figures de style dans l'art militaire et usant d'un langage attique tout simple, pur et élégant, qui rappelle ses classiques, Xénophon tout particulièrement. Fort souvent il évite de nommer ses adversaires, préférant les désigner par des surnoms: Barlaam ou «l'homme de Calabre» devient Thrasimaque ou Hermès, alors que son adepte Akiđymos, originaire de Prisolop en Macédoine, sera tantôt Galucophanes, tantôt l'Illyrien. Il traite de la manière suivante le thème de l'influence exercée par Barlaam dans la décennie 1330—1340: «L'homme de Calabre s'est glissé, on ne sait comment, jusqu'à la cour impériale des Rhomées et il a su obtenir la biveillance de l'empereur et des hauts dignitaires, passant pour un personnage important, un second Hermès, et gagnant tous les suffrages» (*Log.* 6, 2, 25—29). Par contre, il se montre catégorique quant à la défaite de Barlaam et au triomphe de Grégoire Palamas lors du concile du mois d'août 1351: «Je vous fournirai de témoins dignes de confiance au sujet de notre victoire... le très pieux empereur et tous ceux qui l'entourent, les victoires, les proclamations, les approbations, les applaudissements généraux, les honneurs et les couronnes en notre honneur, cependant que pour l'honteuse défaite des ad-

versaires, les rires de tout le monde et le blâme définitif qu'ils méritaient à juste titre » (*Logos*, 6, 272—279).

A propos de la personne de Palamas, l'auteur use de toute une série d'attributs: vigilance (*ἀγρυπνία*), jeûne (*νηστεία*), modération (*ἐγκράτεια*), désir de chanter (*ψαλμοδία*) et de dormir par terre (*χαμζυνία*), indigence (*ξηροκοιλία*), défaut de propreté chez celui qui ne va pas se laver (*ἀλουτία*), absence d'orgueil (*ἀτυφία*), douceur (*ἡμερότης*), habitude du silence (*σιωπή*), aspiration à la retraite (*ἀναχώρησις*), tranquillité et calme (*ἡσυχία*), prière incessante (*προσευχὴ ἀδιάκοπος*), lien amical sûr (*συνδεσμὸς ἀκριβής*) et pur amour de Dieu (*φιλία πρὸς θεὸν ἀκραιφνής*). Du fait de son caractère polémique très accusé, cette œuvre se lit avec intérêt, car elle met au jour des côtés inédits de la fameuse dispute religieuse qui, au XIV^e siècle, allait faire de Grégoire Palamas un saint et le représentant le plus autorisé du mysticisme byzantin.

H. M.

Studi di filologia bizantina, I. Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Catania, 1979, 99 pp. (Quaderni del Sicularum Gymnasium, 8)

Ce volume compte les contributions intéressantes de Rosario Anastasi, Carmelo U. Crimi, Anna Z. Di Benedetto, Francesco Rizzo Nervo et Francesco Romano, portant sur divers problèmes: philologie, critique des textes ou valorisation de certains documents historiques. Tout à fait remarquables au point de vue style et interprétation s'avèrent les trois études consacrées à la vie et l'œuvre de Psellos dues à Rosario Anastasi: *Sui Charisticii di Psello* (p. 21—26), *Sulla Chronografia* (p. 27—36) et *L'Università a Bisanzio nel XI secolo* (p. 37—64). L'examen des faits permet à l'auteur d'en dégager les conclusions suivantes: la retraite au couvent de Psellos se place, au plus tard, en 1050; la distinction entre « chronique monacale, chronographie » et « histoire », n'était pas aussi tranchante, aussi absolue que sont enclins de le penser quelques interprètes modernes: le titre de *Chronographie* donné à l'ouvrage de Psellos n'exclut guère la possibilité que cette chronique ait revêtu la forme d'une histoire authentique, alerte et témoinnant d'une certaine liberté de jugement; l'enseignement supérieur au XI^e siècle, privé ou soutenu par l'Etat, et les rapports de Psellos avec Xiphilinos ont connu une évolution susceptible d'être résumée comme suit: détenant les fonctions de *asecretis* et *protoasecretis*, Psellos favorisa l'entré à la cour de son ami Xyphilinos, qui devait devenir le patriarche de Constantinople dans l'intervalle des années 1064—1075; ensemble, ils ont accompli une œuvre d'étroite collaboration dans le domaine de l'enseignement supérieur quand l'empereur les déchargea de leurs tâches administratives pour leur attribuer des fonctions purement didactiques; rappelés par la suite à de hautes dignités administratives, Psellos allait continuer à veiller sur son ami pendant les moments difficiles.

Grâce à l'interprétation de Rosario Anastasi, les données concernant ces deux érudits byzantins prennent une tournure plus cohérente, notre vision de l'enseignement supérieur au XI^e siècle devenant elle aussi plus nette. A ceci s'ajoute l'intérêt pour les études byzantines épanoui dans un climat cordial à Catania, à la hauteur d'une longue tradition locale.

H. M.

EMMANOUIL KRIARAS, *Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδου γραμματείας 1100 — 1669*. Tome VII. Thessalonique, 1980. 72 + 414 pp.

Le présent volume est consacré aux lettres ζ, η, θ, ι et κ, jusqu'au mot *καταθλιμμένος*; avec ceci l'auteur vient de réaliser presque la moitié de son immense entreprise scientifique. Sa bibliographie va avec ce nouveau tome depuis le numéro 2581 jusqu'au numéro 2726 — ce qui témoigne de son incessant enrichissement sur le parcours. Si l'attention la plus grande a été accordée à l'élément populaire, il est évident aussi qu'il a été impossible d'enregistrer d'une manière exhaustive le matériel fiché. Il est tout aussi naturel que certains mots aient été oubliés ou bien laissés de côté à bon escient. En voici quelques exemples. On trouvera dans les *Lexiques grecs inédits* d'Emmanouil Miller, publiés par l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, VIII, 1874, p. 222—284, vers 238 de la p. 263, l'explication suivante: *ζάκλον ἐστὶ τὸ δρέπανον* c'est-à-dire « ζάκλον c'est la faux ou la serpe ».

Ces lexiques, conservés à Athos, ont été rédigés aux X^e—XIV^e siècles. Représentant quelque emprunt local à ce qu'il semble, le mot ζάκλον ne devait ni se généraliser, ni survivre. Dans l'œuvre de l'historien Ducas, écrite vers les années 1462, la note suivante retient l'attention: τὸ τῆς κεφαλῆς κάλυμμα, ὁ κατὰ τὴν κοινὴν γλώτταν ῥωμαῖοι ζαρκουλιὰν λέγουσι (p. 179, 20, éd. roum. Grecu). Le volume VIII des *Œuvres complètes* de Gennadios Scholarios publiées pour la première fois par Louis Petit, X. A. Siterides, Martin Jugie (Paris, 1936), comporte l'explication ζύγατρον, ἡ κιβωτὸς ἢ ἡ ξυλινὴ σορός (p. 441, 13). Rédigé vers les années 1190, le commentaire de Théodore Balsamon sur les canons des conciles fait mention du terme *ιμβεντόν* = *inventarium*: ποιεῖ δὲ καὶ δημόσιον ἱμβεντόν, *Patrologia Graeca*, t. 138, col. 1127 A. La chronique des sultans publiée par Georgios Th. Zoras (Athènes 1958) cite les mots *καστέλλια καὶ ἄλλα ἰντζένια* (p. 79, 27), dont le dernier correspond au latin docte *ingenia* «œuvres d'ingénieur». Aux variantes de *κάμισιον* on pourrait ajouter les formes *κάμασον* et *κάμασος* enregistrées par le lexicon de Zonaras que publia J. A. Tittmann (Leipzig, 1808, n° 1150). Enfin il convient de prendre également en évidence les mots *κάνστρον* — *κάνστριον* cités par Théodore Balsamon (*Patrologia Graeca*, t. 137, 8457: πρὸς δὲ καὶ εἰς κανστράτους, τοὺς διὰ σιδήρου ἀκρωστηριαθέντας), ainsi que par le document émané de la Patriarchie n° 686, qui figure dans le volume II de F. Miklosich—J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana* (Wien, 1862, p. 567: *καστρίον ἀργυροδιάχρυσον*, de l'an 1396).

Le trésor lexical réuni dans cet ouvrage impressionnant ne saurait que s'imposer de soi. Plusieurs pages en sont consacrées aux mots composés en θεός, *κακός*, *καλός*. On constatera aussi la relative fréquence du suffixe vulgaire en-ίτσα. Certaines variantes font penser à une étymologie multiple, par exemple: *καβαλάρης*, *καβαλάριος*, *καγκελάριος*, *καγκιελάρια*, d'origine latine, face aux variantes *καβαλιέρης*, *καβαλέρος*, *καντζελαρία*, *καντζελάρης*, de souche vénitienne. Les strates successives du latin et de l'italien font un véritable mélange et se confondent surtout dans la terminologie typiquement médiévale, à savoir: *καστέλλιον*, *καστέλλο*, *καστελλάκι*, *καστελλαειον*, *καστελλανίκιον*, *καστελλάνος*, *καστελλιάνος*, etc. Il n'est pas toujours facile de distinguer les éléments italiens des éléments latins: l'influence italienne commença à se faire sentir après l'an 1200, pour s'imposer au premier rang de la culture byzantine aux siècles suivants. Par exemple, selon l'auteur, le terme *καμπάνα* «cloche» serait d'origine latine, mais comme il ne paraît pas avant 1200, on serait en droit de le ranger plutôt dans la catégorie des éléments d'origine italienne, sous la même rubrique que *καμπανέλι*. En revanche, *καμπανίζω* (roum. *cumpănesc*) et *καμπανός* (roum. *cumpănă*) qui désignent le verbe peser et le substantif balance (celui-ci ayant donné en vieux slave *kompona*) attestent l'existence d'une aire linguistique d'origine latine.

H. M.

JOHN F. HALDON, *Recruitment and Conscription in the Byzantine Army c. 550—950. A Study of the Origins of the Stratiotika Ktemata*, Wien, 1979, 84 p.

L'étude remet en discussion l'un des problèmes de base de la société byzantine des VI^e—X^e siècles — l'origine de l'institution des stratiotes et des biens militaires — problème intéressant l'histoire administrative et sociale à la fois.

L'auteur part de la ré-interprétation des principales sources sur les débuts de l'organisation militaire propre à Byzance aux VII^e—X^e siècles — Théophanes, Georgios de Pisidie et Chronicon Pascale — pour rejeter la thèse de G. Ostrogorsky et N. Oikonomidès selon laquelle l'origine du système des thèmes se trouverait dans les réformes militaires de l'empereur Héracléios. Pour Haldon le système n'apportent pas ces modifications substantielles dans l'ordre militaire byzantin qui allaient donner de la vitalité à l'empire des Isauriens et des Macédoniens, mais elles s'inscrivent sur la ligne de la tentative de ses prédécesseurs de la seconde moitié du VI^e siècle de réintroduire le service militaire héréditaire et d'apporter des changements dans la structure tactique des armées byzantines. L'ancien système militaire survit jusqu'au-delà du milieu du VII^e siècle, lorsque, sous la pression des événements — surtout des invasions arabes en Asie Mineure — apparaît le nouveau système des thèmes. C'est le fruit du processus de la redistribution des armées impériales dans les provinces. Par ailleurs, contrairement aux anciens points de vue (J. Karajannopoulos, P. Lemerle, H. Ahrweiler), selon lesquels les biens militaires (*stratiotika ktemata*) n'apparaissent qu'aux IX^e—X^e siècles, l'auteur considère que dès la seconde moitié du VII^e siècle apparaissent les propriétés stratiotiques comme base de recrutement de l'armée byzantine et le phénomène se rattache à l'incapacité des autorités impériales d'assurer la paie régulière des troupes. Jusqu'au X^e siècle, il n'y a pas de législation

relative aux biens stratotiques, parce que les obligations militaires étaient attachées héréditairement au stratiote et non à ses propriétés. Ce n'est qu'au X^e siècle, lorsqu'on assiste à une aliénation massive des propriétés militaires, que l'autorité impériale passe à la protection des biens stratotiques et au transfert des obligations militaires du détenteur du lot stratotique et de sa famille sur la propriété stratotique.

Il y a dans l'exposé de l'auteur quelques points de vue discutables, par exemple, la thèse que l'institution des *limitanei* n'aurait eu aucune influence sur la territorialisation de l'armée byzantine au VII^e siècle et même sur la genèse des biens militaires (p. 77) n'est pas convaincante. On pourrait aussi reprocher à son analyse la totale abstraction qu'elle fait de l'évolution des structures sociales de l'empire aux VII^e—X^e siècles. Mais, au-delà de ces remarques, soulignons que l'étude de J. Haldon met en discussion des points de vue nouveaux sur une question des plus controversées de l'histoire administrative et sociale de Byzance, qui mérite toute l'attention.

[S. B.]

Плиска Преслав (Pliska—Preslav. Des recherches et des matériaux), tome I, 1979, 212 p.

Par ce livre l'Académie bulgare des sciences a pris l'initiative de publier sous la forme de quelques volumes-album les résultats des recherches entreprises dans les deux capitales du premier État bulgare — Pliska et Preslav.

Mais dans ce volume sont présentés aussi les résultats des investigations archéologiques de Madara, localité située tout près de la ville Šumen. Dans cette direction s'inscrit de même la contribution *Pliska, Preslav, Madara. Fouilles et Etudes*, rédigée par l'archéologue dont on regrette la mort, Stantio Vaklinov.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de la variété des problèmes débattus en ce qui suit nous étalerons les titres des travaux publiés :

Deux églises à Preslav (Totju Totev et Pavel Georgiev); *Sur certaines particularités architecturales—compositionnelles des monastères de Veliki Preslav* (Neli Čaneva—Dečevska); *Les sarcophages de pierre près de la Grande basilique de Pliska* (Stamen Mihajlov); *Le matériel d'ossements humains des sarcophages de Pliska* (D. Kadanov, M. Balan, G. Ikononov, J. Jordanov); *Conservation de couteau et de ceinture du sarcophage 4 de Pliska* (A. Mihajlov, A. Savov, M. Malecki, N. Jvanova); *La nécropole près de la Grande basilique de Pliska* (Zivka Važarova); *Le mur d'enceinte occidental à Pliska—Etude du secteur sud au cours de 1973 et 1974* (Ljudmila Dončeva—Petkova); *Le mur d'enceinte oriental à Pliska (Fouilles au cours de 1972—1974)* (Radoslav Vasiliev); *Le mur d'enceinte méridional de Pliska et la nécropole découverte à côté de lui (Fouilles an 1971—1974)* (Ioan Zahariev); *Matériaux découverts dans les locaux artisanaux et de commerce au nord de la porte méridionale de la ville intérieure de Pliska* (Atanas Milcev); *Fouilles de mur d'enceinte oriental de la ville intérieure de Preslav 1973—1974* (Stefan Liscov); *Nouveaux monuments épigraphiques de Preslav* (Dimităr Ovčarov); *Inscriptions bulgares anciennes près du village KalugERICA* (Ara Margos); *Deux sceaux de plomb d'archevêque bulgare nouvellement découverts* (Totju Totev); *Sur les gourdes d'argile en Bulgarie médiévale* (Raso Rasev). Le volume contient encore un article sur les problèmes de la culture de la Russie kiévienne, signé par M. V. Stepkina.

Les rapports et les études de ce premier tome du recueil *Pliska—Preslav* essaient et réussissent en bonne mesure de nous faire une image sur les réalités archéologiques de ces deux capitales bulgares. Les affirmations sont d'habitude illustrées avec des photos, dessins et plans.

L'encadrement chronologique est correct en général. Au sujet de ce problème il convient d'attirer l'attention qu'il y a quelques documents archéologiques de Pliska — par exemple la figure 111, à gauche, page 173 — qui datent plutôt de la deuxième moitié du XII^e siècle— première moitié du XIII^e s. L'objet dont nous parlons est un briquet et non pas une boucle de ceinture, comme soutient l'auteur à la page 171. Cet élément joint à d'autres qui ont été publiés entre-temps nous permet d'admettre qu'il y avait de la vie à Pliska même après le XI^e siècle.

Le volume bénéficie d'un court résumé en français.

P. D.

Lexicon des Mittelalters. Erster Band/Achte Lieferung: *Bernabas v. Reggio—Bayern*; Neunte Lieferung: *Bayeux—Bentivoglio*; Zehnte Lieferung: *Benvenuto—Bettelordenskirche* Artemis Verlag, München und Zürich, 1980*

La publication de ce grand Lexicon du Moyen Age a, grâce aux soins des Editions Artemis de Munich—Zürich, continué par l'apparition de ces trois livraisons. Par rapport aux fascicules antérieurs, cette fois l'histoire du Sud-Est européen y est, par la volonté du hasard, moins représentée. Aussi avons-nous pris la liberté de mettre en évidence dans ce qui suit quelques précisions de détail.

Ainsi par exemple *ad vocem* Barren, sont citées, entre autres catégories de lingots utilisés comme moyens d'échange économique depuis l'âge du bronze, les barres romaines d'or: « stangenförmige Goldbarren (Fundorte u. a. auf dem Balkan), jeweils mit eingeschlagenen Wertstempeln » (coll. 1487). A notre avis, cette information devrait être complétée, en lui apportant les précisions suivantes:

a. les barres en question portent les estampilles de garantie appliquées à Sirmium, Naïssus — où pourtant l'existence d'un atelier monétaire n'est pas connue jusqu' à présent —, Thessalonica et dans le camp de l'armée impériale (COMITatus); les noms des employés qui ont vérifié le titre de l'or y sont toujours indiqués;

b. quelques exemplaires portent également les effigies conjointes des empereurs Gratien, Valentinien II et Théodose I^{er}, ce qui permet de les dater très exactement, à savoir en 379/380;

c. la plupart des barres romaines d'or, munies d'estampilles de garantie officielles, proviennent de deux trésors découverts en Transylvanie; on n'en compte jusqu' à présent aucune découverte similaire dans les Balkans.

Au sujet des barres romaines d'or trouvées en Transylvanie, il existe une abondante bibliographie; celle qui figure à la fin du mot Barren devrait citer au moins les travaux suivants: Fr. Kenner, *Römische Barren mit Stempeln*, Archäol. — epigr. Mittell. aus Österreich, 12, 1888 p. 1—24, 71—73; G. Elmer, *Exkurs über die römischen Goldbarren aus Sirmium (Naissus und Thessalonice) und ihre Datierung*, Numizmatičar, Belgrade, V, 1935, 2, p. 17—21; Octavian Iliescu, *Nouvelles informations relatives aux lingots romains d'or, trouvés en Transylvanie*, Rev. Étud. Sud-Est Europ., 3, 1965, p. 269—281 (où l'on trouvera également de nombreux renseignements sur la bibliographie antérieure).

d. le grand trésor trouvé en 1903 à Aboukir (en Egypte) comprenait lui aussi des barres d'or, mais, à la différence de celles trouvées en Transylvanie, elles portent des estampilles de garantie privées, appliquées par des banquiers comme par exemple Benignus, Hermos, Proculus. Au sujet du trésor d'Aboukir, v. K. Regling, *RE*, VII, Bd/13. Hibbd., Stuttgart, 1910, col. 981, s. v. Geld.

e. le texte présenté sous la voix Barren omet de mentionner les lingots d'argent, utilisés comme moyen d'échange nonmonnayés aux XIII^e—XIV^e siècles dans le commerce oriental, depuis la région des Bouches du Danube à travers l'empire mongol jusqu'en Asie Centrale et Orientale. Les documents génois contemporains de Caffa, de Killa et de Licostomo en font fréquemment mention; ce sont les *sommi* d'argent, au poids variable. A ce sujet, on pourrait citer une quantité de travaux; la bibliographie donnée par l'auteur à la fin du mot Barren aurait dû signaler du moins, à notre avis, les ouvrages suivants: Erich Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, München, 1970, p. 192, 194, 196—197; Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII^e et XIV^e siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*. Rev. Étud. Sud-Est Europ., 2, 1964, p. 227—228.

Enfin, signalons un terme qui manque: basilikon, nom de monnaie byzantine.

À la fin de la XI^{ème} livraison, on trouve la liste des noms des collaborateurs à ce premier volume; leur nombre est impressionnant et on en compte notamment plusieurs spécialistes, très réputés, dans l'histoire du Sud-Est européen. C'est donc avec un légitime intérêt qu'on attendra la continuation de cet important travail de coopération internationale.

O. I.

* Voir nos comptes rendus, publiés dans cette même revue, 17, 1979, p. 664—665 et 19, 1981, p. 206—207.

T. A. SAKVARELIDZE, *Из истории грузинского чеканного искусства XII века*, éd. Metzniereba, Tbilisi, 1980, 70 pp. + 40 p. ill.

L'art géorgien du haut moyen âge est le témoin précieux de l'évolution et de la diversité artistique du Bas-Empire byzantin. Miniatures, peinture et sculpture firent l'objet d'études très poussées de la part des chercheurs géorgiens et des byzantinistes¹. Récemment encore, devait paraître un ouvrage traitant de l'art du métal², avec un regard spécial pour les croix processionnelles — catégorie de pièces fort bien illustrée jusqu'à nos jours dans les différentes collections des musées soviétiques, mais par trop peu étudiée jusqu'à présent. Au moyen âge, la croix processionnelle était le symbole de l'autocratie impériale et on la retrouve dans toutes les cérémonies importantes de la vie laïque ou religieuse: couronnement, chasse, sorties de parade, quêtes officielles, services liturgiques, processions. Une place toute particulière était réservée à l'enseigne de la croix processionnelle lors des campagnes militaires. De ce fait, le temps aidant, l'objet, tout en conservant sa forme rituelle, allait revêtir un caractère imposant de par son grand format et la richesse de ses ornements.

L'une de ces reliques, parmi les plus caractéristiques pour le XII^e siècle, s'avère la croix de Hobi. Grande de 26×17 cm, elle a été confectionnée par le martelage d'une feuille d'argent massif, entièrement dorée. Son décor se compose de l'image du Christ crucifié au centre, avec les bras de la croix sertis au bout de pierres précieuses. L'inscription du verso témoigne de ce que la pièce fut confectionnée sous le règne du tzar David le Constructeur, donc vers les années 1124—1125. Antérieures à cette époque même sont les croix d'Ischansk (973), puis celles de Brill et de Bretsk (fin du X^e siècle — commencement du XI^e), ainsi que celle de Martvilsk (vers le milieu du XI^e siècle).

Pendant une première phase, l'art géorgien se distingue par son penchant accusé pour les formes sculpturales, l'attention de l'artiste se portant surtout sur la reproduction des détails anatomiques du Crucifié et l'expression de son visage, afin de créer une plastique touchante. Mais vers la fin du XI^e siècle, probablement (comme l'auteur le suppose) en raison de l'interdiction posée par l'Église orthodoxe d'Orient en ce qui concerne la reproduction des figures en relief, à partir de ce moment-là celles-ci ne formeront plus qu'une saillie de plus en plus effacée. Apparemment donc, le XII^e siècle serait une période de déclin pour l'art sculptural (celui du relief des figures). Aussi, toujours selon le point de vue de l'auteur — point de vue qui se vérifie — les particularités de l'art géorgien épanoui durant la période précédente et resté fidèle aux principes artistiques de Byzance, vont disparaître à jamais au cours de ce XII^e siècle, qui ne conservera en ce qui concerne le travail des métaux nobles que les éléments décoratifs constituant par la suite les traits essentiels de la plastique géorgienne.

Minutieusement étudiée par l'auteur, la croix de Hobi représente, par conséquent, l'éta- lon d'une direction « nouvelle ». L'introduction, à l'extrémité de ses bras, des gemmes à la place des figures fournit justement un argument au sujet des caractères décoratifs particuliers à ces pièces du XII^e siècle. L'assemblage des couleurs repose sur leur accord graduel et non sur le contraste. On retrouvera ce même principe dans le cas des reliures d'argent, or et pierres précieuses dont son revêtis les Tetraévangélistes de Tbet, Tzkarostav, Bretsk, datés de ce même siècle. Ce même refus du relief se dessine dans les retables, dont les bordures, à la place des reliefs anthropomorphes, taillés dans la pierre ou dans le bois, offrent des motifs ornementaux d'un autre genre. La même remarque s'applique aussi aux façades des édifices monumentaux, qui ne seront plus ornées de figures humaines (comme auparavant, au XI^e siècle, les églises de Vale, Ochki, Khatzhi).

Au XII^e siècle, la sculpture géorgienne oublie l'art de la figure humaine (qui disparaît aussi du travail des métaux par le martelage), qui, en revanche, connaîtra des formes originales dans la peinture et la littérature. La technique du repoussé en Géorgie ignorera désormais les motifs anthropomorphes, pour s'épanouir par contre dans d'autres formes d'ornement, dont la grande diversité et l'originalité allaient lui conférer une individualité bien à part. C'est ainsi que la tradition de l'art décoratif géorgien, de par sa valeur artistique, rayonnera abondamment dans l'art européen et Sud-Est européen.

P.M.

¹ V. Lazarev, *Istorija vizantijskoj živopisi*, Moscou, 1947; cf. Marvin C. Ross, *Catalogue of the Byzantine and Early Medieval Antiquities in Dumbarton Oaks Collection*, vol. I, Washington, D.C., 1972; A. Bank, *Vizantijskie serebrjanye izdelja XI—XII vv, v sobranii Ermitaža*, « Vizantijskij Vremennik », XIV, 1958; N. Aladašvili, *Monumental'naja skulptura Gruzii*, Moscou, 1977.

² Ouvrage fondamental se rapportant à l'art du travail des métaux par le martelage (au repoussé) en Géorgie et ses liens avec l'art européen, chez G. N. Čiubinašvili, *Grazinskoe čekannoje iskusstvo*, Tbilissi, 1959.

Τόπος και εικόνα. Χαρακτικά ξένων περιηγητών για την Ελλάδα, από σπάνια βιβλία της Γενναδειού βιβλιοθήκης, Μουσείου Μπενάκη, ιδιωτικών συλλογών, Τόμος Α', από τοῦ 15° ἔως τόν 17° α. Éditions «Oikos», Athènes, 1978, XVI + 320 pp., 231 planches

Ce magnifique album, dont le titre rappelle à dessein celui d'un livre de Pierre Francastel (*La figure et le lieu*), est un instrument de travail en même temps qu'un objet d'art.

Un texte éclairant et suggestif, intitulé « L'histoire des images et l'imagerie de l'histoire », précède des notices soigneusement rédigées mais modestement anonymes (jusqu' à la dernière page du livre) sur les éditions et les auteurs des relations de voyage en Grèce, ainsi que sur les peintres et les graveurs d'estampes qui ont travaillé à les illustrer. Les principaux fonds mis à contribution sont ceux de la Gennadion et du Musée Bénaki, connus dans le monde entier pour leur richesse. Si les éditeurs n'avaient limité leur recherche aux collections athéniennes et aux seuls ouvrages imprimés, l'entreprise eût largement dépassé les forces d'une petite équipe et le résultat eût certainement requis plusieurs volumes. Pour ne signaler que des manuscrits que nous avons personnellement vus, on pourrait citer encore, par exemple, le ms. français 18706 de la Bibliothèque Nationale de Paris, contenant les souvenirs d'Orient de Julien Bordier, le cod. Vossianus latin n° 50 de la Bibliothèque de l'Université de Leyde (« *Delineatio urbium quarundam et arcium Hungariae et Turciae* ») et deux *Trachtenbücher* d'Oxford, Ms. Bodl. Or. 430 et All Souls Coll. Ms. 314, tous datant des XVI^e et XVII^e siècles.

Mais le lecteur trouvera réunis sous ses yeux cartes, plans, vues de villes — plus ou moins imaginaires —, monuments, costumes pittoresques ou même des animaux ou poissons étranges, qui évoquent pour un occidental une autre Grèce que celle des mythes familiers — celle-là n'aura pas de visage avant la Renaissance et ses reconstitutions savantes. La Grèce se détache d'un Levant encore fabuleux, dont la connaissance n'augmente pas en rapport direct avec la fréquence des voyages, car, d'une part, les observateurs occidentaux, conditionnés par leur propre outillage mental, sont souvent portés à exagérer l'écart entre les réalités qu'ils découvrent et celles auxquelles ils sont habitués, tandis que, d'autre part, le Sud-Est européen entend garder son individualité politique et culturelle, tout en souhaitant des contacts avec l'Occident. C'est une situation ambiguë qu'il serait déjà possible de caractériser en termes d'une actualité frappante: coexistence sans détente.

Le premier des documents recueillis ici est une carte de la Grèce xylographiée à Ulm en 1480. Suivent une vingtaine d'aquarelles, y compris un plan de Constantinople et de Pétra, illustrant la description des îles de l'Archipel par le florentin Christophe Buondelmonti (1420), commentées par des extraits de la version grecque du XVI^e siècle. Des textes comme celui-ci ou la relation du pèlerin Bernhard von Breydenbach, quoique bien connus par les éditions d'E. Legrand et de R. Röhricht gagnent en valeur à être confrontés à l'illustration accessoire.

Si les xylographies illustrant la chronique de Hartmann Schedel, dues aux graveurs nurembergeois W. Pleydenwuff et M. Wolgemuth, ou les cartes de Sébastien Münster, Gérard Mercator et Abraham Ortelius étaient connues depuis longtemps, quelques pages entièrement nouvelles reproduisent les indications du guide de l'Archipel par Benedetto Bordone (Venise, 1538), avec de nombreux dessins. Les planches dessinées et gravées pour les itinéraires maritimes de Tommaso Porcacchi et de Giuseppe Rosaccio ne méritent d'être citées que parce qu'elles multiplient infiniment la même image conventionnelle de ville, forteresse ou port, sous n'importe quel nom. Cependant, le dernier de ces ouvrages, *Viaggio da Venetia a Constantinopoli*, eût été à sa place dans le chapitre consacré au XVI^e siècle plutôt que dans le suivant, puisque sa première édition remonte à 1598. A-t-on remarqué que le « patriarche de Constantinople » dont la figure, coiffée d'un grand chapeau, illustre le *Hodoeporicon* de Salomon Schweigger (Leipzig, 1586; éditions de la version allemande à Nuremberg en 1598, 1608 et 1639) est en réalité emprunté à l'illustration de la *Turcograecia* de Martin Crusius (Bâle, 1584)? Il pourrait d'ailleurs s'agir d'un portrait de Jérémie II exécuté à la demande de Schweigger pour faire connaître les traits du prélat grec à ses amis allemands intéressés par un rapprochement entre l'Église orthodoxe et la Réforme. D'autres xylographies du même livre proviennent également de la *Turcograecia*.

Un minutieux et harassant travail serait nécessaire pour retrouver l'origine des illustrations des relations de voyage dans l'Empire ottoman: la plupart sont pillées sans scrupule ou légèrement adaptées d'un ouvrage à l'autre. Dans ce volume même, plusieurs reproductions (excellentes) montrent que ce fut le cas avec les beaux dessins (costumes et scènes de mœurs) qui accompagnaient les *Pérégrinations* de Nicolay (Lyon, 1567, Anvers, 1577, etc.), fidèlement copiés encore en 1780 dans un *Recueil des différents costumes des principaux officiers et magistrats de la Porte et des peuples sujets de l'Empire othoman*. Les estampes publiées en 1712 d'après des tableaux de Van Mour peints pour M. de Ferriol allaient avoir aussi une vogue durable.

Les éditeurs de ce volume ont voulu faire prendre conscience de la variété et de l'importance de la contribution des cartographes, peintres et dessinateurs à la découverte de la Grèce. Leur succès était prévisible. En même temps, ils nous ont engagé à porter un nouveau regard sur l'œuvre d'art. En effet, le livre doit son charme et sa fraîcheur à la grâce un peu naïve des images. Athènes et Corinthe, dans la chronique de Nuremberg, sont ceintes de murailles crénelées, avec des édifices couronnés de dôme et des campaniles, comme dans les peintures contemporaines de Carpaccio. Veut-on contempler un « Strepsicheros » ou « Mouton de Crète » ? Son « portrait » d'après nature se trouve gravé dans les *Observations* du naturaliste Pierre Belon, qui fut des commensaux de ce grand Mécène de la Renaissance française, le cardinal de Tournon. Il est intéressant de voir le talent du Vénitien Marco Boschini (1613—1678) utilisé pour les estampes du recueil *Il Regno tutto di Candia* (1651), représentant des vues panoramiques de différents endroits de l'île de Crète, dernière possession de la République au Levant, qui se défendait alors vigoureusement contre les Turcs, en sachant que cet artiste a gravé un portrait du prince de Valachie Matthieu Basarab (peut-être sollicité par la Confraternité grecque de Venise).

Ailleurs, on se trouve avec surprise devant un paysage lunaire, rocheux, tourmenté, sous un ciel lourd de nuages : c'est le vallon de Tempé, buriné par Ortelius en 1590. Involontairement, on songe à la *Vue de Tolède* peinte vers la même époque par le Greco (au Metropolitan Museum de New York). C'est la même vision onirique, dramatisée à l'excès, la même disposition du tableau. Est-il vraisemblable que le peintre ait regardé l'estampe du géographe de Philippe II ? Peut-être...

Ainsi incité à la réflexion, le chercheur aura souvent l'occasion de relire ce beau volume, à moins qu'il ne le rouvre tout simplement pour son plaisir, mais en s'attardant à chaque page.

A. P.

ANDREI CORNEA, « *Primitivi* » picturii românești moderne, Bucarest, Ed. « Meridiane », 1980, 122 p., 46 illustrations hors texte.

Il est — heureusement — rare qu'on soit amené à rendre compte du livre qu'on eût aimé écrire soi-même. Il est encore plus rare de devoir constater que ce livre, tel qu'il a été écrit, est le meilleur qu'on pouvait souhaiter. C'est pourtant la situation où je me trouve moi-même, au moment de présenter le volume consacré par A. Cornea aux « primitifs » de la peinture roumaine moderne.

L'auteur jeune mais averti historien de l'art, en est à sa seconde publication, après un ouvrage audacieusement original qui analysait l'œuvre, l'idéologie et l'esthétique des peintres étrangers qui, visitant les pays roumains aux XVIII^e et XIX^e siècles, ont été attirés par le pittoresque de la nature et des costumes (*De la portulan la vederea turistică*, Bucarest, 1977). Cette fois-ci on nous offre en quelque sorte l'autre panneau d'un diptyque, car il s'agit, sous un titre qui pourrait facilement faire illusion mais qui n'en est pas moins bien choisi, des artistes étrangers et autochtones auxquels on doit l'introduction des sujets et des techniques « modernes » dans l'art roumain de la fin du XVIII^e siècle jusque vers 1848.

L'importance accordée à ce phénomène essentiel et attachant a été plutôt réduite, jusqu'aux recherches de Remus Niculescu que ce travail aurait pu employer davantage, peut-être parce que la plupart des peintres, des portraitistes sans exception étaient d'origine étrangère (Altini, Vender, Schiavoni, Livaditti, Schoefft, Barabas, Chladek, Loeffler, Stawski, Walstein, Tôpler), peut-être aussi parce que l'apparente rudesse ou gaucherie de leur art rebutait des critiques grincheux dont la sensibilité obéissait à un système historique de valeurs qui nous semble aujourd'hui périmé. Dernièrement, on s'est entiché de ces vieux maîtres mineurs (« *kleine Meister* », illustres inconnus) parce qu'on a voulu y voir des « naïfs » : ils ont retenu, par exemple, l'attention d'Albert Dasnoy dans son *Exégèse de la peinture naïve*. A. Cornea s'élève contre cette interprétation et, théoriquement, rien de plus vrai. La question de savoir si ces œuvres ne relèvent pas de l'industrie d'art est constamment présente dans ce livre, sans être jamais posée de façon péremptoire (cependant, ne fallait-il pas prendre les risques d'une réponse à ce sujet ?).

Le lecteur qui prend dans ses mains le volume aura le plaisir, renouvelé chaque fois qu'il repartira en quête d'un détail ou d'un visage, de regarder l'abondante documentation que représentent les nombreuses planches — quelques-unes, trop rares à notre gré, en couleurs — et aura ainsi l'impression de pénétrer dans un monde qui, après un siècle et demi, n'a rien perdu de sa vie. Il sont vivants, d'une intensité saisissante, ces boyards à longues barbes grises, enveloppés dans leurs lourdes pelisses, et dont les doigts bagués égrenent un chapelet ou feuilletent distraitemment un livre, ces dames, parfois jeunes et belles, mais plus souvent aigries et desséchées ou confites en dévotion et appesanties par les successives maternités, généralement surchargées

de châles et de bijoux. Plusieurs fois, ils se font peindre adossées à une bibliothèque, meuble d'un prestige encore neuf, sur les rayons duquel s'alignent des tomes dont on parvient à déchiffrer les titres en grec ou en français. Lorsqu'ils figurent en compagnie de leurs enfants, ceux-ci sont cérémonieusement habillés comme des grandes personnes (voir à ce propos les observations sur le costume des garçons et des filles dans la peinture occidentale développées par Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien Régime*). De telles représentations existent en grand nombre dans nos musées (surtout dans leurs dépôts, faute d'intérêt de la part des organisateurs des expositions) et il ne manquera pas de critiques pour regretter que la sélection faite par A. Cornea ait été trop rigoureuse. Par exemple, certains musées de province n'ont pas été explorés : ceux de Cluj-Napoca et de Ploiești possèdent, chacun, une petite collection de portraits valaques, celui de Bacău conserve une peinture de Livaditti, signée et datée de 1840, qui réunit le couple Jean et Anne Mano, avec un lévrier à leurs pieds, figés comme devant l'objectif d'un photographe. A parcourir les galeries de peintures du premier XIX^e siècle, on est frappé de cette véritable marée d'images familiales. Plusieurs autres portraits, aujourd'hui disparus (celui du prince Jean Caradja par M. Töpfer, ceux d'une dizaine de membres de la famille Ghika par J. A. Schoefft, autrefois à Pașcani—Căluțași, etc.) ne nous sont connus que par leurs reproductions photographiques, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Académie.

On pourrait encore objecter à l'auteur de n'avoir guère poussé les identifications des artistes ou des personnages peints, de donner pour anonyme le portrait du jeune officier et futur révolutionnaire Gr. Serurie, tandis que Lucia Dracopol-Ispir l'avait depuis longtemps assigné à I. D. Negulici, etc. Or, A. Cornea ne visait nullement à établir un catalogue complet des œuvres de ses faux « primitifs », ni à fixer les rapports individuels entre les peintres et leurs modèles. Loin de se proposer une pareille tâche — extrêmement ardue tant qu'on ne dispose que de quelques monographies (Chladek, Schiavoni, Altini), ce qui est nettement insuffisant — il s'est efforcé de saisir, en bloc, les relations complexes entre les artistes et les bénéficiaires/commanditaires de leur travail. L'hypothèse avancée par l'auteur c'est que la manière de ces peintres ne saurait être attribuée à leur maladresse curieusement commune, mais au goût tyrannique du public roumain de leur époque. Ce que devaient être ces exigences, un feuillet de 1844 le dit — n'est-il pas écrit par G. Asachi? Le poids de la tradition locale, d'origine byzantine, manifestée par le portrait votif, de donateur, se fait lourdement sentir lorsque le portrait de chevalet, exécuté par un peintre occidental ou par un ancien zografe, tend à s'y substituer. Des pages d'analyse d'une finesse remarquable présentent des analogies dans le domaine de l'architecture ou des mœurs mêmes qui connaissent alors une évolution tout aussi rapide et superficielle.

La fonction sociale du portrait est rattachée aux arguments les plus convaincants à une exaltation médiévale du lignage, sentiment spécifiquement laïque auquel la décoration intérieure des églises avait permis de s'étaler, depuis le XVII^e siècle, en associant la famille du fondateur au culte du saint patron. Ajoutons que le centre de la vie sociale est en train de se déplacer de l'église, lieu par excellence de réunion de la communauté, à la maison, où se concentre la vie familiale. Révolution de mentalité que l'art rend visible.

L'auteur démontre que le degré d'idéalisation des portraits de chevalet se rapporte en partie à l'expérience traditionnelle de la peinture religieuse. Seulement, il faudrait reconnaître que, influencé lui-même depuis un siècle par l'art occidental, le portrait votif n'était plus aussi hiératique, aussi « byzantin » qu'on le pense. A preuve, l'étonnante ressemblance entre la « noble dame valaque » qu'on trouve représentée par Van Mour dans son recueil des costumes du Levant (1713) et une jeune princesse peinte dans la même attitude gracieuse, une rose à la main, dans la chapelle construite par Nicolae Mavrocordato à côté de la cathédrale métropolitaine de Bucarest (1723).

Autre question : quand placer le terme final de cet art qui doit au contact de deux cultures décalées son caractère particulier? 1848 ne peut être qu'une date conventionnelle. Vingt ans plus tard, la visite du prince Charles au couvent de Râtești fournit encore l'occasion d'une vue panoramique d'une charmante naïveté (Musée d'Art de la République, n° d'inventaire 1131).

Enfin, n'achevons pas ces observations sans signaler les suggestifs rappels que pourraient offrir les conditions dans lesquelles un art « moderne » du portrait s'est développé soit dans les provinces yougoslaves (voir ainsi le portrait de Petar II Petrović, prince du Monténégro, par J. Böss, au Musée Njegoš de Cetinje), soit dans les pays du Caucase, Arménie, Géorgie. Entre ces cas et le nôtre il nous semble qu'il existe non seulement un synchronisme, mais une similitude. Aussi une étude comparative est-elle nécessaire à l'avenir.

Bref, le livre de A. Cornea témoigne d'une habitude d'esprit dont nous avons absolument besoin : dominer de très haut les faits, les simples faits. Sa portée devrait être bien plus grande que celle d'autres travaux plus heureux en ce qui concerne les minuties de l'investigation érudite, car il incite à réfléchir sur certains des problèmes que l'œuvre d'art pose à l'historien.

A. P.

L. VRANOUSIS, *Rigas, un patriot grec din Principate*, Bucarest, Ed. Eminescu, 1980

À la suite des anciennes études, inaugurées par le livre *Rigas* (Athènes, 1954), la version roumaine signée par le plus autorisé chercheur du « problème Rigas » a la clarté et la cohérence dues aux décantations successives et à la longue familiarisation avec l'œuvre de ce « modèle typique d'un esprit éclairé et encyclopédiste ». En effet, délimité épiquement, le portrait du premier martyr des luttes communes pour la libération et la collaboration pacifique des peuples balkaniques (1757—1798) est projeté sur l'arrière-plan politique et culturel du moment. Concentrant les tendances qui agitaient l'hellénisme à la fin du XVIII^e siècle, la personnalité de Rigas accomplissait, d'une manière spécifique, la symbiose de la tradition byzantine et des Lumières contemporaines. Les trois sources de sa pensée, c'est-à-dire *l'œcuménicité byzantine, l'idéal de la Grèce classique* — ce qui explique la tendance vers l'archaïsme des écrits publiés dans la deuxième période d'activité (1797) — et *les idées de la France révolutionnaire* constituent le cadre mental hellène, justifiant en même temps l'émergence du processus de renaissance nationale qui va culminer en 1821. Si dans cette conjoncture on souligne souvent le rôle de Rigas « as the precursor of ideas not only of the Balkan Federation, but also of the Megali Idea (the Great Idea) » (*Nationalism in Eastern Europe*, Edited by Peter F. Sugar and Ivo Lederer, Univ. of Washington Press, 1971, p. 228), il est aussi vrai que l'auteur du *Manifeste révolutionnaire* (1797) la voyait entre les cadres de l'utopique « République Hellène ». Conçue monographiquement, la reconstitution du destin tragique de Rigas se change donc — et voilà le principal mérite du travail — dans l'image du climat idéologique de l'époque de toute la région sud-est européenne, avec l'intensification du rôle des Principautés, la seconde patrie de Rigas Velestinlis-Féreas. L'homme politique, le cartographe et l'écrivain devient « héros et précurseur de dimensions panbalkaniques » illustrant ainsi le concept, qu'on avait jadis soutenu, celui de *balkanité* qui coagule politiquement (l'attitude anti-ottomane du Sud-Est), mais aussi culturellement, par le mouvement des idées et du livre. Un tel problème est celui du *coraïsme* que Rigas devance explicitement. Élève, en Principautés, de Catartzis (lui-même auteur d'une grammaire grecque vernaculaire), Rigas va soutenir — dans la *Préface* de la *Physique*, parue pendant la première partie de son activité (1790) — l'importance de la langue populaire vis-à-vis de celle archaïque, délimitation basée théoriquement par son contemporain, le grand érudit Adamantios Corais. Le célèbre *Thurios* de Rigas s'est répandu dans cet espace ayant aussi l'avantage de la langue « demotiki ». Les options des nos écrivains pendant cette époque-là, ainsi que ceux de Bulgarie ou de Serbie, n'ont pas été étrangères au courant de démocratisation de la langue littéraire, ce qui prouve l'existence d'une *forma mentis* commune dans cette époque. Elle est illustrée certainement aussi par des phénomènes de parallélismes culturels (la traduction de Metastasio) en néogrec et en roumain, par des interférences significatives (la possible collaboration des vers de l'*Ecole des amants délicats*, le recueil qui inaugure la nouvelle néogrecque), ou par la circulation de certains textes, impossible sans l'existence des conditions qui favorisaient ce processus. Il faut y retracer l'aventure roumaine du *Trépied moral*, qui circulait sur notre territoire depuis dix ans déjà, avant d'être imprimé par Rigas, en 1797. De même, la propagation du fameux *Hymne de guerre*, composé par Rigas d'après le modèle français (traduit dans l'*Anneze* par Ion Brad), dans les Principautés et dans la Péninsule Balkanique mériterait une étude plus approfondie, d'ordre comparatif. De toute façon, L. Vranoussis l'esquisse, étant intéressé par la manière de laquelle l'*Hymne* mobilisateur de Rigas vertèbre, jusqu'au moment d'Ipsylanti et Tudor Vladimirescu, l'esprit antiothoman des peuples liés à l'Empire mourant.

Mais dans ce livre l'image de la personnalité politique est prioritaire. Les deux hypostases, historique et symbolique, attentivement dosées, sont complémentaires dans cette reconstitution où il ne manque pas le frisson lyrique et non plus l'information riche (il y a de nombreuses références bibliographiques roumaines) ce qui confère au texte de l'accessibilité ainsi que de la solidité scientifique à l'évocation. Offrant des suggestions intéressantes pour d'autres études consacrées aux problèmes de mentalité culturelle (la discussion, par exemple, que Vranoussis a menée en marge de l'*Ecole des amants délicats* constitue un bon point de départ pour la configuration de la typologie nommée chez les Roumains *clntecul de lume*), ce travail s'avère exemplaire aussi par rapport au dialogue des cultures, tel qu'il est celui des cultures néogrecque et roumaine.

M. M.

C. A. ROSETTI, *Correspondență* (Correspondance), édition soignée, préface, notes et commentaires par Marin Bucur (Documents littéraires), Bucarest, Ed. Minerva, 1980, 432 p.

Après avoir édité, en 1974, le *Journal* du grand homme politique et révolutionnaire roumain, Marin Bucur poursuit la tâche qu'il s'est imposée, en nous restituant cette fois la pensée du grand patriote, telle qu'elle se dégage de sa « Correspondance ». Celle-ci n'avait jamais

pris, par le passé, la forme d'un volume autonome. Couvrant quatre décennies (1847—1883), la correspondance de C. A. Rosetti constitue de grandes archives documentaires, qui éclairent trois moments essentiels de l'affirmation nationale des Roumains au XIX^e siècle: *la Révolution de 1848, l'Union des Principautés et la Guerre d'Indépendance*. Nous y trouvons, ainsi que l'éditeur le dit avec une verve impétueuse: « sa vie privée et d'homme politique, la vie d'une génération, d'une époque, d'un monde pris dans un complexe d'engrenages: sociaux, économiques, politiques, civiles et publics. C. A. Rosetti y apparaît jeune, mûr et vieux; „junior" étourdi et sage adulte, père de famille, mari aimant, frère des révolutionnaires de 1848, révolutionnaire combattant, réflexif nocturne comme tout romantique, esprit pragmatique et penseur fantasque de formules utopiques, entrepreneur d'institutions bourgeoises, républicain convaincu... ».

Écrites, pour la plupart, entre la révolution de 1848 et l'Union des Principautés (1859), les lettres de C. A. Rosetti sont adressées aux grands révolutionnaires roumains (Dumitru Brătianu, Ion C. Brătianu, Ion Ghica, Mihail Kogălniceanu, Ștefan Golescu, Gheorghe Magheru, Ion Voinescu II), aux hommes politiques et érudits contemporains (C. D. Aricescu, George, Barițiu, George C. Cantacuzino, Eugen Carada, T. Diamant, I. I. Filipescu, B. P. Hașdeu, Anastase Panu, D. A. Sturdza, V. A. Urechia, Al. Zane, etc.), ainsi qu'aux grands amis des Roumains que furent Paul Bataillard, Edgar Quinet, I. A. Ubićin, Alfred Dumesnil, Armand Lévy, Jules Michelet, Henric Winterhalder).

Rosetti lance un appel éloquent à toutes les forces morales et politiques des pays d'Europe, pour la cause des Roumains, qui avaient vu échouer leur révolution et se heurtaient à des ennemis implacables dans leurs projets d'Union.

« Le grand dialogue national » des lettres de C. A. Rosetti et de Mihail Kogălniceanu est en effet — ainsi que le remarque Marin Bucur — révélateur pour le rôle immense que Rosetti a eu pour les préparatifs de l'Union des Principautés Roumaines. Il fait voir à son ami, Kogălniceanu, les progrès de la propagande roumaine auprès des Grandes Puissances. Avec un patriotisme ardent et une persévérance inlassable, ce révolutionnaire exilé frappe à toutes les portes, demande l'aide de tous les facteurs politiques (diplomates, hommes politiques, journalistes). Il n'y a pas d'énergie (roumaine ou étrangère) qu'il ne s'astreigne à capter au bénéfice de sa patrie. Il n'y a pas de grand périodique français, belge ou anglais, jouissant d'un certain prestige pour l'opinion, où Rosetti ne fasse publier des articles concernant la lutte des Roumains pour l'Union. C'est son dynamisme qui nous frappe le plus dans ses lettres, sa présence auprès des amis et collaborateurs qu'il sollicite, auxquels il répond ou envoie des livres, qu'il félicite pour la publication d'une revue ou pour un article bien tourné. S'il leur partage avec générosité ses propres réflexions politiques, ses vues d'avenir, ses grandes convictions, il ne manque pas aussi de les tenir au courant de tout ce que l'esprit public européen peut enseigner aux Roumains.

Ses accents patriotiques n'ont rien de déclamatoire. Ce sont les aveux d'un lutteur, les conseils d'un combattant à ses frères d'armes: « ... je ne veux pas contrarier tes désirs — écrit-il à un ami — mais je te prie de te rappeler chaque matin que ta mission est de venger et de libérer la Roumanie. Regarde et vois combien elle souffre... » A un autre il dit: « ... comment pourrions-nous, parmi les barrières de la désunion et des passions personnelles et par les bayonnettes des étrangers, comment pourrions-nous nous donner la main, nous armer — si nous ne serons pas éclairés et soutenus avec amour — de confiance et des plus grands sacrifices et de tout ce que chacun doit faire pour la Patrie et pour la Liberté. »

Ce volume représente, par les soins de son éditeur, une importante contribution à l'histoire des Roumains au XIX^e siècle. Non seulement par la valeur documentaire de ces lettres mais par la richesse des notes et des commentaires qui ne laissent aucun point obscur, aucune lacune bibliographique, la Correspondance de C. A. Rosetti rendra de grands services aux chercheurs qui étudient la vie politique et l'esprit public des Roumains.

C. P. — D.

Албанија в българската литература 1878 — 1978 Анотирана библиографија
(L'Albanie dans la littérature bulgare. 1878 — 1978, Bibliographie annotée, L'Académie bulgare des sciences, Institut de balkanistique. Sous la rédaction de BOIKA SOKOLOVA et LILIANA ȘANDANOVA; collaborateurs ROSICA CVETKOVA et TRANDAFIL KRĂSTANOV, Sofia, 1979, 134 p.

Il s'agit d'une bibliographie sélective des travaux scientifiques parus en Bulgarie, signés par des auteurs bulgares et de l'étranger, sur des problèmes de l'histoire, de l'histoire culturelle, de l'art, de la langue, de l'économie et de la politique, concernant l'Albanie et les Albanais.

Une Note explicative donne des renseignements utiles sur la structure choisie; chaque annotation — claire et riche en indications — est rédigée en russe et en français; à la fin il y a une liste des sources, un index des noms et un index géographique.

La consultation de cette bibliographie, judicieusement organisée, dévoile l'intérêt multiple de la science bulgare pour la meilleure connaissance de la culture albanaise. Pour ce qui est de la linguistique, par exemple, on peut trouver des titres concernant le substratum (il s'agit aussi du roumain), les premiers emprunts faits par l'albanais (et le roumain) au slave, la grammaire de la langue albanaise, l'histoire de cette langue et ses rapports avec d'autres langues sud-est européennes (surtout le bulgare), la toponomastique, la dialectologie, la philologie (les textes anciens albanais), en fin l'union linguistique balkanique et les projets de l'Atlas linguistique balkanique. L'historien va trouver dans cette bibliographie des travaux sur la domination ottomane, la renaissance nationale, l'histoire moderne, la lutte antifasciste, la période contemporaine.

Cette sorte de bibliographie, concernant les contributions de la science d'un pays à la meilleure connaissance de la culture d'un ou de plusieurs autres pays sud-est européens est d'une grande utilité. Nous espérons aussi que la bibliographie que nous avons si sommairement présentée sera continuée à l'avenir.

C. V.

Zur Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes in Südosteuropa, Beiträge zur Balkanlinguistik IV, Akademie der Wissenschaften der DDR, Zentralinstitut für Sprachwissenschaft, Linguistische Studien, Reihe A, Arbeitsberichte 58, Berlin, 1979, 200 p.

Ce volume, paru à l'occasion du Congrès des études sud-est européennes d'Ankara, comprend, à part le rapport rédigé et présenté au Congrès par les linguistes allemands, cinq autres études analysant différentes périodes de l'évolution du lexique social moderne en grec, bulgare, serbocroate et albanais.

Les auteurs du rapport *Entwicklungsrichtungen in der Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes in Südosteuropa* W. Bahner, O. Buchholz, W. Fiedler, J. Irmischer et H. Walther, précisent le cadre général des discussions: la définition «*Unter gesellschaftlichen Wortschatz verstehen wir die Lexic, die sich auf die ökonomischen, sozialen und politischen Beziehungen zwischen den Klassen der Gesellschaft bezieht*» tient compte aussi de la définition proposée par Jean Dubois. Il s'agit seulement des mots généralement connus, pas des termes des vocabulaires spéciaux. Le lexique social moderne est le lexique qui se forme et se développe en commençant du milieu du XVIII^e siècle (en même temps que les mouvements de libération nationale des peuples sud-est européens). L'évolution du lexique social est présentée par rapport à l'évolution des langues littéraires devenant langues des cultures nationales orientées vers la culture universelle. Enfin, suivant des tendances générales, les auteurs cherchent à établir des périodes dans le développement du lexique social en tenant compte, avant tout, des facteurs extra-linguistiques: les étapes des mouvements de libération nationale, la formation des États nationaux, la période contemporaine.

La première période commence pour le grec, le roumain, le bulgare et le serbocroate approximativement au milieu du XVIII^e siècle, tandis que pour l'albanais dans la première moitié du XIX^e siècle.

La discussion y est plus détaillée pour le roumain, vu qu'il n'y a pas une étude spéciale dans le volume sur cette langue. Pour le roumain, jusqu'à la formation de l'État national, les étapes du lexique social sont comprises entre le XVIII^e siècle et 1830 (comme pour le grec aussi), entre 1830 et 1840, entre 1840 et 1860.

La conclusion sur cette première période est que le grec, le bulgare, le serbocroate et l'albanais emploient pour des notions nouvelles surtout les mots de l'ancien fonds enrichis de sens nouveaux (c'est-à-dire des mots pulsés au grec ancien et au byzantin, au slave ecclésiastique et respectivement au fonds ainsi nommé illyrien et latin). Il s'agit non seulement des calques linguistiques mais aussi des emprunts d'autres langues: le français (et d'autres langues occidentales) et le russe (pour le bulgare, par exemple). Le serbocroate et l'albanais utilisent aussi l'enrichissement sémantique des mots des patois. Pour ce qui est du roumain, les auteurs du rapport constatent au commencement des différences selon les provinces (comme dans le cas du serbocroate aussi) et une sorte d'équilibre entre les calques et les emprunts. Dans les étapes ultérieu-

res ce sont les emprunts — du français surtout — qui sont de plus en plus fréquents et qui ont un aspect unifié¹.

Les périodes suivantes (après la formation des États nationaux) et le lexique du mouvement ouvrier confirment les tendances initiales. (Pour l'albanais et le serbocroate — par comparaison aux périodes antérieures — on constate un purisme plus modéré et plus d'emprunts des termes internationaux.)

Ce rapport a mis en relief (en premier lieu) les voies d'enrichissement du lexique social en chaque langue et moins le processus de la formation de ce lexique; d'ailleurs, les conclusions mêmes portent sur les moyens d'enrichissement, en soulignant aussi que les langues sud-est européennes n'ont pas eu d'échanges réciproques dans ce domaine².

Pour le grec il y a aussi trois études. Dans l'étude *Bemerkungen zur Entwicklung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes im Griechischen*, Johannes Irmischer fait une analyse onomasiologique de quelques termes sociaux employés par Rigas Velestinlis, employés dans les publications de la période de la formation de l'État national et dans les premières traductions du « Manifeste du parti communiste » de Marx et Engels et du livre de Lénine « État et révolution ». Il examine l'adaptation des mots du vieux grec et du byzantin aux nouvelles notions, en tirant la conclusion que le grec a la tendance vers un purisme non exagéré; que le grec fait appel toujours s'il est possible à sa vieille tradition.

Cet article est complété par les observations de Anneliese Malina, *Bemerkungen zur Problematik der Einbeziehung des gesellschaftlichen Wortschatzes in ein neugriechisch — deutsches Wörterbuch* et par celles de Wolf Dietrich Schwickardi, *Zur neueren Entwicklung des technischen Fachwortschatzes im Griechischen*. Les deux auteurs tiennent compte du fait que la dhimotiki est de nos jours la variante officielle et attirent l'attention sur les problèmes qui en découlent: quels sont les termes qu'un dictionnaire bilingue (grec—allemand, par ex.) doit choisir et comprendre, en ce moment, quelles sont les tendances du dhimotiki (malgré l'emprunt des termes internationaux on n'oublie pas la tradition de la langue).

Une comparaison entre les deux langues slaves de l'espace sud-est européen, le bulgare et le serbocroate, donne Hilmar Walther dans l'étude *Probleme der Entwicklung des sozialen Wortschatzes im Bulgarischen und Serbocroatischen der Gegenwart*. Les caractéristiques communes sont au début: les mots d'origine grecque et turque sont remplacés par des calques et des emprunts faits à d'autres langues slaves et aux propres patois; on fait appel aussi au slave ecclésiastique, source qui perdra ensuite de son importance. A la différence du serbocroate, le bulgare s'enrichit surtout par des emprunts lexicaux du russe, tandis que le serbocroate fait des traductions (de sens ou de forme), sans exagérer pourtant le purisme. Maintenant, toutes les deux langues reçoivent des termes internationaux.

L'étude la plus étendue est celle de Oda Buchholz et Wilfried Fiedler sur le développement de lexique social albanais, dès le commencement du mouvement de libération nationale jusqu'à nos jours. En entendant par lexique social le lexique qui se réfère à la société et à l'organisation de la vie sociale, les auteurs ont inclus ainsi, de même, la discussion du lexique culturel. L'analyse est faite pour tous les auteurs importants de la Renaissance albanaise. De la sorte, on met en évidence le rapport entre la tradition et l'innovation, fait qui permet de suivre l'acceptation ou non des nouveaux mots. Comme terme de comparaison, on utilise le stade actuel de la langue. Le lecteur peut toujours observer quels sont les termes qui ont été gardés depuis leur création. La tendance constatée par les auteurs, c'est celle d'un purisme qui diminue avec le temps; l'albanais reçoit de nos jours beaucoup plus des termes internationaux qu'auparavant. (Le problème de l'origine de ces termes internationaux est posé selon la théorie de l'étymologie multiple de Al. Graur.) Cette étude très détaillée, munie d'une très riche série d'exemples et de sérieuses analyses, finit avec un remarquable chapitre sur les moyens d'enrichissement de la langue albanaise (dérivation et composition), utilisés en vue de la création des nouveaux termes. Il

¹ La bibliographie regardant le roumain, riche et complète, devrait pourtant comprendre aussi non seulement l'excellent livre de K. Bochmann, mais aussi le volume de Al. Niculescu *Individualitatea limbii române între limbile romanice II. Contribuții socioculturale*, București, 1978, qui présente d'une manière plus nuancée, avec une explication plus complexe le phénomène des emprunts des langues romaines en roumain.

² Il ne faut pas pourtant laisser totalement de côté l'apport, par exemple du roumain, pour les premières phases de la formation du lexique social de la période du mouvement national chez les écrivains et intellectuels bulgares et albanais activant en Roumanie, même si plus tard le bulgare et l'albanais ont éliminé bien des emprunts faits au roumain.

faut souligner aussi que les auteurs de cette étude se posent le problème de la diffusion de nouvelles créations lexicales, malgré le fait qu'on ne sait pas assez sur la circulation des textes dont on fait l'analyse.

Le volume que nous avons essayé de présenter s'avère bien utile par sa tentative de surprendre non seulement les tendances communes mais les différentes tendances de l'évolution du lexique social moderne dans les langues sud-est européennes. Pour le stade actuel des recherches dans ce domaine, ces contributions donnent des synthèses très bien renseignées et suggèrent à la fois des voies futures d'étude.

C. V.

MAX PFISTER, *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, 228 p.

The term "Introduction" could be misleading. Linguistics used it in the case of highly specialized works that, at the moment of publication, were actual cornerstones in the field¹. The "introduction" dealt with herein is in fact a synthetic analysis of the foundations of etymology as an autonomous discipline in a historiographical perspective. As known, a complete history of the Romance languages has not as yet been written. In view of it, international gatherings (Kolloquium zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik)² were convened and specialists began showing a greater concern for studies on the historiography of some disciplines.

In the first part of this paper, also devoted to the history of a discipline, viz. "etymology" Romance etymology is viewed in the context of the Indo-European one. The analysis of the history of the term "etymology" and of its varied acceptations, proceeds from the treatment given to it in different etymological dictionaries. Max Pfister, now a professor of Romance linguistics at the University of Saarbrücken, and for ten years editor of the *Französischen Etymologisches Wörterbuch* (under the directorship of W. von Wartburg) has subsequently conceived a comprehensive work *Lessico Etimologico Italiano* (LEI) a first fascicle of which appeared in 1979. The acceptance given today by researchers to the term etymology: "relation réelle de succession constatée entre deux mots" appears to have been attested as early as the 16th century, but what is known for certain is that the acceptance underlying present-day research dates back to the 19th century.

Early 19th century theoretical studies on etymology marked the beginning of scientific research. Even if previous authors did establish "true" etymologies (e. g. J. Ménage), this was only the play of chance and not the fruit of principally correct investigations. The first to make an in-depth research was A. F. Pott with *Etymologische Forschungen* (1836); in the same period Fr. Diez printed *Grammatik der romanischen Sprachen* (1838—1843), a work that lies at the basis of his great etymological dictionary *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, Bonn, 1853.

The theoretical principles of etymology as science have been evolving since to ever more complex solutions. In broad lines, two views could be distinguished: some linguists, like M. L. Wagner consider each etymology to be a particular, unique problem, while ever more numerous specialists, like W. von Wartburg assume that the true purpose of research in the area is to establish the etymology of groups of words, not of isolated words. And again it is surprising for us, like for the author himself, that in practice linguists, as a rule, keep applying the same simplistic procedures of indicating the formal equivalents of a word from one language for another one from another language.

Scientific etymological methods are analysed in chapter two. Advances in Romance etymology would probably be due to the development of special disciplines, e. g. historical phonetics (Fr. Diez, W. Meyer-Lübke), words and works research (Wort- und Sachforschung) (H. Schuchardt), dialectology and linguistic geography (J. Jud, K. Jaberg), history of the words (W. von Wartburg). A classification of the methods that stimulated the development of etymology as an autonomous discipline, determined the author to grant special attention to onomasiology

¹ G. Rohlf's, *Einführung in das Studium der romanischen Philologie*, Heidelberg, 1966; E. Coseriu, *Einführung in die strukturelle Linguistik*, Tübingen, 1967—1968, etc.

² Cf. H.-J. Nederehe, H. Haarmann, *In Memoriam Friederich Diez. Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik* — Trier, 2—4 okt. 1975 —, Amsterdam, 1976.

and linguistic geography. The way of the French words *etymologie*, *antenne* are treated in various etymological dictionaries is illustrative of modern research methods in the area. The parallel presentation of the solutions given by different specialists makes one constantly ponder on the etymological formulae proposed. The author reviews the history of a few famous controversies with a view to establishing some etymologies, e. g. the French-origin *trouver* was the fruit of dispute between H. Schuchardt and A. Thomas; the Italian *roca* < Latin **rotica* stirred a debate between H. Meier and G. Rohlf, and the French etymology *aune* was polemized by M. Pfister and L. Rémacle.

Obviously, however, the extension of the history of the word to etymology and the establishment, on this basis, of the origin of the word means a considerable addition of elements conducive to the exact etymological solution. The interaction between the history of the word and socio-cultural factors is exemplified by the author when demonstrating the etymology of the French terms *samedi* and *baie*. A compared etymological research over wider areas, by taking into consideration some older solutions, e. g. of the Italian *roca*, Spanish *ruca* "Spinnrocken", Portuguese *roca*, the Latin etymons **rotica* was suggested, a prototype underlying also the respective forms in the Germanic languages: German *Rocken*, English *rock*, old Northic *rokkr*.

A special paragraph is devoted to popular etymology and the tabu, very important components of terms designating the peoples' spiritual life. Extremely valuable works on this subject have appeared lately with reference to southeast European languages.

In order to assess the stage of research in etymology in the light of its practical applicability, the author of this book makes a critical overview (chap. III) of all etymological dictionaries of Romance languages, of these comprising all languages and those dealing with each language separately. Both the information provided and the appreciations made are very accurate.

A synthesis associated with detailed analyses in what etymologists is general and Romance languages specialists in particular shall find in this book. Beside a state-of-the-art in this domain the reader shall get a knowledge of ideas and scarcely discussed implications. For those engaged in the comparative study of southeast European languages, Max Pfister's work constitutes an indispensable working tool for the references a comparatist researcher is expected to make in both Slavic and Romance languages.

Z. M.

AUGUSTIN MAISSEN, MAGDALENA POPESCU-MARIN, *Antologie de poezie română*, București, Ed. Academiei, 1980, 345 p.

L'*Anthologie de poésie romanche* conçue par le professeur et le poète américain d'origine romanche Augustin Maissen et par Magdalena Popescu-Marin, chargée de recherches à l'Institut de linguistique de Bucarest, dévoile aux lecteurs roumains un domaine de la création spirituelle romane peu connu.

Le romanche est le terme générique utilisé par les auteurs de l'anthologie pour désigner les idiomes romans du canton suisse des Grisons (it. *Grigioni*, ail. *Graubünden*), situé dans les Alpes centrales, idiomes connus surtout sous le nom de rhéto-romans. Leur option et d'ailleurs conforme à la dénomination utilisée par les usagers (dans les 50 000) même de ces idiomes (*romantsch*, *rumantsch*). En réalité, le romanche est un complexe linguistique formé par une série d'idiomes dont les plus importants sont: le sursilvan, le sutsilvan et le surmiran, dans les vallées du Rhin et le ladin, dans l'Engadine et le Val Mustair (ail. *Münstertal*). Selon une opinion largement répandue, depuis Ascoli, le romanche et les autres dialectes romans parlés en Italie — dans l'Alto Adige (le ladin dolomitique) et dans le Frioul (le frioulan) — forment ensemble une unité distincte de la Romania linguistique, plus souvent nommée le rhéto-roman.

Si l'on soutient l'unité linguistique rhéto-romane par des arguments exclusivement linguistiques, celle du romanche s'appuie également sur la contiguïté territoriale, sur l'unité historique et politique. De même que la plupart des peuples néo-latins, les Romanches sont les descendants de la population romanisée d'une province de l'Empire des Césars, à savoir la Rhétie. L'histoire mouvementée du pays détermina l'asservissement successif de la population romanche (dont le processus de romanisation fut achevé vers le milieu du VI^e siècle) à la suzeraineté et à l'influence du Royaume franc et puis de l'Empire romain-germanique. Les trois « ligues » grisonnes, formées pendant le Moyen Âge (en 1367, 1395, 1436) pour défendre les intérêts des habitants du pays, unies ensuite dans une confédération d'entraide, se constituèrent en 1803 dans un canton suisse.

Toute sorte de vicissitudes géographiques (le terrain accidenté de la contrée des Grisons — des vallées séparées par des massifs et des chaînes hautes de montagnes), historiques (l'absence d'un centre culturel unificateur et notamment le puissant processus de germanisation subi par les habitants), religieuses (le catholicisme et le protestantisme en conflit) empêchèrent la constitution d'une langue littéraire unitaire. La reconnaissance, en 1938, du romanche (le *rétoroman*, en terminologie allemande) comme « Nationalsprache » (mais non pas comme « Amtssprache », aussi) de la Suisse, à côté de l'allemand, du français et de l'italien, signifia, pratiquement, la reconnaissance du droit d'emploi (dans les relations avec les autorités cantonales, dans l'enseignement et dans la culture) de ses diverses variantes, et notamment de ses deux pilastres — le sursilvan et le ladin. Des pilastres aussi parce qu'ils reposent non seulement sur une production folklorique extrêmement riche et expressive, mais aussi sur une tradition littéraire qui remonte au XVI^e siècle; pendant presque trois siècles, cette tradition fut surtout représentée par la littérature religieuse.

Les spécialistes de la littérature romanche moderne sont d'accord qu'elle a en effet débuté au XIX^e siècle, lors de la renaissance culturelle et qu'elle fut liée, de même que les autres littératures européennes, d'une part à la puissante affirmation de la conscience nationale et, d'autre part, sur le plan des lettres précisément, au mouvement romantique.

Augustin Maissen et Magdalena Popescu-Marin ont suivi attentivement la sélection des poèmes et des auteurs et ils ont essayé d'offrir, malgré l'inévitable fragmentation, une image, la plus suggestive possible, de l'évolution de la poésie romanche, dans chacune de ses quatre variantes linguistiques.

Depuis les premiers poètes importants de la renaissance romantique — le sursilvan Gion Antoni Huonder (1824—1867) et le ladin Zaccaria Palioppi (1820—1873), la littérature romanche connut un rythme toujours ascendant. Le sursilvan Giachen Caspar Mouth (1844—1906), qui eut dans la culture romanche un rôle comparable à celui de Mistral dans la poésie provençale et de Verdager dans celle catalane, réussit, par les vers d'une rare maîtrise de ses ballades, à élever son idiome maternel au niveau des langues littéraires européennes de son temps. Bien que les poètes ultérieurs (Alfons Tuor — 1871—1904 — et Flurin Camathias — 1871—1946 — en Surselva, Peider Lansen — 1863 — 1943 — en Engadine, jusqu'aux sursilvans Flurin Darms, né en 1921 et Hendri Specha, né en 1928, le ladin Andrei Peer, né en 1921, le sutsilvan Gion Tschärner, né en 1933) montrent leur préférence pour des thèmes et des expériences modernes, ils restent cependant profondément attachés aux idéaux de leur communauté. Ces idéaux semblent converger vers le maintien et la mise en valeur de leur identité ethnique et de leur originalité culturelle. Dans ce contexte, le motif de la mère patrie grisonne et de la langue des ancêtres reste toujours actuel, une vraie « fleur de lumière » qui porte à l'espoir (*Ziua mai reține! o rază de speranță! pentru cel care are / floarea luminii*, Hendri Specha, *Și se duc...*).

L'anthologie — bilingue — réalisée par Augustin Maissen et Magdalena Popescu-Marin (qui signe également la traduction des vers en roumain, ainsi que l'ample introduction), doit être considérée comme un acte de culture, d'autant plus qu'elle est la première dans le genre parue dans un pays de langue néo-latine (la première anthologie importante de la langue romanche parue dans un idiome étranger, réalisée en 1976 par le critique et le poète espagnol Angel Crespo, était monolingue). Cette anthologie facilite au lecteur roumain non seulement la rencontre avec une création poétique inconnue jusqu'à présent, mais aussi avec une langue qu'il reconnaîtra sans difficulté comme appartenant à la même famille que la sienne. La population romanche, seule à garder en Occident le nom de ses célèbres ancêtres (*rumantsch*, *romontsch* < adv. lat. *romanice*), est présentée maintenant, pour la première fois, par ses créations poétiques les plus représentatives, dans une aire linguistique et culturelle apparentée, qui, isolée au sud-est de l'Europe, a conservé, par tradition directe, le mot lat. *romanus* dans son nom national.

J. B.

DOJNOV, DOJNO, *Кресненско Разложкото въстание 1878 — 1879* (L'Insurrection de Kresna-Razlog, 1878—1879), Sofia, 1979, 334 p.

L'ouvrage de Dojno Dojnov se propose, dans le cadre de trois grands chapitres, d'aborder les répercussions politiques de l'insurrection qui s'est déclenchée et déroulée en 1878—1879 en Macédoine du Nord-Est et dans les autres parties de cette province, d'analyser dans une nouvelle optique tous les documents concernant cette insurrection et d'expliquer par là l'organisation, l'objectif et le programme insurrectionnels, de reconstituer la politique des grandes puissances et le rôle des mouvements balkaniques de libération nationale.

Le premier chapitre, intitulé *Préparation, déclenchement et déroulement de l'Insurrection* (pag. 14—117) se propose à démontrer que les causes de l'Insurrection de Kresna — Razlog ont été les mêmes que celles qui ont déterminé la précédente Insurrection d'Avrii: l'oppression étrangère et les procédés d'exploitation semi-féodaux à laquelle était soumise la population locale. Mais la cause réelle de l'Insurrection a été les décisions injustes du Congrès de Berlin concernant le problème de la Macédoine.

Les centres de la résistance de la lutte de la population de cette région pour rejeter le joug ottoman furent les villes frontalières Kjustendil et Gorna Dzumaja (Blagoevgrad) où s'est concentrée une nombreuse masse de réfugiés de la Macédoine, parmi laquelle ne manque pas des Vlaques balkaniques avec leurs voïvodes. Une place importante dans la préparation de l'Insurrection a eu la réunion du monastère de Rila qui a commencé le 8 septembre 1878. Ont assisté à la délibération Natanail Ohridski, ancien évêque d'Ohrid, Dimităr Popgeorgiev, Iljo Markov et d'autres voïvodes et chefs de « tchéta ». Des comités « Edinstvo (Unité) » ont été fondés dans la Bulgarie à la fin d'août et au début de septembre 1878. Le principal objectif que s'était assigné les comités était d'aider moralement et matériellement la lutte de résistance de la population de Macédoine contre les décisions du Congrès de Berlin.

Le deuxième chapitre est consacré à la *Direction et l'organisation de l'Insurrection* (pag. 118—171). A la bataille de Kresna ont participé avec leurs tchéta plusieurs voïvodes, le plus connu étant Stojan Karastoilov, ainsi que d'anciens volontaires et paysans des villages environnants: la direction générale était assurée par Dimităr Popgeorgiev. Au cours des combats qui se sont suivis, les insurgés parvinrent à occuper 43 localités et à pousser jusqu' à Belica et Gradešnica au Sud: au Sud-Ouest ils s'emparèrent de tout le Karšiaka; au Sud-Est les positions des insurgés se sont établies le long du Predel, au-dessus de la région de Razlog.

Au cours des opérations militaires, a été créé un état-major insurrectionnel ayant comme commandant-en-chef Dimităr Popgeorgiev, qui a pris dans ses mains la direction militaire. Ont été créés des conseils des anciens et une direction de police locale — organes du nouveau pouvoir révolutionnaire qui se sont chargés de l'organisation administrative des territoires récemment libérés, du maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la région, de la mobilisation de nouveaux combattants, etc. La direction de police avait comme mission de distribuer aussi à la population pauvre les biens des beys et des fermiers turcs enfuis.

En parallèle avec les opérations insurrectionnelles dans la région de Kresna, le 8 novembre 1878 l'Insurrection éclata dans la vallée de Bansko—Razlog aussi. Un rôle important y a joué la tchéta de volontaires qui avait en tête Banjo Marinov, ancien révolutionnaire à laquelle s'allièrent des dizaines d'insurgés locaux. Après un engagement violent, la tchéta réussit à s'emparer de la ville de Bansko. Le deuxième centre de l'insurrection, dans la vallée de Bansko—Razlog, fut le village Gorno Draglište où se sont concentrés les insurgés des autres villages de cette vallée. Ils réussirent à se défendre avec succès pendant quelques jours, mais à cause de la supériorité numérique de l'ennemi ils ont été défaits.

Le troisième chapitre se propose d'aborder *La situation politique extérieure et l'Insurrection* (pag. 172—284). L'auteur montre que l'Insurrection de Kresna—Razlog fut privée de sa réserve espérée: le soutien militaire, diplomatique et politique russe et français était en contradiction avec les intérêts austro-hongrois et anglais. Elle s'est heurtée d'autre part à un ennemi encore puissant — la machine militaire et politique de l'État ottoman. Ce sont là les causes déterminantes, à côté des raisons de caractère d'organisation intérieure, de l'échec de l'Insurrection.

En dépit de son insuccès l'Insurrection de Kresna—Razlog a été riche en résultats historiques. Elle a manifesté hautement non seulement le mécontentement de la population de cette région face à l'administration ottomane, mais aussi ses vraies et profondes aspirations à rejeter le joug étranger et l'oppression sociale et à vivre libre. C'est dans cette liaison génétique, née de l'échec de l'Insurrection de Kresna—Razlog, qu'il faut chercher aussi les causes de la création de l'Organisation révolutionnaire macédo-andrinopolitaine en 1893—1896 et du déclenchement de l'Insurrection d'Ilinden — Preobražen en 1903 qui a culminé avec l'instauration de la république de Kruševo et de la commune de Malko Tărnovo.

L. P. M.

F. R. BRIDGE, *Austro-Hungarian Documents relating to the Macedonian Struggle. 1896 — 1912*, Thessaloniki, 1976, 527 p. (Institute for Balkan Studies — 149)

Précédé par une *Introduction* (pp. 11—34), ce recueil contient 451 documents inédits conservés aux archives de Vienne (Haus-, Hoff-, und Staats archiv) et qui représentent une partie de la correspondance diplomatique reçue par le ministère des Affaires étrangères de

l'Autriche-Hongrie de la part de la légation d'Athènes, du consulat général de Salonique, des consulats d'Andrinople, de Ioannina et de Monastir, ainsi que des fragments des rapports des vice-consuls de Grébéna, Kavalla, Kirk—Klissé, Pirée, Serrès, Trikkala et Volos. L'auteur du volume a aussi publié des rapports des agents civils de l'Autriche-Hongrie travaillant sur le territoire de la Macédoine, ainsi que nombre de documents émis par la chancellerie diplomatique viennoise à destination Athènes ou Monastir.

Il s'agit de la plus importante collection de documents officiels austro-hongrois concernant l'évolution des conflits macédoniens dans la période extrêmement agitée allant de l'été de l'année 1896 (le premier document Salonique, le 23 juillet) — la veille de la guerre gréco-turque engendrée par l'ascendant du mouvement crétois — et s'achevant en août 1912 (le dernier document Athènes, 10 août) — la veille du déclenchement de la crise balkanique.

Ces sources mettent en relief la complexité de la situation politique, religieuse et culturelle des populations de la Macédoine sous la domination ottomane, les nombreux conflits et les fréquentes adversités qui ont, d'une part, opposé les peuples opprimés des Balkans à la Turquie ottomane, et, d'autre part, les différentes nationalités vivant dans cette province — Bulgares, Serbes, Grecs, Albanais, Aroumains — elles-mêmes.

On a aussi mis en évidence les orientations de politique extérieure spécifique et les intérêts des États nationaux du Sud-Est européen — La Serbie, La Grèce, la Bulgarie, le Monténégro et la Roumanie — et leur rôle dans la lutte pour la libération de la Macédoine, ainsi que la compétition des grandes puissances pour la conquête des positions plus solides dans les possessions européennes de la Turquie. Les plus nombreuses informations de la dernière catégorie se rapportent naturellement à la politique de l'Autriche-Hongrie.

Le lecteur trouve aussi des références concernant les grands événements de l'histoire européenne de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles dont le déroulement a plus ou moins influé l'évolution de la situation en Macédoine.

Ayant en vue l'origine de la plupart des documents, nombre de données esquissent la position des milieux politiques et de l'opinion publique de la Grèce devant le développement du problème macédonien, qui captait cependant l'attention de tous les gouvernements de la zone et les grandes chancelleries européennes, les formes et les moyens employés par les cabinets d'Athènes ou par le patriarcat œcuménique de Constantinople pour la défense des intérêts de l'hellénisme dans cette région.

Dans ce contexte, plusieurs documents dessinent le tableau des conflits qui ont opposés les partisans de la patriarchie à ceux de l'Exarchate bulgare, des disputes souvent sanglantes provoquées par les statuts des écoles et des églises, mais ayant presque toujours des causes politiques bien concrètes.

Les événements de l'année 1903 — la grande insurrection de Saint Élie et le programme de réformes établi à Murzsteg — trouvent des réflexions amples dans les rapports des missions diplomatiques ou des agents de l'Autriche-Hongrie en Macédoine. De même, l'attitude des autorités administratives et militaires ottomanes à l'égard des différents aspects de la situation explosive créée en zone est présentée d'une manière précise, quelques documents offrant au lecteur la possibilité de saisir les méthodes par lesquelles la Turquie incitait, par exemple, des conflits violents entre Grecs et Bulgares ou stimulait des disputes assez graves entre Grecs et Aroumains.

Les rapports austro-hongrois permettent également de déchiffrer les mécanismes de la formation des bandes armées grecques, la provenance des armes et des moyens financiers, leurs relations avec les comités de soutien fondés sur le territoire du royaume de Grèce, leurs liaisons avec les milieux politiques officiels d'Athènes. Le même intérêt présentent les détails qui soulignent les connexions entre les efforts déployés par la société grecque à l'appui de la lutte pour l'union de la Crète et ceux pour la protection des droits du monde grec en Macédoine, des efforts subordonnés à l'achèvement de la « Grande Idée », le programme national de la bourgeoisie grecque.

Le lecteur peut aussi trouver des données précieuses concernant l'atmosphère politique en Macédoine pendant les années 1908 — 1909, dominée par deux événements ayant des conséquences et significations multiples directes — c'est le cas de la victoire de la révolution des Jeunes Turcs à Constantinople — ou indirectes — comme l'annexion de la Bosnie et Herzégovine par l'Autriche-Hongrie.

Les derniers rapports brossent la situation en Macédoine dans les premières années de la deuxième décennie de notre siècle, la légère confusion installée dans les directions des combats (1911—1912) provoquée par les bruits de plus en plus fréquents concernant les sondages ou les pourparlers d'alliance entre la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro et la Grèce, qui ont pré-figuré la ligue balkanique.

Ce volume de documents vient de combler une lacune souvent ressentie par les chercheurs s'intéressant à l'histoire de la Macédoine dans cette période-là; son utilité est hors de discussion grâce aux efforts méritoires de F. R. Bridge, qui a fait un important travail scientifique.

C.I. — S.

GLENN TORREY, *Some recent literature on Romania's role in the first world war*, « East European Quarterly », XIV, 1980, 2, p. 189—206.

Le contenu de l'article dépasse en grande mesure celui de son titre, parce que l'auteur passe en revue — faisant parfois même des commentaires — la grande majorité des livres et des articles publiés, pendant les deux dernières décennies, par les historiens roumains tout comme par ceux de l'étranger. On y trouve même des dissertations soutenues, mais non publiées, en Roumanie ou à l'étranger.

En les divisant en trois catégories (1. *Œuvres générales*; 2. *Etudes spéciales concernant la neutralité de la Roumanie, 1914—1916*; 3. *Etudes concernant la participation de la Roumanie à la guerre, 1916—1918*), Glenn Torrey mentionne plus de 180 titres, de livres et d'articles. La plus grande partie de ceux-ci appartiennent aux historiens roumains. Parmi les œuvres des spécialistes de l'étranger, signalées et commentées par l'auteur, figurent, comme nous venons de le mentionner, aussi quelques dissertations intéressantes soutenues aux universités de Vienne, Boston, Bordeaux, Cambridge et Paris¹.

Se basant sur un ample matériel, Glenn Torrey arrive, entre autres, à la conclusion que certains aspects de l'histoire de la Roumanie durant la Première Guerre mondiale ont été étudiés avec prédilection, surtout par les historiens roumains (L'activité politique — diplomatique de la période de la neutralité, *La campagne militaire des années 1916—1917*), pendant que d'autres (La Situation économique, sociale et politique de la zone occupée de la Roumanie par l'armée des puissances centrales; La paix de Bucarest du 7 mai 1918; La Roumanie à la Conférence de paix de Paris) ont suscité moins d'intérêt ou ont été même négligés (La situation économique, sociale et politique en Moldavie des années 1917—1918; La politique du gouvernement présidé par Alexandre Marghiloman).

Cette remarque de l'historien américain est partiellement valable, vu que ces deux dernières années ont paru deux monographies de valeur dans lesquelles quelques aspects de l'histoire de la Roumanie pendant la Première Guerre mondiale, qui avaient en effet moins attiré l'attention des spécialistes, font cette fois-ci l'objet d'une analyse de rigueur. Le premier de ces livres est *România în primul război mondial*² (La Roumanie pendant la Première Guerre mondiale), auteurs: Victor Atanasiu, Anastasie Iordache, Mircea Iosa, Ion M. Oprea (Glenn Torrey exprimait son regret de ne pas avoir pu l'étudier, n'étant pas paru encore). Le deuxième est l'ouvrage d'Elise Campus, *Din politica externă a României, 1913—1947*³ (De la politique étrangère de la Roumanie, 1913—1947). A ceux-ci on peut ajouter encore le livre de Mircea Popa, *Primul război mondial*⁴ (La Première Guerre mondiale) qui contient aussi de nombreuses références aux actions politiques, diplomatiques et militaires de la Roumanie. En ce qui concerne les événements de Transylvanie de 1918, nous signalons de même la parution du livre de l'académicien Ștefan Pascu et de Gh. Marinescu, *Răsunetul internațional al luptei românilor pentru unitate națională*⁵ (L'écho international de la lutte des Roumains pour l'unité nationale) et celui de Vasile Netea, *Spre unitatea statală a poporului român*⁶ (Vers l'unité de l'Etat national du peuple roumain),

¹ Ulrike Schmidt, *Die Beziehungen Österreich-Ungarns und Rumâniens vom 1. August 1914 bis zum Kriegsausbruch* (Université de Vienne, 1961); Arackel Thomas Devasia, *The United States and the Formation of Greater Romania* (Boston College, 1971); Francis Conte, *Christian Rakovski, 1873—1941. Essai de biographie politique* (Université de Bordeaux, 1973); Patrick Cosgrove, *Sir Edward Grey and British Foreign Policy in the Balkans, 1914—1916: A Study in War Diplomacy* (Cambridge University, 1971); Michel Roussin, *La mission militaire française en Roumanie pendant la première guerre mondiale* (Sorbonne, 1972).

² București, Ed. militară, 1979.

³ București, Ed. politică, 1980.

⁴ București, Ed. științifică, și enciclopedică, 1979.

⁵ Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1980.

⁶ București, Ed. științifică și enciclopedică, 1979.

ces trois historiens roumains étant mentionnés par Glenn Torrey pour d'autres ouvrages parus antérieurement. C'est le même cas des historiens Ema Nastovici et Șerban Rădulescu—Zoner, mentionnés pour des articles parus dans des revues de spécialité, pendant que leurs monographies publiées ultérieurement⁷ ont échappé à l'attention du professeur Torrey. Enfin, aux nombreux articles et études mentionnés par l'historien américain, qui est au courant des derniers acquis de l'historiographie roumaine, nous devons ajouter l'intéressant article de I. Popescu—Puțuri, *Pentru o cauză dreaptă: Intrarea României în război în august 1916*⁸ (Pour une cause juste: l'entrée en guerre de la Roumanie au mois d'août 1916) et celui de A. Deac, *Activitatea pe plan internațional a reprezentanților muncitorimii române pentru recunoașterea desăvârșirii statului național unitar român: 1919—1920*⁹ (L'action internationale des représentants des ouvriers roumains en vue de la reconnaissance du parachèvement de l'unité de l'Etat national roumain: 1919—1920).

L'auteur de l'étude bibliographique du « East European Quarterly » a raison en soutenant que les écrits des historiens roumains, à quelques exceptions, ont en petite mesure comme base documentaire les dossiers des archives étrangères, pendant que la majorité des historiens de l'étranger n'ont pas utilisé les sources roumaines, même celles publiées. Ceci explique — selon l'affirmation justifiée de Glenn Torrey — que dans l'historiographie de l'étranger le rôle de la Roumanie pendant la conflagration de 1914 — 1918 est souvent minimisé, tout comme l'effort des Roumains pendant cette période; quelques historiens étrangers ont même formulé — dû à la même cause — certaines thèses erronées concernant le caractère de la guerre menée par le peuple roumain au cours des années 1916—1918.

Spécialiste consacré de l'histoire de la Première Guerre mondiale, historien qui a dirigé avec préférence ses recherches sur les relations politiques et diplomatiques de la Roumanie des années 1914—1919, Glenn Torrey a dressé un bilan fort utile dans cet article qui contient, en même temps, les réflexions et remarques d'un interprète avisé d'une phase majeure de l'histoire mondiale.

Ș. R. — Z.

Studia et acta orientalia, vol. X, Bucarest, 1980, 176 p.

Ce qui frappe, au premier abord au moins, le lecteur du dernier volume de *Studia et acta orientalia*, c'est le registre large — géographie et chronologie à la fois — des préoccupations des orientalistes roumains.

En commençant avec l'histoire — et, bien sûr, par ordre chronologique — il faut signaler en premier lieu les courtes mais intéressantes *Bemerkungen zum pontisch orientalischen Plan Alexanders des Grossen* de Vladimir Iliescu, qui discute l'expédition du général macédonien Zopyrion dans les parties nord-pontiques (jusqu'à Obolie) — l'auteur retient comme date de l'expédition les années 334—331 av. n. è. — par rapport aux plans pontico-orientaux d'Alexandre le Grand. Soulignant le caractère local de l'action de Zopyrion, l'auteur arrive à la conclusion suivante: « le plan pontique d'Alexandre n'a jamais atteint la phase de réalisation — comme d'ailleurs tous les plans qui lui ont été attribués — (ce plan) n'a pas été déterminé par des prémisses économiques, mais — comme on devait s'attendre — Alexandre a poursuivi aussi dans cette direction la suprématie militaire et politique de la Macédoine » (p. 85).

Deux études sont consacrées aux aspects de l'expansion ottomane dans l'Europe. Mihail Maxim présente *Un trésor d'aspres turcs des XV^e—XVI^e siècles* (pp. 89—102) découvert dans le village de Bertești de Jos (dép. de Brăila). Le trésor est composé par 290 monnaies ottomanes (aspres), frappées entre 1451 et 1520, donc pendant les règnes des sultans Mehmed II, Bayezid II, Selim I, Süleyman I, à Novo Brdo, Kratovo, Serres, etc. Le nombre le plus grand (269) des monnaies date de Bayezid II. Les observations, toutes plus intéressantes les unes que

⁷ Ema Nastovici, *România și puterile centrale în anii 1916—1918*. (La Roumanie et les puissances centrales au cours des années 1914—1918), București, Ed. politică, 1979; Șerban Rădulescu-Zoner, *România și Tripla Alianță la începutul secolului al XX-lea: 1900—1914*, (La Roumanie et la Triple Alliance au commencement du XX^e siècle: 1900—1914), București, Ed. Litera, 1977; voir aussi Gh. N. Cazan et Ș. Rădulescu-Zoner, *România și Tripla Alianță* (La Roumanie et la Triple Alliance), București, Ed. științifică și enciclopedică, 1979.

⁸ « Anale de istorie », XIII, 1977, 6, p. 7—23 și XXIV, 1978, 2, p. 3—16.

⁹ « Revista de istorie », 31, 1978, 11, p. 2001—2028.

Les autres, de M. Maxim portent sur la signification d'histoire économique du trésor. L'auteur constate avec raison que le trésor confirme « la pénétration massive de la monnaie ottomane notamment en Valachie, à partir du règne de Mehmed II et spécialement de celui de Bayezid II, donc à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle (p. 93). La réforme financière de Bayezid II, la possibilité de payer les obligations péculnaires envers la Porte dans n'importe quelle monnaie, y compris la monnaie ottomane, le volume accru des échanges entre les Pays roumains et l'Empire ottoman, les difficultés dans l'approvisionnement en métal précieux en dehors du monde ottoman expliquent — selon l'auteur — la cessation des émissions monétaires de la Valachie et de la Moldavie vers 1480. A retenir aussi l'observation de l'auteur sur « la dernière tentative de résister devant la monnaie ottomane » (p. 94) faite par les princes valaques Vladislav II et Vlad l'Empaleur et les princes moldaves Petru Aron et Etienne le Grand. Il va sans dire que l'histoire monétaire de l'Europe du Sud-Est tirera un grand profit de la contribution de M. Maxim.

L'autre étude d'histoire ottomane ou, plutôt, d'histoire des relations turco-roumaines est due à M. M. Alexandrescu—Dersca Bulgaru et porte sur *La conquête d'Oradea (Varat) par les Turcs (1660) et la question des cinq comtés (beş nahije)* (p. 5—13). Après avoir souligné l'importance stratégique de la forteresse d'Oradea et relaté la conquête par les Turcs en 1660, suivie par la formation d'un nouvel eyalet, l'auteur, étayé sur des documents inédits, retrace les efforts des beylerbeys d'Oradea d'élargir les limites de leur eyalet par l'usurpation des cinq comtés (Crasna, le Solnoc Moyen, le Solnoc Intérieur, Dobla et Cluj), pour augmenter leurs revenus. Leur tentatives ont rencontré la résistance du gouvernement de la Transylvanie (le prince et la diète), ce qui a déclenché aussi une vive discussion sur les circonstances de la soumission de la Transylvanie à la Porte (on alléguait dans le camp ottoman que la Transylvanie était un pays conquis par le sabre ou une « possession héréditaire » du sultan). La dispute prit fin avec la conquête de la Transylvanie par les Autrichiens à la fin du XVII^e siècle.

Dans le domaine de la philologie signalons la contribution de Vladimir Drimba *Miscelanea Cumanica XIII. A propos de quelques textes comans marginaux*, réponse au compte-rendu du savant kazakh A. K. Kuryšžanov sur la *Syntaxe comane* de l'éminent spécialiste roumain. Comme A. K. Kuryšžanov déplore l'absence des textes marginaux de *Codex cumanicus* dans le livre du savant roumain, Vladimir Drimba rappelle les buts de sa *Syntaxe* et discute avec son érudition bien connue les exemples cités par le spécialiste kazakh.

L'histoire de la littérature ottomane tirera profit de la contribution de Viorica Dinescu *Aspects du réalisme dans le roman turc de la période « Tanzimat »* (p. 69—76). L'auteur insiste sur le contexte socio-politique de l'apparition (ou mieux de la pénétration) du roman dans la littérature turque et met en lumière les traits du roman réaliste turc, insistant sur la valeur de l'œuvre de Samipaşazade Sezai.

Signalons encore les études de Uzbek Baitchura (Leningrad), *Tataro—Bulgarica (I), On the Origin of the Qazan Tatars according to some Linguistic Data* (p. 15—26); Vlad Bănăţeanu, *Le calendrier arménien à la chronologie du Proche-Orient* (p. 39—46), Mefkiure Mollova (Sofia), *Sur quelques devinettes du Codex Cumanicus* (p. 103—116), Dan Şuşanski *Canemiriana (I) (Démètre Canemir et la date de naissance de Mahomet. II Un diction arabe chez Démètre Canemir)*.

Des études d'égyptologie, sémitologie, assyriologie, qui dépassent le cadre de préoccupations de cette revue, et une riche rubrique des comptes rendus enrichissent le volume. Nous saluons donc ce nouveau volume et remercions les éditeurs: Mircea Angheliescu et Vladimir Drimba.

V. C.

Dacoromania. Jahrbuch für östliche Latinität, herausgegeben von PAUL MIRON. Verlag Karl Alber Freiburg / München, 4/1977—1978, 300 p.

Le nouveau tome de la publication que le professeur Paul Miron fait paraître depuis plusieurs années révèle toujours le même objectif informationnel: tenir au courant les milieux cultivés de l'étranger des dernières recherches concernant la romanité orientale poursuivies dans les divers domaines — historique, linguistique, littéraire, ethnologique, etc. Sans être régi par le même concept thématique des deux premiers volumes, ce quatrième tome présente une matière disposée en trois sections. Il y a tout d'abord la section des études historiques — la plus étoffée aussi — dont les sujets vont depuis *l'infiltration économique roumaine en Dacie préromaine* (I. Glodariu), jusqu'aux *prémisses du renouvellement du traité d'alliance entre la Roumanie et les puissances centrales en 1892* (V. Cristian et A. Filimon). L'histoire des naturels de l'espace carpatodanubio-pontique y est considérée dans son contexte européen, les auteurs respectifs faisant montre de préférence d'une perspective universaliste: perspective légitime d'autant plus que les études en question se rapportent, pour une bonne partie, à l'aire de la Dobroudja, dont on connaît la vocation commerciale, nourrie par le voisinage de la mer. Des pages d'infor-

mation inédite et substantielle ont été consacrées aux *sources écrites relatives aux localités de Dobroudja situées sur le Danube aux XI^e-XIV^e siècles*, informations qui seront approfondies par la suite dans une autre étude, destinée à jeter un jour plus clair sur ces centres urbains du territoire roumain, dont l'influence a joué certainement un grand rôle dans le développement de l'urbanisme des provinces nord-danubiennes au moyen âge (Silvia Baraschi). *Les données regardant l'histoire de la ville de Bârlad aux X^e - XIV^e siècles*, augmentant une bibliographie déjà considérable, poussent Victor Spinei à conclure que les « Berladniks » mentionnés au XII^e siècle n'étaient pas des autochtones, mais des nomades arrivés probablement des steppes nord-pontiques et qu'ils n'ont jamais fondé de formations étatiques dans le sud de la Moldavie, région ravagée à la suite des invasions turcomanes et repeuplée par les autochtones vers la fin du XIII^e siècle. Il s'ensuivrait que le fameux *Berlad*, polarisant une vieille dispute historiographique, est à rechercher donc dans quelque principauté russe. Approfondissant un thème déjà abordé dans son volume *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești* (Byzance, Balkans, Occident aux commencements de la culture médiévale roumaine — 1974), Răzvan Theodorescu lui ajoute d'« ai tres remarques portant sur les *Civilisation autochtone et civilisation allogène aux débuts politiques des indépendances médiévales en Europe orientale*, en soulignant l'augmentation sensible de l'élément autochtone dans les milieux cultivés, ainsi que dans l'œuvre littéraire et artistique de cette zone du continent (Bulgarie, Russie, Serbie, Pays roumains), comme une expression des nouvelles « indépendances » qui s'ébauchent sous l'influence de cette magnifique Byzance, destinée à demeurer néanmoins pour les cultures respectives un facteur allogène de civilisation.

En abordant de son côté *Quelques aspects concernant la situation des Principautés Valaques du XV^e siècle vues de Caffa*, le professeur Maryan Malowist (Cracovie), se demande « si les Génois de Caffa étaient-ils intéressés aux succès ou à l'échec d'Etienne le Grand et en conséquence au sort des territoires moldaves et valaques au XV^e siècle ». Or, la réponse qu'il donne à cette question, réponse fondée sur des documents officiels, des rapports, des mémoriaux, met en lumière le manque d'intérêt vis-à-vis de la lutte anti-ottomane du prince roumain non seulement des Kéfiotes, mais aussi des Polonais, qui ne désiraient rien d'autre que d'entretenir des rapports satisfaisants avec le Croissant.

L'évolution démographique de la Dobroudja avec un regard spécial en ce qui concerne les Roumains, considérée à partir du XV^e siècle, fait l'objet d'une étude de Tudor Mateescu *La population roumaine du littoral dobroudjien de la Mer Noire sous la domination ottomane*. Faisant appel, entre autres, à des documents d'archives, l'auteur est amené à constater que la population roumaine, loin de disparaître de cette province après l'installation de la domination ottomane, devait augmenter peu à peu en nombre, notamment aux XVIII^e-XIX^e siècles, pour finir par réintégrer l'Etat roumain.

Bien connue par ses études antérieures au sujet de la genèse de la Roumanie moderne, Cornelia Bodea traite ici de *la base sociale des mouvements de libération nationale chez les Roumains de Transylvanie aux XVIII^e-XIX^e siècles*, cependant qu'Andreas Hillgrueber — auquel l'historiographie est redevable, entre autres, d'une substantielle monographie *d'Otto von Bismark* (1979) — s'attache à l'examen du *Congrès de Berlin et l'indépendance de la Roumanie*, démarche qui le fait aboutir à la conclusion que si le rôle de la Roumanie en 1875-1878 n'a pas été de toute première importance pour l'évolution de la crise orientale, il n'en fut pas, par contre, absolument dépourvu d'intérêt. L'analyse succincte mais pénétrante du système des forces au XIX^e siècle a permis à l'auteur de dégager la « mécanique » des changements opérés par le Congrès de Berlin et leurs répercussions sur le statut juridique de la Roumanie. Ce fut la faiblesse et non pas la solidité de la suzeraineté ottomane, maintenue par le Congrès de Paris (1856), qui se relève à lui comme la véritable cause de l'option roumaine de 1877, option misant non sans risques, sur la rivalité des grandes puissances quant à l'espace carpatodanubien. L'auteur estime le cas de la Roumanie en l'occurrence comme typique pour l'opacité des grandes puissances vis-à-vis des intérêts des petits Etats.

Dans leur étude sur *Les prémisses du renouvellement du traité d'alliance de la Roumanie avec les puissances centrales (1892)*, les deux auteurs, V. Cristian et A. Filimon, proposent une interprétation plus nuancée des circonstances qui présidèrent à la prolongation de ce traité dix ans après sa signature, tout en lui conservant son caractère « provisoire ».

Enfin, des pages très étoffées et bien informées, consacrées aux *efforts en vue d'assurer leur indépendance ecclésiastique chez les Roumains*, vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, quand fut bloquée une tentative de fonder un évêché autonome, sont dues à Radu Constantin Miron.

Trois études sans rapports entre elles sont réunies sous la rubrique langue et littérature. L'une de ces études, rédigée par V. Arvinte, examine d'un point de vue comparatiste les « réalisations historiques » du mot *Romanus*, confirmant une fois de plus la remarque de W. von

Humboldt à propos du riche contenu historique que peut cacher un mot et du fait que généralement « les langues font partie d'une manière révélatrice des principales forces créatives de l'histoire humaine ». Une autre étude traite de *Literatur und Literaturbetrachtung in den "Akademischen Blättern"*, 1896—1914 (Stefan Sienerl), mettant en lumière le fait qu'à l'aube de notre siècle la vie littéraire se révèle plus stratifiée et plus contradictoire qu'on était enclin de le penser. Avec *Le thème des ruines chez les premiers poètes romantiques roumains* (Mihai Vornicu) la vaste bibliographie du problème s'enrichit de la remarque concernant la « renaissance » roumaine qui, alors que la Renaissance occidentale avait évoqué généralement les monuments de l'Antiquité, se tournait vers les édifices du Moyen Age féodal comme vers l'unique « Antiquité visible ».

La dernière section groupe quelques contributions d'ethnologie et d'histoire de l'art. P. Caraman, le savant de grand prestige trop tôt disparu, s'occupe de *Fantaisie et réalité dans les poèmes épiques populaires du Sud-Est européen*, en faisant une distinction entre les ballades purement fantastiques et celles de type mixte, afin de les étudier dans une perspective comparatiste. Partant des mentions documentaires et de certaines recherches archéologiques, N. Constantinescu aborde *Die Chronologie der Denkmäler im Fürstenhof Argeş (13. — 14. Jh.) und ihre historische Bedeutung*, en apportant certaines précisions surtout quant au rapport entre la première église d'Argeş (I) et la nouvelle (Argeş II). Auteur d'une intéressante étude sur la décoration à fresques du monument (RRHA, 16/1979), Carmen Laura Dumitrescu tente maintenant la restitution de *La structure originelle de l'église Saint Nicolae Domnesc de Curtea de Argeş*, préoccupée donc de l'aspect architectural, des interférences artistiques reflétées par le célèbre monument, du caractère original de l'intégration des divers éléments qui le composent dans une magnifique synthèse.

De cette manière, le quatrième tome de « Dacoromania » se présente sous la forme d'une nouvelle et substantielle contribution à la connaissance de l'histoire et de la culture roumaine. Un index des noms en rend l'usage plus facile pour les spécialistes.

A. Z.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XIX (1981)

ÉTUDES

Byzance : Hommes et choses

BALLETTO, LAURA (Genova), Marchands italiens en Orient au XIII ^e siècle. De Savone à Byzance en 1179, 3	463
BARASCHI, SILVIA, Sources byzantines et la localisation de Chilia, 3	473
DIACONU, PETRE, Un dénéral monétiforme trouvé à Păcuțul lui Soare, 3	485
GUILLOU, ANDRÉ (Paris), Outils et travail dans les Balkans du 13 ^e au 19 ^e siècles, 3	443
ILIESCU, OCTAVIAN, Notes en marge d'une monographie récente concernant la Roumanie génoise, 3	451
MIHĂESCU, HARALAMBIE, Les termes byzantins βίρρον, βίρρος « casaque, tunique d'homme » et γούνα « fourrure », 3	425
POPESCU-MIHUȚ, EMANUELA, Contributions à l'étude des mots latins dans la littérature juridique byzantine, 3	433

Byzance : productions artistiques et société

BARNEA, ION, La crypte delle basiliche paleocristiane della Scizia Minor, 3	489
GEORGESCU, MARIA, The kiosk of the princely court of Tirgoviște and its place in the architecture of the 17th and the 18th centuries, 3	531
PILLAT, CORNELIA, Quelques notes sur le thème de la déisis et son emplacement dans la peinture murale romaine du Moyen Âge, 3	517
PUTKO, VASILII (Kaluga), О Ленинградских фрагментах Иерусалимской Псалтири 1053—1054 гг. 3	507

Byzance : Structures sociales et relations politiques

BREZEANU, STELIAN, "Blachi" and "Getae" on the Lower Danube in the early thirteenth century, 3	595
IRMSCHER, JOHANNES (Berlin), Hellenische Polis und byzantinisches Staatsdenken, 3	569
NANDRIȘ, J. G. (London), The Role of « Vlah » and its rulers on Athos and Sinai, 3	605
PETRE, AURELIAN, Byzance et Scythie Mineure au VII ^e siècle, 3	555
TANAȘOCA, NICOLAE-ȘERBAN, De la Valachie des Assénides au Second Empire Bulgare, 3	581
TEOTEOI, TUDOR, Ascalon : A mistaken toponym in "The Life of Niphon, Second Patriarch of Constantinople", 3	611
ZAHARIA, EUGENIA, Über die Frühmittelalterischen rumänischen Dörfergemeinschaften, 3	543

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., 4, P. 819—823, BUCUREȘTI, 1981

«Byzance après Byzance»: une réévaluation

BREZEANU, STELIAN, Grecs et Thraco-Bulgares sur le Bas-Danube sous le règne du tsar Boris-Michel, 4	643
CASSOLY, ANNE-MARIE (Strasbourg), Autour de l'insertion dans le <i>Mercur</i> de France de la Constitution de Constantin Mavrocordato, 4	751
CERNEA, ELENA, Die Sammlung eines aufgeklärten Geistes: Die Brukenthal Sammlung, 4	763
CONSTANTINESCU, RADU, La digamie dans le droit canon du Sud-Est européen, 4	673
MAXIM, MIHAI, Les relations des Pays Roumains avec l'archevêché d'Ohrid à la lumière de quelques documents turcs inédits, 4.	653
MIHAIL, PAUL, Réminiscences athonites dans la gravure roumaine du XVII ^e siècle, 4	723
PIPPIDI, ANDREI, Libraries and readers in early modern South Eastern Europe, 4	705
ȘOTROPA, VALERIU, L'influence de l'humanisme dans le développement du droit en Roumanie, 4	681
VELCULESCU, CĂTĂLINA, Les copistes de Transylvanie et les apologues de Barlaam, 4	737

Relations politiques

CAMARIANO, NESTOR, Rhigas Velestinlis. Compléments et corrections concernant sa vie et son activité, II, 1	41
CVETKOVA, BISTRA A., (Sofia), Die Feldzüge Wladislaw III. Jagiello und Ianku de Hunedoara (1443–1444), der Südosten Europas und die Bulgaren, 1	17
DASCĂLU, NICOLAE, The economic Little Entente. An attempt at setting up a European Economic Community (1922–1938), 1	81
SCURTU, IOAN, Relationships of the Peasants' Party of Romania with the Agrarian Parties of Central and South-East Europe (1918–1920), 1	31
TUȚU, DUMITRU, Aspects de la politique étrangère de la Roumanie dans le Sud-Est européen entre les deux guerres, 1	3
UNDERDOWN, MICHAEL (Melbourn), Die kleine Staaten auf der Genfer Abrüstungskonferenz, 1.	71

Problèmes de l'historiographie contemporaine

BREZEANU, STELIAN, TUDOR TEOTEOI, Byzantinische Studien in Rumänien, 2	289
FOTINO, NICOLAE, ALEXANDRU CERNATONI, Der Rumänische Beitrag zur Entwicklung der wissenschaftlichen Zusammenarbeit im Rahmen des internationalen Verbands für sudosteuropäische Studien, 2.	225
GEORGESCU, VALENTIN AL., Der Beitrag der rumänischen Geschichtsschreibung zum Studium der Städteentwicklung, der Verstädterung und der Urbanisierung im Südosten Europas, 2	239
GOLLNER, CARL, Der Beitrag rumänischer turkologischer Forschungen zur besseren Kenntnis des Osmanischen Reiches, 2	283
GROSS, HERMANN (München), Ziele und Aufgaben der Südosteuropa-Gesellschaft in der Südosteuropa Forschung, 2.	231
GUMPEL, WERNER (München), Gemeinsame Interesse der Bundesrepublik Deutschland und Rumäniens im Bereich der Wirtschafts-wissenschaftlichen Forschung, 2	249
HARTL, HANS (München), Das Südost-Institut, 2	263
IORDAN-SIMA, CONSTANTIN, La Turquie kémaliste et l'idée du pacte balkanique dans les années 1925–1926, 2	311
MARCU, LIVIU, Rumänische Forschungen südosteuropäischer landlicher Soziologie, 2	267
MUȘAT, MIRCEA, 60 years since the formation of the Romanian Communist Party, 2	213
POPA, MIRCEA N., Rumänische Forschungen betreffend das Wirtschaftsleben des Europäischen Südostens, 2	257
STĂNESCU, EUGEN, Der Beitrag des Instituts für südosteuropäische Studien zur Entwicklung der Erforschung des Europäischen Südostens in Rumänien, 2	219

TURCZINSKI, E. (Bochum), Forschungen zur Geschichte Rumäniens an deutschen Universitäten, 2	273
ZUB, ALEXANDRU, Histoire et anthropologie : la contribution de Mircea Eliade, 2	301

Relations linguistiques

BOGDAN DAMIAN, P., L'originalité des inscriptions, manuscrits, documents et livres roumains rédigés en slave, 1	97
FRĂȚILĂ, V., Gustav Weigand und die Balkanonomastik, 1	147
HAMP, ERIC P. (Chicago), Latin <i>dextrata</i> and Indo-European * <i>deksi-no</i> , 1	141
MIHĂESCU, DORU, La plus ancienne synthèse roumaine des chronographes néo-grecs vénitiens du XVIII ^e siècle, II, 1	109
SCĂRLĂTOIU, ELENA, Romanian lexical elements in Macedonian and Serbo-Croatian, 1	133

Textes et documents

CERNOVODEANU, PAUL, Le journal des travaux du Congrès de Karlowitz (1690–1699), 2	325
POPESCU-MIHUȚ, EMANUELA, Encore une preuve de la diffusion du Manuel de Lois rédigé par Michel Photinopoulos en 1766, 2	379
VELCULESCU, CĂTĂLINA, Slavonic and Romanian versions of the collection of texts entitled "Prolog", 2	369

Chronique

GHIĂȚĂ, ANCA, CONSTANTIN IORDAN-SIMA, Les jours de l'AIIESEE au XV ^e Congrès International des Sciences Historiques (Bucarest, 10–17 août 1980), 1	169
MIHĂESCU, H., Eqrem Çabej, 1	172
SIUPIUR, ELENA, Publications périodiques parues à l'occasion du XV ^e Congrès International des Sciences Historiques, 1	170
STEINKE, KLAUS (Heidelberg), Internationales Kolloquium in West-Berlin 1981	771
TANAȘOCA, ANCA, Echos de l'Institut des Etudes sud-est européennes : Bucarest, juillet 1980 – juin 1981, 4	772

Comptes rendus

BARON, SALO WITTMAYER, A social and religious history of the Jews, XVII (<i>Andrei Pippidi</i>), 2	398
BOBANGO, GERALD J., The Emergence of the Romanian national state (Gh. Platon), 1	185
BRĂȚIANU, GHEORGHE, Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești (<i>Lucian Boia</i>), 3	628
CARTOJAN, NICOLAE, Istoria literaturii române vechi (<i>Cătălina Velculescu</i>), 3	630
CIOBANU, VENIAMIN, Jurnal ieșean la sfârșit de veac (<i>Andrei Pippidi</i>), 4	779
CIOBANU, VENIAMIN, Relațiile politice româno-polone între 1699 și 1848 (<i>Andrei Pippidi</i>), 4	782
CRISTIAN, VASILE, Istoriografie generală (<i>C. Jordan-Sima</i>), 1	175
DIMOV, GEORGI, Българската марксистическа критика и развитието на националната литература (<i>Strahil Popov – Sofia</i>), 4	731
Enlightenment and Romanian society (<i>Andrei Pippidi</i>), 3	632
Europäische Volksliteratur. Festschrift für Felix Karlinger (<i>Cătălina Velculescu</i>), 2	398
GEORGAKAS, DEMETRIOS J., Ichthyological terms for the sturgeon and etymological of the international terms botargo, caviar and congeners (<i>H. Mihăescu</i>), 1	180

INEICHEN, GUSTAV, Allgemeine Sprachtypologie (<i>Zamfira Mihail</i>), 4	789
Inscripțiile antice din Dacia și Scythia Minor (<i>Haralambie Mihăescu</i>) 3	626
IORGA, NICOLAE, La place des Roumains dans l'histoire universelle (<i>Al. Zub</i>), 4	784
IVĂNESCU, G., Istoria limbii române (<i>H. Mihăescu</i>), 2	391
Memoriile Secției de Științe Istorie (<i>Alexandru Barnea, Ștefan Vilcu</i>), 1	188
MOUROUTI-GHENAKON, ZOE, 'Ο Νικηφόρος Θεοτόκης (1731—1800) και ἡ συμβολὴ αὐτοῦ εἰς τὴν παιδείαν τοῦ γένους (<i>Andrei Pippidi</i>), 1	183
MURNU, GEORGE, D., Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen (<i>N. Saramandu</i>), 2	394
The "Past" in medieval and modern Greek culture (<i>Lia Brad</i>), 3	635
PILLAT, CORNELIA, Pictura murală în epoca lui Matei Basarab (<i>Cătălina Velculescu</i>), 4	786
România în relațiile internaționale, 1699—1939 (<i>Al. Zub</i>), 3	737
Școala muzicală de la Putna. Manuscrisul 56/544/576 I (<i>Adriana Șirli</i>), 3	623
VALOTA CAVALLOTTI, BIANCA, Nicolae Iorga (<i>Virgil Căndea</i>) 4,	777

Notices bibliographiques

Албания в българската литература 1878—1979. Анотирана библиография (<i>Cătălina Vătășescu</i>), 4,	805
Balkans Südosten, die deutschsprachige Welt und die Völker Österreich-Ungarns während der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts (<i>Johannes Irmischer</i>), 1, 201, BĂR- BUTĂ, N., NICOLAE BOCSAN, Independența României în opinia belgiană (<i>Al. Dușu</i>), 1, 191. BOTSARIS, MARKOS, 'Ο ἑλληνο-ἄλβανικὸν λεξικὸν τοῦ Μάρκου Μπότσαρη (Φιλολογικὴ ἔκδοσις ἐκ τοῦ αὐτογράφου) ὑπὸ Τίτου Π. Γιοχάλα (<i>H. Mihăescu</i>), 2, 411. BRIDGE, F. G., Austro-Hungarian documents relating to the Macedonian struggle. 1896—1912, (<i>C. Iordan- Sima</i>), 4, 811. Byzantine studies, vol. V, fasc. 1—2/1979 (<i>Tudor Teoteoi</i>), 2, 412.	
CORNEA, ANDREI, « Primitivii » picturii românești (<i>Andrei Pippidi</i>), 4, 802.	
Dacoromania. Jahrbuch für östliche Latinität (<i>Al. Zub</i>), 4, 815. DOJNOV, DOJNO, Крече- ненско Разложкото въстание 1878—1879 (<i>Liviu P. Marcu</i>), 4, 810. DUJCEV, IVAN, Sur le problème du rayonnement de la culture et de la civilisation byzantine après 1204 (<i>Johannes Irmischer</i>), 1, 200. DUMISTRĂCEL, STELIAN, Lexic românesc. Cuvinte, metafore, expresii (<i>H. Mihăescu</i>), 1, 197.	
Ethnographie albanaise (<i>Liviu P. Marcu</i>), 1, 207.	
FITZ, JENO, Der Geldumlauf der römischer Provinzen im Donaugebiet Mitte des 3. Jahr- hunderts (<i>H. Mihăescu</i>), 2, 410.	
GIEYSZTOR, A., Istorija na službe jugo-vostočnoj politiki rečpospolitoj v XV i XVI vv (<i>Paul Mihail</i>), 2, 415. GJIKA, THANAS, Mihail Gramenoja publicist demokrat (<i>H. Mihăescu</i>), 1, 198. GOOCH, BRISON D., An 1853 formula for Ottoman victory (<i>Andrei Pippidi</i>), 2, 419. GOUDOEVEER, A. P., Romanian history 1848—1918. Essays from the First Dutch-Romanian Colloquium of Historians (<i>Al. Dușu</i>), 1, 192.	
HAARMANN, HARALD, Der lateinische Einfluß in den Interferenzzonen am Rande der Romania (<i>H. Mihăescu</i>), 1, 195. HALDON, JOHN F., Recruitment and con- scription in the Byzantine army c. 550—950. A study of the origins of the Stra- tiotika Ktemata (<i>Stelian Brezeanu</i>), 4, 797. HUNGER, HERBERT, Stilstufen in der byzantinischen Geschichtsschreibung des 12. Jahrhunderts: Anna Kom- nena und Michael Ghykas (<i>Johannes Irmischer</i>), 1, 200.	
Importants sites en Slovaquie (<i>Johannes Irmischer</i>), 1, 202. Inscriptiile din Scythia Minor. Capidava, Troesmis, Noviodunum (<i>H. Mihăescu</i>), 2, 409.	
JAGER, ECKHARD, Die Südosteuropa Politik Napoleons III (1856—1870) (<i>Al. Dușu</i>), 1, 193.	
KARAS-IOANNIS Οἱ θετικὲς φυσικὲς ἐπιστῆμες στὸν ἑλληνικὸ 18 αἰῶνα (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>), 2, 417. KRIARAS, EMMANOUIL, Λεξικὸν τῆς μεσαί- ωνικῆς 'Ελληνικῆς δημόδου γραμματείας 1100—1669. Tome VII, (<i>H. Mihăescu</i>) 4, 796.	
DANGITSIS, KONSTANTINOS, Ἐτυμολογικὸν λεξικὸν τῆς νεοελληνικῆς (<i>H. Mihăescu</i>), 2, 410. Lexikon des Mittelalters Erster Band/Vierte Lieferung (<i>Octavian Iliescu</i>), 1, 206. Lexikon des Mittelalters. Erster Band/Achte Lieferung (<i>Octavian Iliescu</i>), 4, 799.	

- MAISSEN, AUGUSTIN, MAGDALENA POPESCU-MARIN, Antologie de poezie română (*Jana Balacciu*), 4, 809. Mandatoforos, Δελτίο Νεοελληνικών Σπουδών τεύχος 15, 1980 (*Lia Brad*), 2, 422. MASTRODIMITRIS, D., "Ελληνες λόγιοι ΙΕ'-ΙΘ' (αἰώνες) (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 1, 209. ΜΗΛΑΙΕΣΚΟΥ-ΒΙΡΛΙΒΑ, V., La monnaie roumaine chez les Daces Orientaux (*H. Mihăescu*), 2, 409. MITSAKIS, K., Modern Greek music and poetry. An Anthology (*Lia Brad*), 2, 421. Monumenta Cartographica Jugoslaviae, II: Srednevekovne Karte (*Bogdan P. Damian*), 2, 413. MUȘAT, MIRCEA, Sources et témoignages étrangers sur les ancêtres du peuple roumain (*Al. Dușu*), 1, 193.
- На истории культуры средних веков и возрождения (*Johannes Irmscher*), 1, 201. NORGAARD LARS, O. L. SMITH, A Byzantine Iliad. The text of Par (*Johannes Irmscher*), 1, 201. Noul Atlas Lingvistic Român pe regiuni (*H. Mihăescu*), 1, 197.
- PETSALIS-DIOMIDIS, N., Greece at the Paris Peace Conference (1919) (*Constantin Iordan-Sima*), 1, 205. PFISTER, MAX, Einführung in die romanische Etymologie (*Zamfira Mihail*), 4, 808. PFLIGERSDÖRFFER, GEORG, Ein Vorposten Österreichs in Griechenland zur Zeit seines Wiedererstehens (*Johannes Irmscher*), 1, 201. PIPPIDI, ANDREI, Mysticisme et rationalisme au Phanar, le cas de Daniel de Fonseca (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 1, 202. Pliska-Preslav. Des recherches et des matériaux (*Petre Diaconu*), 4, 798. Politico-historical works of Symeon Archbishop of Thessalonica (*H. Mihăescu*), 1, 198. ΠΡΟΤΟΡΟΠΑ-ΒΟΥΒΟΥΛΙΔΟΥ, GLIKERIA, 'Η 'Αθηναϊκή Σχολή. Γραμματολογικὸ διάγραμμα (*Johannes Irmscher*), 1, 201.
- Revue de la Commission Nationale Roumaine pour l'UNESCO 3—4/1979 (*Al. Dușu*), 1, 194. ROSETTI, C. A., Corespondență (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 4, 804.
- SAKVARELIDZE, T. A., Из истории грузинского чеканного искусства XII века (*Paul Mihail*), 4, 800. Studia et Acta Orientalia, vol. X (*Virgil Ciocllan*), 4, 814. Studi di filologia bizantina, I (Quaderni del Siculurum Gymnasium, 8) (*H. Mihăescu*), 4, 796. SULEJMANI, FADIL, E. Mbsuame e kreshtere e Lekë Matrengës (*H. Mihăescu*), 1, 196. SVEŠNIKOVA, T. N., Волкиборотни у румын „Balcanica. Лингвистические исследования (*H. Mihăescu*), 1, 199. Йоанн Скилица (*J. Irmscher*), 1, 200.
- TOMADAKIS, VASILEIOS FR., Γέωργιος Σέρουτος (ἢ Σέρβιος) (1783—1849) Βίος καὶ ἔργον (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 1, 204. TODOROVIĆ, DESANSKA, Jugoslavia i balkanske države 1918—1923 (*Milan Vanku*), 2, 420. TORREY, GLENN, Some recent literature on Romania's role in the First World War (*Serban Rădulescu-Zoner*), 4, 813. Τόπος καὶ εἴκονα. Χαρακτικὰ ξένων περιηγητῶν γιὰ τὴν Ἑλλάδα, ἀπὸ σπάνια βιβλία τῆς Γενναδείου βιβλιοθήκης, Μουσείου Μπενάκη, ἰδιωτικῶν συλλόγων. Τόμος Α', ἀπὸ τοῦ 15^{ου} ἕως τον 17^{ου} α. (*Andrei Pippidi*), 4, 801. TSAMIS, DEM. G., Ἰωσήφ Καλοθέτου Συγγράμματα (*H. Mihăescu*), 4, 795. TSATSOS, IOANNA, Poesie (*H. Mihăescu*), 1, 199.
- VITCU, DUMITRU, Diplomații Unirii (*Al. Zub*), 2, 419. VRACIU, ARITON, Limba dacogeților (La langue des Daco-Gètes) (*H. Mihăescu*), 1, 195. VRANOUSSIS, L., Rigas, un patriot grec din Principate (*Mircea Mulhu*), 4, 804.
- Zur Herausbildung des modernen gesellschaftlichen Wortschatzes in Südosteuropa (*Cătălina Vătășescu*), 4, 806.
- XHUVANI, ALEXANDER (me rastin e 100-vjetorit tëlindjes) (*Cătălina Vătășescu*), 2, 418.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ALEXANDRU DUȚU, **Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Studies 55, 1977, 196 p.
- ADOLF ARMBRUSTER, **La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.
- H. MIHĂESCU, **La langue latine dans le sud-est de l'Europe**, 1978, 401 p., Coédition avec « Les Belles Lettres ».
- PETRE DIACONU, **Les Coumans au Bas-Danube aux XI^e-XII^e siècles**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 56, 1978, 158 p.
- ZAMFIRA MIHAIL, **Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană** (Terminologie du costume populaire roumain dans la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), 1978, 255 p.
- PETRE ALEXANDRESCU, **Histria IV. La céramique d'époque archaïque et classique (VII^e-IV^e s.)**, 1978, 253 p.
- MARIA COJA et PIERRE DUPONT, **Histria V. Ateliers céramiques**, 1979, 169 p.
- C. VELICHI, **La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850-1870)**, 1979, 231 p.
- ELIZA CAMPUS, **The Little Entente and the Balkan Alliance**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 59, 1979, 207 p.
- EUGEN STĂNESCU et NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (sous la direction de), **Etudes byzantines et post-byzantines**, 1979, 310 p.
- * * * **L'affirmation des Etats nationaux indépendants et unitaires du centre et du sud-est de l'Europe (1821-1923)**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 62, 1980, 362 p.
- LIGIA BĂRZU, **La continuité de la création matérielle et spirituelle du peuple roumain sur le territoire de l'ancienne Dacie**, 1980, 111 p. L'ouvrage existe également en version roumaine et anglaise.
- * * * **Actes du II^e Congrès International de Thracéologie**, Bucarest, 4-10 septembre 1976, 1980, vol. I^{er}, 470 p.; vol. II, 462 p.; vol. III, 461 p.
- * * * **The Independence of Romania. Selected Bibliography**, XXII, 1980, 130 p.
- VIRGIL MIHĂILESCU-BĂRLIBA, **La monnaie romaine chez les Daces Orientaux**, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XXIII, 1980, 312 p.
- * * * **Sources et témoignages sur les ancêtres du peuple roumain**, 1980, 158 p.
- ANDREI PIPPIDI, **Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne**, 1980, 372 p. Coéditeur: le Centre National de la Recherche Scientifique, France.

RM—ISSN 0035—2063

REV.ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIX, 4, P. 641—823, BUCAREST, 1981



I. P. Informația c. 1587

43 456

Lei 40.—